

@

RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE



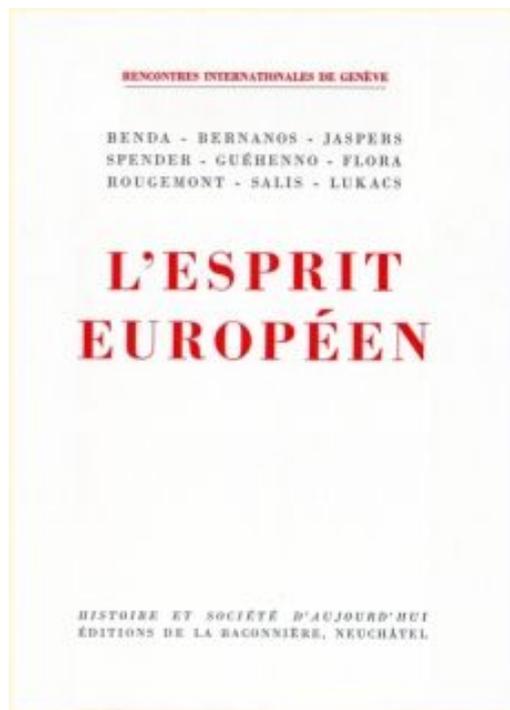
TOME I
(1946)

L'ESPRIT EUROPÉEN

Julien BENDA - Georges BERNANOS
Karl JASPERS - Stephen SPENDER
Jean GUÉHENNO - Francesco FLORA
Denis de ROUGEMONT - Jean-R. DE SALIS
Georg LUKACS

L'esprit européen

Édition électronique réalisée à partir du tome I (1946) des Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres Internationales de Genève. Les Éditions de la Baconnière, Neuchâtel, 1947, 364 pages. Collection : Histoire et société d'aujourd'hui.



Promenade du Pin 1, CH-1204 Genève

TABLE DES MATIÈRES

(Les tomes)

[Avertissement](#)

[Julien BENDA](#) : [Conférence du 2 septembre.](#)

[Francesco FLORA](#) : [Conférence du 3 septembre.](#)

PREMIER ENTRETIEN, le 4 septembre.

[Jean-R. DE SALIS](#) : [Conférence du 5 septembre.](#)

[Jean GUÉHENNO](#) : [Conférence du 6 septembre.](#)

DEUXIÈME ENTRETIEN, le 7 septembre.

[Denis DE ROUGEMONT](#) : [Conférence du 8 septembre.](#)

[Georg LUKACS](#) : [Conférence du 9 septembre.](#)

TROISIÈME ENTRETIEN, le 10 septembre.

[Stephen SPENDER](#) : [Conférence du 11 septembre.](#)

[Georges BERNANOS](#) : [Conférence du 12 septembre.](#)

QUATRIÈME ENTRETIEN, le 12 septembre.

[Karl JASPERS](#) : [Conférence du 13 septembre.](#)

CINQUIÈME ENTRETIEN, le 14 septembre.

*

[Index](#) : [Participants aux entretiens.](#)

@

L'esprit européen

AVERTISSEMENT

@

p.007 Les *Rencontres internationales de Genève* ont réuni dans cette ville en septembre 1946 des intellectuels venus de toute l'Europe et comptant quelques-uns des meilleurs représentants de la pensée contemporaine.

Neuf d'entre eux donnèrent à l'Aula de l'Université et à la Salle de la Réformation des *conférences* où ils exposèrent leurs vues sur *l'esprit européen*. Et leurs auditeurs eurent l'occasion — dont ils profitèrent — de discuter les idées émises : cinq *entretiens* ajoutèrent à l'utilité de cette vaste confrontation, dont le but essentiel avait été que chacun, d'une réalité souvent plus chère que bien connue, prît une conscience plus claire, condition d'une action efficace.

Le présent volume contient les textes in-extenso des *conférences* et des *entretiens*. Il en constitue l'édition originale.

Deux conférences, et quelques interventions au cours des entretiens, furent prononcées en langue allemande, anglaise ou italienne. On en trouvera ici la traduction française, intégrale pour les conférences de MM. Jaspers et Lukacs.

@

L'esprit européen

JULIEN BENDA ¹

@

p.009 Mesdames, Messieurs,

Je diviserai cet entretien en trois parties.

Dans une première partie, je m'emploierai à vous montrer que l'Europe, ou plus exactement une conscience de l'Europe par-dessus la diversité de ses parties, n'a jamais existé, comme il existe une conscience des Etats-Unis par-dessus la diversité des quarante-huit Etats, une conscience helvétique par-dessus celle des vingt-deux cantons ; qu'en d'autres termes, si nous voulons mettre au jour un esprit européen, une conscience européenne, nous n'aurons pas à nous appuyer sur quelque chose qui exista, ne serait que momentanément assoupi et ne demanderait qu'à renaître, nous aurons tout à faire.

Dans une deuxième partie, je vous mettrai face à face avec les oppositions que notre effort pour substituer aux consciences nationales une conscience européenne, va rencontrer de la part de ces consciences ; oppositions très fortes parce que très naturelles.

Enfin, dans une dernière partie, je vous proposerai certaines actions, certaines campagnes que nous, intellectuels, devons entreprendre si nous voulons atteindre, ou du moins espérer d'atteindre le but que nous visons.

¹ Conférence du 2 septembre 1946.

L'esprit européen

I

p.010 Je dis donc qu'une conscience de l'Europe n'a jamais existé chez les Européens. Pour bien me faire comprendre, je prendrai texte d'un passage du manifeste, d'ailleurs si suggestif, que les initiateurs des « Rencontres internationales » nous ont fait remettre en nous conviant : « Il n'est pas vrai, y lisons-nous, que l'Europe en sa totalité doive être tenue pour responsable de la catastrophe. Si les Européens ont donné l'exemple de bien des folies, l'Europe a été aussi, durant des siècles (pour reprendre l'expression de Paul Valéry) la partie précieuse de l'univers, le cerveau d'un vaste corps. »

J'avoue ici n'être pas d'accord avec nos hôtes. D'abord j'estime que l'Europe, du moins pour sa plus grande partie, est parfaitement responsable de la catastrophe ; d'une part, en raison de l'attachement de plus en plus profond qu'elle a toujours marqué à ses divisions ; d'autre part, en raison de son refus séculaire, bien antérieur à l'échec de la S.D.N., d'accepter aucune juridiction qui transcendât ces divisions, notamment la juridiction chrétienne que lui offrirent les papes du XIII^e siècle. Mais surtout je tiens que la phrase de Valéry, « L'Europe a été le cerveau d'un vaste corps », est la pure image d'un poète qui, comme c'est son droit de poète, soufflette royalement la vérité ; que l'Europe n'a jamais été le « cerveau d'un vaste corps » par la bonne raison que ce corps, en tant que corps, c'est-à-dire qu'organisme semblable à lui-même par-dessus la diversité de ses parties, ne s'est jamais vu, ainsi que j'essaierai de vous le montrer tout à l'heure. Je crains — et vous allez voir que par cette remarque, quoi qu'il en semble, je suis pleinement dans mon sujet — je crains que les rédacteurs de notre manifeste n'aient cédé là à un désir très répandu à l'heure

L'esprit européen

actuelle, dans les milieux les plus sérieux, qui est de présenter leur pensée sous l'égide d'un illustre littérateur, dont l'affirmation me semble entièrement gratuite. Or il y a là une autorité, une primauté conférée automatiquement au littérateur, et dans tous les domaines, dont ^{p.011} je compte vous faire voir, à la fin de cette causerie, qu'il est absolument nécessaire, dans l'intérêt de notre entreprise, que nous nous libérions.

Je montrerai l'Europe ignorant la conscience de l'unité sur deux plans : 1° sur le plan politique, 2° sur le plan spirituel. J'insisterai sur cette absence d'unité européenne dans le passé parce que c'est d'elle que vont sortir les difficultés que nous allons rencontrer pour faire aujourd'hui cette unité.

Je dis que l'Europe n'a pas connu la *conscience* d'une unité politique ; car une communauté d'intérêts, de sentiments, de passions politiques, sans qu'elles aient la conscience de cette communauté, exista très souvent parmi les populations les plus diverses du continent. C'est bien une communauté d'intérêts et de sentiments dont étaient animées les foules européennes qui, en septembre 1096, lors de la première croisade, marchaient par les plaines de l'Europe centrale vers le tombeau du Christ ; c'est bien une terreur collective qui s'empara d'elles devant les ravages causés depuis la Baltique jusqu'à la Sicile par l'incursion normande, depuis l'Ukraine jusqu'à l'Ile-de-France par l'invasion mongole du XIII^e siècle, devant la ruée des Turcs au XV^e, dont nul ne savait si elle allait se borner à la prise du Bosphore. Or ces mouvements, qui étaient si éminemment propres à créer la conscience d'une communauté entre Européens, n'ont rien produit de tel. L'un d'eux — la quatrième croisade — a même grandement

L'esprit européen

contribué à les désunir. Du point de vue politique, la volonté de l'Europe aura été exclusivement nationaliste. Elle aura consisté dans un double travail qui fut, d'une part, de former des nations et, d'autre part, de les rendre indépendantes les unes des autres. Le mouvement commence avec les Barbares, qui sont proprement les responsables des nationalités, en ce qu'ils opposèrent les « gentes » à ces éléments d'internationalisme qu'étaient l'Empire romain et l'Eglise, en ce qu'ils incarnèrent la négation de l'« Imperium » et de l'« Ecclesia ». Il prend corps lors de la dislocation de l'unité créée par Charlemagne, avec le partage de Verdun. Quelques hommes — des clercs nourris dans la religion de l'Empire romain — pleurent ce partage, mais ^{p.012} la majorité s'en réjouit. Elle se réjouit, dans chacun des trois lots, de penser qu'elle pourra désormais réaliser une destinée indépendante. Les diverses parties de l'Empire, prononce un historien, Gabriel Monod, en s'appuyant sur un texte des plus nets, prennent désormais conscience d'elles-mêmes et de leurs oppositions. A partir de ce moment, la tendance de l'Europe vers des groupes séparés n'ira qu'en se précisant. Comme il arrive pour les poussées humaines profondes, tout ce qu'on fera pour l'entraver ne réussira qu'à l'affermir. Les prétentions universalistes des Hohenstaufen, plus tard de Charles-Quint, ne font que précipiter la volonté de sécession de la France, de l'Autriche, des cités italiennes, des cantons suisses, des Flandres. Celles de la papauté produisent le même effet sur les diverses parties de la chrétienté. Toutes se signent dans ce cri de l'une d'elles : « Nous sommes d'abord vénitiens, ensuite chrétiens. » Bientôt, au XVI^e siècle, elles briseront en morceaux distincts l'autorité chrétienne suprême. Chaque prince d'un Etat protestant, a-t-on pu dire, devient un

L'esprit européen

pape localisé. Enfin, avec le XIX^e siècle, après la Révolution française et son grand héritier impérial, qui prétendait « dénationaliser » les peuples (particulièrement l'Allemagne !), la volonté de l'Europe d'être désunie et de former des nations indépendantes les unes des autres atteint son apogée. Elle se traduit par une furie de séparations : la Belgique d'avec la Hollande, la Suède d'avec la Norvège. Elle s'incarne d'une façon saisissante dans Bismarck qui, contre-pied exact de Napoléon, entend, par ses conquêtes, faire sa nation à lui, repousse résolument toute idée d'Europe, où il ne voit qu'idéalisme stupide. En conséquence logique de son œuvre, du Niémen jusqu'à l'Atlantique s'établit un régime où chaque Etat s'enferme dans une religion de lui-même, dans un mépris des autres — « l'égoïsme sacré » — tels qu'on n'en avait pas vu de semblables, cependant que de nouvelles doctrines philosophiques, acclamées par toutes les nations — Treitschke en Allemagne, Barrès en France — leur enseignent à adorer l'instinct qui les divise, à mépriser l'intelligence qui pourrait les unir. Le XX^e siècle, qui verra peut-être la formation de l'Europe, s'ouvre dans le triomphe violent de l'anti-Europe.

Devant cette opposition fondamentale des nations qui la ^{p.013} composent, nous pourrions dire, évoquant le mot de la Bible, que l'Europe est « enfant de colère » ; ce qui ne la prépare pas précisément pour l'unité.

Le fait que l'Europe n'a jamais constitué une unité politique se traduit par cet autre que vous pouvez tous constater : on n'a jamais écrit une histoire de l'Europe. Les livres qui portent ce titre, sauf peut-être — et encore ! — l'admirable ouvrage que le grand historien belge Henri Pirenne a composé dans sa captivité pendant

L'esprit européen

la guerre de 1914, nous exposent l'histoire des différentes parties de l'Europe, de leurs développements respectifs, surtout de leurs oppositions, non celle d'un être historique qui leur serait transcendant. J'ai parfois reproché à des professeurs d'histoire que je savais acquis à l'idée d'une unification européenne de ne point faire à leurs élèves quelques leçons sur l'Europe, envisagée comme une réalité politique indivise. Ils m'opposaient la nécessité d'observer les programmes, de ne traiter que les questions capables d'être posées au baccalauréat, d'autres considérations d'ordre pratique ; la vraie réponse eût été que cette réalité politique indivise ne s'est jamais vue.

Je dirai encore une raison pourquoi l'Europe n'a jamais constitué une unité politique et, même à l'heure actuelle, n'en offre pas l'image ; c'est combien, pour une époque déterminée, ses parties présentaient de différences profondes dans leur degré de maturité politique et sociale. Dans un organisme homogène toutes les parties évoluent en même temps ; ici, elles évoluent d'une manière indépendante les unes des autres. Voici la France et l'Angleterre dont on peut dire qu'elles réalisent leur unité nationale dès la fin du XIII^e siècle, alors que l'Allemagne et l'Italie ne sont que chaos et n'y réussiront qu'au XIX^e. Voilà ces mêmes nations qui, très vite, connaissent des libertés individuelles, l'Angleterre en droit depuis la Grande Charte, la France en fait — le royaume de Louis XIV, a-t-on pu dire, différait moins des Etats-Unis que d'une monarchie orientale (F. Grenard, *Grandeur et Décadence de l'Asie*, ch. VI) — alors qu'au XV^e siècle, un chroniqueur saxon écrivait : « Les Bourguignons se révoltèrent alors contre leur seigneur pour acquérir la liberté *qui est, paraît-il, un bien inestimable* (J. Zeller, *Histoire* p.014 *d'Allemagne*, tome IV, p. 148) ; alors qu'il y a encore

L'esprit européen

deux ans l'Allemagne témoignait d'un régime dont l'essence était la stricte négation de tout droit de l'individu. Voilà des nations comme la Grande-Bretagne et la France, dont les chefs ont très vite été des civils, qui ont très vite connu la subordination du militaire au civil — Le Tellier, Louvois, furent des ministres de la guerre civils ; ce dernier entendait « tenir les généraux de court » ; la plupart des rois de France furent des civils ; on pourrait presque en dire autant de Napoléon — alors qu'un Frédéric II ne s'est jamais montré qu'en uniforme militaire ; alors qu'en 1919, lors de la République de Weimar, quand le ministre de la guerre Noske inspecta un corps de volontaires formé aux environs de Berlin, les journaux s'écrièrent qu'il était inconcevable que des militaires fussent passés en revue par un civil (A. de Mééus, *Explication de l'Allemagne actuelle*). Notez encore ceci, combien significatif et qu'on sait trop peu : alors que l'Europe occidentale a joui de l'abolition du servage dès le XIII^e siècle, les populations rurales de la Prusse, de la Silésie, de la Bohême et de la Hongrie, après avoir connu un moment cet affranchissement, retombèrent au lendemain de la guerre de Trente ans, de par la victoire des classes nobiliaires et leur férocité, à une condition sociale telle qu'il était permis de vendre la personne du serf indépendamment du sol ; condition qui a duré, particulièrement pour les paysans de la Prusse, jusqu'au XIX^e siècle ; d'où il suit qu'aujourd'hui il peut y avoir entre un Français et un Allemand la différence d'un homme dont les ancêtres connaissent la liberté depuis sept cents ans avec un homme dont le grand-père a été encore attaché à la glèbe (voir Pirenne, *Histoire de l'Europe*). Inutile de dire si la chose est encore plus vraie du paysan russe. Cette absence de synchronisme, ce profond décalage, entre les

L'esprit européen

degrés de développement politique et social des diverses parties de notre continent est encore une raison de l'obligation où nous sommes de reconnaître que l'Europe n'a jamais formé une unité politique.

Dans l'histoire que je viens d'évoquer, il y eut des tentatives de faire de l'Europe une unité politique : celles de Charlemagne, de Barberousse, des papes du XIII^e siècle, de Charles-Quint. Pourquoi ont-elles toutes échoué ? Nos manuels accusent les ^{p.015} unificateurs, donnent pour raison leurs maladresses, leurs égoïsmes, leurs incompréhensions. Ils omettent la principale : la volonté qu'eurent les nations de ne reconnaître aucune puissance, bonne ou mauvaise, dont elles seraient justifiables et de se proclamer souveraines. On peut assurer que les Hohenstaufen, les Innocent III, les Habsbourg eussent-ils été la sagesse même, les nations seraient devenues indépendantes les unes des autres, parce que telle était leur décision.

Certains d'entre vous connaissent peut-être, du moins de nom, un mien ouvrage intitulé : *Esquisse d'une Histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*. On pourrait en écrire un autre qui s'appellerait : *Histoire des Européens dans leur volonté de ne pas faire l'Europe*.

*

L'Europe n'a pas connu davantage la conscience d'une unité spirituelle. Ici encore, il faut bien distinguer entre le fait et la conscience du fait. Un éminent historien anglais, Christopher Dawson, s'est appliqué à montrer, dans un livre que je ne saurais trop recommander à ceux que ces questions retiennent : *The Making of Europe, An introduction of the history of European unity*

L'esprit européen

(traduction française sous la direction et avec un avant-propos de Louis Halphen), qu'il a existé un ensemble de conceptions, d'ailleurs extrêmement multiple et hétérogène, qui, par-dessus les frontières intérieures de l'Europe et pendant plusieurs siècles, a affecté la totalité du continent. Il signale la part qui revient, dans toutes nos civilisations actuelles d'Occident, à la diffusion de la culture musulmane, à la conversion des Scandinaves au christianisme, à la Renaissance byzantine. Il révèle qu'au culte de la rhétorique latine, à la vénération de Cicéron, est due l'institution du publiciste laïque, de l'homme de lettres laïque qui s'adresse à un large public cultivé, phénomène caractéristique de toute l'Europe d'alors et à peu près inconnu des autres continents ; que, sans ce culte cicéronien, la littérature européenne fût demeurée purement cléricale, une pure littérature de clercs, comme elle l'est restée presque jusqu'à nos jours dans le monde asiatique. Il nous fait voir ^{p.016} toutes les nations du moyen âge plus ou moins façonnées par l'Eglise et justifiant le mot de Stendhal : « L'Europe moderne est née du christianisme ». Accordons à notre historien qu'au début de l'Europe cette communauté de civilisation ait existé. Allons même plus loin et reconnaissons que pendant longtemps la volonté des séparatismes nationaux n'exista point. Il ne venait à l'idée d'aucun étudiant parisien au XIII^e siècle de s'étonner d'avoir pour directeur l'Allemand Albert le Grand ou l'Italien Thomas d'Aquin, ni d'aucun bachelier viennois de trouver mauvais de confier la formation de son esprit au Français Jean Gerson ; encore au XVIII^e siècle, pendant les guerres entre la France et l'Allemagne, la plupart des petites cours allemandes (voir *l'Histoire de la langue française* de Brunot) parlaient notre langue, lisaient nos livres, adoptaient nos modes. Le fait d'une certaine

L'esprit européen

communauté spirituelle européenne a donc existé, mais la conscience de ce fait, de son opposition aux particularismes nationaux, n'existait pas. Ce qui, au contraire, est très vite apparu en tant que conscience, que volonté manifeste, c'est l'affirmation des nations dans leurs génies particuliers et très souvent dans leurs oppositions. C'est la volonté des savants de parler désormais leur langue nationale et non plus le latin, qui les unissait par-dessus leurs nations ; celle des peuples de nationaliser la prière, la prédication ; celle des littérateurs de nettement dégager leur idiome de ce qu'il pouvait avoir de non national, mouvement que nous connaissons en France sous les espèces de la Pléiade, mais qui se fait jour très vite en Allemagne, avec Leibniz qui, dans ses *Réflexions sur la pratique de la langue nationale*, exhorte ses compatriotes à prendre conscience de leur individualité par opposition à la culture antique, dont la France lui apparaît l'héritier le plus direct, avec son contemporain, le pasteur Thomasius, qui trouve inouï qu'on soit considéré comme non cultivé parce qu'on ne posséderait que la culture allemande et non la connaissance du grec et du latin. C'est l'avènement de certains termes par lesquels les peuples entendent désigner leur génie dans ce qu'il aurait de profondément spécifique, de radicalement distinct de celui de leurs voisins : le « Deutschtum », l'« italianità ».

p.017 Nous allons pourtant voir apparaître dans ce passé une époque qui a vraiment connu la conscience d'un esprit européen, c'est la fin du XVIII^e siècle, avec ces hommes qui, non seulement possèdent une culture cosmopolite, donnée par les Jésuites, mais s'en font gloire et y voient une valeur supérieure aux cultures étroitement nationales ; ces hommes dont Voltaire écrivait en 1767 qu'« il se forme en Europe une république immense d'esprits

L'esprit européen

cultivés », dont le type a été le prince de Ligne et dont on peut dire que la tradition s'est poursuivie avec Goethe, Taine, Renan, Liszt, Nietzsche, Romain Rolland, André Gide. Ce mouvement a été exposé par L. Dumont-Wilden dans son beau livre sur *l'Esprit européen* et par Paul Hazard dans sa *Crise de la Conscience européenne*, (cette crise consisterait surtout dans l'apparition d'un rationalisme européen sous l'influence principale de Spinoza, de Bayle et de Fontenelle, éminents professeurs, en effet, d'universalisme). Ai-je besoin de dire si ce mouvement a été violemment enrayé par le XIX^e siècle au nom des cultures nationales ; en Allemagne, par les Schlegel, les Lessing, les Görres avec leurs assauts contre la littérature française et sa tendance universaliste ; plus fortement que jamais au lendemain de la victoire de 1870, par les savants allemands qui ne veulent connaître que la « science allemande », par les Bismarck, les Guillaume II qui entendent donner à leur jeunesse une éducation purement allemande, n'ont pas assez de mépris pour l'étude des humanités, par les pangermanistes dont le programme implique (voir le *Pangermanisme philosophique* d'Andler), l'extermination de tout esprit non spécifiquement germanique ; en France, par un Emile Faguet, déclarant que le XVIII^e siècle « n'est pas français », par un Barrès voulant ne savoir que des « vérités françaises », par un Maurras jetant l'infamie, dans la personne de Romain Rolland, sur tout ce qui sert l'esprit européen. Ce nationalisme intellectuel paraît avoir aujourd'hui contaminé les meilleurs. Voici un professeur d'outre-Rhin, plutôt anti-pangermaniste, qui s'emploie, visiblement avec amour, à démontrer que le « Geist » est tout autre chose que l'Esprit. Un de mes compatriotes, Duhem, qui semble un esprit libre, intitule une étude : *Un précurseur français*

L'esprit européen

de Copernic : Nicolas Oresme. Pourquoi un précurseur « français » ? Pourquoi pas ^{p.018} simplement : « Un précurseur de Copernic » ? Un autre, Pfister, venant de montrer les excellents travaux que des savants allemands ont récemment produits sur l'histoire de l'Alsace, souhaite que la France ne laisse pas « accaparer » par ses voisins l'étude de cette histoire et déclare que l'Université française de Strasbourg (écrit en 1932) a le devoir de « monter la garde du Rhin ». Qu'est-ce que l'idée d'accaparement vient faire ici ? Et la garde du Rhin ? Il y a quelques années, j'entendais un docteur écossais faire honte à ses compatriotes parce que les meilleures éditions de leur poète national, Dunbar, étaient faites par des Allemands. Comme si l'important, pour ce ministre de l'esprit, n'eût pas dû être qu'il y eût de bonnes éditions de Dunbar et non pas qu'elles fussent l'œuvre de ses concitoyens. On pense au proverbe latin : *Optimi corruptio pessima*.

Il est un domaine de l'activité spirituelle où, jusqu'à un temps tout proche, la conscience des particularismes nationaux ne se fit pas sentir, c'est le domaine de l'art, éminemment de l'art plastique. François I^{er} appelait Léonard de Vinci pour la décoration de Fontainebleau. Marie de Médicis confiait celle du Louvre à Rubens. Charles-Quint mandait le Titien en Espagne et l'instituait son peintre officiel. Ribera, Poussin, Bouché, Fragonard se flattaient de ce que leur art devait à l'école italienne. Au XIX^e siècle apparaît, avec les nationalismes politiques, la volonté chez les artistes de produire un art national. Un cas tout à fait significatif est celui de Richard Wagner dont la formation musicale, comme on le voit dans toute son œuvre et comme l'a si bien dénoncé Nietzsche dans *Ecce Homo*, est essentiellement cosmopolite —

L'esprit européen

française, allemande, italienne, slave, tchèque, hongroise — et qui annonce à ses compatriotes, en ouvrant le théâtre de Bayreuth, qu'enfin ils ont un art « allemand ». Le nationalisme artistique devait faire mieux. Le 11 décembre 1926, le ministre italien de l'Instruction publique et des Beaux-Arts déclarait, dans un discours prononcé à Venise : « Il faut imposer à nos artistes un principe d'italianité. Quiconque parmi eux s'inspire de l'étranger est coupable de lèse-patrie, comme un espion qui fait entrer l'ennemi par une porte dérobée. »

p.019 Dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre politique, le XX^e siècle, qui, encore une fois, verra peut-être la réalisation de l'Europe, débute par l'affirmation la plus farouche et la plus consciente qu'on vît jamais de l'anti-Europe.

Qu'une unité spirituelle européenne n'ait jamais vraiment existé, je vous le ferai saisir par une comparaison. Vous connaissez ce mot du chancelier de l'Hôpital aux Français qui se déchiraient entre eux par les guerres de religion : « Quittez ces noms de papistes et de huguenots, ne connaissez que le nom de Français. » Jamais les moralistes du passé les plus hostiles à la guerre, les Montaigne, les Fénelon, les La Bruyère, n'ont dit aux hommes du continent qui s'entretenaient : « Songez que vous êtes des Européens. » Ils leur ont dit : « Songez que vous êtes des humains. » Ce qui est tout différent.

Tout ce qui précède revient à constater que l'Europe, en tant que réalité commune aux Européens, a peut-être existé, mais que l'idée d'Europe n'existait pas. Pourquoi n'existait-elle pas ? Là je serai nettement hégélien, encore que la philosophie du maître d'Iéna n'ait pas souvent mon suffrage. Une idée politique, dirai-je, ne naît que si l'idée à laquelle elle s'oppose logiquement et qui a

L'esprit européen

réussi à s'imposer aux hommes a épuisé sa valeur, leur est devenue préjudiciable et demande, pour leur bien, à être dépassée. Or, au début du moyen âge, l'idée de l'unité continentale n'était nullement dans ce cas. L'idée à laquelle elle s'oppose logiquement, l'idée de la désunion de l'Europe, de sa division en nations, n'avait nullement accompli son destin, ne faisait nullement pâtir les hommes : Bien au contraire, c'était à elle, à ce moment de l'histoire, qu'il appartenait, dialectiquement, de s'actualiser et d'anéantir l'idée encore en vigueur, mais qui commençait à leur être dommageable, l'idée de morcellement féodal. Or aujourd'hui l'idée de nation semble avoir terminé sa carrière, être devenue malaisante aux Européens, l'idée d'Europe apparaît, et avec une conscience particulièrement affirmée chez les hommes que convoquent des initiatives comme celle qui nous rassemble ici. Mais ne nous berçons pas d'illusions ; n'allons pas croire que cette idée va triompher naturellement, sachons qu'elle va trouver de la part de celle ^{p.020} qu'elle veut détrôner une forte opposition, une résistance nourrie, de très sérieux obstacles. C'est de ces obstacles auxquels nous allons nous heurter que je vais maintenant vous entretenir.

II

Les obstacles que va rencontrer l'idée d'Europe viennent précisément de ce passé européen compartimenté, dont je viens de vous rappeler l'image, et de l'empreinte profonde qu'il laisse dans l'âme des peuples du continent. Pour bien me faire comprendre, je mettrai la question sous cette forme. Vous entendez à tout instant des personnes, combien sainement intentionnées, demander : « Pourquoi l'Europe n'aurait-elle pas ses

L'esprit européen

Etats-Unis, comme l'Amérique a les siens ? » C'est là une assimilation toute de surface. La création d'une unité européenne va connaître des difficultés qu'a ignorées le grand continent transatlantique. Elle va les connaître du point de vue politique et du point de vue spirituel.

a) Du point de vue politique. Comparons, toujours pour la clarté de notre exposé, avec le Nouveau Monde. Quand un homme d'outre-mer, au lieu de se sentir citoyen de l'Iowa ou du Maryland, se sent citoyen des Etats-Unis d'Amérique, il se sépare d'une réalité historique à peu près nulle pour s'agréger à une réalité considérable et mondialement considérée. Cela se voit même pour les hommes des Etats du Sud. Bien que n'ayant pas oublié la guerre de Sécession, bien que visiblement enclins à s'estimer supérieurs aux Américains du Nord, ils noient ce particularisme dans la fierté d'appartenir à l'une des premières nations du monde, la première, se disent-ils, peut-être avec raison dans l'ordre temporel, depuis leur récente victoire. Or, sur notre continent, c'est le contraire qui arriverait. Du point de vue de la satisfaction d'amour-propre ici en cause, un Français, un Italien, un Allemand qui, au lieu de prendre conscience de soi comme tel, le ferait comme Européen, lâcherait la proie pour l'ombre, car l'Europe, encore une fois, en ^{p.021} tant qu'unité, n'est pas une réalité politique, ne le fut jamais et ne constitua jamais comme telle un objet de considération. Et voilà, de la part des nations de l'Europe, une première résistance à laquelle votre effort d'unification va s'achopper.

b) Vous allez buter sur la même, et plus forte, dans l'ordre spirituel, culturel. Là encore ce qui existe, ce qui est un objet de

L'esprit européen

considération mondiale, c'est la culture française, la littérature française, la littérature allemande, la littérature italienne, anglaise, scandinave, russe, ce n'est pas la littérature européenne, laquelle n'existe pas, n'a jamais existé, ne serait-ce que du fait qu'il n'y a pas de langue européenne. Nous parlons couramment d'un romancier américain, un Hemingway, un Faulkner, un Miller, nous ne parlons pas d'un romancier « européen », mais d'un romancier français, anglais, russe. Les Américains, eux, parlent d'un romancier européen, ils assurent qu'il y a pour eux quelque chose de commun (que d'ailleurs ils ne définissent pas) entre les littérateurs de nos diverses nations par opposition aux leurs ; mais ce qui importerait pour notre sujet, ce serait que ce soit nous qui parlions d'un littérateur européen. Or, nous ne le faisons pas, et pour cause. Là encore, vous allez vous heurter à l'amour-propre des nations, lequel est intéressé à rester attaché à leurs cultures spécifiques et non pas à renoncer cet attachement en faveur d'une culture européenne qui, du moins sous l'aspect littéraire — et vous savez si les nations européennes, singulièrement la mienne, sont sensibles à cet aspect —, ne signifie rien. Or ici mettons-nous bien en face d'une vérité, que certains partis nous contestent et dont la reconnaissance importe considérablement pour le succès de notre entreprise : *le problème de l'unification spirituelle de l'Europe est un problème en soi, qui ne serait nullement résolu parce que le problème politique aurait trouvé satisfaction*. On conçoit fort bien une Europe qui, en fait pour des raisons économiques, constituerait, dans un avenir peut-être assez proche, une unité politique, plus exactement administrative, et dont les parties ne présenteraient aucune unité spirituelle. De tels assemblages sont fréquents dans l'histoire : l'Empire romain, l'Empire carolingien, le

L'esprit européen

Saint-Empire germanique, tout récemment l'Empire ^{p.022} austro-hongrois. Le dogme socialo-marxiste décrétant que l'unité économique entraîne *ipso facto* l'unité spirituelle me semble parfaitement faux et les empires que je viens de nommer en sont l'éclatante preuve. Ces « réalistes » seraient plus francs s'ils déclaraient qu'une unité économique de l'Europe est tout ce qu'ils veulent et que son unité spirituelle leur est radicalement indifférente. Or l'avènement d'une unité spirituelle de l'Europe est, pour nous hommes de l'esprit, le problème capital, il est celui pour lequel nous sommes réunis ici et je vous proposerai dans cette dernière partie de notre entretien quelques moyens qui me paraissent propres à tâcher de le résoudre.

III

Ces moyens reviennent à trois :

1. Une réforme profonde — exactement un renversement des valeurs — dans l'enseignement de l'histoire ;
2. Une campagne en faveur d'une langue européenne se superposant aux langues nationales ;
3. Une préséance conférée à la science, qui est universelle, sur la littérature, qui est locale ; à la partie intellectuelle de l'homme sur sa partie émotionnelle ; à la raison sur le sentiment, voire, dans un sens que nous préciserons, sur l'art.

1. Réforme dans l'enseignement de l'histoire

Une réforme dans l'enseignement de l'histoire consisterait, étant donné que cet enseignement s'est appliqué — je crois pouvoir dire partout — à exalter, dans le passé, ce qui a tendu à

L'esprit européen

former des nations et à rabaisser ce qui essaya de constituer l'Europe, à renverser cette échelle de valeurs et, sinon à brutalement déprécier le premier de ces efforts, à parler en de tout autres termes qu'on ne l'a fait jusqu'ici du second.

p.023 Une première forme de ce renversement serait celle-ci. Quand les hommes de ma génération étaient sur les bancs du collège, leurs maîtres leur enseignaient à sourire de ces empereurs et papes du moyen âge, de ces « rêveurs » qui voulaient faire l'Europe, la « Chrétienté », et à ne prendre en estime, selon leur nationalité, que les Capétiens, gens pratiques qui avaient fait la France, les Hohenzollern qui avaient fait la Prusse, les Habsbourg qui avaient fait l'Autriche, Cavour qui avait fait l'Italie. Eh bien, dirai-je aux professeurs d'histoire acquis à nos désirs, il faudra que vous inversiez ce jugement, que vous proclamiez que ce sont ces « rêveurs » qui furent grands, qu'en dépit de leurs faiblesses et de leurs aveuglements, l'âme de l'Europe était en eux et que, dans leurs folles chevauchées d'un bout du continent à l'autre, ils représentent un type d'humanité plus pur, plus généreux que les petits paysans de l'Ile-de-France ou les caporaux du Brandebourg, occupés de père en fils à arrondir leur champ ; qu'un Innocent III, bien que payant son tribut aux passions de son époque, qu'un Napoléon, malgré ses violences, sont des figures plus hautes que le petit bourgeois madré que fut Louis XI ou qu'un roi-sergent. Surtout il faudra que vous changiez votre leçon sur le partage de Verdun, qu'au lieu d'exalter cet événement parce qu'il rompit le bloc d'Occident et permit l'éclosion des nationalités, vous le déploriez pour cette raison, que vous citiez avec respect le moine qui pleure : « Au lieu de roi, on voit maintenant des roitelets, l'universel est oublié, chacun ne pense plus qu'à soi » (Florus,

L'esprit européen

Plaintes sur le partage de l'Empire), que vous prononciez tristement, comme Bossuet devant la dispersion de Babel (*Elévations*, VIII, 8) : « Dieu laissa alors les nations aller dans leurs voies ». Il faudra que vous admiriez Napoléon quand, plus Européen que Français, il signifie à ses ministres, en mal de chauvinisme : « N'oubliez pas que je suis le successeur de Charlemagne, et non pas de Louis XIV »¹. Il faudra qu'au lieu de présenter l'échec de ces essais de rassemblement comme p.024 ayant été un bien pour l'Europe (en quoi le fut-il ? on ne nous le disait pas et pour cause), vous montriez que cet essor des nationalités, dû à l'acte de Verdun, lui a coûté mille ans d'entretuerie, que la guerre de 1914 et celle de 1939 en sortent directement.

Mais, me direz-vous, avec cette doctrine, vous allez faire l'apologie d'Hitler qui, lui aussi, voulait faire l'Europe. Hitler n'a rien à voir avec un Innocent III, ni même avec un Napoléon. Hitler ne pense à faire l'Europe que sous la botte allemande et l'enseignement que je demande à nos maîtres implique radicalement sa condamnation.

Il faut nous attendre à ce que ce renversement soit difficile, si nous observons combien l'ancienne échelle de valeurs subsiste chez les meilleurs, lesquels visiblement ne prennent pas conscience de sa malfaisance. Un exemple saisissant est celui de Renan qui, si acquis pourtant à la paix, bénit (*Marc-Aurèle*, XXXIII) l'heure où le Pape et l'Empereur se brouillèrent, « ouvrant, dit-il, la porte encore plus grande aux nationalités », et ne voit pas que c'est exactement par cette « porte » que sont passées à plein les

¹ La volonté, que tel de mes contradicteurs a prêtée à Napoléon, de faire l'Europe par asservissement à la France, ne me paraît nullement prouvée.

L'esprit européen

souverainetés nationales, source de toute notre anarchie européenne depuis la fin de l'Empire romain.

Parmi ces inversions de l'enseignement, il en est une qui me semble particulièrement souhaitable, c'est celle qui concerne la lutte au XIV^e siècle entre la papauté et la royauté française. Tous nos maîtres nous ont appris à nous réjouir de la défaite de l'Eglise devant l'idée nationale, incarnée par Philippe le Bel. Il m'apparaît qu'un enseignement conforme à l'intérêt de l'Europe doit regretter, tout en montrant les fautes des papes, tout en expliquant la fatalité de leur échec, même s'ils eussent été sages, que ce ne soit pas l'institution universaliste qui ait triomphé.

Voici un autre point sur lequel l'enseignement devra brûler ce qu'il a adoré, adorer ce qu'il a brûlé : la religion exclusive des clercs du moyen âge pour l'Eglise et l'image de l'Empire romain, et leur indifférence aux contingences de leur époque. Là encore mes maîtres m'ont appris à sourire. Ce n'est pas sans quelque pitié que l'un d'eux, Ernest Lavisse, grand fervent, lui aussi, de l'idée de la paix, constatait : « Les penseurs du moyen âge ignoraient les ^{p.025} chartes des communes, les contrats féodaux, tous ces droits de pays, conditions et personnes qui s'écrivaient alors. Ils gardaient le trésor des reliques classiques et chrétiennes qui, par un effet de la confusion établie entre l'Eglise et l'Empire, leur étaient également sacrées... Leur façon de penser était déterminée par l'interprétation d'une parabole du Christ, d'un vers de Virgile ou d'un texte de la loi romaine. » (Préface au *Saint-Empire* de Bryce). Eh bien, là encore, dirai-je aux éducateurs désireux de faire l'Europe, il vous faudra représenter à vos ouailles que ces hommes d'autrefois furent grands avec leurs yeux uniquement fixés sur de grandes synthèses humaines, leur volonté d'ignorer les passions

L'esprit européen

particularistes de leur temps ; que ceux-là au contraire furent petits qui, comme les légistes des rois de France, ont travaillé aux étroites formations locales et combattu l'universel.

Enfin, voici encore une attitude que je voudrais voir prendre à nos maîtres. Elle serait de flétrir ces docteurs de la Renaissance et de la Réforme — ces « humanistes » — qui se sont dressés contre l'unité chrétienne et ont mis au service des princes et de leurs orgueils séparatistes, en la travestissant honteusement, l'idée de l'« imperium romanum » et la vénération dont elle était l'objet. Selon cette idée la souveraineté, avec son attribut essentiel : le droit de guerre, appartenait à l'Empire et à lui seul ; elle n'appartenait pas aux parties de l'Empire entre lesquelles, grâce à cette clause, Rome réussissait à empêcher la guerre, à faire régner la sainte « pax romana ». Cette belle idée avait été transportée telle quelle au double directoire du Pape et de l'Empereur. Cet empire à deux têtes possède, lui aussi, la souveraineté et contrarie par là, en théorie du moins, l'appétit de guerre mutuelle des royaumes qui le composent. Et tout de suite, sans doute, les rois repoussent cette clause, entendent se ruer en liberté chacun sur son voisin, s'accroître à ses dépens. Toutefois ils sont gênés de sentir que leurs entretueries sont une injure au droit de l'époque, qu'elles violent cette loi de l'univers romain dont la lettre, du moins, les éblouit toujours. C'est alors que leurs humanistes ont l'idée diabolique de tourner cette loi à leur profit, d'enseigner que c'est aux rois qu'elle s'applique, à chacun d'eux séparément, et non plus au pouvoir ^{p.026} qui prime leurs distinctions. C'est alors que les Bodin, les Alciat, les Machiavel se mettent à conférer aux nations particulières la souveraineté et le droit de guerre, dont le concept n'avait pas été fait pour elles, mais formellement contre

L'esprit européen

elles. Si encore, en niant désormais la hiérarchie des pouvoirs et proclamant l'égalité des souverainetés, ils en avaient admis la conséquence logique : le devoir pour chacune de respecter les autres, le devoir pour les grandes de respecter les petites. Mais non, ils décernent aux nations une souveraineté libre de tout frein, qui ne sait d'autre loi que le chacun pour soi. Honte à ceux dont le devoir était de combattre la passion de l'homme à affirmer son moi au mépris de tout ce qui n'est pas lui, et qui se sont faits les valets de cette passion. Honte à la trahison des clercs.

Toutefois, ne l'oublions pas, certains de ces humanistes sont restés vaillamment fidèles au devoir de leur état. Singulièrement le plus grand d'entre eux : Erasme. Celui-là n'a jamais voulu signer la charte des égoïsmes nationaux que lui tendaient ses pairs. Il les rappelle au sens de l'unité chrétienne, les flétrit de déchirer la robe sans couture de Jésus. Il leur mande : « L'esprit de Christ est fort loin de cette distinction entre l'Italien et l'Allemand, le Français et l'Anglais, l'Anglais et l'Écossais. Qu'est devenue cette charité qui fait aimer jusqu'aux ennemis, puisqu'un changement de nom, une couleur d'habit un peu différente, une ceinture, une chaussure et de semblables misères font que les hommes sont odieux les uns aux autres. » Et encore : « Nous avons tous été baptisés par un même esprit pour être un seul corps : et nous avons tous bu de l'eau spirituelle du rocher pour avoir le même esprit » (*Manuel du soldat chrétien*, chapitre intitulé : « Sentiments que doit avoir un chrétien »). Ailleurs, dans l'adage : « Spartam nactus », il dit leur fait aux Louis XII, aux Maximilien et autres parvenus de la souveraineté.

Il nous faudra proposer à l'Europe des héros de l'idée européenne. Voilà l'un d'eux tout désigné. Sa statue, par vos

L'esprit européen

soins, devra se dresser depuis la mer du Nord jusqu'à l'Adriatique, à Oxford, à Paris, à Mayence, à Venise, en tous ces lieux sous la diversité desquels il restait semblable à lui-même, parce qu'il ne vivait que de ^{p.027} la vie de l'esprit, dans ce qu'elle a de partout semblable à elle-même. Parfait symbole du citoyen de l'Europe, transcendant à ses divisions.

2. Campagne en faveur d'une langue européenne se superposant aux langues nationales

Voici une autre action qu'il nous faudra adopter si nous voulons créer une unité spirituelle de l'Europe : une campagne en faveur d'une langue européenne, j'entends qui se superpose, bien entendu sans les détruire, aux langues des différentes nations, comme le français s'est superposé au picard et au provençal, l'anglais au gallois et à l'écossais ; une langue que les enfants apprendraient en même temps que celle de leur pays, comme, dans beaucoup de familles de l'Europe appartenant au monde cultivé, les enfants apprennent pendant longtemps le français en même temps que leur langue nationale.

Quelle sera cette langue ? Ici je me sens gêné d'être Français et de plaider « pro domo », mais faites-moi l'honneur de croire que je parlerais tout de même si j'étais Hongrois ou Slovène. Au reste, je suis tout prêt à accepter une autre langue, si on me la montre plus conforme à nos buts que celle que je propose. Cette langue, selon moi, c'est le français, à cause d'un caractère que les pires ennemis de la France lui ont reconnu, d'ailleurs souvent pour l'en disqualifier (voir les romantiques allemands) ; à savoir sa rationalité, c'est-à-dire la faculté qu'elle a, en vertu de ce caractère — et le jugement que je vais vous citer est d'un

L'esprit européen

Allemand du XVIII^e siècle — « d'offrir à une plus grande variété d'hommes un terrain d'entente et de rencontre ». Ce qu'un autre étranger exprimait en déclarant que la langue française « est plus faite pour les sciences que pour les arts » (ces citations sont empruntées à une étude de F. Baldensperger sur ce sujet). Et ce mot me conduit à la troisième attitude qu'à mon sens il nous faudra prendre pour créer une unité spirituelle parmi les Européens. p.028

3. Préséance conférée à la science sur la littérature, aux produits de l'intelligence sur ceux de la sensibilité

Cette attitude sera de conférer la préséance — toujours dans l'échelle de valeurs dont nous devons saisir l'Europe — à la science sur la littérature, vu que la science est universelle et que la littérature est nationale : plus généralement, à la partie intellectuelle de l'âme humaine, laquelle est commune à tous les hommes, sur la partie émotionnelle, qui est essentiellement personnelle. C'est ce qu'exprime Renan quand il écrit dans ses *Feuilles détachées* : « Tout ce qui est goût littéraire, charme, poésie, amusement... peut revêtir une forme locale ; mais la science est unique, comme l'esprit humain. »

Ici je prévois un sursaut. Qu'est-ce que cette opposition entre la science et la littérature ? Comme si elles n'étaient pas l'une et l'autre des manifestations de l'esprit humain ! Je préciserai donc quelle littérature j'ai en vue. Il existe une littérature qui ne diffère de la science que par un souci de bonheur verbal que n'ont pas la plupart des savants, qu'ils n'ont pas à avoir en tant que savants, alors qu'elle relève très proprement de la science par sa recherche de la vérité, ses affirmations appuyées sur des faits, ses

L'esprit européen

conclusions fondées sur le raisonnement. Une telle littérature s'est montrée particulièrement en France et s'y est manifestée par une tradition qui, commencée avec Saint-Evremond, s'y poursuit par des œuvres comme *l'Esprit des lois*, *l'Essai sur les mœurs*, le *Contrat social*, s'épanouit au XIX^e siècle avec des ouvrages comme *les Origines du christianisme* de Renan, la *Philosophie de l'art* de Taine, le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, les *Données immédiates de la conscience* de Bergson. Remarquez, en passant, que ce genre littéraire qui, par son alliage de la forme artistique avec la solidité de la pensée, constituait une spécialité de la France et son honneur — l'étranger convenait n'avoir rien de comparable aux œuvres que je viens de nommer — en est totalement absent aujourd'hui. Un historien de la littérature française d'entre les deux guerres, Thibaudet, qui p.029 d'ailleurs l'admire fort, y constate cette « carence » (c'est son mot), à savoir qu'elle n'a pas produit un seul livre d'idées, et nous ne pouvons que souscrire à son jugement, car nous n'allons pas comparer les investigations patientes et étayées d'un Taine ou d'un Renan avec le pur lyrisme idéologique, d'ailleurs fort séduisant, qu'est un dialogue comme *l'Ame et la danse* ou le *Système des beaux-arts* d'Alain. Je citerai encore une autre littérature qui, par-dessus la beauté de la forme, me paraît relever de la science, c'est la littérature française du XVII^e siècle avec son souci primordial, éminent chez Racine, d'une peinture objective et exacte du cœur humain. De telles littératures ne s'opposent nullement à la science et ont comme elle un caractère universel, entendant valoir, non par les mots qu'elles emploient et que ne saurait apprécier que leur nation, mais par la pensée qu'elles expriment. Elles appartiennent à tous les hommes : et, de fait, les œuvres d'un Voltaire, d'un Rousseau,

L'esprit européen

d'un Taine, d'un Renan, d'un Sainte-Beuve, d'un Fustel de Coulanges, *très peu déformées par les traductions précisément parce qu'elles sont des œuvres de pensée*, font l'union de toute l'Europe cultivée, comme un théorème de géométrie ou une vérité de la physique.

Mais il est une autre littérature — au fond, la vraie littérature (*littera*, la lettre) — qui considère les mots, non pas pour la pensée qu'ils énoncent, mais en eux-mêmes, pour leur sonorité — pour leur aspect graphique, dit un récent article de Claudel ¹ — pour ce qu'ils évoquent par cette sonorité, bref pour des vertus qu'ils ne possèdent que dans leur langue, et donc en tant qu'ils sont intraduisibles (d'où le culte de la poésie). Une telle conception a pris de nos jours une conscience suraiguë. « Les mots ont une âme », dit Claudel ². « On fait des vers avec des mots, non avec des idées », proclame Mallarmé. « Laisse-toi conduire par les mots, comme Chopin par les notes », enseigne Gide. « Pour les mots contre l'idée », affiche Valéry ³. Or une telle littérature est essentiellement, quoi _{p.030} qu'elle développe, de nature nationale et il est évident que si nous voulons créer un esprit supernational, ce n'est pas elle que nous devons présenter pour suprême valeur, mais la littérature de tonalité scientifique dont je viens de parler et, mieux encore, la science elle-même, laquelle, encore une fois, est éminemment universelle. Au surplus, je vous invite à méditer le fait suivant, que vous avez tous pu constater : quand les nations veulent s'affirmer dans leur personnalité mentale irréductible, dans ce qui oppose cette personnalité à celle des autres, ce qu'elles

¹ *Labyrinthe*, août 1946.

² *Ibid.*

³ Cf. J. Benda, *La France byzantine*, pp. 116 sqq.

L'esprit européen

brandissent, c'est leurs littérateurs et tout particulièrement leurs poètes, et non pas leurs savants, dont elles savent que les œuvres témoignent au contraire d'une ressemblance, d'une unité entre les nations. Rien prouve-t-il mieux que les hommes ont le sentiment profond de l'opposition que je marque ici entre la littérature et la science ?

Que l'essence de la littérature, singulièrement de la poésie, s'oppose à l'unification des nations, cela a été exprimé par un illustre Anglais dans une boutade qui, comme souvent, contenait un sens profond : « Nous ne pouvons accepter, déclara un jour Bertrand Russel, le tunnel sous la Manche qui cesserait de faire de nous une île, parce qu'alors il faudrait changer toute notre poésie... »

Tout cela revient à signaler une différence fondamentale entre l'artiste et l'intellectuel en tant que l'essence de l'intellectuel est de conférer une souveraineté à l'universel. Or cette différence, les artistes conscients de leur nature l'ont nettement reconnue et avec le mépris qu'elle comporte pour l'universel. « Il n'y a d'universel, prononce un des plus typiques d'entre eux, Paul Valéry, que ce qui est assez grossier pour l'être. » Parole qui, par sa religion du pur individuel, émane d'une nature foncièrement artistique et qui, vous en conviendrez, est la négation radicale de la hiérarchie de valeurs propre à créer de l'union entre des hommes. Quant à vouloir que l'art repousse tout élément intellectuel, c'est ce que certains modernes ont exprimé avec une netteté saisissante. M. Gabriel Marcel, dans un article intitulé *Bergsonisme et Musique* (*Revue musicale*, mars 1925), veut considérer tout grand artiste « comme le porteur d'un message sans contenu intellectuel » ; un critique de la N. R. F., p.031 Ramon Fernandez, laisse entendre, dans une

L'esprit européen

étude sur Molière, que tout art qui fait appel à la réflexion est un art caduc ; M. Benedetto Croce, si je m'en remets à son commentateur, notre regretté Benjamin Crémieux, bannit de l'art comme non artistique tout ce qui dans l'art est intellectuel. Toutes ces déclarations impliquent que, comme je le soutiens, ce n'est pas la valorisation de l'art qui fera l'esprit européen, étant donné que c'est le message intellectuel dont on le veut exempt qui est propre à unir les esprits.

Je voudrais, Mesdames et Messieurs, vous lire une page d'un savant d'où il ressort avec éclat, d'une part combien l'attitude scientifique est adaptée à unir les esprits, d'autre part combien elle est, quand on la considère dans sa vraie spécificité, profondément antipathique à l'esprit artistique. Cette page est de notre grand historien français, Charles Seignobos :

Toute science travaille à établir des propositions incontestables sur lesquelles l'accord puisse être complet entre tous les hommes ; l'idéal est d'arriver à une formule si impersonnelle qu'elle ne puisse être rédigée autrement ; une proposition marquée de l'empreinte personnelle d'un homme n'est pas encore une vérité scientifique prête à entrer dans le domaine commun. Aussi, tandis que l'artiste cherche à mettre sur son œuvre la marque de sa personnalité, le savant doit-il s'efforcer d'effacer la sienne. Les historiens commencent à sentir confusément cette nécessité ; ils ont renoncé à la recherche romantique des formes originales et s'efforcent d'adopter un ton impersonnel et abstrait.

Cette invitation à une écriture où l'auteur doit s'efforcer d'effacer sa personnalité fera bondir toute nature artistique, cependant que c'est bien elle, vous le reconnaîtrez, qui correspond aux propositions sur lesquelles les hommes peuvent s'entendre, comme nous le voyons déjà par celles sur lesquelles ils s'accordent

L'esprit européen

— en fait de science, de morale, de droit — et qu'ils adoptent hors de toute stylistique personnelle.

Mais alors, me dites-vous, avec cette invite à des idées dont tous les hommes soient d'accord, vous nous conviez à des idées qui, au sens étymologique du mot, seront des idées banales ou du moins le deviendront. Peut-être. Et peut-être faudra-t-il nous guérir du ^{p.032} culte systématique des idées originales qui, si elles sont justes, deviendront un jour des idées banales et, en tant que telles, rassembleront les hommes, mais qui le plus souvent les divisent parce qu'elles ne sont que l'affirmation, généralement brillante, d'un esprit purement personnel ¹.

Dans notre effort pour faire l'Europe, nous allons encore trouver l'artiste contre nous pour d'autres raisons, très proches de la précédente. L'artiste a, par essence, le culte du particulier, du différencié, l'aversion du généralisé, de l'unifié. Vous vous rappelez, dans l'admirable *Siegfried* de Giraudoux, ce poète des plaines de l'Oder qui pleure la saveur des petites principautés allemandes d'autrefois, maudit le bétotisme de ce Bismarck avec son rateau unificateur. Croyons que nous allons retrouver le même gémissant à l'idée d'une Europe homogène, combien moins savoureuse que la diversité des nations, qui l'était déjà combien moins que celle des provinces. Meyerson définit l'esprit scientifique, l'identification du divers ; on peut répondre que l'esprit artistique est la diversification de l'identique. C'est dire s'il est opposé par nature au but que nous poursuivons.

Autre raison. L'artiste aime par essence ce qui est visible,

¹ Méditons à ce propos le procès des idées « périmées », lesquelles le plus souvent sont traitées de telles, non pas parce qu'elles ont cessé d'être justes, mais d'être originales. Quoi de plus « périmé » que deux et deux font quatre !

L'esprit européen

capable d'être peint, pittoresque. Pour ce qui est particulièrement du littérateur, plus je réfléchis à cette question, plus je me persuade que le propre du vrai littérateur, ce qui le distingue du philosophe et du savant, c'est le pouvoir de visualité, la puissance picturale. Or les nations, par leur dimension restreinte, satisfaisaient ce besoin ; ce que ne fera pas l'Europe avec son immensité. Tous ceux qui jouissent par l'imagination seront plus ou moins contre nous. Et ceci me permet de répondre à une objection que sûrement vous soulevez : il y a un art qui réunit les hommes, c'est la musique. Mais justement la musique, en tant que musique (je ne parle pas de la musique à programme), ne s'adresse pas à l'imagination.

Plus généralement, le propre de l'artiste, du littérateur en ^{p.033} tant qu'artiste, c'est la sensualité, la recherche des choses qui touchent les sens. Il y a là une observation bien profonde de Baudelaire ; s'il voit, dit-il, un littérateur, non opprimé par la misère, négliger, notamment dans son ameublement, ce qui flatte la sensualité, il est porté à le prendre pour un littérateur incomplet. Or l'Europe, par son caractère d'abstraction, flattera beaucoup moins la sensualité que ces objets concrets qu'on appelle les nations.

L'Europe sera bien moins un être charnel qu'un être de raison, elle sera bien moins excitante, moins « amusante » que les nations. C'est dire quel monde nombreux se dressera contre nous.

Notre enseignement, ai-je dit, devra mettre la science au-dessus de la littérature. Ici encore, nous allons rencontrer une forte résistance. Toute la société cultivée, j'allais dire la société bourgeoise mais c'est tout un, adopte la hiérarchie exactement inverse. Cela est particulièrement vrai en France, où un membre de

L'esprit européen

l'Académie des Sciences, quel qu'il soit, — ceux de mes auditeurs qui ont fréquenté quelques salons parisiens vous le diront — est beaucoup moins considéré qu'un membre de l'Académie française, également quel qu'il soit ; où, chose éloquente, le savant a très souvent la hantise de passer pour un littérateur, voire de s'asseoir dans l'illustre cénacle, ce qui lui fait volontiers donner à son style des airs de légèreté (je me retiens de dire un nom) qui rappellent assez bien la chorégraphie des danses d'ours. Taine rapporte dans son *Ancien Régime* ce mot d'un Immortel du XVIII^e siècle : « A l'Académie française, nous regardons les membres de celle des Sciences comme nos valets. » Ces valets, ajoute-t-il, étaient alors Lavoisier, Fourcroy, Lagrange, Laplace. Certes, aucun des successeurs actuels de ce suzerain n'articulerait un tel verdict, mais je ne gagerais point que dans leur inconscient ils l'aient totalement aboli. D'ailleurs il ne s'agit pas pour nous de prêcher le primat du scientifique sur le littéraire aux salons, lesquels, dirigés par des femmes, ont pour loi organique — et c'est leur charme de s'éprendre du brillant, non du sérieux ; il s'agit de faire adopter ce primat par la jeunesse des écoles. Or là encore, ne croyons pas que ce que nous souhaitons ira tout droit. Le maître aura à combattre l'influence des familles — des mères qui seront contre nous ;
p.034
les femmes sont littéraires, non scientifiques, les littérateurs le savent bien — et à faire preuve d'une force de persuasion qui ne vient que des convictions profondes — chose rare.

Pour ce renversement de valeurs, je pense à l'enseignement. Je pourrais aussi penser à la presse. Voire — et l'action de ceux-là serait capitale — aux littérateurs. Vous n'allez cependant pas, me dites-vous, demander aux littérateurs d'abaisser l'esprit littéraire. Pourtant cela s'est vu. Des littérateurs, et non des moindres,

L'esprit européen

Taine, Renan, Anatole France, ont nettement proclamé le primat de l'esprit de science. Je ne vous apprend pas que ceux-là sont aujourd'hui profondément impopulaires. C'est peut-être un mouvement qu'il nous faudra combattre.

L'attachement des hommes à la personnalité de leurs nations est une chose si profonde, si tenace, que ceux qui veulent faire l'Europe ont souvent cru devoir les assurer que, tout en les unissant, ils entendent ne leur demander aucun renoncement d'une telle sorte, mais qu'elles conserveront intactes leurs « physionomies respectives ». Il y a vingt ans, lors de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des nations, son représentant, le docteur Stresemann, déclarait qu'en adhérant à cette association, « les peuples n'abandonnaient pas leur moralité nationale ». (Ce qu'on a vu pour le sien.) Un autre de ces archontes, Aristide Briand, sentant la nécessité de noyer son sophisme dans une image, entonnait que l'Europe sera une « harmonisation » de ces physionomies, pareille à l'« harmonieux accord que donnent des notes distinctes », comme si le cas général n'était pas que des notes distinctes, si on ne les a pas choisies d'avance, ne donnent aucun harmonieux accord, mais bien une éclatante cacophonie. Ces prêcheurs ressemblent à un homme qui eût prétendu faire la France en assurant la Bretagne, la Bourgogne et la Provence qu'elles constitueraient une union, mais sans avoir rien à abdiquer de ce qui les faisait diverses et militait donc contre leur union. Pour de tels penseurs, la quadrature du cercle n'a évidemment point de secrets. La vérité — nous devons la proclamer — est que les nations, pour faire vraiment l'Europe, devront abandonner, non certes pas tout, mais quelque chose de leur particularité, à laquelle elles tiennent tant, en faveur ^{p.035} d'un être plus général ; qu'en

L'esprit européen

d'autres termes, la formation de l'Europe impliquera pour les nations l'acceptation de cette idée, à laquelle, il faut bien le dire, elles semblent fort peu acquises : l'idée de sacrifice.

Je viens de vous montrer des hommes qui prétendent que l'Europe se fera sans que les nations abdiquent rien de leur particularisme culturel. D'autres ont été plus loin et ont soutenu que c'est l'enfoncement le plus profond de chaque nation dans ce particularisme national qui est propre à faire l'Europe. C'est ce qu'exprime formellement André Gide, dans une page qui a fait fortune auprès de beaucoup d'« Européens », où il proclame que c'est en étant le plus nationale qu'une œuvre littéraire sert le mieux l'universel. « Quoi de plus espagnol, s'écrie-t-il, que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Montaigne, que Descartes ou que Pascal... et quoi de plus universellement humain que ceux-là ? » Je vous invite d'abord à vous demander si tel écrivain de terroir et de renommée étroitement locale ne serait pas plus proprement français que Pascal, plus proprement anglais que Shakespeare, plus proprement espagnol que Cervantès. Mais surtout, je vous ferai remarquer qu'il est parfaitement faux que ce soit en étant nationaux que ces maîtres ont servi l'universel. Ils ont servi l'universel parce qu'ils ont *prêché* l'universel, parce qu'ils ont *parlé* dans l'universel. S'ils avaient prêché le national, ils eussent eu beau être les plus nationaux des écrivains, ils auraient servi le national et non l'universel. Treitschke et Barrès étaient éminemment nationaux, ils n'ont nullement servi l'universel. Erasme et Spinoza en ont été des piliers, or ils n'avaient pas de nation, pas de langue nationale. Mais là encore, nous nous trouvons en face d'un de ces mouvements purement

L'esprit européen

littéraires — ici lyrique : « Quoi de plus espagnol, de plus anglais ! » — comme je vous en montrais un au début de cette causerie, qui sont pris au sérieux par des esprits hâtifs et à l'action desquels il faut absolument nous soustraire. Ce qui, encore, ne sera pas facile, surtout dans une nation dont César constatait il y a deux mille ans qu'une de ses caractéristiques est la religion du beau langage.

Tels sont les moyens que je propose pour créer un esprit européen. ^{p.036} J'ai idée que nous serons tous d'accord sur les deux premiers : un renversement des valeurs dans l'enseignement de l'histoire, une campagne en faveur d'une langue européenne, mais beaucoup moins sur le troisième. Je crois entendre déjà tel de mes partenaires déclarer que nous n'unirons pas les hommes en sollicitant la partie intellectuelle de leur être, qui est toute superficielle, mais en faisant appel, au contraire, à leur région irrationnelle, à leur « moi profond », par lequel ils communient à la conscience de l'Univers — d'aucuns diront à la conscience divine — laquelle, ajouteront-ils, est la même pour tous les humains. Je réponds tout de suite que je ne le pense pas, étant donné que ce « moi profond » est, de l'aveu de son grand apôtre, Bergson, essentiellement incommunicable, que je le présume très peu semblable à lui-même selon les différentes âmes ; qu'en outre, affirme le même maître, la plupart des hommes meurent sans l'avoir connu. Toujours est-il que je crois avoir répondu à l'intention de nos hôtes en proposant des moyens de faire l'Europe et avoir indiqué aux personnalités qui vont me succéder ce que nous attendons de leur intervention.

@

FRANCESCO FLORA¹

I

@

p.037 Nous n'entendons pas proposer de l'esprit européen une image empruntée à une géographie plus ou moins historique, quand bien même celle-ci dépasserait les frontières dans lesquelles nous avons accoutumé de faire entrer l'Europe et ajouterait au vieux continent cette Méditerranée qui baigne les côtes des pays où s'élevèrent la Tyr et la Jérusalem antiques. La vie dépasse ce graphisme indispensable d'une mémoire géométrique au service de l'action, même si l'atlas continue à nous offrir ses surfaces différemment coloriées dont le charme toujours présent enchantait notre enfance et nous fait paraître mystérieux, dans leur vaste réseau de méridiens et de parallèles, les noms et les dessins enluminés des villes, des fleuves et des montagnes, comme des rêves suspendus dans notre souvenir.

Même dans sa signification physique la plus stricte, tout être humain est vraiment enraciné dans la terre tout entière, et à cette terre il prend et il rend son souffle d'homme. Ce que Dante appelait le corps de l'univers est le corps de chaque homme, de chaque être, même du plus humble : de tous les points cardinaux le vent et les nuages, le commerce des hommes entre les continents et les mers lui apportent les saveurs et les philtres du monde entier, le nourrissent, le vêtent et même le tuent. De sorte que nous sommes frappés de stupeur lorsque nous nous arrêtons

¹ Conférence du 3 septembre 1946.

L'esprit européen

à observer combien d'aliments et de drogues des pays exotiques entrent dans notre chair et ^{p.038} transforment notre substance ; lorsque nous nous demandons de quelle région nous parviennent la laine de nos vêtements, la feuille d'une infusion ou d'un cigare, la résine des vernis qui donne son odeur à nos maisons, ou encore dans quelle contrée des Tropiques naquirent les germes de telle redoutable maladie. Si l'on examine les couches successives dont est composée la conscience humaine, on voit que l'esprit de l'homme, j'entends son humanité, est formé (à la manière du corps) des traces de paroles, de poèmes, de musiques, d'images, de concepts, de découvertes provenant des hommes les plus divers.

L'œuvre de l'homme est toujours le résultat d'une collaboration de l'univers ; de sorte que, d'un autre point de vue, l'histoire du monde est pour chacun de nous une autobiographie, où même Homère et Shakespeare, et si l'on veut Attila et Tamerlan, et l'ange et le diable, ne sont que les différents moments de l'humanité éternelle à laquelle nous appartenons tous.

Mais l'histoire, qui est pensée logique, capable d'« actualiser » les événements les plus reculés dans le temps, se concrétise au-delà de l'écoulement du pur phénomène dont la matière obscure est toujours implicite dans chaque homme. Elle devient une synthèse consciente des consciences antérieures et retrouve l'unité du Tout dans le rythme des formes particulières. Les éléments de toute œuvre originale et unique se reconnaissent à un ordre ou mieux à la distinction grâce à laquelle le rythme doit son unité non pas immobile mais vivante. L'humanité entière et le flux perpétuel de l'univers se retrouvent dans chaque œuvre de l'homme, parce que chacune est liée au souffle et au devenir de tous les éléments.

L'esprit européen

Rien mieux que l'onde radiophonique ne peut nous apprendre aujourd'hui la présence du Tout dans chaque fibre et dans chaque frémissement de la réalité.

Mais le Tout est un déroulement qui tantôt n'apparaît que comme une pure « vitalité » presque sans mémoire, tantôt se fait mélodie et conscience poétique, tantôt s'ordonne en *conscience* logique (ou mieux historique). Selon ce rythme, le Tout dépasse la vie immédiate et atteint à l'art qui donne un nom aux choses et en permet la mémoire, configure l'extérieur et l'intérieur en ^{p.039} formant des classes en un but d'action, trace de cette manière la nature, la géographie et les périodes de l'histoire. S'il en était autrement, la connaissance serait sans objet et la réalité sans dialectique.

C'est seulement d'un point de vue historique qui absorbe et dépasse les données géographiques que nous pourrions comprendre la signification de l'expression « esprit européen » et en saisir en même temps ce qui le constitue et ce qui le nie.

Tous les hommes sont environnés ou même enveloppés par l'histoire, parce qu'ils sont environnés par l'univers, par la vie et la mort de chaque moment et de chaque atome ; pour certains le passé est plus aisé et léger parce qu'il devient tout de suite une préhistoire, où l'effort mental et moral par lequel s'élabora la conscience humaine est tout à fait négligeable ; mais pour nous Européens, le passé est un héritage lourd et sublime : c'est un poids que nous portons avec orgueil, parce que c'est le poids même de l'humanité ; la clarté seule d'une profonde pensée historique peut nous délivrer d'un tel poids, par une « catharsis » semblable à celle par laquelle la poésie nous dégage des passions. De cette manière l'éclat d'une pensée historique concrète peut

L'esprit européen

nous dégager du passé en le gardant miraculeusement en nous, nous soulevant au-dessus du temps mort et ressuscité, prêts à agir de nouveau. En effet, le principe de l'esprit européen se pose à nous comme s'il était un principe moral pour l'action que l'anxiété présente du monde requiert de nous. La mission de l'Europe est un devoir qui se présente différemment à chacun de nous selon la tâche que chacun se choisit pour collaborer à la vie civile ; pour nous, hommes de pensée, c'est avant tout un devoir de clarté mentale.

II

L'esprit européen vit donc dans une tradition qui se développa dans les régions où, à un point vital de l'histoire, se forma et se répandit la civilisation de l'Hellade et de Rome, qui déjà étaient ^{p.040} à leur tour le résultat de précédentes synthèses. Il qualifie la très ancienne civilisation grecque et italique qui resplendit à Naples comme à Marseille et dans les autres colonies grecques : la civilisation hellénique qui s'étendit jusque dans la Méditerranée orientale, la civilisation de Rome qui se greffa sur la grecque et sur l'étrusque, fondèrent une vaste unité mondiale, dans laquelle l'Évangile trouva le milieu nécessaire à son avènement ; elle établit l'Église de cette Rome par laquelle Christ est Romain, « *di quella Roma onde Cristo è Romano* » selon la parole de Dante ; propagea la langue latine comme la langue universelle de la culture.

Je sais ; la civilisation de Rome, réduite par de récentes contre-façons non moins ridicules que tragiques à un fâcheux césarisme, a lieu d'être considérée comme suspecte, surtout en Italie, où peut-être plus qu'en tout autre pays la tradition d'hostilité à Rome, comme un souvenir vindicatif de la civilisation pré-romaine, est

L'esprit européen

bien vivante. Elle était vivante aussi pendant le « Risorgimento ». Mais cette méfiance qui ne tient pas compte des temps et les juge selon les principes d'aujourd'hui ne peut être le fait d'un esprit libre. Celui-ci l'acceptera seulement dans les limites (que j'ai signalées) des contradictions que chaque civilisation porte en elle-même, opposition perpétuelle au principe positif qui collabore au développement du monde.

Certes, l'esprit européen se répand avec la langue de Rome, et quand la *romanià* eut donné naissance aux dialectes nationaux, la langue de la culture des peuples civilisés ne cessa d'être la langue latine qu'emploieront plus tard Reuchlin et Erasme. Les universités partout où elles s'élèvent sont latines, même en Europe centrale et septentrionale. Jusqu'au XVII^e siècle, le latin est la langue des disciplines morales et des sciences.

Le monde moderne, qui date de la grande époque de la Renaissance, doit son caractère à un approfondissement moral, spéculatif et artistique des *humanae litterae*.

Ainsi tous les peuples touchés par la civilisation hellénique et romaine, chrétienne et humaniste, sont le lieu naturel dans lequel pouvait se développer l'esprit européen.

III

^{p.041} Mais il ne suffit pas que l'humanisme se soit développé géographiquement pour que l'on puisse assurer qu'il a pénétré intimement la conscience des peuples acquis les derniers à la civilisation par l'effet de leur contact avec l'hellénisme et la romanité. Un grand pays comme l'Allemagne, par exemple, qui est resté exempt de la domination romaine dans sa plus grande partie,

L'esprit européen

a accueilli certainement beaucoup de suggestions de la civilisation de Rome jusque dans sa syntaxe, et il en a aussi gardé le droit formel, quand les peuples latins se contentaient d'en faire une matière d'étude. Sa période la plus brillante, véritable âge d'or, dont notre esprit est enrichi, avec la philosophie de Kant, la poésie de Goethe, la musique de Bach, est un gigantesque effort pour assimiler l'humanisme et le faire progresser dans le monde. Il est certain pourtant que seuls quelques grands esprits allemands accédèrent à un humanisme d'une telle grandeur. Avec tout son génie, l'Allemagne ne s'est jamais approprié durablement cette olympienne et tragique harmonie qui est la « classicité », éternelle délivrance de l'homme par la vertu des forces qui lui sont propres. De sorte qu'il est arrivé que l'Allemagne, au centre de l'Europe dont elle semblait devoir être la force de cohésion et d'unité, en soit la terrible force de désagrégation. Au moyen du mythe inhumain et barbare du peuple guerrier, elle a fini par tenter d'entraîner l'Europe dans sa propre ruine.

Il reste toutefois une grande vertu européenne au peuple allemand inventif et opiniâtre, une vertu goethéenne à laquelle il devra se raccrocher, en même temps qu'il devra approfondir toujours plus la part classique de son passé afin de détruire en lui-même les mythes qui l'ont poussé à la ruine et de collaborer d'égal à égal à la civilisation commune. L'Europe sans cette Allemagne goethéenne, qui deviendra démocratique, est inconcevable.

Par ce premier exemple, il apparaît clairement que l'esprit européen implique une continuité historique, une conscience intense du passé, et enfin une sérénité conquise sur elle-même par les facultés actives qui constituent l'homme.

p.042 Pour cette raison nous hésitons à appeler européennes

L'esprit européen

certaines civilisations illustres qui pourtant nous sont proches et nous inspirent une vive admiration. Il en est qui vont jusqu'à les considérer (bien sommairement) comme l'antithèse de la civilisation européenne ; ce qui est le cas surtout pour la civilisation russe qui manifeste aujourd'hui dans le monde une grande force d'attraction. La Russie que Dostoïevski disait incomprise et incompréhensible pour l'Europe — désignant l'absolue dissemblance des caractères russe et européen comme étant la cause de cette incompréhension — sortit elle aussi de la préhistoire quand elle prit contact avec les Grecs de l'empire byzantin, puis, progressivement, accepta le christianisme qui lui découvrit avec la religion et les livres sacrés l'art de la lecture et de l'écriture. Plus près de nous le génie russe resserra ses liens avec la civilisation proprement européenne, en faisant venir d'Europe, par exemple, les maîtres de l'architecture et des arts libéraux. Au XIX^e siècle, la grande prose narrative et la grande musique russes devinrent, tout en gardant leur ineffaçable caractère autochtone, plus européennes et à leur tour influencèrent l'Europe. Quand à son tour la Russie accueillit les théories communistes (dont la doctrine du matérialisme historique avait fait oublier l'origine humaniste), elle en fit une expérience qui lui fut propre dans une société qui n'avait pas encore connu l'évolution de l'Europe et de ses colonies, pendant le siècle précédent, et qui restait à l'écart des cycles économiques, politiques ou philosophiques des Européens ; la Russie allait développer ces théories avec des méthodes et des idéaux conformes à sa propre histoire et à son génie. Mais même la Russie inévitablement approfondira son passé européen, pour se préparer à ses tâches nouvelles.

L'esprit européen

D'autre part, pouvons-nous appeler « européenne » la civilisation américaine, qui est née de l'Europe ? Les Américains ont vécu à la limite de l'expérience européenne au moment où l'Europe, surtout l'Europe anglo-saxonne, multipliait ses forces au moyen de l'emploi merveilleux des machines, ces esclaves des temps modernes. Les Américains, en assimilant et en perfectionnant les dernières découvertes de l'expérience européenne avec un esprit d'audace et d'indépendance amoindri chez leurs pères, ont développé et ^{p.043} amplifié vertigineusement les caractères industriel et mécanique de notre civilisation, en y adjoignant une foi chrétienne qui leur arrivait enfin pacifiée après les guerres de religion européennes.

Il est vrai que l'Amérique veut se créer un passé ; or, pour chaque peuple civilisé le passé n'est pas seulement le sien propre, mais celui aussi de la civilisation européenne. Par le sentiment de ce passé que l'Amérique professe et cultive, et que tous les peuples modernes finiront par accepter afin de se mieux préparer à l'avenir, la mission de l'Europe actuelle peut devenir extrêmement efficace et constructive. C'est en approfondissant son propre passé pour un plus haut avenir que l'Amérique sentira l'Europe comme l'Italie sentit la Grèce, la Grande Grèce et l'Etrurie.

Le culte américain de la machine ne s'oppose pas à ce « devenir » de l'Amérique, à son « européenisation », à l'intégration d'un passé européen en vue d'un avenir mieux compris ; même si les conquêtes inévitables de la machine peuvent offenser beaucoup d'Occidentaux effrayés qui dénoncent l'américanisation de l'Europe. Au près de tous les biens positifs apportés par les machines, les maux qu'on leur reproche ont une

L'esprit européen

cause strictement humaine. Il n'est pas juste d'attribuer les faiblesses et les immoralités des hommes au moteur qui reste en lui-même une révélation de l'esprit humain et souvent une merveille de génie. Il faut accueillir et adopter l'idée d'un humanisme des machines pour la valeur orphique de connaissance et de travail apportée par elles à notre journée.

IV

Il ne suffit donc pas d'une origine ni même d'un passé historique européens pour reconnaître la présence de l'esprit européen. Les peuples qui se disputent le monde aujourd'hui n'ont-ils pas reçu de l'Europe les prémisses de leur civilisation ? Mais ils les ont développées dans une seule direction : la machine et les masses ; tandis que l'enseignement de la civilisation européenne fut le suprême idéal de l'équilibre, de la proportion et de la synthèse.

p.044 Voici, peu à peu, se concrétiser et préciser la signification que nous donnons à l'expression « esprit européen ».

Je voudrais, pour un instant, plutôt que de proposer à priori une définition rigide, m'abandonner au charme des idées et des images que les mots « esprit européen » font naître dans notre mémoire. Les idées et les images d'une harmonie morale, poétique et logique : Orphée, qui en jouant de la lyre bâtit les maisons des hommes, arrête les fauves et charme les enfers. Les mythes et les métamorphoses qui humanisèrent la vie des arbres, des eaux et des nuages, ceux pour lesquels Giacomo Leopardi chanta :

*Vissero i fiori e l'erbe,
Vissero i boschi un di.*

L'esprit européen

L'âge minoen, avec Dédale et le vol d'Icare ; l'âge mycénien, avec les héros de l'Achaïe et d'Ilion ; le chant du poète qui, au dire de l'homérique Thémis, change sa douleur en la joie de celui qui l'écoute ; la tragédie eschyléenne, qui purifie l'âme en la délivrant de son mal ; le nombre, le *numerus* de Pythagore, qui traduit l'harmonie des sphères, le concept de Socrate, l'idée platonicienne de la réminiscence ; la géométrie d'Euclide, la lettre grecque et latine des Evangiles, qui annonce la rédemption des hommes ; les douze tables et le droit de Rome ; enfin l'Eglise qui renouvelle les esprits et en même temps rachète la civilisation ancienne, voue au Dieu unique les temples et les idoles, accorde la philosophie grecque et romaine à la parole de Paul et de Jean, et partout tend à établir la proportion entre la terre et le ciel, entre les passions de la chair et la pureté de l'âme.

Et c'est encore l'antienne du chant grégorien, c'est la voix de celui qui prêchait aux oiseaux et aux loups, qui appelait frère le soleil et sœur même la mort ; le chant de toutes les aubes, et de toutes les splendeurs de la *Comédie* de Dante, les Vertus et les Vices de la chapelle des Scrovegni ; la folie d'Hamlet, le colloque entre don Quichotte et Sancho Pança ; Hélène et l'éternel féminin de Goethe, et, si l'on veut, la *discrezione* de Guicciardini et la « bonne ^{p.045} foi » de Montaigne ; le *cogito* cartésien et sa suprême clarté ; la *storia ideale eterna* de Giambattista Vico.

L'expression « esprit européen » éveille peut-être en nous des souvenirs plus familiers, mais non moins intenses : la forme d'une lampe en terre cuite, telle que la moulèrent les artisans helléniques et étrusques ; une amphore ou un vase aux formes aériennes ; la fontaine sculptée d'un village de la Campanie ; la ligne d'une gondole vénitienne ; l'aspect et l'âme d'un violon de

L'esprit européen

Stradivarius ; une mélodie lente et ancienne que le peuple chante et où, peut-être, souffle encore une voix apollinienne de l'Hellade ; le char coloré des Siciliens ; les femmes et les animaux sculptés d'un dévidoir des Abruzzes ; l'aqueduc mutilé qui rythme depuis des siècles l'espace d'une campagne, et les ruines où l'on commémore et où l'on exalte l'histoire des âges disparus. Ou, ce qui importe surtout, voici que l'esprit européen rappelle les figures illustres ou humbles de ceux qui prirent parti pour une idée contre la force brutale, en faveur de la beauté contre l'argent ; il offre un moyen d'accueillir toute la vie sans ce qu'imposent d'odieux des défenses non moins rigoureuses qu'inutiles, selon ce principe énoncé par Térence que rien ne doit nous être étranger de ce qui est humain ; un moyen de professer toutes les libertés dans la mesure d'or qui leur enseigne de ne pas offenser la libre présence des autres. C'est enfin l'exercice même de la liberté, devenu harmonie de l'intelligence et du travail créateur.

De toutes ces images et ces idées qui se pressent devant nous, que pouvons-nous dégager maintenant de la réalité de l'esprit européen ? Qu'est-ce que l'esprit européen ?

C'est l'esprit orphique (je le dis dans le sens de Mallarmé et de Rilke), l'esprit de la « classicité » dans la parole et dans les mœurs, l'esprit du véritable humanisme qui signifie enfin la liberté humaine où se vérifient l'absolue sincérité de l'homme et le caractère positif de l'histoire universelle. Car cet humanisme ramène à la responsabilité de l'homme chaque idée et chaque idéal qu'on professe, que ce soit la révélation ou le matérialisme, etc.

Synthèse, c'est-à-dire clarté de l'intelligence atteinte par ^{p.046} n'importe quelle expérience, expérience mystique, automatique,

L'esprit européen

existentielle ou historique. Synthèse, c'est-à-dire conscience du rythme selon lequel se répondent l'âme et le corps, la matière et l'esprit, la nature et l'art, la vitalité et la pensée, les passions et leur catharsis, la mémoire et l'oubli, l'inconscient et le conscient, le fini et l'infini, pour une claire conscience de l'intelligence et de la volonté. Synthèse, qu'on peut aujourd'hui même appeler le rapport et l'unité dramatique du romantisme et du classicisme, de la philologie et de l'histoire, de la mécanique et de l'orphisme. Comme cette synthèse eut sa première et progressive conscience dans la vieille Europe, qui, de plus, la maintient et la consolide, malgré les obscurcissements et les déviations inévitables, il est juste qu'on appelle « esprit européen » ce résultat historique et ce principe idéal d'action.

« Esprit européen » signifie que la réalité reste toujours dans le domaine de l'humain, de sorte que même les physiciens qui cherchent le noyau de la nature seront obligés d'accueillir l'invitation de Goethe qui les pousse à le chercher dans le cœur de l'homme. L'individu humain renonce consciemment à la fausse individualité brutale et surhumaine, retranchée abstraitement d'un Tout inerte et dépourvu de dialectique, parce qu'il se retrouve dans une individualité cosmique et voit son être le plus véritable identifié dans les œuvres qu'il réalise, comme conscience toujours nouvelle de l'écoulement universel, en se faisant peu à peu vitalité, art, clarté, logique.

Ainsi, l'œuvre de l'homme, depuis celle qui atteint des pensées surhumaines ou puise son chant à la maison mystérieuse des Mères jusqu'à celle qui dirige un vol dans le ciel ou gouverne le levier d'une grue, ou de l'écorce intacte d'un petit rameau de peuplier tire le son géorgique de Pan, cette œuvre devient éternelle, parce qu'elle est introduite dans la continuation du monde.

L'esprit européen

« Esprit européen » signifie se rendre compte de la présence du mystère, de celui de la foi et de celui des superstitions, de celui des rêves et du magnétisme, des mages et des astrologues. Du mystère comme de la durable mémoire obscure qui va devenir conscience et réalisation du perpétuel futur. L'homme est toujours ^{p.047} comme Œdipe un résolveur d'énigmes, et s'il ne l'était la réalité serait immobile et inconcevable. Mais chaque mythe de Sphinx, chaque léthargie qui enfonce l'homme dans un âge passé et qui abolit la conscience du présent en ramenant l'homme au temps disparu où il n'est pas encore l'homme, tous ces moments doivent venir à la surface de la conscience qui va les définir et, en abolissant les lacunes, les situer dans la continuité d'une vie.

« Esprit européen » signifie donc le sens tragique de l'histoire et de sa responsabilité, c'est-à-dire non pas l'espérance naissant de la fatuité, non pas le désespoir inerte, ni les Champs-Élysées, ni les rêves, mais leur rythme, leur lutte pour l'accroissement de la conscience et de la liberté du monde. C'est un rude combat, car le mal n'est pas une ombre, mais un compagnon de la vie comme la mort. Et il n'est pas vaincu sans la douleur, ou sans qu'il nous inflige de partielles défaites. Si ses victoires étaient des victoires totales, le monde n'aurait plus de sens ni de parole. Le mal est un piège qui veut interrompre le rythme, et peu à peu prendre une partie qui ne lui est pas due où il devient l'erreur de la pensée et de l'art et l'échec d'une action.

Par l'effet de ce sens tragique et actif de l'histoire, l'esprit européen reconnaît dans l'homme l'auteur responsable de ses œuvres et de sa propre pensée, et je dirai même des rêves, qui ont une conscience à eux particulière, cette vitalité qui en permet le souvenir au réveil.

L'esprit européen

V

Arrivés à ce point, nous saurons distinguer dans le sein de la civilisation européenne les œuvres et les germes dans lesquels se développe positivement l'esprit européen, et les œuvres et les germes dans lesquels se développa son antithèse, qui fut nécessaire pour le renier ou tout au moins le corrompre.

En ce sens, nous pourrions, par exemple, considérer comme européen l'esprit de Dante ou de Pétrarque, de Foscolo, de Bruno, ^{p.048} de Campanella, de Palestrina, de Monteverdi ; l'esprit de Racine et de Corneille, de Villon et de Baudelaire et du plus haut Mallarmé, de Bacon et de Keats, etc., même s'ils contiennent en eux des scories que rejettent le classicisme et la liberté, par laquelle l'homme atteint et affirme sa plus profonde sincérité.

Mais nous serions très embarrassés d'accueillir parmi les maîtres de l'esprit européen quelques grands écrivains que nous aimons, toutefois, que peut-être nous avons aimé plus que ceux que l'intelligence préfère. Nietzsche, par exemple, ou Freud et D'Annunzio, ou encore certains poètes surréalistes d'Europe.

Qui a pu se soustraire au charme de Nietzsche, même en lisant ses violences contre la pitié, lorsque le mot cruel semblait en contradiction avec l'intime et chrétienne douceur et disons même avec la tendresse de l'écrivain ? Qui n'a pas été quelque peu enivré par la défense si généreuse de la raison vitale, qui n'est pas moins légitime que la raison critique et la raison pratique ?

Toutefois, dans son ensemble, cette liberté de Nietzsche est illusoire et n'est qu'une religion fausse, qui avait ses adeptes même quand elle n'était pas prêchée. Ce n'est, de fait, qu'un esclavage obéissant à l'instinct et qui serait innocent dans le cas

L'esprit européen

seul où l'homme n'aurait pas les facultés qui en font un homme : de la faculté poétique à la faculté philosophique, à la faculté de la prière, à la capacité de créer une machine, et même au mensonge. De toutes façons, Nietzsche, ce charmeur qui aspirait à l'esprit méditerranéen, est bien éloigné du merveilleux équilibre moral et stylistique du classicisme. Il n'est pas parvenu à une synthèse de l'esprit apollinien et de l'esprit dionysiaque.

De la même manière nous rendons témoignage aux écrivains qui observèrent les mystérieux phénomènes de la *psyché*. Aux savants surtout qui développèrent la méthode du prétendu inconscient, recherche qui, sous certains aspects, est une conquête bien importante de notre temps. Mais les conceptions philosophiques, artistiques et morales liées à ces analyses renient ce qu'il y a d'humain dans l'homme, c'est-à-dire l'intelligence et la volonté, auxquelles on doit aussi nécessairement rapporter, pour qu'on les connaisse, les états de l'inconscient et de l'automatique.

p.049 A part les devoirs métaphysiques que beaucoup d'hommes de lettres prêtèrent indûment à la poésie pour en solliciter des réponses qu'elle ne peut donner, à la manière d'un homme qui voudrait résoudre des problèmes de calcul infinitésimal en jouant de la flûte ou du rebec, ces poètes, enveloppés dans un chaos romantique, même alors que par un jeu habile ils nous semblent parvenus à une sérénité presque géométrique de forme, cherchent une liberté absolument matérielle, en oubliant que la liberté est une sincérité, atteinte avec effort, de notre conscience responsable. L'instinct et l'inconscient sont en eux-mêmes amorphes. Ils deviendront vrais, c'est-à-dire sincères, seulement s'ils entrent dans la clarté de la conscience ou, si l'on veut, dans la clarté de la science ouverte et éveillée qui leur donne une forme et

L'esprit européen

une signification. Le freudisme, par exemple, est au surplus la science de Freud, non pas l'inconscient de Freud, plus ou moins mêlé de rêve et d'automatisme.

Le point d'arrivée est toujours la pleine conscience humaine et c'est le seul qui importe, le seul qui permette tout à fait de supposer et de rechercher un inconscient.

Il existe différents degrés de notre conscience plongée dans le Tout (et sans ces différents degrés de l'éternelle diversité, le réel ne se développerait pas). Mais nous ne sortons jamais de ce souffle universel qui unit toutes les choses imaginables de l'homme, de la terre, des étoiles, de l'histoire de cet unique univers. Nous ne sortons jamais de nous-mêmes, pas même pendant l'état du rêve qui est toujours rêvé par nous. De même que le faux inconnu de l'inconscient, que les psychologues savent saisir et décrire dans tous ses déguisements, n'est qu'un petit cas de notre complète participation à la vie cosmique, ainsi la pensée qui se connaît, la claire conscience qui, avec plus d'humaine vigueur et un non moindre sens du mystère et du miracle, participe au développement du Tout, n'est pas l'impossible conscience d'une personne séparée du Tout, mais un moment de la conscience universelle. Et, comme dans notre rêve rêve tout l'univers devenu nature, image et obscur désir, de même dans notre pensée c'est l'univers entier qui pense.

Celui qui, en optant pour la complète conscience contre l'état ^{p.050} de transe, élégamment s'écria : « Rougir d'être la Pythie », peut-être oubliat-il que ce même mot de rébellion lui était inspiré par l'universelle Pythie. Il n'y avait pas de quoi rougir, parce que ce fait ne niait pas la conscience du poète, mais la posait de la seule manière où l'on peut vraiment la penser, du moment que

L'esprit européen

l'individualité personnelle, séparée de la liberté du Tout, est une idée trompeuse, et que l'homme, dans la pleine conscience ou dans la léthargie, dans l'extase ou dans le sommeil, ne peut jamais faire un saut hors de l'univers. Ainsi l'homme, qu'il aime ou qu'il prie, qu'il chante ou qu'il pleure, qu'il affirme ou qu'il nie, est toujours au centre de la réalité et porte, conscient ou bien oublieux, la responsabilité de l'univers dans son œuvre, dans sa pensée, dans sa parole.

Cela aussi, c'est le sens de la « classicité ».

Nous sommes plongés dans l'histoire comme dans l'air, comme dans l'espace qui frissonne au souffle du temps. Chaque mot, le plus élémentaire et encore presque animal, comme le plus humain, celui qui nomme, presque en les imitant, les choses comme celui qui compose les idées du *oui* et du *non* et du *pourquoi*, chaque mot est chargé d'histoire. De cette manière nous insérons dans l'univers notre personne et notre originalité dans le sens même de la création, qui ne pourrait être conçue sans l'idée de son contraire. Mais le contraire de la création n'est pas l'impossible Néant, mais l'opposition au rythme dans lequel se réalise la Diversité comme Histoire. L'ombre du Néant est tout à fait métaphysique et métaphorique. Il n'y a pas de cimetière de l'univers. La « pureté du Néant » ne vit que dans cette image qui dessine l'espace vide, et du désert forme un horizon pâle et infini, qui tend à s'évanouir dans l'azur. Peut-être est-il nécessaire de fixer dans ce vide un premier plan qui puisse devancer la lumière cachée dans l'ombre (parce qu'il n'y a pas d'ombre qui ne soit faite de lumière plus faible), tracer la ligne d'un rayon solaire, un arbre, un brin d'herbe. Les idées même les plus pures ont leur corps, leur vêtement de terre, d'eau et de ciel, même si elles se renferment

L'esprit européen

dans le halo de la lumière, même si elles n'ont d'autre poids que le poids de la lumière.

VI

^{p.051} J'ai insisté sur ces motifs qui confirment à nouveau les principes classiques de la raison, de la conscience, de l'histoire, de l'homme mesure du monde, parce que le refus de ces principes, perpétuelle antithèse à l'esprit européen, se manifeste avec le plus d'acharnement dans l'Europe de la fin du dix-neuvième siècle et du vingtième. Il l'a manifesté même dans les œuvres de ceux qui, parmi nous, croyaient à l'idéal de la liberté classique, alors qu'ils étaient endormis comme Homère, lequel quelquefois sommeillait aussi, selon l'Art poétique d'Horace : *quandoque bonus dormitat Homerus*.

Le moment vint de toutes les révisions critiques en Europe, à l'appel des sciences expérimentales et des nouvelles philosophies ; et dans l'admirable dessein de tout connaître, tout fut légitimement soumis à la discussion : religion et morale, logique et poésie, lois de la physique et de la chimie, s'inspirant d'un absolu, qui prenait de plus en plus, par vertu dialectique, le nom de « relatif » et qu'on appellera un jour « relativisme » même dans la science physique et mathématique.

Mais à tout vouloir discuter et révoquer en doute, on douta de l'organe qui posait l'idée de toute discussion, l'intelligence même, la *mens*, mère du doute. Et voilà la *mens*, l'intelligence humaine, dans ce faux jeu, qui prodigue des trésors de science pour démontrer son ignorance, qui déploie sa plus grande puissance pour démontrer son impuissance. Le résultat fut précisément celui qui pouvait être. Beaucoup de fausses idées, beaucoup de fausses incrustations qui usurpaient le nom de la civilisation, consacrées

L'esprit européen

par la paresse mentale et par l'hypocrisie morale, furent dénichées et déconsacrées. Mais les conceptions véritables, en commençant par celle qui affirmait la validité de la pensée, juge suprême entre la vérité et le mensonge, même quand elle en appelle à un juge divin, demeurèrent intactes, bien que le mot, ou pour mieux dire, son ombre, eût renversé les dépouilles des idées incorruptibles. L'Irrationnel, reconnu nécessaire par la raison, semblait prendre la place de la raison, l'inconscient reconnu par la conscience semblait prendre ^{p.052} la place de la conscience, le sommeil celle de la veille, l'arbitraire celle de la volonté, la soumission à l'instinct celle de la responsabilité morale, la cruauté farouche celle de la pitié chrétienne, la fatalité du sens et du sexe celle de la liberté, l'action pour l'action celle de l'action consciente, la folie celle de la simple sagesse, l'anarchie celle de l'ordre. Tout cela non pas dans la vie vécue, qui a toujours renfermé en soi les forces désagrégeantes, les forces du péché et de l'ignorance, pour lesquelles Satan est le génie du mal et de la stupidité, mais dans la conception philosophique et scientifique de la vie. Il s'agissait seulement d'une apparence équivoque, d'un mensonge plus ou moins frauduleux ; au sein de tous les discours demeurait valide seulement ce qui respectait l'organe mental, dont ils profitaient et dont la présence silencieuse corrigeait les fautes prononcées à haute voix, en affirmant la certitude et le doute comme un drame humain, que seule la conscience de l'homme peut résoudre.

Car l'homme, pour refuser la pensée, est obligé de simuler la pensée, et pour récuser la certitude du mot est contraint de parler. Comment pourrions-nous déclarer que le vrai véritable est ineffable et incommunicable, dans le moment même où nous déclarons ne pas le connaître ?

L'esprit européen

Voilà l'éternelle victoire du socratisme contre le sophisme sceptique. Nous n'avons pas d'autre choix : que nous soyons scolastiques, idéalistes, matérialistes, intuitivistes, mystiques, existentialistes, surréalistes, historicistes, nous ne pouvons pas nous soustraire à la conscience de la pensée, et il nous faut alors lui reconnaître, par un solide humanisme historique, sa *ratio ultima*, la seule qui ne peut nous renvoyer à aucune autre et qui peut donc aussi dire *credo quia absurdum*.

Nous prouverions que l'intelligence historique nous manque si nous ne nous rendons pas compte de la souffrance humaine qui se manifeste dans la révolte contre la raison, cette révolte qui appartient et appartient au dernier romantisme européen : si nous n'étions tout à fait solidaires avec elle quand elle rêve la rédemption de l'homme de tout esclavage à l'égard des petites raisons pétrifiées et immobiles et pour cela devenues des contre-raisons, envers la civilisation purement formaliste, hypocrite et lâche, qui en fait est ^{p.053} « incivilisation ». Et quand les hommes protestent contre la civilisation et ses maux, ils protestent contre ces formes corrompues qui usurpent le nom de civilisation et sont au contraire le débordement des instincts qui s'opposent rudement à la civilisation, comme l'égoïsme des gens riches, les préjugés de classe et la guerre. Ceux qui invoquent contre cette fausse civilisation l'état de nature et la table rase, c'est-à-dire la préhistoire, mais veulent signifier un état de sincérité et de liberté, qui est au contraire la civilisation la plus humaine, se méprennent sur la vraie signification des mots. Parce que ce que l'on appelle état de nature, le vierge état de nature, est seulement l'éternelle forêt primordiale, qui — sous forme de fauves ou de surhommes, nus par ignorance de vêtement ou par impudicité raffinée,

L'esprit européen

couverts de peaux brutes ou de pelisses bien traitées et apprêtées, d'or et de pierres précieuses — résiste et s'oppose à la civilisation humaine.

Le résultat de cette action romantique, poussée à l'extrême, s'inspirant d'un faux prométhéisme, contre l'intelligence, l'histoire et la civilisation, fut pour une grande part de répandre le désespoir. Auprès des faibles, c'est-à-dire des violents, elle contribua à favoriser ou fut une incitation à solliciter les théories et les actions les plus inhumaines et les plus folles, jusqu'aux théories de la race, jusqu'à celle de la guerre glorifiée comme unique condition de l'homme, jusqu'à celle qui abolissait toute liberté, en réduisant l'homme à un numéro, à un objet avili et dépourvu de toute valeur. Avant que l'eût fait la politique, la culture avait réduit l'homme à cet état, et c'est bien là la responsabilité de la culture.

Dans une si grande décadence de l'humain flamboya le mythe de l'action pour l'action, quelle qu'elle fût, car on ne reconnaissait plus d'organes capables de la choisir, sinon la violence et la tyrannie. C'était pour l'homme un très amer moyen de fuir la responsabilité d'être un homme. L'action fut le débordement démesuré des mauvaises actions, l'orgie des passions les plus infâmes et de la plus servile stupidité.

Ceux qui, par noblesse, ou par faiblesse, ou par haine, s'abandonnaient au désespoir, répétaient l'ancien cri : l'homme est seul. Aujourd'hui ce motif est repris par ces modernes qui, rendant p.⁰⁵⁴ athée et laïque l'angoisse de nos ancêtres, l'ont fatalement déshumanisée.

Or donc, il faut avoir un peu de force humaine, même contre soi et contre sa fragilité, toujours portée par paresse aux doctrines qui

L'esprit européen

comme Saturne dévorent leurs fils. Il faut que, dans ce ciel raréfié des vérités essentielles, nous disions à haute voix que la solitude de l'homme, cet être consciemment social et cosmique, est seulement une métaphore qui peut servir à multiplier ses forces ou à lui donner de pâles excuses. Dans ce ciel raréfié du courage, qui est d'un certain point de vue le moins fréquenté et le mieux adapté à l'unique solitude qui soit possible à l'homme, celle d'une compagnie de l'univers différente et plus recueillie pour y entendre sa voix la plus profonde et parler avec Dieu, il faut repousser la fausse idée de l'homme seul. Car jamais l'homme n'est vraiment seul, soit qu'on le considère comme une créature dans laquelle fut soufflée l'haleine de Jéhova, soit qu'on le considère comme une pure existence matérielle et même athée, bien que l'athéisme soit une contradiction dans les termes, car il nie le lien qui existe entre l'homme et l'univers : il ne suffit pas de s'apercevoir que l'on existe, il faudrait pouvoir être l'auteur de sa propre conception et de sa propre naissance, être auteur de l'univers.

L'homme n'est jamais seul, parce qu'il ne peut faire un saut hors de l'univers. Même la souffrance, si souvent choisie comme exemple, que l'homme éprouve dans l'amour, parce qu'il ne réussit pas à se transfuser dans la créature qu'il aime, même cette souffrance n'est que l'impossibilité de la solitude absolue, forme détachée d'un dieu qui olympiennement renfermerait en lui tout le temps et l'espace, et mieux encore, l'éternel.

Même l'idée de solitude porte avec elle l'idée contraire d'une compagnie que l'on évite. De même que, non sans une pointe de paradoxe, on pourrait dire que la tragédie de l'homme est vraiment de ne jamais pouvoir être seul, et de ne pas réussir à absorber en soi l'univers comme totale conscience, ni à l'abolir

L'esprit européen

pour atteindre la prétendue pureté du Néant. On pense aux vers de Michel-Ange : « et je ne retrouve pas dans toute ma vie un jour seulement qui ait été le mien », p.055

*e non ritrovo
in tutto un giorno che sia stato mio.*

Lorsque quelqu'un de nous expose la théorie de sa solitude, en s'adressant à d'autres présumés solitaires, il a déjà réfuté l'idée de la solitude. En effet, l'idée absolue de la solitude est ineffable, car elle comporterait l'inexistence d'autres hommes, l'impossibilité de séparer sa propre existence de l'immédiat confus et aveugle du reste de l'univers. Perdu dans un mysticisme absolu de l'existence, le solitaire n'aurait pas même ce minimum de conscience historique, c'est-à-dire de langage et d'idées, qui lui serait nécessaire pour dire « j'existe ». C'est seulement en vertu de ces valeurs conceptuelles, qu'il croyait avoir effacées parce qu'il les refusait avec des mots, que le solitaire peut exprimer aussi les choses arbitraires et gratuites, comme le mensonge même simule le mot, vérité suprême. Là où il s'aperçoit soi-même et se manifeste, où il se sert de la parole qui est mémoire productive et histoire, c'est-à-dire sociale dès l'origine, le solitaire se reconnaît dans la commune humanité et sollicite des autres qu'ils croient une vérité qu'il ne considère pas comme atomique et personnelle, c'est-à-dire solitaire, mais valable pour tout le monde.

D'ailleurs, si la condition humaine était aussi désolante qu'elle nous est représentée, sans aucune opposition dramatique, ne serait-ce pas une forme de solitaire désolation que le discours même qui affirmerait cela ? et à quoi servirait une semblable divulgation si ce n'est à augmenter le dégoût de la vie, le *taedium vitae* ?

L'esprit européen

Je sais. Que l'homme chancelle sous le poids de tant de méfaits qu'il voit s'accomplir tout autour de lui, qu'il perde la foi en lui-même et renonce à rendre plus claire sa douleur dans les termes de la pensée, comme si c'était une consolation inutile, tout cela est bien humain, et c'est tout à fait humain que de le considérer avec une pitié humaine. Deux guerres, par lesquelles la société parut brûler toutes ses illusions et ses idéaux de civilisation, peuvent et avec raison faire surgir une suprême, une mortelle défiance.

Toutefois, le désespoir est une forme de passivité. Si nous ne renonçons pas à vivre, il nous faut accepter et rendre claire la ^{p.056} tragédie du monde dans son mouvement de vie et de mort, où la douleur est la quotidienne blessure de la mort, jusqu'à la dernière qui nous ouvrira une destinée nouvelle. Nous sommes le cours de l'univers, nous ne pouvons sortir de cet infini qui à chaque moment devient fini et se réalise dans l'œuvre. Notre devoir est de vivre avec le plus de conscience et de volonté humaine qu'il nous est possible.

Même cela, et disons mieux : cela seulement est la conclusion où nous mène la « classicité » de l'esprit européen.

Même celle-ci, et disons mieux : celle-ci seulement est la conclusion où nous mène la classicité de l'esprit européen.

Or, après la grande épreuve de la critique, qui a tout mis en discussion et contradictoirement même l'intelligence, la *mens* génératrice de tout doute et de toute recherche, il nous faut retrouver le courage nécessaire pour rétablir le sens classique de la réalité : réaffirmer la valeur incorruptible de l'intelligence qui, seule, connaît et démêle la vérité et le mensonge, sans excuse ; la « validité » de la conscience sur l'inconscient, de la simple sagesse

L'esprit européen

sur la folie compliquée, de l'homme sur la bête et sur le surhomme, de la volonté sur l'indifférence, de la liberté sur l'arbitraire. Et je voudrais dire : de l'audace du sens commun sur la plate présomption de la fausse génialité et de la fausse liberté de l'âme. Rétablir les valeurs positives qui sortent de la grande épreuve plus solides et plus fortes.

Nous, hommes de lettres, nous devons avant tout expliquer une mission orphique, qui remonte aux sources mêmes de la civilisation du monde. L'explication de cette mission orphique consiste en la vérité avec laquelle, à l'intérieur de notre libre conscience, va se former la vérité actuelle de l'univers. En servant de basses forces politiques, étrangères à cette vérité, on trahit la pureté de l'art et de la pensée.

C'est à nous, hommes d'Europe, de défendre la civilisation classique et humaniste, non pas celle des manuels scolaires, mais celle que nous avons identifiée avec l'esprit européen lui-même, avec la civilisation génératrice des idées-mères, où ont pris naissance les arts et les inventions de chaque civilisation mécanique et ^{p.057} mercantile. C'est à nous de rétablir, dans la mesure où nous le pouvons, une harmonie entre la civilisation orphique et la civilisation manuelle, entre l'individu et le nombre, entre chacun des hommes et la « masse », pour donner à chacun le sens de sa liberté, de sa dignité et de son initiative. Rétablir cette harmonie avec un humanisme qui n'est pas seulement des lettres humaines mais des machines humaines.

Le monde n'a pas un respect suffisant pour la poésie, la pensée, la recherche de la vérité ; et il imagine qu'elles sont de l'oisiveté et un luxe qu'il faut ou accueillir ou refuser, selon tel ou tel intérêt politique. Le monde montre qu'il ignore que la vie essentielle des

L'esprit européen

hommes, même s'ils sont distraits et presque ignares, est alimentée par la pureté de la pensée et des arts, plus nécessaires que l'air, et le pain, et l'argent qui « n'a pas d'odeur ».

Le devoir de l'esprit européen est de reconduire l'homme à la consciente responsabilité des idées et des actions, au rythme et à la synthèse.

C'est alors que l'homme comprendra que la tyrannie imposée à ses semblables au nom de l'argent ou de la force brutale, ou même de la « masse », est un crime méprisable. Et comme les pères sont sortis un jour du cannibalisme et de l'esclavage, il sortira enfin de la guerre, non avec l'illusion qu'il abolit le combat vital et la douleur, mais pour en souffrir plus haut en quelque sorte, pour être humain plus hautement, dans une clarté de soi et du monde toujours plus vaste. C'est alors qu'il rétablira le rapport véritable entre lui et les choses, entre la grâce et l'œuvre, entre le divin et l'humain.

On ne doit pas chercher l'esprit européen dans une conception politique, à vrai dire bien restreinte, de fédération européenne dont la réalisation est néanmoins difficile, malgré ma conviction que la fonction politique de l'Europe ainsi unifiée pourrait être nécessaire pour atteindre le but vers lequel s'achemine le monde moderne ; mais on doit chercher cet esprit dans une conception d'ordre moral, conception qui découle directement du développement même de la civilisation humaine.

Il ne s'agit pas, en somme, de créer une nation de proportions p.058 gigantesques, une Europe qui ressemblerait à une Suisse géante, avec toute la variété de ses langues et de ses traditions unifiées dans une nouvelle conscience nationale, qui néanmoins s'opposerait quand même à d'autres unités de peuples. Mais il

L'esprit européen

s'agit surtout, dans la situation historique actuelle, de créer une fédération qui, de toutes ses forces idéales et pratiques, vise à réaliser le principe humain qui est la source même de l'esprit européen, et qui ne peut être autre chose que le principe de l'universalité de l'esprit, jusqu'au moment où ce principe aura pénétré dans l'âme des peuples qui sont en dehors de l'histoire de l'Europe et se réalisera consciemment dans une vaste société du genre humain.

Je ne connais pas et je n'attribue pas à l'esprit européen une mission plus pure. Mais dans une terre dont les habitants, après la désagrégation de l'atome, n'ont pas peur d'un suicide cosmique, heureusement impossible, les sceptiques voudront nous faire entendre que notre entreprise est perdue d'avance.

Nous disons au contraire qu'elle a vaincu d'avance. Une œuvre de vérité n'est jamais inutile, même si elle nous paraît entièrement dépassée, car elle empêche le pire dans le mal, et c'est elle qui dépose le germe des lentes ou rapides renaissances. On ne collabore pas seulement à des épisodes où l'on sera des vaincus ou des vainqueurs : on collabore à la réalité totale et à la liberté du monde.

Avec le sentiment de cette participation au Tout, nous avons la conscience que chacune de nos œuvres, si petite et humble qu'elle soit, est un effort introduit dans la vie du cosmos et qui ne peut jamais mourir comme beauté et comme idée pure, si elle a été réellement cette beauté et cette idée pure.

Personne ne peut se soustraire à son œuvre et à sa responsabilité.

Et cette certitude, ce devoir aussi, tirent leur aliment de

L'esprit européen

l'humanisme historique, où l'idéal moral de l'esprit européen se manifeste comme la tragique liberté de l'homme et de l'univers.

@

PREMIER ENTRETEN ¹

présidé par M. Henri de Ziegler

@

LE PRÉSIDENT : p.059 Mesdames et Messieurs, nous ouvrons ce premier entretien dont la matière sera fournie par les deux conférences de M. Julien Benda et de M. Francesco Flora.

Plusieurs personnes se sont inscrites pour prendre la parole ; je crois qu'il est juste de donner la préséance à celles d'entre elles qui sont du nombre de nos conférenciers. M. Guéhenno n'étant pas encore arrivé, je me permettrai de donner la parole à M. Denis de Rougemont.

M. DE ROUGEMONT : Je voudrais dire quelques mots à M. Benda au sujet de sa conférence, et tout de suite lui dire à quel point je suis d'accord avec toute la première partie de sa conférence concernant le nationalisme. Il me semble que l'une des principales fonctions de ces rencontres ici devrait être de mener une attaque sur tous les fronts contre le nationalisme qui est l'anti-Europe, qui est la maladie spécifique de l'Europe, sa maladie romantique.

Ceci dit, je passerai à quelques questions ; je pense que M. Benda ne m'en voudra pas de lui chercher une petite querelle sur son propre terrain. M. Benda a relevé cette habitude qu'on a aujourd'hui de citer les littérateurs à l'appui d'un raisonnement ou pour masquer certains trous dans un raisonnement. Il me semble qu'il y a une autre habitude non moins dangereuse : celle des littérateurs qui citent des savants. Et, à ce sujet, je voudrais parler de la citation de Meyerson sur laquelle M. Benda a terminé sa conférence. Il me semble qu'à ce moment-là, M. Benda a orné sa conférence de deux fausses fenêtres. L'une signée de Meyerson et l'autre de lui-même.

La phrase de Meyerson est, si je ne me trompe, que la science a pour but l'identification du divers, tandis que, selon M. Benda, l'art aurait pour but la diversification de l'identique. Je crois que c'est à peu près les formules

¹ A l'Athénée, 4 septembre 1946.

L'esprit européen

exactes que vous avez citées.

p.060 Je ne veux pas discuter ici — cela sortirait complètement du cadre de nos entretiens — la formule de Meyerson, qui est discutable, je crois, et discutée par beaucoup de savants qui parleraient assez volontiers de la science comme d'une identification de l'identique. Mais ceci nous entraînerait sur un terrain qui n'est pas le nôtre. Je voudrais simplement relever la formule de M. Benda : « L'art est une diversification de l'identique » et lui demander à ce sujet quelques précisions, car j'avoue que je ne vois pas du tout, en pensant à des œuvres d'art, de quel identique il s'agit, quel est l'identique qu'il s'agirait de diversifier. Je vois bien l'accent mis sur « diversité », mais je ne vois pas du tout de quel identique il peut s'agir dans un tableau de Poussin ou de Delacroix ou de Picasso, ou dans une symphonie de Beethoven. Mais ceci n'est pas encore le point sur lequel je voudrais insister.

Si je relève ce terme d'identique, c'est parce qu'il me paraît se rencontrer d'une manière assez inquiétante dans la conférence de M. Benda avec les mots d'unité ou d'unification de l'Europe. Il me semble que l'intervention de ce mot « identique » à la fin de la conférence de M. Benda précise d'une manière — à mon sens — fâcheuse ce qu'il entend par unité. Il est extrêmement important, pour nos rencontres ici et pour toute discussion sur l'Europe, de ne pas confondre les mots d'union, d'unité et d'identité ou d'identification. Cette confusion me paraît propre à entretenir précisément le nationalisme que M. Benda a si justement attaqué et, de manière générale, tous les éléments les plus anti-européens de l'esprit européen. Je ne veux pas discuter ici cette question. Je me bornerai surtout à poser la question à M. Benda qui certainement aura des précisions à nous donner sur l'emploi qu'il fait de ces trois termes.

Je me bornerai simplement à deux observations pour engager la discussion. Je vois bien que l'insistance que met M. Benda sur les termes d'unité et d'unification est polémique. Elle est contre l'insistance que mettent d'autres gens sur la diversité, sur les diversités nationales, et ici il faut éviter à tout prix des confusions. J'en trouve une, par exemple, dans l'attaque qu'a faite M. Benda contre les diversités régionales ou nationales, les physionomies régionales ou nationales que le nationalisme voudrait garder intactes ; or, selon M. Benda, on n'a jamais réalisé l'unité ou l'unification d'un pays en sauvegardant sa diversité.

L'esprit européen

A ce propos, on pourrait remarquer que ce ne sont pas les diversités comme telles qui ont produit les guerres en Europe, mais au contraire la volonté d'unification. Je citerai par exemple les guerres de religion en France, sous Louis XIV, les décrets pris par Louis XIV contre les protestants. Là, c'est bel et bien la volonté d'unité qui a été créatrice de guerres, c'est-à-dire le refus de respecter les diversités qui, respectées, n'auraient pas provoqué de guerre.

Second point : si l'on affirme, comme M. Benda l'a fait, que l'unité de la France n'aurait pu se faire en respectant la diversité et la physionomie propre des provinces françaises — M. Benda citait le cas de la Bretagne —, il se peut que ce raisonnement se tienne dans l'abstrait, mais je me bornerai à remarquer qu'il équivaut à nier l'existence même ^{p.061} de la Suisse, sur le territoire de laquelle nous parlons. La Suisse est faite précisément de la fédération de diversités respectées dans leur physionomie restée intacte jusqu'à nos jours, et il me semble que, sur ce point, M. Benda a fait un raisonnement qui est beaucoup plus d'un littérateur que d'un savant. Je m'excuse de terminer sur cette petite pointe.

M. BENDA : D'abord M. Denis de Rougemont fait allusion à ce qui serait un postulat de ma part, si je comprends bien, quand je relève, pour y souscrire, le mot de Meyerson, à savoir que « la science est l'identification du divers ». Eh bien, à vrai dire, il y a beaucoup de savants qui ne sont pas de cet avis. M. Branly, en particulier, qu'on citerait comme savant, a dit assez souvent que, pour lui, la volonté d'unification de la science n'était qu'un stade primitif et que la science s'en débarrassera par la suite. Il a eu comme réfuteurs des savants qui ne sont pas des moindres, qui s'appellent par exemple Einstein, Louis de Broglie, qui lui ont répondu que c'était toujours le désir profond de la science d'arriver à une unification de tous ses résultats. Je profite de l'occasion pour signaler qu'on a fait dire à ces grands savants des choses qui quelquefois accommodent très bien les personnes qui ne sont pas précisément des scientifiques, mais qui semblent ignorer complètement que la science a fait actuellement justice des distinctions entre le temps et l'espace, entre la matière et l'énergie. Des savants comme ceux que je viens de nommer ont répondu qu'il n'y avait pas de science possible sans une croyance au déterminisme, la croyance des savants à la nécessité pour la science de créer une unité ; et que c'est sa raison fondamentale, car si, dans la réalité, les sciences sont diverses,

L'esprit européen

la science n'est pas dans la réalité. Et sur cette base, je le répète, le mot de Meyerson est absolument exact.

Maintenant, je communique tout à fait avec mon contradicteur lorsqu'il a dit, en réponse à mon allusion à l'utilisation des littérateurs par les savants, que j'oublie combien, à tout instant, les littérateurs, eux, se servent de formules scientifiques. C'est absolument exact, et je considère qu'il vaudrait beaucoup mieux que chacun restât sur son terrain. Seulement, chacun croit élever sa propre fonction en se targuant des positions des autres, alors que souvent il est très mal informé. Or les savants ne sont pas très mal informés sur les littérateurs, mais les littérateurs sont, par contre, très mal informés sur les savants.

Au sujet de l'art que je considérais comme étant la diversification de l'identique, M. de Rougemont a tout à fait raison quand il prend l'art plastique comme exemple, car, en effet, je ne vois pas l'unité qu'il s'agit de diversifier dans un tableau. Il n'en est pas de même dans l'art littéraire, dans lequel il y a des différenciations, d'une part en raison de ses sujets, et d'autre part en raison de la nature même du littérateur qui est une nature individualiste.

Maintenant la question de la sauvegarde des idées respectives. Eh bien, c'est une question de degré. Peut-être n'ai-je pas été assez explicite — il ne s'agit pas du tout de nier et de détruire les idées respectives ^{p.062} de chacun des éléments qu'on veut unifier. Il s'agit simplement de ne pas mettre l'accent sur cette diversité. J'aurais pu commencer la partie relative à la langue européenne en disant qu'il s'agit de propager, de faire une campagne en faveur d'une langue européenne, mais non pas de détruire les langues nationales. J'ajouterai qu'alors même qu'on le voudrait, ce serait tout à fait impossible, on n'y réussirait pas. On n'a pas dit aux provinces françaises de renoncer totalement à leurs diversités, mais on ne leur a pas dit non plus qu'elles n'auraient rien à en sacrifier. Et il faudra en sacrifier quelque chose.

Maintenant, je crois qu'à la question qu'a soulevée M. de Rougemont, relative à Louis XIV, il aurait pu ajouter qu'Hitler, de notre temps, a précisément fait la guerre parce qu'il n'a pas respecté les différenciations des éléments. Naturellement, ils voulaient l'un et l'autre faire une unification à leur profit, et non pas au profit d'une réalité.

C'est là un exemple d'un cas dans lequel le non-respect des diversités a

L'esprit européen

amené la guerre. Mais il y a deux manières de faire l'unité, et nous en avons des exemples dans l'histoire. L'unité française ne s'est faite au profit d'aucune des provinces françaises. L'unité allemande s'est faite au profit de la Prusse. L'unité italienne s'est faite au profit de l'Italie et non pas au profit de la Sardaigne. Et là, il y a deux conceptions : l'une, qui consiste à vouloir faire une unité au profit d'un des éléments, et l'autre, celle que nous avons — comme l'a dit M. de Rougemont — dans le cas de la Suisse.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Julien Benda. Je crois que pour gagner un peu de temps, car il y a beaucoup d'orateurs inscrits, je suggérerai à M. Benda de répondre en fin de séance à toutes les questions que les orateurs pourraient lui poser. Parmi les conférenciers, nous avons encore M. Guéhenno. Est-ce que je puis donner la parole à M. Guéhenno ?

M. GUÉHENNO : Je veux dire tout de suite que je ne pense pas du tout à poser le problème de l'esprit européen en termes abstraits.

Je me sens très accablé par la question même de l'esprit européen : cet esprit a-t-il jamais existé ? Je crois, en effet, que malgré toute notre angoisse, il est à craindre que cet esprit ne parvienne pas à se formuler clairement. Nous savons tous très bien que ce titre seul, « l'esprit européen », porte en lui un drame, et c'est le drame, actuellement, de chacun de nous. Qu'on se livre à des constructions abstraites à propos de l'esprit, qu'on raisonne sur l'histoire ou qu'on constate son existence ou son inexistence, ce drame existe.

Je pense pour moi que l'esprit, quel esprit que ce soit, n'existe que par les hommes qui le portent en eux. Il y a, oui, un esprit européen. L'esprit européen, c'était la Chrétienté, c'était le christianisme. L'esprit européen, c'était la philosophie au XVIII^e siècle, c'est devenu la Révolution française ; et actuellement, l'esprit européen, c'est un certain espoir de liberté, de justice, qui est le produit de tout un travail en nous, p.063 au cours du XIX^e siècle. Or, cette justice et cette liberté sont faussées et nous le savons très bien, elles sont faussées par des déformations de l'esprit européen. Elles sont faussées d'une certaine manière par le soviétisme, qui assure la justice aux dépens de la liberté. Elles sont faussées d'une autre manière par l'américanisme, autre déformation de l'esprit européen, qui prétend sauver la liberté aux dépens de la justice. Et nous ne pouvons consentir à renoncer ni à l'un ni à l'autre. Le

L'esprit européen

problème qui se pose à nous, le problème de l'esprit européen aujourd'hui, c'est effectivement de faire que tous les hommes puissent vivre ensemble, dans cet esprit de liberté et cet esprit de justice. Les écrivains, les philosophes, les penseurs, les politiciens qui parviendront à définir, à formuler en termes clairs la formule de cette conciliation, ceux-là auront relancé l'esprit européen, et non pas seulement pour l'Europe, mais pour le monde. Si nous n'y veillons, il y aura une nouvelle guerre, non pas entre l'Est et l'Ouest, mais une guerre civile mondiale entre la justice sociale et la liberté. Voilà pour ma part, en termes très rapides, comme je conçois la question.

LE PRÉSIDENT : Merci, M. Guéhenno. Est-ce que je peux donner la parole à M. Aron, inscrit en tête des personnes qui doivent parler ?

M. ARON : Je voudrais essayer, en prolongeant un peu certaines des remarques qui ont été faites ici même par Denis de Rougemont, je voudrais essayer de montrer certains points sur lesquels il me semble que la conférence de l'autre jour peut prêter à des équivoques. En particulier, cette question tout à fait brûlante, que M. Benda a eu le grand mérite de poser si clairement, cette question du nationalisme et du remède à apporter à certaines conceptions nationalistes de l'Europe.

Là où j'ai été véritablement surpris, c'est de voir que, au cours de sa conférence, M. Julien Benda, je ne dirai pas a manifesté certaine sympathie, mais a manifesté quand même beaucoup moins d'horreur et de haine que je n'aurais cru pour une personnalité politique comme celle de Napoléon. Je crois en effet que, si l'on veut voir les choses en profondeur, si l'on veut ne pas se laisser abuser par les différences qui, forcément, séparent les peuples où Napoléon a puisé sa conception de l'Europe et ceux où d'autres tout récemment ont puisé la leur, on s'aperçoit qu'il y avait quand même beaucoup d'affinités entre la conception napoléonienne et celle des autres dictateurs auxquels je fais allusion. Lorsque Napoléon concevait autour de lui une quantité de satellites dont les uns étaient placés sous son protectorat, et les autres purement et simplement annexés, dont les premiers étaient gouvernés par des personnalités qu'en d'autres temps on aurait dites collaborationnistes (tandis que de son temps c'était beaucoup plus simple, puisque c'étaient des personnes de sa famille), il s'est créé par là certaines difficultés que nous avons aussi

L'esprit européen

rencontrées récemment. De même on pourrait dire, je crois, sans forcer beaucoup les comparaisons historiques, que Napoléon avait aussi, ou du moins aurait voulu avoir son Berchtesgaden où il se ^{p.064} serait retiré pour donner ses ordres ou pour essayer les colères des chefs de ses Etats satellites. Vous savez peut-être qu'un des projets qu'il n'a pas eu le temps de réaliser et dont on parle dans le mémorial de Sainte-Hélène était de dresser sur une autre colline, sur la colline de Chaillot, une demeure centrale qui aurait été la sienne, laquelle aurait été entourée de palais réservés justement aux chefs des autres gouvernements qui seraient venus là pour recevoir ses ordres.

C'est une assez curieuse conception de l'Europe que celle qui semble vouloir prendre au moins certaines références dans un exemple comme celui-là. Autour de moi, dans l'assistance, lorsque M. Julien Benda se référait ainsi à Napoléon, ou bien lorsqu'il parlait de l'unification politique de l'Europe, ou bien lorsqu'il évoquait la nécessité d'instaurer une langue commune qui se superposerait aux autres sans pour cela les annuler mais aurait la prédominance sur les autres, j'ai entendu certaines personnalités assez qualifiées s'exclamer : « Mais c'est du totalitarisme ! » En réalité, je ne crois pas que M. Benda soit totalitariste ; ça se saurait, et il ne serait pas à la place qu'il occupe aujourd'hui. Mais ce que je crois, et cela est extrêmement important, c'est qu'il en est peut-être de la pensée de M. Julien Benda, malgré tout son sérieux et toute sa sincérité, comme de beaucoup de pensées de certains de nos contemporains. Certes, ils ne sont pas totalitaires, mais ils ne sont pas entièrement dégagés d'une époque qui a subi la contagion totalitaire. Ils ne sont pas totalitaires, certes, mais spirituellement, ils sont peut-être contemporains du totalitarisme ; il semble que leur pensée tient peut-être encore à lui de la même façon que l'envers d'une médaille ou que l'envers d'un vêtement tient toujours à l'endroit. Et s'il est vrai que ce totalitarisme constitue une des plus effroyables erreurs spirituelles, une des plus grossières fautes, à cette erreur, à cette faute, on pourrait peut-être trouver certaines correspondances dans des pensées qui, de très bonne foi, se croient fort éloignées de cette hérésie que constitue le totalitarisme. Ne disons pas que certains de nos contemporains sont totalitaires, mais disons, si vous le voulez bien, que sans s'en douter et sans le vouloir, ils ont quelque chose de totalitaroïde.

A la base de la conférence qui nous a été faite l'autre jour, il y avait en effet un postulat — sur lequel évidemment on peut discuter, dont on peut arrondir les

L'esprit européen

angles, dont on peut diminuer ce qu'il a d'un peu gênant, mais qui malgré tout subsiste — un postulat selon lequel nous aurions à choisir entre la diversité des nations et l'unité de l'Europe. Si vous êtes pour l'unité européenne, méfiez-vous de toutes ces formations secondaires qui maintiennent le continent en perpétuel état de guerre. Si, au contraire, vous défendez l'indépendance des nations, acceptez que jamais ne se réalise l'Europe, ou qu'elle se réalise très mal. Eh bien, un pareil raisonnement, qui est en apparence péremptoire, est sur le fond assez analogue à tous ceux qu'ont tenus ou qu'auraient tenus ceux qui, ces temps derniers, ont voulu par la force faire l'unité de notre continent.

M. Benda a parlé d'une période qui a été la période critique du XIX^e siècle pour l'Europe, entre 1848 et 1870. C'était la période où ^{p.065} l'Europe préparait son avenir pour au moins un siècle et où elle l'a préparé dans des conditions qui semblent maintenant être extrêmement nettes à la lumière de ce qui en est sorti. Il y avait à ce moment-là deux manières très conscientes, beaucoup plus conscientes que maintenant, qui étaient envisagées par les hommes politiques européens pour assurer l'éveil des nationalités à la liberté.

Il y avait d'abord une manière dont je crois que c'est un assez grand titre d'honneur pour la France qu'elle ait été représentée de façon presque continue par les hommes politiques français chargés de la politique extérieure de notre pays (aussi bien, sous la Seconde République, par le ministre des Affaires étrangères Bastide que, sous le Second Empire, par l'empereur), et qui consistait à vouloir faire l'Europe en respectant la personnalité des nations qui la composaient, de même qu'à vouloir assurer à l'intérieur de chaque nation le respect de l'autonomie des divers pays, des diverses provinces, des diverses minorités nationales qui la composaient — conception fédéraliste vers laquelle on se tourne dans des périodes d'angoisse, de catastrophes comme la nôtre, vers laquelle il semble que d'instinct reviennent toujours les peuples effrayés par les essais totalitaires. L'autre position, qui, malheureusement, a prévalu et qui fut au XIX^e siècle celle de ministres comme Cavour et comme Bismarck, est celle qui prévoit au contraire l'absorption ou la subordination des indépendances et des diversités dans des Etats totalitaires ; et c'est cette conception que l'on voudrait couronner, par une hérésie effroyable, en une Europe qui, elle aussi, serait totalitaire et une !

On voit donc que le choix n'est pas celui qui nous était suggéré entre une

L'esprit européen

Europe unifiée et la diversité des nations. Il est entre deux conceptions dont l'une est le totalitarisme, qui empêche de concilier, et l'autre le fédéralisme, qui permet de concilier l'existence de l'Europe en tant que communauté de culture et peut-être d'intérêts avec la diversité des nations dans leur langue, dans leur esprit, dans leur génie.

Il y a encore un autre point sur lequel je crois que l'exposé qui nous a été fait n'est pas entièrement à la page. C'est dans cette opposition qui nous a été suggérée à la fin, entre la culture littéraire et la culture scientifique, opposition qui semble sortir d'un état d'esprit qui fut évidemment assez fréquent à la fin du XIX^e siècle et qu'en gros on désigne sous le nom de scientisme. D'abord je crois qu'en prenant des exemples simples, comme il arrive qu'un conférencier, même M. Julien Benda, se résolve à le faire pour illustrer sa pensée, on pourrait se demander dans laquelle des deux catégories, littéraire ou scientifique, se rangent certains esprits qui ont marqué l'évolution de l'Europe. De quel côté mettre Descartes, Pascal, ou en remontant plus loin saint Thomas ? Et, plus près de nous, de quel côté faut-il mettre Karl Marx qui, dans ses œuvres philosophiques, donne autant de place à une critique humoristique, polémique et littéraire des « Mystères de Paris » qu'à l'exposé du matérialisme historique... ?

En réalité, je ne pense pas que la science puisse constituer un domaine à part, un domaine prédominant. Je pense que le rationalisme véritable ^{p.066} n'a pas pour but de s'isoler mais de se lier à l'ensemble de notre vie affective. C'est là peut-être (je voudrais l'indiquer en quelques mots), c'est là que résident les possibilités d'un réveil pour l'esprit européen s'il prend conscience que valeurs spirituelle et matérielle, que foi et science, par exemple, ne sont pas des facultés hostiles, mais sont des facultés complémentaires, partageant également une même vie, une même sève, qui restent la vie, la sève et la substance de l'esprit humain et, d'une façon plus précise, de la civilisation occidentale. C'est ici que se placent peut-être ces efforts qui, aussi bien du côté de la science que du côté des valeurs spirituelles et du côté des différentes théologies, marquent en ce moment la volonté d'effectuer un rapprochement entre des disciplines spirituelles aussi différentes, effort qui apparaît d'une part dans des travaux scientifiques comme ceux de Louis de Broglie, dont on peut parler en s'entourant de certaines garanties, de façon à en tirer leur contenu spirituel, sans pour autant formuler des hérésies scientifiques. D'ailleurs, ces savants ont

L'esprit européen

pour nous et pour eux le grand mérite d'être vivants, et on peut se référer à eux, aux conséquences qu'ils tirent eux-mêmes de leurs œuvres. Si, d'un côté, la science, à l'heure actuelle, est capable de faire un certain pas dans le sens du rapprochement, d'un autre côté, des travaux qui semblent être extrêmement importants, comme ceux de certains théologiens, font effort aujourd'hui pour harmoniser les données spirituelles avec les données des progrès scientifiques accomplis récemment. C'est dans l'ordre de la théologie juive ce que, dans les derniers livres d'Edmond Fleg en particulier, reflète le *Chant nouveau* qui veut s'harmoniser avec l'Ancien Testament ; et c'est ce qui apparaît également dans des travaux récents de la théologie chrétienne.

C'est là qu'à mon avis réside véritablement l'espoir d'un renouveau de l'esprit européen. A mi-chemin entre deux autres civilisations ou deux autres continents, entre le Nouveau Monde qui est peut-être plus sensible que nous à certaines nécessités pratiques et à certaines exigences techniques d'une part, et, d'autre part, l'Orient trop dégagé de l'histoire, trop dégagé de la réalité, il y a peut-être là la seule possibilité pour nous d'apporter une parade aux nouveaux paganismes à base scientifique ou néo-scientifique sur lesquels se sont appuyés les régimes totalitaires.

C'est là, à propos de l'exposé que l'on a entendu l'autre jour, ce que j'ai à dire. Je ne peux évidemment, en quelques mots, qu'avoir une position très succincte, mais je crois qu'il y a peut-être intérêt à préciser nos points de vue sur des questions par lesquelles s'engage véritablement l'avenir immédiat de notre civilisation et le destin des journées que nous serons appelés à vivre.

M. BENDA : Je demanderai à mes auditeurs de répondre tout de suite à ce qui vient d'être dit, et aussi, en partie, à ce qu'a dit M. Guéhenno.

M. Guéhenno me reproche de parler dans l'abstrait. Je m'en étonne, parce que j'ai proposé des moyens extrêmement concrets. Le premier, ^{p.067} c'est un renversement des valeurs dans l'enseignement de l'histoire ; le second, c'est une langue supranationale, et le troisième, c'est un changement dans les valeurs qui consisterait à mettre l'accent plus particulièrement sur l'esprit scientifique. Ceci m'apparaît parfaitement concret.

J'ajoute que, dans l'un de ses mouvements oratoires, il a dit, dans une même coulée : une Europe n'a pas existé, et peut-être qu'elle existe

L'esprit européen

maintenant. Nous sommes tout à fait d'accord. Ma conférence a consisté à montrer que l'Europe n'a jamais existé, encore une fois, que comme une idée transcendante aux diversités. Quant à dire que l'idée d'Europe commence à exister, il faut bien que nous le reconnaissons puisque nous sommes rassemblés ici.

Pour répondre à M. Aron, je dirai d'abord ceci — je laisse de côté la question de Napoléon, des personnalités aussi complexes peuvent donner raison à des idées diverses et à différents points de vue. M. Aron a entendu des voisins, lors de ma conférence, déclarer que si je voulais une langue supernationale, je voulais du totalitarisme. Cela me semble très enfantin, parce que la langue européenne dont je parle n'empêchera pas les autres langues d'exister. Mais c'est comme si on avait dit à la monarchie française, le jour où elle exigea que la prédication dans les églises se fasse en français et non pas en patois, qu'elle était totalitaire. Quant à la langue européenne, la question est celle-ci : Etes-vous hostiles à la langue déterminée que j'ai proposée, ou bien, et c'est ce que je crains, êtes-vous hostiles à la proposition d'une langue européenne par principe même ? Pour moi, il m'apparaît qu'une langue qui pourrait être parlée dans toute l'Europe serait une chose nécessaire pour fonder l'Europe à laquelle nous pensons.

En ce qui concerne la fameuse question de la diversité et de l'unité, on simplifie beaucoup ma pensée. Encore que je ne l'aie peut-être pas assez souligné, il ne s'agit pas du tout, comme l'a dit M. Aron, d'opter entre la diversité et l'unité. Il s'agit simplement, en respectant ces deux réalités, de mettre plutôt l'accent sur l'une que sur l'autre, et je prétends qu'il faut plutôt le mettre sur l'unité. Ce n'est pas pour nier les diversités, mais pour les convier à se considérer comme étant quelque chose de subordonné à l'unité. Nous tâchons, nous invitons l'Europe à adopter une hiérarchie de valeurs, et, dans cette hiérarchie de valeurs, à donner le pas à l'unité.

Maintenant, un dernier mot. J'avoue me méfier beaucoup de l'accusation de n'être pas à la page ; ça, c'est la religion de l'actualisme, le contraire absolu d'une considération vraiment rationnelle et vraiment spirituelle. Même de ce point de vue, on me fait dire des choses inexactes, on adopte la méthode qui consiste, pour noyer son chien, à dire qu'il est enragé. Je n'ai pas du tout considéré que la science soit quelque chose, comme on paraît me le faire dire,

L'esprit européen

qui doit résoudre tous les problèmes. Nous connaissons très bien cette position, et il y a longtemps qu'elle est abandonnée par les vrais savants qui reconnaissent qu'il y a une qualité de problèmes à laquelle la science ne répondra jamais.

Quant à la question par laquelle a terminé M. Aron et qui consiste ^{p.068} à demander une conciliation de l'esprit européen et de la liberté humaine, je crois que cette conciliation est absolument impossible, car elle fait appel à des méthodes qui consistent à concilier des choses fondamentalement inconciliables. Mais cela, je me réserve d'y revenir plus tard, parce que les questions que j'aurai à traiter quand j'aurai entendu toutes les controverses nous y ramèneront certainement.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Benda. Un autre de nos conférenciers, le professeur Jaspers, a demandé la parole ; M. Jaspers parlera dans sa langue.

M. JASPERS ¹ : A propos du brillant exposé de M. Benda, deux questions surtout se sont présentées à mon esprit : Qu'est-ce que la science ? et qu'est-ce que l'Europe ?

D'abord, qu'est-ce que la science ? Le sens de la science n'est pas seulement la rationalisation. La rationalisation a existé partout, en Asie, en Chine notamment, bien avant la naissance de notre science occidentale. Il y a toutefois quelque chose de plus particulier dans la rationalisation occidentale. En effet, l'Europe a inventé la science proprement dite, s'imposant à tous de façon apodictique, mais valable seulement dans sa dépendance à l'égard des méthodes employées et du point de vue adopté. Par conséquent, c'est un savoir qui s'impose, mais qui s'impose seulement lié à cette méthode et à ce point de vue, et c'est cela seulement qui est. de la science propre, de la science et non pas de la superstition. Cette science-là est purement et typiquement européenne, et elle est rare, même en Europe. En général, nous vivons dans une superstition de la science, dans laquelle la science propre ne constitue qu'une ligne étroite.

Si la science suffisait à fonder l'accord européen, alors cet accord serait fait

¹ M. Jaspers s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

depuis longtemps, parce que l'universalité de la science, c'est l'unité de la raison elle-même. Et si l'on voulait se fonder sur l'unité de la science, c'est-à-dire sur l'unité de la raison, pour unifier l'Europe, alors ce n'est pas l'unité de l'Europe qu'on atteindrait, mais l'unité du monde. En effet, tous les êtres, de partout, ont pour commune raison cette raison qui est à la base de notre science, et elle n'a rien de spécifiquement européen. La science ne suffit donc pas. Elle est en effet commune aux pires ennemis, et les pires ennemis sont d'accord pour reconnaître la vérité scientifique. La science ne lie que l'entendement à l'entendement, et non pas l'être concret à l'être concret. Il faut qu'il y ait un lien, une communication d'être à être, d'essence de l'être à essence de l'être, et cela ne peut pas être obtenu par la voie scientifique.

D'autre part, qu'est-ce que l'Europe ? L'Europe est, d'une part, un petit domaine géographique, mais aussi le lieu d'origine d'un certain nombre de principes qui ont régné sur le monde entier. Est-ce que nous p.069 appelons Europe ce domaine ? ou bien ces principes spirituels ? Si nous appelons Europe ce principe spirituel, alors, il est présent partout où existent à la fois une culture biblique et une culture grecque. Et s'il existe partout, il n'est plus, par conséquent, limité, il n'exclut plus ni la Russie, ni l'Amérique. Je trouve qu'il est dangereux de vouloir se faire une conception de l'Europe isolée, séparée, alors que les grandes réalités de l'heure nous pressent, dans lesquelles nous aurons à trouver notre place.

LE PRÉSIDENT : Mesdames, Messieurs, je donne la parole à M. Jean Wahl.

M. JEAN WAHL : Je suis moins tenté maintenant de vous parler, car les personnes qui m'ont précédé ont soulevé les questions qui s'offraient à mon esprit, et je pense plus particulièrement à la brillante intervention de M. Jaspers.

Il m'a semblé en effet que la définition de l'Europe n'était pas donnée dans la conférence intéressante de M. Benda, et, en réfléchissant à l'une de ses phrases : l'Europe n'a pas la conscience de son unité, je me demande si cette phrase, au fond, a un sens. Car, qu'est-ce que l'Europe ? Est-ce quelque chose qui a conscience de soi, ou bien n'est-ce rien ? Dire que l'Europe n'a pas conscience de son unité, je me demande si ce n'est pas une phrase du même genre que le sophisme fameux où l'on dit : « Je mens », à moins que l'Europe ne soit une réalité géographique ou une réalité historique. Car ou bien elle est

L'esprit européen

réalité de conscience (et alors la phrase « l'Europe n'a pas conscience de son unité » n'a pas de sens), ou bien elle est une réalité géographique et historique. Mais, une réalité géographique, il me paraît très douteux qu'elle le soit. D'abord, on peut se demander à quoi est opposée l'Europe, dans l'esprit de cette conférence, et même dans l'esprit des contradicteurs. Est-elle opposée à l'Asie, ou à la fois à l'Asie et à l'Amérique ? Ou bien n'est-elle opposée à rien du tout, et alors, dans ce cas, elle ne se définit pas. Si elle ne se définit pas par la géographie, elle doit se définir par l'histoire ? Mais l'histoire de l'Europe est évidemment mêlée à l'histoire des autres continents. En particulier, la science grecque est née de l'Asie mineure, et le christianisme et le judaïsme n'ont pas été sans influence sur l'histoire de l'Europe, et même appartiennent, je crois, à l'essence de l'Europe.

Maintenant, comme l'a fait observer M. Jaspers, si ce qui fait l'unité de l'Europe, c'est l'esprit de la science, il est bien évident que ce n'est pas seulement l'unité de l'Europe que cet esprit fait, c'est l'unité du monde.

Ainsi, tout à l'heure, nous ne trouvions pas l'Europe, et maintenant, ce que nous trouvons, c'est le monde. Mais je crois qu'en effet, le monde est beaucoup plus facile à trouver que l'Europe, et c'est pour cela qu'il est intéressant de la chercher.

Après cette observation sur la définition, je voudrais faire une observation sur les présuppositions, je puis dire métaphysiques, de M. Benda. Il pense qu'il y a une réalité qui s'appelle l'Europe, qui est ^{p.070} transcendantale à tous les Européens. Il se place donc nettement parmi ceux qu'on appelait, au moyen âge, les réalistes ; pour lui, il y a des abstractions réalisées qui existent indépendamment, qui sont transcendantes. Il me dira si je me trompe (c'est une hypothèse que je fais, hypothèse cependant vérifiée par ce qu'il dit sur la diversification de l'identique : Denis de Rougemont a déjà insisté sur cette formule, et l'a interrogé à ce sujet). Il faudrait croire qu'il y a d'abord l'Européen en général — et Aristote disait bien que, quand on voit un homme dans la rue, on voit d'abord l'homme en général — il y aurait donc d'abord l'Europe et puis ensuite des nations. Mais alors, dans ce cas-là, l'Europe est une notion première. Nous nous demandons ce qu'est l'Europe : nous avons bien tort de nous le demander puisque c'est ce qui va de soi, ce que tout le monde voit. Mais, si ce n'est pas le cas, alors il faut nous demander si vraiment l'Europe est transcendantale.

L'esprit européen

Une autre question métaphysique. Il me semble qu'elle est soulevée par la citation que M. Julien Benda a faite d'André Gide : plus Cervantès est Espagnol, plus il est universel. Pour moi, je crois cette phrase très profonde, et je crois qu'elle montre l'essence de ce qu'est la vraie universalité, et je dirai que ce que M. Benda nous a proposé, ce n'est pas la vraie universalité, c'est une fausse universalité ; une universalité opposée au particulier, ne l'englobant pas, laissant le particulier en dehors d'elle. Or il me semble que, dès que la vue des choses est plus profonde, on s'aperçoit que le général, le véritable universel, c'est un ensemble de particularités. S'il y a donc une Europe qui est toujours en discussion, ce sera une unité de diversités, et d'ailleurs, plusieurs orateurs qui m'ont précédé ont insisté sur ce point.

Je voudrais dire maintenant quelques mots des conséquences des jugements moraux et politiques — mais cela, on l'a déjà dit — que M. Benda a été amené à formuler. Il est évident que, pour lui, tout ce qui contribue au réveil des nationalités est mauvais. Dans la mesure où la Révolution française, à partir d'un certain moment, a contribué au réveil des nationalités, elle a été néfaste. Tandis que le napoléonisme a été bon dans la mesure où Napoléon s'est opposé à ce réveil. On voit que la conception historique que propose M. Benda peut paraître, à beaucoup, assez dangereuse.

Maintenant, encore une autre conséquence des jugements politiques et moraux de M. Benda. Il semblerait que la langue française soit uniquement la langue de la clarté. Je crois que c'est se faire de la langue, de la pensée françaises, une idée un peu étroite. Je crois que la France est aussi bien le pays de Pascal que celui de Montaigne. Nous avons entendu de grands éloges pour Taine et Renan. On pourrait montrer qu'il y a beaucoup de romantisme dans la prétendue science de Taine et de Renan. Ce sont de grands savants, mais ils n'ont pas toujours employé de très bonnes méthodes, ni des méthodes très scientifiques, et une partie de leur succès vient de leur romantisme. Quant à l'universalité de la littérature française, je l'admets très bien, je suis heureux d'entendre parler de cette universalité, mais je crois que Shakespeare est plus universel que Racine. En tout cas, la question peut se poser.

p.071 Je crains que, dans sa volonté d'homogénéification, M. Benda n'aille faire l'américanisation de l'Europe. Ce serait la transformation d'un continent en un autre qui, spirituellement, a été le rejeton du premier. Je crois d'ailleurs qu'il

L'esprit européen

faut, contrairement à M. Benda, se méfier de ces volontés : volonté de faire l'Europe. L'Europe — pour reprendre un mot de Cavour, que M. Benda n'aime pas — l'Europe se fera d'elle-même. Je ne crois pas qu'il faille lui imposer des formes. S'il n'y a, peut-être, pas d'Europe, je crois cependant qu'il y a un esprit européen, et je trouve que, par exemple, quand nous avons eu la joie d'écouter Beethoven et d'assister à la représentation de Claudel, nous avons eu une preuve de la culture européenne. Mais dire en quoi Beethoven et Claudel sont Européens, cela me paraît très difficile. Nous sommes Européens, en tant que nous participons à quelque chose d'euro-péen ; à quoi participons-nous ? je crois qu'il y a là quelque chose de très difficile à définir. Il y a une culture européenne. Elle est personnifiée de nos jours par des hommes comme Claudel. Elle a été personnifiée par Nietzsche, que M. Flora a un peu attaqué dans sa brillante conférence. Nietzsche a été, pour une grande partie de sa pensée, un bon Européen. C'est d'ailleurs en grande partie de lui que vient cette idée de l'Europe telle que nous la concevons ici. Cette Europe existe aussi chez Goethe. Mais elle existe aussi de nos jours dans cette école de Paris, encore notre contemporaine, qui montre qu'il y a un esprit européen : dans ce centre de Paris, les artistes espagnols ou russes d'origine font quelque chose qui est très difficile à définir aussi, mais qui montrera ce qu'est l'esprit de l'Europe.

La culture européenne est faite de la Grèce, a dit Valéry, de l'esprit juridique de Rome et de l'esprit judéo-chrétien. Il me semble que c'est par là que nous définissons l'Europe, en ajoutant cependant qu'il y a une conception de la science et de l'action de la science qui est nécessaire à l'esprit européen. Je crois que c'est en partant de cette idée que l'on pourrait aborder le problème. Je crains que, sans cela, on ne fasse plus une sorte de littérature qu'un examen proprement philosophique, que l'on ne soit amené à critiquer par trop certains écrivains qui représentent aujourd'hui l'esprit européen. Je crois que le monde ne se fera pas par la création d'une Europe et d'une Amérique et d'autres continents à côté, et que, pour créer l'Europe, il faut créer le monde (et nous voyons aujourd'hui que toutes les questions européennes sont essentiellement mondiales). Le monde se fera par le monde, et espérons qu'il maintiendra la culture européenne.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Jean Wahl. M. Ernest Ansermet.

L'esprit européen

M. ANSERMET : Mesdames et Messieurs, j'appartiens à un art qui, si l'Europe n'avait pas existé, n'existerait pas non plus. Car ce que nous appelons musique est essentiellement un phénomène européen. Je veux dire que la musique telle que nous la connaissons est radicalement différente de tout ce qu'on connaissait sous ce nom avant l'existence de l'Europe. Comme la musique appartient à l'imaginaire et que l'imaginaire se distingue du réel en ce qu'il est ^{p.072} soumis à un nombre limité de déterminations, le phénomène sera plus facile à observer en musique qu'ailleurs.

Je crois donc que la musique nous offre une occasion excellente d'observer l'espèce de paradoxe auquel se bute M. Benda : une unité faite d'une diversité. La musique, en effet, est profondément nationale et toutefois, à l'intérieur de l'Europe, elle est européenne.

On me dira d'abord : « Mais comment pouvez-vous prétendre que cette musique européenne est radicalement différente des musiques anciennes, de la grecque, par exemple, dont elle semble quelquefois issue ? » Le problème est complexe et je tâcherai de le simplifier. L'événement musical est un événement affectif lié à un événement sensible. En tant qu'événement affectif, il est empreint d'un dynamisme qui est celui dont nous chargeons le jeu des tensions tonales ; il est empreint aussi d'une énergie existentielle que nous éprouvons dans ce qu'on appelle son « tempo ». L'événement musical est donc fonction de trois facteurs : les qualités sensibles ou formelles apparaissant dans les mouvements sonores ; le dynamisme affectif résultant des tensions internes de ceux-ci ; l'énergie motrice résultant de leur temporalité propre. Eh bien, la musique européenne, c'est une prise de conscience et une sorte de différenciation de ces trois facteurs. C'est, en particulier, la différenciation de l'élément affectif, autrement dit du dynamisme tonal comme ressort essentiel de l'action esthétique. On peut s'en rendre compte si l'on prend n'importe quel exemple de plain-chant.

Les premiers chrétiens avaient fatalement dû emprunter leurs éléments mélodiques à de l'existant. Il y a dans le plain-chant beaucoup d'éléments d'origine asiatique. Mais au moment de passer en Occident, ces éléments mélodiques ont complètement changé de sens, et ce changement de sens se manifeste entre autres par un changement de rapport entre la parole et la musique. Tant que cette musique était orientale, c'est la parole qui guidait le

L'esprit européen

développement mélodique. En passant en Occident, un dynamisme musical interne s'est dégagé, qui guide la mélodie et la rend indépendante de la parole. La preuve en est que dans une phrase de plain-chant, les mots peuvent se multiplier sans altérer la forme mélodique ; autrement dit, cette mélodie est autonome. En devenant occidentale, la musique a gagné son autonomie, cette autonomie est la marque de la musique européenne.

Quant à la diversité des musiques nationales, elle provient simplement d'une différence dans l'organisation fonctionnelle des trois facteurs qui en conditionnent l'événement : le sensible, l'affectif, l'énergétique. Selon la primauté accordée à l'un de ces facteurs, selon leurs rapports réciproques, vous avez le type français, le type germanique, le type italien, etc. M. Flora, vous l'avez vu, a constamment fait appel, en bon Italien qu'il est, à l'esprit classique. La musique italienne est toute pénétrée de cet esprit, il se manifeste dans l'adéquation complète des éléments, telle qu'elle se présente dans le chant. Le fondement de la musique italienne est le chant ; c'est pourquoi la musique italienne ne s'est guère aventurée dans la symphonie, qui suppose une mélodie dépourvue de sentiment harmonique propre. Le Français, visuel, p.073 rationnel, distingue les éléments qui sont indivis dans le chant pur ; il dégage le mélodique de sa gangue harmonique, il éclaire le rythme, il donne une réalité « sensible » à tout ce qui doit être signifié. L'Allemand, qui est venu à la musique alors qu'elle avait déjà fait de grandes expériences, y est venu tard, peut-être parce qu'il visait au plus profond : la signification affective. L'apport de l'Allemand, c'est essentiellement celui du style symphonique, c'est-à-dire d'un style dans lequel le sentiment harmonique est complètement différencié et en quelque sorte désincarné : il n'est dans aucune des voix, mais se dégage de leur ensemble.

Comment des types aussi divers peuvent-ils se rejoindre dans la même unité historique ? Je veux essayer de le montrer par un exemple, celui du renouveau français après 1870.

Au cours du XIX^e siècle, la musique française s'était cantonnée dans un de ces nationalismes anémiant dont parle M. Benda. Le type de cette musique, c'est une ouverture d'Adolphe Adam ou certains morceaux de Saint-Saëns. Pendant ce temps, la musique était arrivée à une qualité d'expression plus haute dans la symphonie allemande. Or, après 1870, la réaction de l'esprit français à sa défaite faisait

L'esprit européen

prévoir un nouvel épanouissement de la musique française, un épanouissement par lequel elle ne pouvait que tendre à rejoindre le niveau de la symphonie. Comment allait-il se produire ? Les hommes de ma génération ont vécu ce débat. Si on avait suivi la voie de cet universalisme que préconise M. Benda, la musique française aurait cherché à imiter la symphonie. C'était la voie de Vincent d'Indy et de son école. Beaucoup ont cru que là étaient la vérité et l'avenir. Nous sommes maintenant à quarante ou cinquante ans de cette époque et nous savons que la vérité était ailleurs, du côté de Debussy. Qu'a fait Debussy ? Il n'est cependant pas resté dans l'étroit nationalisme que représentaient Auber et Saint-Saëns. Par l'assimilation à la musicalité française du sentiment harmonique qui a fait la symphonie, il en a transfiguré l'expression et lui a conféré une portée analogue à celle de la symphonie. L'apparition de *L'Après-midi d'un Faune* marque cet événement. *L'Après-midi d'un Faune*, d'une certaine manière, c'est *Siegfried-Idyl* refait par un génie français. D'autre part, *La Mer*, qui s'intitule Esquisses symphoniques, est probablement la meilleure symphonie française, une symphonie auprès de laquelle celles de d'Indy ou de Dukas pâlisent.

Vous voyez donc, me semble-t-il, comment la musique réalise à sa manière le problème de la diversité et de l'unité. Et là, il me semble que le mot de « sacrifice » employé par M. Benda porte à confusion. L'image des objets qu'on met dans une malle en les comprimant, en en retranchant quelque chose, n'est pas de mise ici. Il ne s'agit pas, pour le sentiment musical français, de se mutiler, de renoncer à ce qu'il est, mais, s'étant ouvert à de nouvelles possibilités, de se les intégrer.

En s'ouvrant les unes aux autres, les musiques nationales s'ouvrent du même coup à un ordre qui les dépasse et qui les englobe toutes. C'est ainsi que la musique occidentale s'est élevée sur l'activité des musiques nationales. Le fait est qu'en musique, aucune histoire nationale, pas même allemande, ne se suffit à elle-même. Il n'y a d'histoire de la musique qu'européenne.

Je dois convenir, toutefois, que le mot « européen » n'est peut-être pas exact et que M. Jaspers a raison lorsqu'il dit « occidental ». Notre art est occidental, mais jusqu'ici c'est l'Europe qui l'a produit.

Je dois convenir encore qu'on peut dire aujourd'hui que la musique dont je vous parle est malade. On peut dire même, exactement, le moment à partir duquel elle a été malade, et l'observation de cette crise musicale serait

L'esprit européen

singulièrement instructive quant à nos diagnostics sur la crise de l'esprit européen. Mais si elle avait renoncé à sa diversité pour se fixer sur un de ces types universels, par exemple le type palestinien ou le type symphonique, selon la méthode qu'ailleurs M. Benda nous recommande, elle ne serait pas malade, elle serait morte.

Il me semble donc que la musique nous donne un témoignage vivant et suggestif à tous égards — et c'est pourquoi j'ai cru devoir vous l'apporter — de la possibilité de l'esprit européen et de sa réalité.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, avant de donner la parole à M. Benda qui répondra, il nous reste quelques minutes, et je voudrais savoir si l'un ou l'autre (ou peut-être deux) des orateurs qui se sont inscrits désire prendre la parole encore maintenant. M. Merleau-Ponty.

M. MERLEAU-PONTY : Je voudrais dire ceci : c'est qu'en écoutant M. Benda l'autre jour, j'avais l'impression que la question n'était pas très clairement posée. M. Benda disait à peu près qu'il n'y a pas de conscience de l'Europe et il paraissait entendre par là qu'il n'y a pas eu de conscience de l'Europe, et il entendait par conscience de l'Europe une sorte de conscience expresse, explicite, comme si chacun des Européens devait se dire : « Je suis Européen ». Et alors, je me demandais à ce moment-là si c'était ça vraiment, l'unité de l'Europe, et si l'unité de l'Europe devait prendre nécessairement cette forme-là. Ce genre de conscience auquel pense M. Benda et que les philosophes appellent en somme « représentation », représentation de l'Europe, est-il le seul possible, ou même est-il souhaitable ? Je crois qu'au moment où tous les Européens se diraient, et se diraient consciemment : « Nous sommes Européens », en réalité, ils penseraient l'Europe et ils se penseraient eux-mêmes en opposition avec autre chose. On prend ce genre de conscience de l'Europe, lorsqu'on veut opposer l'Europe par exemple aux Etats-Unis ou à l'U.R.S.S. ; et je me demandais si, au contraire, il n'y avait pas une unité de l'Europe d'un tout autre type, une sorte d'Europe en acte et non pas en représentation.

Alors, que serait cette Europe en acte ? Qu'aurait-elle pu être ? Voilà ce qu'il faudrait maintenant rechercher. Je n'ai pas le temps de le faire. Je voudrais simplement indiquer dans quelle direction on pourrait le rechercher. Il me semble qu'on devrait chercher à définir un esprit européen moins par une idée

L'esprit européen

ou une représentation, comme le fait M. Benda, que par un certain mode de relation entre l'homme et la ^{p.075} nature ou entre l'homme et les autres hommes. Il me semble par exemple que, si nous songeons à des travaux aussi divers que les *Leçons sur la philosophie de l'histoire* de Hegel, certaines études sur la civilisation chinoise, ou même les premiers ouvrages de Malraux, nous découvririons peut-être quelque chose qui serait typiquement européen et qui constituerait un comportement typiquement européen, et qui serait à peu près le suivant : une relation entre l'homme et la nature, d'abord, qui n'est pas confusion, une distinction du moi et du monde ; corrélativement, l'idée de l'objectivité ou de la vérité. Les auteurs dont je vous parlais tout à l'heure ont tous signalé que, dans certaines civilisations, il n'y a pas d'idée de vérité, le monde est plutôt une sorte d'enveloppe, une sorte de gangue dans laquelle l'homme doit se replacer, s'insérer, un ensemble significatif plutôt qu'un objet dont il y ait à apprécier la vérité. Donc sur le plan de l'esprit proprement dit, enfin de l'intelligence, il y aurait une certaine idée de la vérité qui serait à l'origine de ce qu'on appelle science occidentale, et par suite, puisque cette science a abouti à une technique, des modes du travail européen.

Deuxièmement, il y aurait comme un des éléments, comme une des inventions de l'Europe, justement, le travail. Le travail pris dans son sens hégélien, et non pas dans le sens restreint que M. Benda donnait à ce mot, l'autre jour. M. Benda opposait les questions économiques et les questions spirituelles. Naturellement, si l'on prend les questions économiques étroitement, l'opposition se justifie, mais faut-il les prendre étroitement ? Lorsque Hegel disait que l'homme est un être qui travaille, je pense qu'il entendait travail dans un sens plus profond, l'idée d'une productivité, d'une transformation du monde. Cette attitude à l'égard du monde qui consiste, non pas à le subir, mais bien à le transformer, est une attitude dont l'Europe a été probablement la créatrice. Elle serait donc un second élément du comportement européen, dont nous parlions.

Troisièmement, enfin, et il faudrait ici encore beaucoup d'explications, ce qui serait peut-être une invention de l'Europe, ce serait l'Etat, considéré comme réalisation de la liberté suivant les termes d'Hegel. C'est-à-dire un Etat qui n'est pas, comme le quasi-Etat chinois que nous décrit Hegel dans les *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, une réalité massive, mais un Etat qu'il considérerait comme le milieu humain proprement dit dans lequel la liberté d'homme peut se réaliser.

L'esprit européen

Ces trois éléments du comportement européen, ou ces trois aspects de l'Europe, me paraissent assez frappants quand on compare, très en gros, l'Europe avec l'Extrême-Orient par exemple. Il faut considérer que ces trois formes de la raison, d'une conduite rationnelle ou spirituelle, sont aujourd'hui en état de crise. M. Benda le constate. Mais alors, du fait qu'il y a crise, soit de l'idée de vérité et d'objectivité, soit du respect de la liberté, soit enfin crise dans le domaine du travail, M. Benda serait porté à conclure simplement que cette crise, en somme, ne doit pas être comprise. Il ne faut pas chercher à comprendre l'histoire de ces quarante dernières années, il faut simplement la condamner, c'est-à-dire retourner aux penseurs qui ont précédé cette crise, de manière à retrouver auprès p.076 d'eux le secret de cette rationalité que nous voyons se dissocier peu à peu. Et alors, je me demande si le procédé est bon, si ce que M. Benda nous propose de faire, ce n'est pas une restauration. M. Benda voudrait restaurer un mode de rationalité qui a été, en tout cas, compromis par le demi-siècle et même le siècle que nous venons de vivre. Est-ce que toute restauration de ce genre n'est pas toujours factice, et est-ce que la rationalité ne doit pas être conçue tout autrement que celle à laquelle pense M. Benda ? Toute tentative pour confronter la raison avec le concret apparaît à M. Benda comme une complaisance à l'égard du concret, et comme une forme de ce romantisme. Mais en réalité, si nous regardons les choses de près, nous voyons que même un philosophe comme Platon n'a pas fait autre chose que de confronter l'un avec le multiple, et d'étudier leurs relations et les médiatisations par lesquelles ils entrent en rapport. De sorte qu'il me semble que la crise dans les divers ordres que je viens de mentionner, cette crise devrait être analysée, on devrait la considérer comme une crise de conscience. Si le temps m'en était donné, j'aurais aimé insister sur l'un des aspects de cette crise. Je le ferai simplement en quelques mots. La crise de l'idée de vérité. Un philosophe allemand comme Husserl, qui était un philosophe au sens le plus traditionnel du mot, un rationaliste au sens le plus traditionnel du mot, ce philosophe a fait, à Belgrade, des conférences qui ont été publiées sous le titre : « La crise des sciences européennes ». M. Benda ne considère pas qu'il y ait aucune leçon à tirer de cette crise du savoir européen. Eh bien, je pense que cependant on ne peut pas la considérer comme non avenue. L'humanité occidentale européenne a marché pendant deux ou trois siècles sur une certaine idée de la vérité, et cette idée, elle en éprouve aujourd'hui la fragilité. Dans le domaine de

L'esprit européen

l'épistémologie d'abord, M. Benda se borne à dire que les savants d'aujourd'hui sont très loin de l'épistémologie d'un Poincaré, et c'est possible. Mais il faut avouer cependant que cette remise en question de l'objectivité scientifique n'est pas disparue. Elle fait partie de notre acquis culturel, on ne peut pas parler de l'objectivité aujourd'hui comme on en parlait il y a cinquante ans. La possibilité de mesure objective, c'est-à-dire de mesure qui concerne l'objet indépendamment du sujet qui fait la mesure, cette possibilité n'est plus aujourd'hui une chose qui va de soi.

Dans le domaine de l'art, la même chose est à dire. M. Benda condamne en somme tout ce qui a été fait dans la littérature française depuis trente ou quarante ans. Si on regarde un à un les écrivains « byzantins » qu'il nomme, on découvre que ce sont, en somme, presque tous nos écrivains. Probablement, M. Benda n'a pas de sympathie pour cette littérature, dans le sens qu'il n'essaie pas de voir ce que ces gens ont voulu faire. Chez Valéry et chez Alain, on s'aperçoit que la pensée nouvelle ne consiste pas à saisir des idées pures, mais à saisir ces idées avec ce qui n'est pas idée. Pour dire la chose d'un mot, il me semble que tout ce qui caractérise cette littérature dans sa subjectivité, c'est un effort pour dépasser le degré de conscience auquel on était parvenu dans l'objectivité classique et post-classique.

p.077 En somme, tout ce que je viens de dire se résume en ceci : La question est de savoir si nous devons considérer le développement de notre littérature et de notre histoire, avec l'effroyable complication des idées, des problèmes, si nous devons le considérer comme sans signification, ou bien si nous devons prendre au sérieux tout ce développement de la pensée depuis cinquante ans, et si nous devons essayer d'assumer ces recherches et de poser les bases d'un rationalisme nouveau, qui ne pourra pas être un rationalisme de l'éternel seulement, puisque justement la crise de l'éternel existe depuis longtemps.

Je m'excuse d'avoir été très obscur et très abstrait, mais toutes ces considérations auraient tout simplement demandé un peu plus de temps.

LE PRÉSIDENT : Je remercie tous les orateurs au nom du Comité des Rencontres internationales de Genève, toutes les personnes qui ont donné à cette séance tant d'unité et d'intérêt, et je donne maintenant la parole à M. Julien Benda qui en quelques minutes répondra aux dernières objections qui ont été faites.

L'esprit européen

M. BENDA : D'abord, au sujet de la dernière intervention, il me semble qu'il faudrait tout de même bien élucider une question. Il ne s'agit pas de rejeter le nouveau rationalisme, mais il s'agit de voir par quoi il est nouveau. Il est nouveau par l'objet auquel il s'applique. Disons grossièrement, le mouvement. Et puis il est nouveau — et ce second attribut est un dérivé du premier — par une plus grande complexité dans son application. Par ces deux choses : par son objet et par son mode d'application, il est nouveau, mais il n'est pas du tout nouveau par sa nature, et c'est là toute la question. Je vous renvoie à un article qui a paru il y a déjà longtemps, qui avait pour titre : « La physique indéterministe » de M. Maurice Winter, et qui disait : « On n'a jamais songé à introduire aucune altération dans les principes rationnels. » Appelons principes rationnels les principes d'identité et de causalité. La thèse au point de vue du principe de causalité a été reprise à la Société de philosophie par M. Brunschvicg, à propos de son livre si suggestif sur *la Causalité et le monde objectif*. M. Winter et, je crois bien, Louis de Broglie (en somme des personnes très autorisées), ont répondu : Vous avez bien, très bien démontré que le principe de causalité a aujourd'hui une complexité qui exige, dans son application, une subtilité dont ne se doutaient pas les anciens ; mais on n'a pas du tout démontré qu'il changeait dans sa nature. Or, c'est toute la question dont les nouveaux rationalistes ne paraissent pas se douter. Encore une fois, il ne s'agit pas du tout de nier l'importance de l'attitude de la science en ces derniers temps et sa nouveauté, mais il s'agit de bien constater que ses principes fondamentaux restent exactement les mêmes.

Maintenant, je dirai un mot très rapidement quant à l'intervention de M. Ansermet. Elle m'a beaucoup intéressé, mais enfin, il me semble un peu hâtif de décider que la conception symphonique des Français a été complètement réformée par l'œuvre de Debussy, quand on pense ^{p.078} que cette conception symphonique se traduit également par la *Symphonie en ré mineur* de César Franck et par la *Symphonie avec orgues* de Saint-Saëns. Il me semble que cette question doit mériter un certain examen.

A M. Jean Wahl, je répondrai, comme à la plupart de mes contradicteurs, que je suis tout à fait d'accord avec lui : la vraie question dépasse de beaucoup l'Europe et concerne le monde. Mais alors, il faudrait peut-être nous en prendre à nos hôtes qui nous ont invités à parler de l'Europe.

L'esprit européen

Maintenant, quand M. Wahl semble trouver que ça ne veut rien dire de parler de la conscience, c'est-à-dire d'une conscience qui n'existerait pas alors qu'un fait existerait, je crois que la distinction est très facile à établir. Il nous a parlé de certaines observations de Valéry qui impliquaient une unité dans le mode de penser de l'Europe. J'ai cité un écrivain anglais qui va beaucoup plus loin et qui parvient à établir tout à fait qu'il y a une communauté fondamentale dans les disciplines intellectuelles des nations d'Europe. Mais ceci est un fait, et avoir conscience de cette communauté en est un autre, et cet autre fait, je crois ne m'être pas trompé en disant que jusqu'ici il ne s'est pas réalisé. Je ne crois pas être réaliste dans le sens scolastique quand je parle de l'Europe, bien qu'on me le reproche. Je la considère parfaitement avec les individus qui la composent, et non pas comme les scolastiques qui considéraient la chevalinité en dehors des chevaux.

Je finirai cette réponse à M. Jean Wahl à propos de l'affirmation suivant laquelle Cervantès et Shakespeare ont été nationalistes tout en servant l'universel : je prétends qu'ils n'ont pas été universels parce qu'ils ont été nationaux, mais ils ont été universels parce qu'ils ont prêché l'universel.

Maintenant, je voudrais en venir à une considération plus générale qui inclut à peu près tout ce qui m'a été opposé, et aussi des choses dont j'ai été étonné qu'on ne me les aie pas opposées formellement, attendu qu'elles sont dans l'esprit de beaucoup de mes auditeurs, et qu'elles m'ont d'ailleurs été souvent objectées dans la conversation. On a dit ceci : nous n'admettons pas votre allégation selon laquelle c'est la science qui unira les peuples et non la littérature. Nous nous élevons contre cette manière de voir et nous considérons au contraire que la poésie, par exemple, unifie fort bien les peuples. Il y a, en effet, une poésie qui réunit les hommes. C'est celle qui exprime un état de conscience, une idée, une sentimentalité, qui présente les caractères suivants : 1° être susceptible d'être traduite en langage clair ; 2° exprimer une idée, une image, des sentiments sur lesquels tous les hommes sont d'accord. Il est certain que quand des poètes très ésotériques comme, par exemple, Mallarmé, écrivent : « L'espace à soi pareil qu'il s'accroisse ou se nie » ; Rimbaud : « La nuit vient, noir pirate aux cieus d'or débarquant » ; et Victor Hugo : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? », c'est là une poésie dans laquelle communié tous les hommes. Mais je ferai remarquer que la valeur poétique des suites que je viens de citer tient — au moins autant qu'à ce que ces suites

L'esprit européen

expriment (et je ferai remarquer p.079 que dans le premier cas, celui de Mallarmé parlant de l'espace, il fait une constatation mathématique qui n'a, en soi, rien de poétique) — à la forme dans laquelle les auteurs les expriment, ce qui fait que cette poésie n'est valable que dans leur langue et que, par conséquent, elle ne lie pas du tout les hommes de tous les pays. Mais ce que je voudrais faire remarquer, qui est beaucoup plus important, c'est qu'un état de conscience capable d'une expression claire, sur la justesse duquel tout le monde s'accorde, c'est un état de conscience rationnel. En sorte que cette poésie réunit les hommes, exactement comme la science, par ce qu'elle comporte de rationalité.

Il existe une autre poésie, et je ne serais pas loin de dire que c'est la vraie poésie. Cette poésie-là, elle entend rompre avec tout ce qui est rationnel, et atteindre notre conscience dans une profondeur où elle ignore les mœurs du langage intelligible, et par conséquent superficiel, elle entend saisir notre personnalité dans ce qu'elle a d'unique et d'incommunicable. La théorie de cette poésie est formulée par un auteur considéré par ces poètes comme un de leurs maîtres, par Bergson, lorsqu'il dit : « Sous les joies et les tristesses qui peuvent à la rigueur se traduire en paroles, le poète saisit quelque chose qui n'a plus rien de commun avec le langage. » Et encore par cet autre qu'est Valéry : « Obscur se fait nécessairement tout homme qui est en rapport direct avec l'essence des choses. »

Cette poésie qui, une fois encore, me semble la vraie poésie, ne sépare peut-être pas les hommes, mais vous conviendrez qu'elle ne les réunit pas. C'est le surréalisme dont des maîtres, qui ne lui sont d'ailleurs pas du tout hostiles, ont dû reconnaître que la communauté des humains lui demeure imperméable. Je me permettrai de dire que le surréalisme ne date pas d'hier, mais qu'il date de cinquante ans, étant donné que le symbolisme en est l'ancêtre direct, et qu'auprès de cette communauté, la poésie n'a rien gagné. Donc, la cause est entendue.

Tout cela revient à dire que la poésie unit les hommes par ce qu'elle a de rationnel, c'est-à-dire, diront les poètes, et je suis tout à fait de leur avis, par ce qu'elle a de non poétique. Et il s'ensuit que, là encore, c'est la raison, sous cette forme artistique, qui unira les hommes.

Je voudrais maintenant vous dire quelques mots de l'objection qu'on m'a

L'esprit européen

faite tout à l'heure, et qui est impliquée dans les déclarations de M. Aron, de M. Jaspers et aussi de M. Jean Wahl. Cette objection est la suivante : « Nous n'unirons pas les hommes en faisant appel à leur sens scientifique, nous les unirons en attirant leur attention sur la conscience de l'être total, et peut-être plus généralement sur les problèmes religieux, les problèmes métaphysiques. » Eh bien, je crois que c'est oublier ceci : il n'y a qu'une chose qui crée l'unité et qui oblige les hommes à s'incliner, c'est l'expérience, ou encore un raisonnement juste, une conclusion d'un raisonnement juste ; car, quoi qu'on en dise, tout le monde est d'accord sur ce qu'un raisonnement est juste ou sur ce qu'il ne l'est pas. Eh bien ! les problèmes religieux dont les principaux sont l'existence de Dieu, ou encore la question de savoir si le monde est le produit d'une création ou d'une évolution, ces problèmes-là sont des p.080 types de problèmes au sujet desquels on ne mettra jamais les hommes d'accord par une expérience. Il s'ensuit que si nous invitons les hommes à mettre l'accent sur cette partie de leurs occupations, nous allons les inviter à s'opposer les uns aux autres, beaucoup plus qu'à s'unir.

Nous en dirons à peu près autant à ceux qui veulent unir les hommes en les conviant à s'exprimer sur leur idéal moral. Là encore, un idéal moral est une chose essentiellement particulière, peut-être pas à un individu, mais à un groupe d'individus. On oublie tout à fait qu'une morale est une hiérarchie de valeurs et que, par conséquent, la base d'une morale est une préférence. J'ai beaucoup de peine à faire comprendre cela à mes amis démocrates qui s'imaginent qu'on doit s'incliner devant la valeur de la doctrine des droits de l'homme comme devant les théorèmes de la géométrie. C'est tout à fait comique, parce qu'à une position morale on peut opposer une autre position qui a également sa valeur. Dans ma jeunesse (j'appartiens à une génération qui a vécu l'affaire Dreyfus), j'ai abordé cela en première loge. Nous disions, dans mon parti : « La valeur suprême, c'est le droit de l'individu », et notre adversaire disait : « La valeur suprême, c'est le droit de la société ». Nous avions raison les uns et les autres, étant donné que la deuxième attitude a été adoptée par des hommes qui ont droit à notre respect à tous et qui disaient : « Mieux vaut une injustice que le désordre ». Donc, si vous faites allusion aux valeurs morales, vous faites appel à des positions qui ne sont pas défendables du point de vue positif, et vous provoquez une totale désunion des humains.

Vous allez peut-être me dire : « Mais, vous ne voyez pas la science

L'esprit européen

moderne ? vous ne voyez pas qu'au sujet de la physique nouvelle, les savants se divisent très visiblement ? Ils sont souvent très opposés les uns aux autres. » Oui, mais sur quoi sont-ils opposés ? Sur les hypothèses, justement, qui sont des choses que l'on ne peut pas vérifier et qui relèvent, dans une grande mesure, de l'imagination.

Enfin, je voudrais dire quelques mots, qui pourront apporter peut-être quelques précisions dans l'orientation de nos débats. La région la plus profonde de l'être humain, cette région à laquelle les hommes s'efforcent d'accéder par l'art, par la poésie, par la ferveur religieuse, par l'embrassement d'un idéal moral, je dirai que c'est la partie la plus précieuse de l'homme. Mais nous ne sommes pas assemblés ici pour inviter les hommes à se saisir de la partie la plus précieuse de leur être, nous sommes invités ici à chercher les moyens de créer entre eux une unité, et c'est un problème tout à fait différent. Il est même opposé, peut-être, au premier, vu qu'il s'agit de trouver quelque chose qui leur soit commun. Et le mot même implique que ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus relevé. Permettez-moi, à titre de doyen, de vous inviter à rester dans ce problème et de demander aux hommes distingués, aux hommes éminemment aristocratiques auxquels je m'adresse, de ne pas trop céder à la tentation de traiter des sujets plus élevés certes, mais qui ne sont peut-être pas exactement celui qu'on nous propose.

LE PRÉSIDENT : Je déclare cette séance levée.

@

JEAN-R. DE SALIS ¹

@

p.081 Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

En me faisant l'honneur de m'inviter aux « Rencontres internationales de Genève », nos hôtes se sont proposé de donner la parole à un historien. Ma tâche sera donc limitée, mon exposé ayant pour objet d'analyser la réalité européenne dans le cadre de la géographie, de l'histoire et de l'économie.

C'est donc « une Europe en acte et non une Europe en représentation » — pour reprendre l'expression suggestive de M. Merleau-Ponty — qui fera l'objet de cet entretien. Autant dire que la méthode dont je m'inspirerai se refusera à détacher un fait ou une série de faits de cette histoire dans un but de controverse, voire de polémique. Mon propos sera au contraire de tenir un compte aussi objectif que possible de l'ensemble de faits ou, pour parler comme M. Ansermet, de l'« ensemble de voix » qui constitue l'Europe polyphone.

L'Europe, dont Paul Valéry disait qu'elle était un « petit cap du continent asiatique », s'est crue pendant deux millénaires le centre de l'univers.

Pour les Grecs de l'antiquité, tout ce qui n'était pas grec était barbare, même les grandes civilisations d'Égypte et d'Orient.

Pour les Romains, l'*orbis terrarum* ne comprenait que les pays

¹ Conférence du 5 septembre 1946.

L'esprit européen

riverains de la Méditerranée, celle-ci étant au centre du monde connu. Leur domination s'étendait au Proche-Orient et à l'Égypte, p.082 à l'Afrique du Nord, à la presqu'île ibérique, à la Gaule, à l'île britannique, à la Germanie jusqu'au Rhin et au Main, à la presqu'île balkanique jusqu'au Danube et à la Dacie.

La domination romaine et la civilisation hellénistique sont la préfiguration de l'Europe, qui doit à ses origines grecques et romaines quelques-unes de ses notions et de ses connaissances fondamentales. Les limites de l'Empire — les cours d'eau fortifiés du Rhin et du Danube — ont été la première frontière de l'Europe contre le monde barbare. Cette frontière ne s'est jamais complètement effacée ni absolument démentie au cours de l'évolution ultérieure. Certaines notions de philosophie, de science, de droit, d'art et d'architecture, et certaines pratiques de gouvernement, de juridiction et d'administration sont plus fortement enracinées dans les pays qui ont subi la domination romaine que dans ceux qui ne l'ont point subie. Le *limes* est une réalité européenne.

Les grandes migrations — sans interrompre d'ailleurs la continuité du monde romain, dont les Celtes et les Germains recherchèrent la protection et auquel ils tentèrent de s'assimiler — donnèrent naissance à une Europe occidentale mi-romaine, mi-germanique. L'élément celte entre sans doute dans la composition des races occidentales qui habitent la partie de l'Europe comprise entre les Pyrénées, le Rhin et l'Angleterre, mais il n'a jamais atteint ce degré de conscience indispensable à la formation d'un Etat ou d'une nation moderne. L'hérédité celte se reconnaît cependant à des qualités de rêve, d'imagination, de fantaisie, de vivacité d'esprit, de familiarité et de légèreté ; elle est réfractaire à

L'esprit européen

l'ordonnance romaine et au sérieux germanique. C'est Ariel parmi les solennels et les importants.

Ce qui demeure, c'est la naissance et le développement des nations de l'Europe occidentale d'origine germano-romaine, dont chacune a assimilé des éléments de civilisation méditerranéenne et des éléments barbares et nordiques. L'esprit européen a eu le génie de créer, au moyen âge, des civilisations et des langues nationales originales, rattachées à des territoires limités auxquels ces nations communiquaient leur individualité, divisant définitivement l'Europe ethniquement et, par la suite, politiquement. Ces ^{p.083} nations communiquaient étroitement les unes avec les autres, mais elles étaient séparées les unes des autres par leur langue, par leur génie propre, par leur tempérament et par leurs aspirations. Elles se ressemblaient toutefois par leur organisation sociale, par leur style architectural, par leurs techniques. Encore convient-il de souligner la part prépondérante qu'a eue la France dans la création du monde médiéval, de l'organisation féodale, de la chevalerie, de l'architecture sacrée, des beaux-arts et de la poésie courtoise, ce qui a permis à Joseph Bédier de dire qu'on pouvait parler d'un « miracle français » au haut moyen âge, comme on parle du miracle grec dans l'antiquité.

Mais deux événements ont restreint les limites de cette Europe occidentale par rapport à l'extension qu'avait eue l'Empire romain. La partie orientale de l'antique *orbis terrarum* s'était séparée de l'Empire d'Occident sur son déclin et avait formé l'Empire d'Orient qui avait son centre à Byzance. Cet empire englobait la partie sud-orientale de l'Europe comprise entre la mer Ionienne, le Danube inférieur, la mer Noire et la mer Egée, et, dans le Proche-Orient,

L'esprit européen

l'Anatolie, l'Arménie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte et la Libye. Il y eut désormais deux Europes d'origine gréco-romaine : l'une occidentale, où l'Église catholique romaine finit par imposer son autorité sous la direction de la papauté, l'autre orientale ou byzantine, où l'Église grecque d'Orient imprimait sa marque aux peuples d'Europe orientale. Ce furent désormais deux mondes et deux civilisations, deux empires et deux Églises, deux architectures et deux styles que leurs origines communes, et le christianisme qui leur était également commun, n'empêchaient point de se sentir profondément différents les uns des autres.

Or Byzance menacée par les conquêtes arabes et par l'Islam a transmis sa religion, son écriture — plus tard appelée « cyrillique » — et ses techniques au monde slave d'Orient. Au X^e siècle le danger commun rapprocha l'empereur de Byzance des princes slaves de Russie, comme les invasions des Huns, au V^e siècle, avaient créé une solidarité entre les Romains et les Germains. Il faut mettre en parallèle le « baptême de la Russie » sous le prince Vladimir en 988 avec le baptême de Clovis et des guerriers francs par ^{p.084} Saint-Rémy à Reims en 496. Lorsque enfin Byzance succomba à l'assaut des conquérants turcs, au milieu du XV^e siècle, le clergé moscovite prétendit que le centre de l'orthodoxie grecque se trouvait désormais à Moscou. La prise de Constantinople étant suivie de près de l'établissement de la suzeraineté du grand-duc de Moscou sur tous les princes slaves de Russie, celui-ci se proclama César ou tsar, et Moscou devint en Orient la « troisième Rome ». Tel Charlemagne qui avait pris la succession des empereurs d'Occident. Tel Paris qui, depuis les grands rois capétiens et la fondation de son Université, était la seconde Rome en Occident.

L'esprit européen

Entre l'antique *limes* romain, ou, si l'on préfère, entre la limite formée par les cours d'eau du Rhin et du Danube jusqu'à Vienne — ville d'origine romaine — à l'ouest, et les territoires et principautés russes dépendant de Moscou et orthodoxes à l'est, s'étend une vaste aire géographique habitée par les Germains d'Allemagne et de Scandinavie, les Slaves d'Occident, les Finnois, les Lithuaniens et les Hongrois. Il s'y est livrée une lutte séculaire de races — Germains contre Slaves — et de religions, dont le catholicisme romain est sorti victorieux. La mission grecque-orthodoxe avait toutefois poussé des pointes jusqu'au cœur de l'Europe centrale, exemple le peuple tchèque auquel les saints orientaux Cyrille et Méthode ont été les premiers à prêcher l'Évangile, mais que les colons et les prêtres allemands ont ralliés à l'Église d'Occident. Dans le Sud-Est européen enfin, qui avait appartenu à l'Empire d'Orient avant d'être soumis à la domination turque, les nations chrétiennes conservèrent le rite orthodoxe des Grecs et des Slaves.

Ainsi donc, à moins de jouer sur les mots et de discuter dans l'équivoque, il faut tenir compte, en parlant de l'esprit européen, de cette séparation et de cette évolution différente de l'Occident et de l'Orient.

Les conquêtes arabes du VII^e siècle furent le second événement qui rejeta l'Occident vers le nord en le privant des bases méditerranéennes de l'ancien *orbis terrarum*. Déferlant sur le Moyen-Orient et le Proche-Orient jusqu'au Caucase et jusqu'aux frontières des Indes, l'empire des Arabes se soumit également l'Égypte, l'Afrique du Nord et la presqu'île ibérique, ainsi que ^{p.085} les îles de Sicile et de Sardaigne. Les Arabes ne furent arrêtés par les Francs que lorsqu'ils tentèrent la conquête des Gaules.

L'esprit européen

Cette coupure fut plus profonde et plus grave que celle qui s'était produite entre Rome et Byzance. Car il s'agissait d'un adversaire différent par la race et par la religion, n'ayant aucune racine dans le passé gréco-romain, obéissant à des passions et à des lois qui n'étaient point celles de l'Europe. C'était « l'Infidèle » par excellence. Il mit fin à l'Égypte hellénistique et à l'Afrique chrétienne et leur imposa une domination et une civilisation essentiellement étrangères. L'Espagne elle-même était submergée. De cette domination arabe et musulmane et des luttes épiques qui durèrent plusieurs siècles des princes chrétiens d'Espagne contre l'envahisseur, date le caractère particulier de l'Espagne, à la fois rempart de l'Europe au sud-ouest et pont reliant l'Europe à l'Afrique. Ce rôle de l'Espagne chrétienne du moyen âge ne saurait être mis en parallèle qu'avec le rôle des Moscovites slaves refoulant, assimilant et christianisant les Tartares musulmans. La Russie, hésitant dans son histoire entre l'Europe et l'Asie, est à la fois le rempart de l'Europe contre l'Asie et le canal qui fait communiquer l'Europe avec l'Asie.

De ce passé, l'Europe garde son double caractère d'une civilisation limitée assez étroitement sur la surface du globe et repliée sur elle-même, mais en contact permanent avec d'autres mondes, d'autres mœurs et d'autres civilisations. Sans doute, la Méditerranée d'un lac protégé par la *pax romana* était devenue un fossé et une barrière la séparant du monde musulman hostile. Et même l'Orient chrétien se dressait devant elle comme une muraille. Mais les Croisades jetèrent bas certains obstacles et établirent des contacts. Essentiellement curieux, les Croisés et les commerçants d'Occident rapportaient de l'Orient des objets, des connaissances, des techniques. Réceptif, l'esprit européen

L'esprit européen

s'assimila la science des Arabes. Les religions orientales elles-mêmes n'étaient pas inconnues des Européens du moyen âge. Lorsque saint Louis envoya un ambassadeur au khan mongol Mangou, ce dernier tint des conférences contradictoires entre bouddhistes, musulmans et chrétiens.

p.086 Jusqu'à la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, le commerce oriental passait par Byzance, la mer Noire, le cours du Dniepr, touchant les villes de Kiev et de Smolensk pour aboutir au grand centre commercial de Novgorod qui écoulait les marchandises dans les pays du Nord par la mer Baltique. A partir de cette date ce commerce fut détourné en faveur des ports occidentaux de Venise, Gênes et Marseille, d'où il empruntait les cols des Alpes et le bassin du Rhône pour transporter les marchandises à travers la plaine du Rhin dans les pays riverains de la mer du Nord.

Pour les villes italiennes, françaises, helvétiques, allemandes, flamandes, jusqu'à Londres et aux villes nordiques de la Hanse, s'ouvrit une ère de prospérité due au commerce et à l'industrie de leurs habitants. Des communes autonomes se formèrent partout en Occident, dont les franchises administratives et politiques, garanties par des chartes, sont à la base même de l'émancipation de la bourgeoisie européenne. L'aspiration à plus de liberté, le sens civique, la bonne administration des biens de la cité, le sens de la propriété et la passion du gain, les règles du commerce et du crédit, mais aussi le sens du beau travail et du perfectionnement des techniques cultivé dans les ateliers des artisans et dans les corporations de métiers, enfin l'esprit d'indépendance et l'esprit critique de ces citoyens se répandirent en Europe dans la mesure où cette classe nouvelle et les villes acquirent une place

L'esprit européen

prépondérante dans les pays d'Occident. Une évolution ininterrompue mène des franchises communales aux libertés civiles modernes, de l'artisanat à l'industrie, des techniques primitives aux techniques scientifiques perfectionnées, du commerce d'autrefois au commerce mondial d'aujourd'hui.

Pareillement, les premières universités, celles d'Italie, de Paris et d'Oxford ; de Prague et de Vienne pour l'Europe centrale germanique, tchèque, polonaise et hongroise ; de Cologne et de Heidelberg en Allemagne rhénane et méridionale, forment le premier réseau de foyers de la science moderne. Car il n'y a peut-être pas aussi loin qu'on ne pense des discussions théologiques du moyen âge, qui eurent lieu sur les confins de l'orthodoxie et de l'hétérodoxie, du ^{p.087} dogme et de la raison, à l'émancipation de la science moderne, rationnelle et essentiellement critique. L'esprit européen a-t-il jamais fini de tourner autour des deux pôles de sa route spécifique, le sacré et le profane ? Il n'est d'ailleurs pas surprenant que les premières hérésies se soient manifestées dans des régions de l'Europe que la domination romaine n'avait que faiblement ou point du tout atteintes, en Angleterre et en Bohême.

Wicléf et Jean Huss, à Oxford et à Prague, ont les premiers éclairé le ciel de l'Europe en donnant l'exemple d'une conscience individuelle en révolte contre une religion imposée, d'une pensée individuelle en conflit avec la tradition, de la personnalité humaine s'opposant à un pouvoir oppressif, avant que le moine de Wittemberg soulevât dans ses profondeurs l'âme germanique insoumise et assoiffée d'infini, jetant dans le moyen âge épuisé et pesant lourdement sur la pensée humaine la flamme de la division religieuse et de l'affranchissement des consciences et des esprits.

L'histoire de l'Orient suivit une évolution contraire à celle de

L'esprit européen

l'Occident. Le détournement du commerce oriental en faveur de ce dernier avait causé la décadence des villes russes, Kiev, Smolensk, Tchernigov, Mohilev, Novgorod et d'autres, situées sur l'ancienne « voie grecque » ou route commerciale reliant Byzance avec le Nord. La riche bourgeoisie de ces villes slaves d'Orient, leurs franchises communales, leur prospérité périclitèrent jusqu'au moment où les Tartares les ruinèrent définitivement. Les libertés citadines disparurent en Russie dans le moment où elles commençaient à se développer dans les pays d'Occident. Le mot « wetsche », qui désignait jusqu'alors l'assemblée des représentants de la commune de Russie, prit désormais dans la langue russe le même sens qu'émeute, et un « wetschnik » ou membre de ces assemblées n'était plus qu'un émeutier. L'effet le plus durable de la domination tartare fut que la Russie devint un pays de villages, de paysans asservis à leur maître, un vaste ensemble de grandes propriétés foncières, et que l'empire des tsars conserva son caractère essentiellement rural, arriéré et autocratique jusqu'à l'irruption de l'industrie moderne il y un demi-siècle.

^{p.088} Pour comprendre les origines de l'esprit occidental, il faut retenir que les peuples de l'Europe n'ont appris que tardivement la navigation de haute mer. Le moyen âge vivait dans l'ignorance de l'océan et des continents lointains. Les habitants se sont suffi à eux-mêmes jusqu'aux grands périple des navigateurs portugais et jusqu'aux découvertes qui ouvrirent des horizons jusqu'alors insoupçonnés. Ainsi notre civilisation a pris racine et s'est développée et affermie en vase clos. Pendant un millénaire l'océan et la forêt germanique ont fait fonction de muraille de Chine. Le compartimentage naturel du milieu géographique et le climat

L'esprit européen

modéré aidant, l'homme européen acquit la conviction que le monde était — ou devait être — à la mesure de l'homme. Par sa topographie et par ses divisions politiques, l'Europe n'était guère qu'une plus grande Grèce. Ce qui était courage chez l'Européen aussi longtemps qu'il s'agissait de comprendre et de dominer un milieu limité, mesurable, connaissable, praticable, devint audace lorsqu'il s'attaqua à des entreprises dont pendant de longs siècles il n'avait pas même pu concevoir qu'il pourrait s'y risquer jamais. La découverte, l'exploration et la domination des océans et des continents lointains n'étaient que le corollaire des découvertes de la science moderne, à commencer par l'astronomie, qui bouleversa toutes les notions reçues.

L'homme européen a pourtant toujours essayé de remplir ces tâches nouvelles et de résoudre les problèmes les plus différenciés avec la conviction profonde qu'ils se laisseraient réduire à la mesure de l'intelligence humaine et des techniques humaines.

Quand on observe le travail de recherche des sciences modernes, on s'aperçoit qu'il consiste à réduire les problèmes à quelques données simples dont nous sommes redevables à la science grecque. Quand on étudie le plan et la construction d'une usine moderne, on est surpris d'y retrouver certaines règles primitives d'architecture romaine. Quand on analyse le gouvernement d'un Etat par un pouvoir central administrant des provinces lointaines par l'entremise de fonctionnaires et réglant la vie sociale sur des lois codifiées, l'on reconnaît sans peine les habitudes léguées par l'empire romain. D'une civilisation fortement intégrée nous tenons en effet ^{p.089} des habitudes de pensée, des canons esthétiques et des procédés techniques dont la continuité n'a pu être complètement interrompue par les crises de

L'esprit européen

désintégration qu'à plusieurs reprises et à des intervalles plus ou moins grands cette civilisation a traversées. Jusqu'ici ces crises n'ont jamais pu détruire radicalement ce qui fut, mais elles ont été suivies assez régulièrement d'une période de réintégration d'où la civilisation de l'Europe sortait transformée et plus différenciée encore que par le passé. Ces crises se soldaient inévitablement par des pertes, mais aussi par des profits. De l'unité on allait à la diversité. De la simplicité à la complexité. En sorte qu'il n'y a pas une tradition et un ordre européen. Il n'y a qu'une pluralité de traditions différentes et le plus souvent exclusives les unes des autres et, par conséquent, des ordres divers.

Il n'est guère douteux que la cosmogonie antique, élevée à un dogme indiscutable par la théologie du moyen âge, a fortement marqué l'esprit européen. Car la connaissance scientifique moderne, qui a obligé la terre et ses habitants à renoncer à leur place centrale et stable dans l'univers, n'a que très incomplètement convaincu l'homme européen qu'il n'était pas le centre de l'univers. Si sa raison est bien obligée d'admettre la pluralité des mondes, son instinct et son orgueil tiennent volontiers cette vérité pénible pour négligeable. Car il est confusément disposé à admettre l'hypothèse que son monde à lui occupe une place privilégiée et peut-être unique parmi la foule innombrable de mondes composant les systèmes solaires dont l'univers est peuplé. A l'anthropocentrisme primitif l'homme civilisé d'Occident a ajouté des raisons intellectuelles de se sentir le centre de la création, puisqu'il a réussi en effet, à force d'intelligence et de science, à connaître les lois mécaniques qui régissent le cosmos, tandis qu'il est impossible d'affirmer que sur d'autres planètes vivent des êtres semblables doués des mêmes facultés intellectuelles.

L'esprit européen

Cette ambition forcenée de tout connaître et de tout comprendre ; cet effort incessant de réduire le monde et les mondes à la mesure de l'homme par un travail de plus en plus spécialisé de recherche scientifique et par un perfectionnement prodigieux des techniques de la connaissance ; ce besoin invincible d'arracher à la nature ses ^{p.090} secrets et d'en domestiquer les énergies ; ces assauts toujours renouvelés pour vaincre les espaces terrestres, maritimes et aériens et leur imposer la loi de l'homme, distinguent certainement l'esprit et le tempérament européens des peuples qui plongent leurs racines dans les grandes civilisations d'Orient. Ce n'est qu'à la suite des conquêtes et des colonisations européennes, comme en Amérique, ou par contagion européenne, comme au Japon, que cet esprit et ce dynamisme, parfois même amplifiés, parce que détachés de leur origine et donc privés d'une certaine prudence faite d'expériences et de traditions plusieurs fois séculaires, ont pu se manifester sur d'autres points du globe terrestre.

On doit se demander quelle place la vie religieuse a véritablement occupée dans la pensée et dans la vie de l'homme européen. Nul doute que le christianisme ait puissamment contribué à façonner la civilisation, les mœurs en général, la vie individuelle et sociale de l'Europe. Par-dessus les frontières géographiques et nationales, la croyance religieuse, ses dogmes, ses mystères et ses symboles forment un lien entre peuples dissemblables et entre frères ennemis, qui adorent le même Dieu et s'inclinent devant le Crucifié. Les guerres et les révolutions passent, les clochers et les coupoles demeurent. Religion monothéiste venue du Proche-Orient hellénistique, le christianisme a trouvé le terrain préparé par l'empire romain et s'est répandu

L'esprit européen

d'abord dans les pays soumis à la domination romaine, en deçà du *limes*. Les étapes de la christianisation des peuples d'Europe sont comme des bornes marquant leur intégration successive à la civilisation européenne : le baptême des Slaves sous Vladimir de Russie fut en retard de deux cents ans seulement sur celui des Saxons et des Bavarois, de cinq cents ans sur celui des Francs en Gaule, de six cent soixante-dix ans sur l'établissement officiel du christianisme dans l'empire romain sous Constantin le Grand. En Occident, la papauté romaine a fait sienne la prétention des empereurs romains à la domination universelle, et en rétablissant l'empire romain, Charlemagne et ses successeurs germaniques ont ajouté au pouvoir temporel le sacre par le souverain pontife. Les royautés nationales elles-mêmes, qui ^{p.091} se détachèrent de l'autorité des empereurs, fortifièrent leur position en associant le trône à l'autel, et à l'origine des nations modernes il y a des rois canonisés, tels saint Louis en France, saint Etienne en Hongrie, saint Venceslas en Bohême ; il y a les rois catholiques d'Espagne, et les princes protestants qui usèrent de leur droit souverain en imposant leur religion à leurs sujets.

Le christianisme a incontestablement, au cours de son expansion, fourni des satisfactions profondes et souvent renouvelées à l'âme européenne. Il a peuplé l'imagination de l'homme européen d'histoires de martyrs, de légendes de saints, il lui a donné le sens du mystère, il a parlé à sa sensibilité en répandant un esprit évangélique d'humilité et de foi en la rédemption par le sacrifice du fils de Dieu, il a établi une morale soutenue par l'espérance en une vie éternelle et par la crainte des peines éternelles, il a agi sur les sens par les fastes d'une liturgie merveilleuse et a fourni des thèmes innombrables et infiniment

L'esprit européen

variables à l'architecture sacrée, aux arts plastiques, à la littérature et à la musique. Par un effort incessant, la philosophie chrétienne a cherché à concilier l'enseignement des dogmes chrétiens avec l'enseignement de la philosophie profane et des sciences positives, à élaborer une synthèse entre le patrimoine intellectuel de l'antiquité gréco-romaine et le patrimoine religieux du christianisme d'origine judaïque et hellénistique. A ces difficultés théologiques s'ajoutaient celles qui venaient des religions ancestrales des peuples évangélisés, de l'animisme celte et slave, des croyances primitives des Germains, des mythes antiques, des cultes orientaux et des superstitions inhérentes à la nature humaine. L'on ne peut qu'admirer l'unité dans la foi à laquelle le christianisme romain catholique est arrivé au haut moyen âge, époque où incontestablement l'intégration de la civilisation de l'Europe occidentale a atteint son plus haut degré. Epoque aussi, cependant, où l'hérésie des Albigeois fut étouffée dans le sang, le Languedoc et son admirable civilisation dévastés par le fer et par le feu d'une orthodoxie vengeresse et où l'Inquisition fut créée pour veiller à la pureté de la foi sans cesse menacée de l'infidélité des hérétiques, des musulmans, des juifs et des croyants eux-mêmes.

^{p.092} C'est une vérité première que l'esprit européen est marqué par son grand passé de christianisme et que, même éloignés de la foi primitive et orthodoxe, la morale, le sentiment d'humanité et de charité et les mœurs sociales et familiales des peuples civilisés d'Occident plongent des racines profondes dans la philosophie chrétienne. Il serait vain pourtant de nier que l'Europe s'est mal assimilé les enseignements du Christ et que son histoire est en contradiction constante avec la morale des Evangiles. La probité

L'esprit européen

intellectuelle doit admettre aussi que l'esprit scientifique qui relève de la recherche rationnelle de l'individu autonome et d'une méthode purement profane est inconciliable avec l'esprit dogmatique et traditionaliste de l'Eglise et avec les mystères qu'elle enseigne. Ce qui pis est, c'est que le comportement spontané et naturel de l'homme européen, qui choisit pour guides son bon sens, son intérêt et sa passion, est loin d'être conforme aux prescriptions de la morale chrétienne. Il n'y a pas, en Chine par exemple, si grand contraste entre l'enseignement des sages et la réalité sociale.

L'existence du christianisme est une lutte constante non seulement contre le mal, mais contre des convictions ancestrales, contre une philosophie rationaliste plus ancienne que lui-même, et indéracinable, contre le tempérament véritable de l'homme européen. On a dit que le fait que la France compte un si grand nombre d'églises, de monastères et de saints n'indique pas que la France soit un pays christianisé dans ses profondeurs, mais plus exactement un pays où, de siècle en siècle, le catholicisme a fourni un effort inouï en vue de répandre et de rétablir une religion qui y vit en somme en étrangère. Que dire des Allemands, insuffisamment romanisés et tardivement christianisés, chez qui l'hérésie a levé la tête, des Espagnols dont l'histoire est faite d'alternances de rigidité catholique impitoyable et de révoltes furieuses et anarchiques, des Italiens où toutes les gammes sont représentées, des croyances populaires les plus touchantes jusqu'aux philosophies agnostiques les plus hardies ? Et est-il besoin de dire que les règles auxquelles obéit la politique de l'Europe, de Machiavel à nos jours, sont demeurées immuables, c'est-à-dire qu'elles sont au service de l'orgueil des princes et des

L'esprit européen

nations, de l'égoïsme, de l'avidité, de la ^{p.093} haine et de la ruse, en dépit du message de bonté, d'amour du prochain, de renoncement aux biens de la terre, d'humilité et de pardon des injures qu'avait apporté le Christ ?

On ne comprendra jamais l'esprit européen si on ne met pas à nu la contradiction qui existe entre sa religion et ses pratiques habituelles. On ne le comprendra pas davantage si on ne tient pas compte de son effort incessant et souvent pathétique pour concilier l'inconciliable. Effort qui, avec ses élans magnifiques et ses chutes profondes, comme aussi avec le génie qui lui permet de trouver des compromis et des solutions à des conflits qui logiquement paraissent insolubles, donne la mesure de la richesse et de la complexité de cette vieille civilisation.

Cette tension inhérente à la vie des individus et des collectivités de l'Europe n'a pas manqué de frapper les Asiatiques. Ils s'étonnent de nos contradictions, de nos dissonances. Et il est exact que l'Égypte antique et la Chine ont su renoncer à l'utilisation progressive et extrême des ressources naturelles de la terre, préférant le bonheur de la quiétude et l'usage modéré des jouissances de la vie à l'avidité effrénée et à l'inquiète agitation qui fait de l'homme l'esclave de sa curiosité intellectuelle insatiable et de ses besoins matériels sans cesse croissants. Goethe a créé deux personnages immortels qui incarnent chacun cet esprit inquiet et curieux de l'Européen d'Occident : l'apprenti sorcier, submergé et menacé par sa propre sorcellerie qu'il ne réussit plus à dominer, et Faust qui, au moment où il croit avoir accompli l'œuvre de toute sa vie, demande à l'instant de durer afin de pouvoir en goûter la beauté ; mais, comme son destin n'admet ni arrêt ni repos, comme le sens de sa vie est d'être effort et peine, ce désir de

L'esprit européen

repos et de contemplation signifie la fin de la carrière terrestre de Faust.

André Gide rapporte une conversation qu'il a eue avec un ministre chinois qui s'étonnait devant lui, non que les Européens eussent préféré la vie à la somnolence et le progrès à l'arrêt, mais que leur religion leur enseignât le contraire. Une religion, disait cet homme d'Orient, qui a enseigné le pardon, le renoncement et l'amour du prochain a créé les peuples les plus remuants, les plus riches, les plus savants, les plus avides de changement, les plus p.⁰⁹⁴ désireux d'expansion. Au cours de ses voyages, ce Chinois avait vu des bouddhistes et des musulmans, et partout, affirmait-il, il avait trouvé des mœurs, des institutions et même le caractère de la société façonnés selon la foi religieuse. Partout, sauf chez les peuples chrétiens.

André Gide répondit qu'il devinait la cause de cette contradiction qui effrayait tant son interlocuteur et à laquelle nous sommes si habitués. La cause en est, selon l'écrivain français, que le christianisme — le catholicisme à peine moins que le protestantisme — est une école d'individualisme, la meilleure école peut-être que l'homme ait trouvée jusqu'à présent. Le Chinois marqua la différence en disant qu'en Chine chacun tente de disparaître dans la masse, tandis que les Européens veulent former des individus.

L'historien constatera à son tour que la vie sociale de l'Europe gréco-romaine était déjà façonnée quand le christianisme a commencé à se répandre, et que le christianisme n'a jamais pu triompher complètement de la résistance que lui opposaient non seulement le monde antique sur son déclin, mais aussi le monde barbare et semi-barbare nordique auquel il prétendait imposer une religion et une morale d'origine étrangère. A l'opposé, les sages de

L'esprit européen

la Chine ont enseigné une morale et une philosophie pour ainsi dire autochtones et conformes aux mœurs sociales de ce peuple, et Mahomet a apporté aux Arabes un message admirablement adapté à leur race.

Il n'en est pas moins vrai que l'Europe, même réfractaire, même affranchie de la foi, est toute pétrie de christianisme. Il a élevé des digues contre le déferlement des passions et des obstacles contre le déchaînement de la violence. Il a imposé au tempérament désordonné de nos races une discipline qui les a affinées moralement. Il a enseigné à l'homme qu'il était créé à l'image de Dieu et qu'il avait une âme immortelle. Il a rendu l'intellect plus prudent et moins orgueilleux, parce que respectueux du mystère impénétrable de la création, et il a enrichi la vie intérieure de l'homme. Il a en un mot donné une âme et une conscience à l'Europe. Sans lui, elle n'aurait eu peut-être que beaucoup d'esprit et un ^{p.095} foisonnement désordonné de superstitions. Même dépouillé de sa charpente dogmatique, le christianisme a répandu des trésors d'humanité, de générosité, de charité et de bonté.

Selon la formule bien connue, la Renaissance a découvert l'individu. Selon une autre formule, l'humanité occidentale a changé de tempérament à ce tournant de son histoire. Le sociologue dira que ce fut une crise de désintégration d'un ordre social et d'une civilisation qui obéissaient à des règles que l'individu, ayant pris conscience de son autonomie, cessa de respecter. Phénomène caractéristique de l'Europe d'Occident, l'Europe d'Orient restant plus longtemps soumise à son orthodoxie religieuse et à son ordre social.

L'esprit européen

Il est remarquable toutefois que, si l'histoire de notre continent est une suite ininterrompue de révoltes, de schismes, d'hérésies, de réformes, de frondes et de révolutions qui ont créé des divisions nouvelles en Europe, ces actions ont toujours été suivies de réactions. Il n'y a pas d'exemple d'une révolte qui n'ait été suivie d'une répression, d'une hérésie qui ne se soit transformée en orthodoxie, d'une réforme qui n'ait provoqué une contre-réforme, d'une révolution qui n'ait appelé une contre-révolution. En d'autres termes, l'autonomie et l'initiative de l'individu aspirant à plus d'indépendance se sont toujours heurtées à la résistance du corps social organisé, la pensée libre a inmanquablement provoqué un contre-courant de pensée dogmatique, l'élan de la liberté a toujours risqué de se voir arrêté dans sa carrière par quelque autorité, légitime ou usurpée.

On ne sait ce qui est le plus caractéristique de l'esprit européen : le besoin, sans cesse renouvelé, d'affranchir l'individu et d'en fixer et protéger les droits fondamentaux proclamés par le droit naturel, ou cet autre besoin, de limiter, au nom de l'ordre social, les droits de l'individu. Son aspiration profonde et souvent irrésistible à plus de liberté est un fait constant, mais il n'est pas moins constant de voir les individus organisés en société accepter les règles, les croyances, les lois et les convenances de la société où ils vivent. Ils se soumettent même assez facilement aux autorités établies, ^{p.096} et l'obéissance leur en coûte d'autant moins que ces autorités ont le moyen de se faire craindre. La force réelle et les moyens de répression dont dispose l'autorité organisée fournissent des excuses à la faiblesse et à la paresse humaines, lesquelles se conforment sans trop hésiter aux habitudes du troupeau et aux ordres du berger. La soumission et l'obéissance

L'esprit européen

demandent évidemment moins d'effort que la liberté, la liberté étant toujours accompagnée de risques. Et il n'est pas certain que l'amour du risque et le courage d'en accepter les conséquences soient toujours assez forts pour que l'homme leur sacrifie volontiers sa sécurité et la protection que lui procure un ordre établi. Car un ordre établi — religion dogmatique, gouvernement autoritaire, économie dirigée — donnent à la collectivité et à l'individu le sentiment d'être à l'abri du doute, à l'abri du désordre et à l'abri du besoin. Les trois vont d'ailleurs presque toujours ensemble, et la période qui suivit la Renaissance et la Réforme en Europe fut une période d'autorité de l'Eglise, aussi bien protestante que catholique, de gouvernement absolu, dans les rares républiques aussi bien que dans les monarchies, de régime économique mercantiliste, c'est-à-dire d'une production et d'un commerce réglés par l'Etat. L'expérience enseigne qu'à certaines époques, consécutives à des désordres profonds, la société européenne retourne à la soumission et à l'obéissance. Elle enseigne également qu'à d'autres époques, consécutives à une oppression intolérable, elle aspire à l'affranchissement et à la liberté.

Il n'en est pas moins vrai que le respect de la personnalité humaine et de l'autonomie de l'individu est au premier rang des aspirations et des préoccupations de l'homme européen. Il est exact aussi de dire que le sens critique, le tempérament frondeur et réfractaire à l'autorité distinguent l'Européen, à qui l'humble acceptation et la passivité fataliste de l'Oriental répugnent. Plier genou et se fondre dans la masse est pour lui parfois une dure nécessité, plus rarement un idéal. L'affirmation de sa personnalité et la volonté de façonner son destin personnel selon son goût et

L'esprit européen

son instinct profond est plus conforme au tempérament de l'homme d'Occident. C'est une qualité, en Europe, non de se singulariser, p.097 mais de se distinguer. De là à vouloir dominer ses semblables, soit en les commandant à la guerre, soit en dirigeant les rouages de l'Etat, soit en se faisant inquisiteur, tribun, réformateur ou inventeur, il n'y a qu'un pas. On chercherait en vain, dans l'Egypte antique, aux Indes ou en Chine, ce foisonnement de « grands hommes » qui peuplent l'histoire de l'Europe. L'ambition secrète ou ouverte de se faire remarquer de ses contemporains et de fournir à la postérité matière à biographie, c'est-à-dire de prolonger sa présence et même son action au delà de la tombe, est éminemment caractéristique de l'homme européen. Du poète latin qui commence son ode par le vers :

Exegi monumentum aere perennius

au poète allemand qui fait dire à son héros :

*Es wird die Spur von meinen Erdentagen
Nicht in Aeonen untergehn*

cette prétention, terrible et sublime, de bâtir pour l'éternité et d'agir pour laisser des traces ineffaçables a animé les meilleurs — et parfois les pires — représentants des grandes races de l'Europe.

Le rôle de l'Europe dans l'histoire de l'humanité a été double : elle a apporté un principe d'ordre à la fois et un levain qui a fait fermenter les esprits et les masses.

Ainsi, la Réforme religieuse du XVI^e siècle n'a pas eu seulement des conséquences religieuses, elle a été également un moteur puissant d'expansion politique et économique des peuples du Nord européen : Suédois, Néerlandais, Britanniques, Allemands. Le

L'esprit européen

protestantisme n'a pas seulement fait faire des progrès à l'autonomie de l'individu et à celle de la communauté, mais il a également favorisé le développement du système capitaliste, ainsi que le montrèrent de Vogüé et Max Weber. Le monde anglo-saxon y a puisé le meilleur de ses énergies, transplantant cet esprit européen d'Occident, purifié et revigoré, dans ses colonies de peuplement, en Amérique du Nord au premier chef. L'Angleterre, qui dès le XVIII^e p.098 siècle a su créer un équilibre admirable entre les droits du collectif et les droits de l'individu, entre l'autorité de l'ordre social et les libertés de la personne humaine, est devenue un modèle pour l'Europe et pour l'Amérique en matière de gouvernement, de commerce et d'industrie, mais aussi de philosophie et de littérature. Elle a lancé l'étincelle dans les pays du continent s'impatiant sous le poids d'un absolutisme oppressif, d'une scolastique figée en des formules vidées de leur substance, d'une économie désuète et avide de se débarrasser d'une contrainte qui empêchait l'accroissement rapide de la production et l'intensification des échanges commerciaux.

La Révolution française, à son tour, a bouleversé l'ordre traditionnel en proclamant les Droits de l'homme et du citoyen et en faisant table rase d'un passé basé sur le droit féodal, sur l'inégalité des droits civils et politiques, sur une économie soumise à des restrictions nombreuses et sur le caractère sacré du Prince. La Révolution française, au cours de son expansion, a créé une nouvelle frontière divisant notre continent : dans la partie occidentale, le droit civil nouveau, le régime politique égalitaire et représentatif, la petite propriété paysanne, la puissance politique et économique de la classe bourgeoise et les courants d'idées issus de la philosophie du XVIII^e siècle ont pu se développer à la faveur

L'esprit européen

de l'économie libérale et de la révolution industrielle. Tandis que, au delà de cette frontière, dans les vastes pays sur lesquels les réformes anglaises et la Révolution française n'ont pas pu mordre, notamment en Europe centrale et orientale, mais aussi en Espagne et en Italie centrale et méridionale, les survivances féodales, l'inégalité civile et politique, la grande propriété foncière, le gouvernement monarchique de caractère autoritaire et légitimiste, se sont maintenus pendant longtemps encore, grâce au développement tardif de l'industrie. L'Etat y accordait sa protection à l'agriculture, à l'Eglise, à la noblesse et au romantisme philosophique et littéraire.

Il n'est pas douteux que, de nos jours et en dépit des guerres qui ont ensanglanté notre siècle, les nations de l'Europe qui ont assimilé depuis longtemps les principes philosophiques, les réformes politiques, les pratiques économiques et les techniques p.099 scientifiques dus à l'Angleterre moderne et à la Révolution française accusent une continuité politique plus marquée et une stabilité sociale plus grande que les pays de l'Europe où notre génération a vu s'effondrer les grandes monarchies allemande, austro-hongroise, ottomane et russe. Dans ces pays demi-féodaux, le bouleversement social fut plus profond que dans les pays qui sont démocratisés et industrialisés depuis plusieurs générations.

Il ne servirait de rien pourtant de fermer les yeux sur la gravité de la crise qui ronge l'Europe et qui menace ce que l'esprit européen a créé au cours de longs siècles d'effort et de labeur. L'apprenti sorcier se débat désespérément sous l'assaut des énergies qu'il a lui-même déchaînées. Il a proclamé la liberté et l'égalité, il a enseigné la science et la technique, il a inventé des

L'esprit européen

armes de plus en plus puissantes, il a perfectionné la machine à un degré incroyable, il a exploré et conquis le monde jusqu'aux antipodes, il a inventé des moyens de transport qui abolissent les distances. Et voici que la liberté, l'égalité, la science, la technique, les armes destructrices et les machines se retournent contre lui.

D'abord, la révolution industrielle a donné naissance aux masses humaines et aux agglomérations urbaines qui ont transformé la physionomie de la société. Le prolétariat industriel, asservi à un système économique qui exploitait sa force de travail, a fait valoir ses revendications. Les doctrines socialistes ont révolutionné la pensée économique. La classe ouvrière a fait son entrée dans la vie politique de l'Europe. L'évolution de l'économie européenne, détachée irrémédiablement de l'orthodoxie libérale, doit tenir compte aujourd'hui du fait que ses possibilités d'expansion et, par conséquent, ses chances de profit sont limitées et vont se rétrécissant. Elle ne peut plus lutter à armes égales avec l'économie des puissances extra-européennes qui lui disputent ses marchés. A moins de sombrer dans des crises sans issue ou dans des guerres sans espoir, l'économie des différents Etats européens ne peut continuer d'assurer aux masses leur subsistance qu'en instituant un contrôle de la production et des échanges.

D'autre part, les colonies de peuplement créées par l'Europe, les deux Amériques et les Dominions britanniques, se sont ^{p.100} émancipées les premières de la tutelle du vieux monde, suivies de près des masses asiatiques, Japonais, Chinois, Hindous, Arabes. Les peuples, sans distinction de couleur et de race, revendiquent tous pour eux le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. La domination européenne, en Asie et en Afrique, est sapée à sa

L'esprit européen

base ; en conséquence, les principales sources de richesse de l'Europe contemporaine sont menacées de disparaître. L'Europe a réveillé les masses somnolentes de l'Asie, elle leur a appris son esprit d'initiative et son sens de l'action. Il n'est pas jusqu'au nationalisme européen dont les peuples exotiques n'aient subi la contagion. Il sera évidemment impossible d'arrêter l'industrialisation de la planète entière, l'Amérique du Sud et la Chine comprises. L'industrie de la vieille Europe ne peut empêcher d'être surclassée par celle des autres continents, dont les richesses naturelles dépassent de loin celles que recèle le sol de l'Europe. Sa technique ayant appris la destruction scientifique à l'humanité, l'Europe est menacée de destruction scientifique. Son esprit ayant réussi à abolir les distances, le monde exotique est aux portes de l'Europe.

Enfin, l'Europe d'Orient, byzantine, orthodoxe, slave, longtemps arriérée et rurale, ayant secoué l'autocratie des tsars, a été transformée à la suite de la Révolution russe et de l'industrialisation imposée par le communisme étatiste et policier. Dans l'histoire contemporaine, la révolution russe est un événement immense dont les conséquences sont encore incalculables. L'Europe d'Occident, qui avait eu la primauté pendant de longs siècles, a de nouveau pris conscience de l'existence d'une Europe d'Orient, qui lui dispute cette primauté. Moscou, dont les patriarches et les tsars avaient fait naguère la troisième Rome, est redevenue, sous le régime bolchevique et soviétique, le centre politique et spirituel d'une doctrine qui prétend à l'universalité et peut s'appuyer sur le glaive du pouvoir séculier. Doctrine, idéologie asservie à l'Etat russe, et qui a réussi à porter la division dans les nations d'Occident. L'esprit européen

L'esprit européen

est de nouveau menacé d'une de ces divisions profondes à l'origine desquelles il y a une de ces pensées-Eglises dont l'enseignement est exclusif de toute autre pensée et inconciliable avec d'autres conceptions ^{p.101} philosophiques. La pensée individuelle et l'autonomie de la personne humaine en sont bannies avec d'autant plus de vigueur que le collectif a été élevé par cette idéologie à une dignité quasi divine à laquelle toutes les autres valeurs sont subordonnées. L'expérience enseigne que des mouvements de ce genre, surtout quand ils servent l'intérêt matériel des masses et la puissance d'un Etat en mal d'impérialisme, ont une vertu dynamique et une énergie expansive redoutables.

Il y a plus d'un siècle, l'historien français Alexis de Tocqueville, avec une rare clairvoyance, a annoncé l'évolution dont chacun, aujourd'hui, peut saisir la réalité. Voici ce passage de Tocqueville qu'un homme d'Etat européen a récemment cité dans un discours politique :

« Deux grands peuples, écrivait-il, partis de points différents, s'avancent vers le même but : ce sont les Russes et les Américains. Les autres paraissent avoir atteint les limites qu'a tracées la nature ; eux seuls marchent dans une carrière dont l'œil n'aperçoit pas les bornes. Pour atteindre son but, l'Américain se repose sur la force et la raison des individus ; le Russe concentre dans un homme toute la puissance de la société. L'un a pour principal moyen d'action la liberté, l'autre la servitude. Leur point de départ est différent. Leurs voies sont diverses. Mais chacun d'eux semble appelé, par un dessein secret de la Providence, à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde.

Ainsi parlait Tocqueville.

Pardonnez à celui qui vous parle si, placé devant la nécessité de conclure, il avoue sa perplexité et son angoisse. Le spectacle de

L'esprit européen

notre pauvre Europe ravagée et désarticulée à la suite d'une guerre horrible m'a fait penser plus d'une fois au vers de Dante :

Lasciate ogni speranza voi ch'entrate.

Or cet esprit européen dont nous sommes les héritiers responsables ne nous permet point d'abdiquer. S'il est vivant en nous, nous refuserons de nous abandonner au désespoir. Nos hôtes ^{p.102} genevois, qui nous offrent la généreuse hospitalité de leur cité éminemment européenne, nous questionnent sur les moyens de refaire une Europe. Pour ma part, je leur répondrai que notre tâche est double :

d'une part, nous avons le devoir de voir ce qui est et de ne pas craindre d'analyser la crise de l'Europe dans tout ce qu'elle a de dangereux et de tragique ;

d'autre part, il nous faut rassembler dans le patrimoine occidental tout ce qu'il recèle de forces vives afin de rendre à l'Europe un système de défense spirituelle, politique et économique qui tienne un compte exact à la fois des traditions européennes et des nécessités d'une situation modifiée.

Il ne s'agit certes pas d'imiter servilement l'exemple américain ou l'exemple russe, lesquels s'inspirent de principes et emploient des moyens qui ne sont pas les nôtres, mais d'assurer aux peuples qui habitent entre la Méditerranée, l'Atlantique, le Rhin et le Danube la possibilité de se relever de leurs ruines, de façonner leur vie selon leurs propres besoins et de penser, de croire et de s'exprimer selon leur génie propre. Politiquement, il faut surtout éviter de devenir des pions dans le jeu des grandes puissances extra-européennes antagonistes et, pour y arriver, mettre fin à l'entre-destruction des nations de l'Europe. Economiquement, il

L'esprit européen

faut se laisser guider par le principe que les besoins de la communauté organisée priment le désir de profit individuel. Moralement, il s'agit de concilier les exigences légitimes de la société et les droits imprescriptibles de la personne humaine, notamment en ce qui concerne la liberté de conscience et les libertés civiques sans lesquelles il n'y a que tyrannie et arbitraire. Sur le plan spirituel et intellectuel, il est nécessaire d'intégrer les courants d'idées et les connaissances scientifiques modernes à une vision du monde plus ordonnée et d'arriver à une synthèse qui, sans mutiler ce que la pensée européenne a de varié et de différencié, s'inspire de ce que notre patrimoine a de profondément original. Des observateurs étrangers, Chinois ou Américains ou Russes, discernent fort bien ce qui nous est commun en dépit des différences de langue, de nationalité et de religion qui nous séparent, et il ne doit ^{p.103} pas être impossible aux hommes de pensée appartenant à ces différents peuples et à ces différentes familles d'esprit de prendre conscience à leur tour de ce qui nous unit et établit entre nous un intérêt commun.

L'effort auquel un destin implacable convie les peuples de l'Europe suppose de leur part une grande confiance dans la vitalité, dans le génie créateur et dans la vertu ordonnatrice de l'esprit européen. Cela nécessite aussi une certaine limitation de notre effort commun. Car il n'y a pas de doute que la crise de désintégration et de désagrégation par laquelle nous avons passé était consécutive à une expansion qui a dépassé les forces de notre petit continent et a failli épuiser les énergies des peuples qui l'habitent. Pour employer une expression familière : il faut tâcher de remettre chaque chose à sa place. Il faut maintenir et persévérer. Il faut demander aux nations de renoncer à ce que

L'esprit européen

leurs actes et leurs aspirations avaient, dans un passé lointain ou proche, d'excessif, de démesuré, d'immoral ou de chaotique.

Dans cette défense commune de l'esprit européen et de la civilisation occidentale, ces nations seront, chacune selon son génie propre, des foyers de cette spiritualité et des remparts de cette civilisation. Elles ne se déclasseront nullement en prenant conscience d'une mission qui leur est commune.

A l'avenir donc, la place de l'Europe d'Occident sera plus modeste dans le monde qu'elle ne le fut dans le passé. Mais rien n'empêche que les nations européennes retrouvent un jour leur équilibre et, pendant que les puissances extra-européennes traverseront à leur tour des crises inévitables, finissent par donner un exemple de stabilité et de sagesse.

N'oublions jamais que l'Europe a été un phare de spiritualité qui a fait d'elle le centre de l'humanité pensante et agissante. Aux générations futures échoient la tâche et l'honneur de rallumer ce phare.

@

JEAN GUÉHENNO ¹

@

p.105 Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas sans scrupules que j'ai accepté de prendre part à ces débats. C'est que je ne me reconnais pas de grands titres, de titres particuliers à être ici. C'est aussi que je me souviens d'avoir, il y a quelques années — c'était en 1932 — plaisanté publiquement deux hommes — dont l'un au moins était mon très cher ami, je veux parler d'Henri Focillon et l'autre était Paul Valéry — à propos de ce que je suis justement en train de faire. Ils portaient alors un très grand titre, ils étaient membres d'une grande organisation qui comportait beaucoup de génitifs : membres du Comité des Arts et des Lettres de la Société des Nations, et je me souviens de les avoir plaisantés sur l'inefficacité de leur action. Nous sommes restés amis, mais je crois bien que, tout de même, mes plaisanteries furent, à l'un d'entre eux, assez douloureuses. Je les raillais de l'inefficacité académique de leurs propos. Je raillais le Comité des Arts et des Lettres de la Société des Nations de ne travailler qu'à des travaux d'une très vaine technicité, d'être très préoccupé de la publication d'un index de traductions, par exemple, que d'autres organisations auraient assurée aussi bien que lui. Je les raillais de favoriser les tournées d'acteurs à l'étranger, de penser à créer des équipes de récitants et de diseurs à voix qui iraient de pays en pays faire connaître le meilleur de la

¹ Conférence du 6 septembre 1946.

L'esprit européen

poésie contemporaine, mais je les raillais surtout de croire, sous tous ces prétextes, sauver l'Europe et assurer la vie de l'esprit de l'Europe.

p.106 Je m'étonnais que, si préoccupés des diseurs à voix et des récitants, ils n'aient rien à dire, eux, des intellectuels, à ce moment-là, du désarmement, de la guerre, d'une guerre qu'on sentait venir, du « viol des foules », des basses propagandes qui s'exerçaient par toute l'Europe, de tout cela, enfin, dont nous avons failli mourir.

Ce qui les gênait tous — je ne parle pas seulement de mes amis, je parle de tous les membres du Comité des Sciences et des Arts de la Société des Nations — c'est qu'ils étaient les délégués de leurs gouvernements, et ils auraient dans tous les cas compromis leurs gouvernements, s'ils avaient tenu des propos un peu importants, tandis qu'ils ne risquaient rien à parler des diseurs à voix et des récitants.

Eh bien, Mesdames et Messieurs, nous avons, nous, une chance. Nous ne sommes pas les délégués de nos gouvernements. Chacun de nous peut ne parler que pour lui-même, avec l'espoir de parler aussi pour quelques-uns du peuple auquel il appartient. C'est, pour moi, toute mon ambition. Mais j'ai des remords de mes plaisanteries d'autrefois. Je sens aujourd'hui mon insuffisance, et devenu plus vieux, je voudrais bien avoir les forces nécessaires pour reprendre la méditation de Focillon et de Valéry au point même où ils l'ont laissée.

Ces mots : esprit européen, je ne veux pas, pour moi, les regarder d'un point de vue intellectualiste ou académique. Ces mots portent un drame en eux. Il est convenable que nous

L'esprit européen

prenions d'abord conscience de ce drame. Nous ne savons pas même s'ils désignent un vivant, un moribond, ou un mort. Pour ma part, j'espère parler d'un vivant.

L'esprit européen ? Mais oui, il a existé, il existe. Il a failli donner naissance à une nouvelle patrie dans les années 1910 à 1930. Après avoir été une chose de livres, une abstraction d'écrivains, une induction d'historiens, il a failli devenir une réalité. Il a failli créer l'Europe. Il a été un besoin des masses, il a été un besoin des nations européennes, des peuples européens, aussi bien des Allemands que des Français, que des Italiens. Dans les années 1910-1914, qui donc ne sentait que l'Europe était, après p.107 tout, son destin ? Ce destin, c'était sans doute la France pour un Français, l'Allemagne pour un Allemand, l'Italie pour un Italien, mais c'était en même temps l'Europe, et pour les Italiens, et pour les Allemands, et pour les Français, et pour tous les autres. Mais il s'est trouvé que les gouvernements, les diplomaties qui sont toujours en retard sur le besoin des peuples, il s'est trouvé que les gouvernements et les diplomaties ont été les plus forts. Le passé a été le plus fort. Les gouvernements manquent toujours de présence d'esprit. Bien plus, il arrivait encore, dans ces années-là, que des hommes se fissent une gloire de mépriser ce qui eût sauvé la France, ce qui eût sauvé l'Allemagne, ce qui eût sauvé l'Italie et toutes les nations européennes ; je veux dire l'Europe. Car elle était la condition du salut commun, et nous voyons maintenant à quel point ceux qui osaient parler d'Europe, je pense à des hommes comme Jaurès, étaient dans la vérité, à quel point au contraire des hommes qui méprisaient l'Europe, et qui pensaient encore à jeter leur nation dans les jeux de la force et de la violence, et je pense à Barrès et à Maurras, étaient dans

L'esprit européen

l'erreur. Il est convenable que nous nous souvenions de tout cela.

L'Europe a failli être ; elle était un besoin des peuples. Je me souviens de mes promenades dans le jardin de ma petite ville, vers 1912, j'y rencontrais des Européens, des Anglais, des Allemands, et je me souviens m'être demandé si je rencontrais des amis ou des ennemis. Je savais que notre salut à tous eût été de les regarder avec amitié.

La guerre de 1914 éclata. Les gouvernements avaient réussi, si je puis dire. Nous avons eu la guerre. Le seul titre que j'ai peut-être à être ici, c'est de l'avoir faite, selon un mot de mon ami Malraux, de l'avoir faite sans l'aimer. Et je crois que l'honneur de mon pays est d'avoir fait précisément cette guerre sans l'aimer. Cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas fait tout ce que nous avons pu, mais c'était pour la paix et pour l'Europe encore. Mais l'histoire est allée plus vite que nos pensées, et a démontré, une fois de plus, l'erreur de ces nationalistes des années 1912. Dès 1917, la guerre avait pris un autre caractère. Le débat n'était plus un débat européen. Le débat était devenu un débat mondial. L'Amérique, ^{p.108} l'Asie étaient entrées dans le jeu. Et, quand la paix est revenue enfin, en 1919, que s'est-il agi de faire ? L'Europe ? Oui, sans doute, mais bien davantage le monde, et on l'a manqué. Il s'est fait une Société des Nations, et cette Société des Nations a été manquée. Une chose grave s'était passée, l'étape de l'Europe, si je puis dire, avait été brûlée. Eh bien, je crois qu'il est de la plus extrême gravité que cette étape ait été brûlée ; je crois que c'est là une sorte de malheur historique.

Ah ! les faits font la preuve que dans les années 1919-1930, tout le monde sentait que quelque chose, qui aurait dû naître, ne naissait pas. A Genève même, dans votre ville, que d'activités

L'esprit européen

européennes, que de désirs, que d'angoisses autour de cette question de l'Europe. Et je pense aux discours, aux admirables discours de Valéry en cette année 1919. Je pense à ces définitions que, pour la première fois, on donnait de l'Europe, définitions si justes, si pleines, si définitives. Il semblait que l'Europe prenait, dans son malheur même, conscience d'elle-même.

Je pense à l'activité de Romain Rolland, je pense à sa déclaration de 1920, pour l'indépendance de l'Esprit, qui n'était qu'une autre manière d'affirmer l'esprit européen. Je pense encore à ces innombrables revues européennes qui, dans ces années-là, sont nées. Vous me pardonnerez de penser plus particulièrement à l'une d'elles que j'ai eu, à l'appel de Romain Rolland, le grand honneur de diriger, et je veux parler de la revue *Europe*. Je sais quelle bonne volonté, quel attachement aux hommes, quel désir de la paix, quel sentiment juste d'un terrible avenir commandaient l'activité de tous les rédacteurs d'*Europe*. Tout cela était le signe qu'effectivement l'Europe était notre besoin.

Mais, l'étape ayant été brûlée, toutes ces pensées qui étaient les nôtres n'ont pu devenir une réalité, une loi, une patrie, un Etat. A cause de cela, à cause de cela très précisément, l'esprit européen court actuellement les plus grands dangers. Il manque des ressources, il manque des armées, il manque de l'organisation et de l'organisme qui lui assureraient définitivement la vie. Voilà pour ma part comment je vois ce qu'a été l'histoire de l'esprit européen dans les années 1910-1940.

p.109 J'envisagerai, si vous le voulez bien, maintenant, la crise même qu'il traverse. Mais, avant de le faire, je veux bien dire que je ne parle pas au nom d'une sorte de nationalisme européen. Le nationalisme français était une sottise en 1912, comme le

L'esprit européen

nationalisme allemand, comme quelque nationalisme que ce soit. L'histoire en a maintenant fait la preuve. Le nationalisme, un nationalisme européen ne serait pas, aujourd'hui, une moins grande sottise. Encore une fois, l'étape est brûlée. Ce n'est pas à dire que la conjoncture historique même ne puisse construire, dans les années qui viendront, une fédération européenne. Mais rien ne serait plus dangereux, à mon avis, que de vouloir d'abord cette fédération européenne pour l'opposer à d'autres blocs, qu'ils soient orientaux ou occidentaux. Ce serait de nouveau le moyen de la guerre. L'étape, encore une fois, est brûlée, il faut s'y résigner.

Je ne parle donc pas au nom d'un nationalisme européen. Non ! Mais il faut se rendre au fait. Et si j'ose parler de l'esprit européen, c'est que je considère qu'il est dans le monde, encore aujourd'hui, le seul vivant. Je dirais que le drame même, que l'aventure même est en ceci que l'esprit européen étant malade, on ne discerne nulle part dans le monde quoi que ce soit qui puisse le remplacer. M. Bovard vous disait, tout à l'heure, que j'avais eu la chance de faire, au cours de l'hiver dernier, un très grand voyage. En effet, et j'avoue l'avoir fait surtout pour reconnaître ce qu'étaient, encore aujourd'hui, les rapports de la France, de mon pays, et du monde. J'avoue l'avoir fait surtout pour reprendre confiance, pour aller vérifier dans le monde ce qu'était encore l'amour et le besoin de la France. Et j'ai vérifié que cet amour et ce besoin de vivre n'avaient pas changé. Mais j'ai pu vérifier aussi ce qu'était encore la grandeur de l'Europe. Les problèmes sont partout posés en termes européens. Qu'on parle politique ou littérature, dans quelque domaine que ce soit, les termes du problème sont toujours des termes européens. Même, et c'est le comble, quand les termes ont quelque peine, comme en Amérique du Sud, à recouvrir la réalité.

L'esprit européen

Il n'y a pas de nouveau monde. Et quant aux anciens mondes, ils s'euro-péanisent un peu plus tous les jours. Le monde entier, quand il pense, pense européen. Tout se passe comme si ^{p.110} les divers continents étaient en train de se partager les membres de l'esprit européen. Le plus tragique de la situation est en ceci justement que, si l'esprit européen est incertain et malade, il ne s'est révélé nulle part d'autres principes d'organisation des sociétés. L'esprit européen reste le sel du monde.

J'entends l'objection : Mais l'américanisme, mais le soviétisme ! Mais que sont donc, je vous le demande, l'américanisme et le soviétisme sinon des déformations de l'esprit européen. Et pas tellement différentes d'ailleurs. Ces deux grands — car il n'y en a que deux — ces deux grands se ressemblent bien plus qu'ils ne le pensent. Et qu'ont-ils fait, l'un et l'autre ? Poussé à l'extrême un seul des principes de l'esprit européen, le principe d'efficacité, le principe du rendement. Mais, que l'on considère la déformation américaine ou que l'on considère la déformation russe, ni dans un cas, ni dans l'autre, l'esprit européen n'est vraiment vivant, parce que l'esprit européen a voulu saisir et expliquer tout l'homme, parce que l'esprit européen est un humanisme et que le soviétisme ni l'américanisme ne sont des humanismes.

Là est le drame. Là sans doute ce qui nous fixe notre devoir. L'esprit européen est déformé hors des frontières de l'Europe. On serait heureux de pouvoir dire qu'il se porte mieux en Europe même. Hélas ! l'esprit européen, en Europe aussi, n'a pas cessé, depuis quarante ans environ, de se déformer. On a vu se substituer à ce qui, à mon avis, est fondamentalement le principe européen, je veux dire un esprit de vérité, on a vu se substituer à cet esprit de vérité un esprit de propagande. Devant la vérité, tous

L'esprit européen

les hommes sont, à la fois, semblables et différents. Devant la vérité, chaque homme, chaque personne mérite le respect pour elle-même. Devant l'esprit de propagande, tous les hommes ne sont que semblables. Cet esprit de propagande n'a pas d'autre ambition que de les rendre de plus en plus semblables. Il les traite dans leur ressemblance, et quelle ressemblance ! La raison est, paraît-il, la chose du monde la mieux partagée ; mais la sottise aussi ! Et l'esprit de propagande va à la rencontre de cette sottise banale et commune.

L'esprit de propagande est préoccupé de reconnaître cette ressemblance dans la bêtise et de l'exploiter. Ah ! sans doute, ce p.111 n'est pas une nouveauté. Machiavel est un très ancien maître. Mais enfin Machiavel était un homme dont on ne disait pas trop de bien, et ce n'était jamais devenu une règle de vie pour toute une société de vivre, de baigner dans les propagandes et de s'avilir tout entière. C'est là la nouveauté. Et nous en sommes au point que les Européens, devenus de ce fait, il faut le reconnaître, plus faciles à gouverner, sont conduits à l'usine, à la prison, au camp de concentration, comme une masse indistincte, tous semblables. Et qu'on les conduise au travail ou au camp de concentration, cela ne paraît pas, à celui qui les mène, beaucoup plus grave.

Un écrivain de chez nous a récemment publié un petit livre qui n'est peut-être pas, dans sa forme, un grand livre, mais qui évoque un fait, un fait qu'aucun de nous n'a plus le droit d'ignorer. Ce qu'il appelle d'un mauvais mot l'« Univers concentrationnaire ». Nous n'avons, aucun de nous ici, été les garde-chiourme des camps de concentration, et nous n'avons passé personne au four crématoire. Mais, Mesdames et Messieurs, nous sommes pourtant, nous aussi, d'une certaine manière, responsables de ces horreurs.

L'esprit européen

Ne nous hâtons pas d'avoir trop bonne conscience. Cela nous concerne tous ! Et après tout, dans certains pays d'Europe, les choses sans doute n'ont pas été poussées si loin. Mais l'esprit concentrationnaire, si je puis ainsi dire, est, d'une certaine manière, notre souillure à tous. Nous sommes souillés. L'esprit européen est souillé. Il est convenable que nous prenions conscience de cette souillure, si nous voulons nous en laver. Il ne suffit pas d'en laver les autres ; il ne suffit pas d'en laver les garde-chiourme, il ne suffit pas d'en laver ceux qui ont été directement responsables ; cela ne peut pas suffire. Il faut tuer en nous ce qui conduit, ce qui pourrait nous-mêmes nous conduire à la même honte. Je veux dire : la perte de l'esprit de vérité.

C'est de cela peut-être que moralement l'Europe, l'esprit européen peut mourir. Et, pour que vous entendiez au moins quelques grandes paroles, pour que je sois sûr de faire entendre, dans le cours de cette heure, quelques grandes paroles, je vous relirai un texte qu'assurément vous connaissez tous, je veux parler de cette page admirable que Valéry écrivait en 1919, au lendemain de ^{p.112} l'autre guerre, cette page où il évoquait le désastre de l'esprit européen. Il écrivait :

« Maintenant sur une immense terrasse d'Elsinore, qui va de Bâle à Cologne, qui touche aux sables de Nieuport, aux marais de la Somme, aux grès de Champagne et aux granits d'Alsace, l'Hamlet européen regarde des millions de spectres.

Mais il est un Hamlet intellectuel. Il médite sur la vie et la mort des vérités. Il a pour fantômes tous les objets de nos controverses ; il a pour remords tous les titres de notre gloire ; il est accablé sous le poids des découvertes, des connaissances, incapable de se reprendre à cette activité illimitée. Il songe à l'ennui de recommencer le passé, à la folie de vouloir innover toujours. Il chancelle entre les deux

L'esprit européen

abîmes, car deux dangers ne cessent de menacer le monde : l'ordre et le désordre.

S'il saisit un crâne, c'est un crâne illustre. *Whose was it ?* Celui-ci fut *Lionardo*. Il inventa l'homme volant, mais l'homme volant n'a pas précisément servi les intentions de l'inventeur : nous savons que l'homme volant monté sur son grand cygne (*il grande uccello sopra del dosso del suo magno cecero*) a, de nos jours, d'autres emplois que d'aller prendre de la neige à la cime des monts, pour la jeter, pendant les jours de chaleur, sur le pavé des villes. Et cet autre crâne est celui de *Leibniz* qui rêva de la paix universelle. Et celui-ci fut *Kant, Kant qui genuit Hegel, qui genuit Marx, qui genuit...*

Hamlet ne sait trop que faire de tous ces crânes. Mais s'il les abandonne !... Va-t-il cesser d'être lui-même ? Son esprit affreusement clairvoyant contemple le passage de la guerre à la paix. Ce passage est plus obscur, plus dangereux que le passage de la paix à la guerre ; tous les peuples en sont troublés. « Et moi, se dit-il, moi l'intellect européen, que vais-je devenir ? Et qu'est-ce que la paix ? *La paix est peut-être l'état des choses dans lequel l'hostilité naturelle des hommes entre eux se manifeste par des créations, au lieu de se traduire par des destructions comme fait la guerre. C'est le temps d'une concurrence créatrice, et de la lutte des productions. Mais moi, ne suis-je pas fatigué de produire ? N'ai-je pas épuisé le désir des tentatives extrêmes, et n'ai-je pas* ^{p.113} *abusé des savants mélanges ? Faut-il laisser de côté mes devoirs difficiles et mes ambitions transcendantes ? Dois-je suivre le mouvement et faire comme Polonius, qui dirige maintenant un grand journal ? Comme Laertes qui est quelque part dans l'aviation ? Comme Rosenkrantz qui fait je ne sais quoi sous un nom russe ? Adieu fantômes ! Le monde n'a plus besoin de vous. Ni de moi. Le monde qui baptise du nom de progrès sa tendance à une précision fatale, cherche à unir aux bienfaits de la vie, les avantages de la mort. Une certaine confusion règne encore, mais encore un peu de temps et tout s'éclaircira ; nous verrons enfin apparaître le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmilière.*

L'esprit européen

Telle était la méditation de Valéry en 1919. Il semble qu'il ne puisse y avoir méditation plus sombre. Et pourtant, Mesdames et Messieurs, réfléchissez. N'avez-vous pas l'impression que toute cette déformation dont je parlais tout à l'heure a singulièrement aggravé la crise. L'esprit européen était un esprit de vérité. Il semble que l'Europe ait renoncé à la vérité. Et la raison de tout cela ? Un certain nombre d'entre vous auront lu peut-être un livre qui a eu heureusement en France, cet hiver, un très grand succès. Je veux parler du livre de Koestler *Le Zéro et l'Infini*. Koestler, dans son livre, met au compte de son héros, un certain Roubachov, la découverte d'une loi qu'il appelle la « Loi de maturité relative ». Les progrès techniques devançant la pensée des hommes qui renoncent à leur liberté et à leur dignité même pour se soumettre aux nécessités d'une économie nouvelle qu'ils ne peuvent encore comprendre. Vers 1874, Michelet ne parlait pas de maturité relative, mais il avait entrevu tout cela. A la fin d'une longue vie d'historien, après avoir beaucoup étudié l'histoire des hommes, il en venait à se demander si l'histoire des hommes n'était pas seulement l'histoire de leur faim, l'histoire des moyens qu'ils trouvent pour assouvir leur faim. Oui, il se pourrait après tout que l'histoire des hommes ne soit que l'histoire de leur faim. Pourvu qu'ils mangent ! Et nous en sommes tous là quelque jour de notre vie : Pourvu que je mange. Et, quand l'économie est aussi bouleversée qu'elle l'a été effectivement dans le cours des cent dernières années, c'est peut-être ^{p.114} une nécessité que l'homme s'en remette à n'importe quoi, pourvu qu'il mange.

J'ai peur que ce ne soit là la triste explication de tant d'abandons, de tant de démissions dans le cours des trente dernières années. Il y a un moment — et nous le vérifions hélas !

L'esprit européen

encore aujourd'hui — où l'homme, davantage qu'à tous ses titres humains, davantage qu'à sa carte d'électeur, peut tenir à sa carte de rationnement.

Eh bien, tout serait perdu si nous nous abandonnions à cette désespérante idée que notre histoire n'est en effet que celle de notre faim. Notre histoire n'est pas celle de notre faim, c'est la grandeur de l'Europe de n'avoir jamais consenti à le croire. Il se peut que notre pensée ne soit jamais qu'un épiphénomène, qu'une sublimation, qu'une transposition. Mais cet épiphénomène a une merveilleuse existence. Il est tout l'homme. Ce qu'il faut admirer justement, c'est que nous parvenions à lui donner une telle importance, à lui soumettre notre faim, à lui sacrifier notre vie même. Eh bien, nulle part cette transposition, cette sublimation n'a trouvé plus de ressources, n'a inventé plus de systèmes qu'en Europe. Il ne nous suffit pas de manger. Non ! Nous faisons de grandes distinctions entre les manières de manger. Il nous importe beaucoup de savoir de qui nous tenons notre pain, comment et dans quelles conditions nous le gagnons.

Mesdames et Messieurs, je ferai, voyez-vous, l'éloge de notre vieillesse, de notre vieillesse. La vieillesse de l'Europe est belle. J'ajoute, quant à moi, que je ne crois pas du tout que l'Europe soit vieille, à proprement parler. L'Europe est adulte et le reste du monde est infantile. Et toutes nos misères, et tous nos malheurs, et tous nos combats sont le signe même de la grandeur de l'Europe.

Nous ne nous battons si bien que parce que nous savons penser. Les idées sont dures, elles exigent de nous des combats. Ces combats, nous les livrons. L'Europe est le seul pays, la seule région du monde où le mot : opinion ait un sens. Il n'y a pas

L'esprit européen

d'opinion dans le reste du monde. Les journaux américains ne sont pas des journaux d'opinion. Les journaux russes sont les journaux d'un parti pris, non d'une opinion. Les journaux européens peuvent être d'assez mauvais journaux quelquefois, mais ils représentent p.115 au moins chacun d'eux une pensée. Je me souviens de ce que me disait un jour un journaliste brésilien qui me disait son amour pour la France et cherchait les raisons de cet amour. Enfin il me dit, après avoir réfléchi : « Eh bien, votre pays est encore un pays qui choisit, qui prétend choisir. » Dans un monde d'hommes qui acceptent, c'est le commencement de la dignité. C'est là l'Europe. Si soumise que l'Europe ait été aux propagandes dans les années que nous venons de passer, si aisément que les foules se soient quelquefois laissé violer, elle est tout de même, elle, une pensée.

Après cela, il est trop clair que si nous voulons redonner à l'esprit européen son génie et sa force, il nous faut sortir de certaines contradictions. Je crois qu'il faut revenir à l'esprit de vérité, nous laver de cette souillure dont j'ai parlé.

Qu'est-ce que l'Européen ? C'est un homme qui traditionnellement veut se penser et se connaître. *Le Discours de la méthode*, de Descartes, définit non pas seulement le philosophe, mais l'Européen. L'Européen se veut juge et créateur du monde, constructeur de la vérité. C'est là la pensée européenne. Elle est, elle était, elle n'a pas cessé d'être dans une grande contradiction avec la politique de l'Europe. Eh bien, je crois, pour moi, que le salut de l'Europe est d'accorder aujourd'hui sa politique à ses pensées. Je le pense très fort pour mon pays, pour la France. Je crois très profondément que la France n'a pas à jouer le jeu de la puissance. Le jeu de la puissance est ridicule. Nous savons très bien, le monde tout entier sait que nous n'avons pas, en tant que

L'esprit européen

Français, à jouer le jeu de la puissance. Nous n'avons pas non plus à le jouer en tant qu'Européens. Il se peut que nous soyons faibles, mais je ne crois pas que les autres peuples d'Europe soient tellement moins faibles que nous. Eh bien, prenons les avantages de la faiblesse. Prenons, si nous sommes pauvres, les avantages de la pauvreté. Les faibles et les pauvres ont seuls le pouvoir d'être vrais, très précisément parce que leur jeu peut n'être jamais faussé par la puissance. Et, si les diverses nations européennes, à l'intérieur de l'Organisation des Nations Unies, jouaient constamment, contre les grands, la vérité, notre faiblesse et notre pauvreté même deviendraient, j'en suis sûr, assez rapidement une puissance.

^{p.116} C'est là, je crois, un de nos premiers devoirs. Un second devoir de l'esprit européen est peut-être de cesser d'être un esprit académique pour devenir un esprit populaire. Il faut accorder l'esprit européen avec la pensée des masses, avec les besoins et les espoirs des plus humbles. L'individu se meurt, dit Valéry, il se noie dans le nombre. C'est cela même qu'il ne faut pas accepter. La question est de faire des individus. La question est de n'être pas épouvanté par la révolte inévitable, fatale, nécessaire, souhaitable des masses. Chacun des hommes qui les composent ne demande après tout que la reconnaissance de son existence, de sa dignité. Je n'accepte pas, quant à moi, de craindre la révolte des masses. Je n'accepte pas, quant à moi, de craindre que cette révolte entraîne l'abaissement et l'avilissement de notre culture. Depuis quand, je vous le demande, la pensée et l'esprit courraient-ils des risques du fait que plus d'hommes penseraient ?

Je ne peux pas être si pessimiste que je croie qu'effectivement ce ne soit qu'en gardant la pensée sous le boisseau qu'on la

L'esprit européen

maintienne lumineuse et brillante. Non ! Il faut accepter les faits, il faut reconnaître cette révolte, reconnaître cette ardeur, la reconnaître avec générosité, étant entendu que ce qu'on poursuit, c'est de constituer des individus à l'intérieur de ces masses, des individus constamment plus nombreux. Le même Koestler, dont je parlais tout à l'heure, a publié un autre très beau livre, qui n'est pas encore traduit et qui s'appelle : *Le yogi et le commissaire*. Et il explique que le monde est partagé entre des hommes qui pensent que tout changement social ne peut s'opérer que du dedans de l'homme — c'est l'espèce « yogi », c'est l'espèce des belles âmes, si je peux dire — et d'autres hommes qui croient que tout changement ne peut se faire au contraire que du dehors — c'est l'espèce « commissaire ». Eh bien, ni le yogi, ni le commissaire ne sont dans l'esprit européen. Ce qui est dans l'esprit européen, c'est, entre le yogi et le commissaire, l'individu.

L'individu, tel que le définissaient des hommes comme Montaigne — pardonnez-moi de m'en référer aux écrivains de mon pays — des hommes comme Descartes, des hommes comme Voltaire. Je pense à un texte de Voltaire qui exclut le yogi, comme p.117 il exclut le commissaire. « Encore une fois — disait Voltaire — penser à soi avec abstraction des choses naturelles, c'est ne penser à rien, à rien du tout. » Qu'on y prenne garde. Chacun de nous n'est que les relations qu'il entretient avec le monde, avec les hommes. Quand ses relations sont plus nombreuses, et à mesure que ces relations deviennent plus nombreuses, l'homme s'enrichit.

Et cela me conduit à vous parler d'un certain pouvoir de dire non. Ce pouvoir de dire non, c'est un privilège de l'esprit européen, ce pouvoir de dire non, c'est le chemin de la vérité, et c'est le refus de la propagande.

L'esprit européen

Un homme, un individu sait dire non. Mais un homme, un individu, après avoir dit non, sait aussi dire oui. Il faut dire oui, si on est un individu généreux. Je ne suis pas si pessimiste que je puisse croire courir quelque risque à entrer en relations avec plus d'hommes ; je n'y perdrai pas ma finesse, ni mon esprit, ni mon intelligence, non ! Donc, des individus, faire des individus, de ces individus généreux, tels que les ont conçus les plus grands hommes, les plus grands démocrates du XIX^e siècle. Je pense à ce « camarade » dont parle Whitman, à ce camarade qui avait une certaine chaleur au cœur : il savait dire non, mais il savait dire oui, aussi, aux hommes qu'il avait reconnus comme ses semblables et ses frères.

Parce que je n'en ai pas le temps, je ne dirai rien des devoirs qui, à mon avis, devraient être ceux de cet individu, sa reconnaissance de la justice, sa reconnaissance de la liberté. Je ne pourrai pas expliquer comment la justice sociale me paraît être le commencement de la liberté, et comment il n'y a pas de liberté sans une certaine justice sociale, comment il est assurément nécessaire de donner un autre sens au mot « liberté » que celui qu'on lui donne quand on a la chance d'appartenir au milieu auquel nous tous, ici, nous appartenons. Nous sommes des hommes libres. La plupart d'entre nous font ce qu'il leur plaît de faire. C'est un grand avantage. Pour ma part, j'ai l'impression de n'avoir jamais travaillé, depuis ma vingtième année, parce que je n'ai pas cessé d'avoir du plaisir. Quand je travaille, je ne travaille qu'à des choses qui me plaisent et je refuse les besognes qui m'ennuient. Quelle chance ! Et ainsi, je suis un homme libre ! Mais ce privilège qui est le mien, ^{p.118} comment ne me serait-il pas à charge quand je connais tant d'hommes à qui il manque. Le commencement de

L'esprit européen

la liberté, voyez-vous, c'est la joie au travail, parce qu'après tout, le travail remplit la plus grande partie de la vie de la plus grande partie des hommes, et créer cette joie au travail, cette joie de participation, est le plus urgent devoir. Je regrette de n'avoir pas le temps d'insister davantage. Que chacun de nous sache bien qu'il ne sauvera sa liberté qu'en sauvant la liberté des autres.

A qui revient-il de rendre effectivement à l'esprit européen son mouvement, sa force, etc. ? Eh bien, Mesdames et Messieurs, ce ne peut être qu'à nous-mêmes. Et, si cet esprit meurt, nous en serons personnellement responsables. Le salut de l'Europe ? Le salut de l'esprit européen ? Il ne peut être que dans un humanisme militant.

Valéry évoquait un Hamlet européen. Ce n'est pas un Hamlet qu'il convient à l'Européen d'être, c'est un Prométhée. Je souhaite un Européen qui reprenne confiance et qui ne soit pas fatigué par sa pensée. Un Européen qui recommence de vivre et de penser, et d'affronter les risques. Il faudrait pour cela, sans doute, un nouveau romantisme, si je puis dire, une nouvelle foi, mais nous sommes dans un cercle. Les peuples, les nations, n'ont jamais que les poètes et les écrivains qu'ils méritent. Si bien que c'est demander aux nations mêmes de se transformer.

Tout de même, c'est à nous peut-être qu'il convient de prendre le départ, si je puis dire, et de vouloir sortir de ce scepticisme qui nous a avilis dans le cours des quarante dernières années. Que d'écrivains n'écrivent plus, actuellement, que pour le plaisir des autres, comme si c'était là la vocation d'un écrivain. Il faut écrire, travailler pour leur plaisir, sans doute, mais les vrais héros de l'esprit écrivent et pensent pour leur salut. De quelque manière d'ailleurs qu'on se définisse ce « salut ». Mais nous laissons ce

L'esprit européen

travail aux politiciens et aux diplomates. Nous démissionnons !

Ou bien, Mesdames et Messieurs, nous reviendrons à ces vertus dont j'ai parlé, ou bien l'esprit européen mourra ! Nous sommes condamnés à la vertu. C'est — selon le mot de Robespierre — la vertu ou la mort !

@

DEUXIÈME ENTRETIEN ¹

présidé par M. Antony Babel

@

LE PRÉSIDENT : p.119 Mesdames et Messieurs, je déclare ouvert le deuxième entretien des Rencontres internationales de Genève. Nous avons un ordre du jour extrêmement chargé, et je prie les orateurs de bien vouloir faire un effort de brièveté, de façon à nous permettre de terminer cet entretien assez tôt. Nous désirons très vivement qu'au cours de ces entretiens toutes les personnalités qui ont quelque chose à nous dire puissent le faire, de telle sorte que, dès maintenant, nous prévoyons qu'en cas de nécessité, un sixième entretien serait organisé samedi.

Ceci dit, je donne la parole à M. Jean Lescure.

M. JEAN LESCURE : Mesdames et Messieurs, après certaines des interventions que nous avons eu l'occasion d'entendre, et plus spécialement pour moi après celles de M. Jaspers et de M. Merleau-Ponty, je crains qu'il ne me reste que peu de choses à dire. Cependant, je voudrais, en partant des attaques de M. Benda contre les artistes, souligner l'importance des fonctions irrationnelles dans la constitution des unités humaines — plus précisément des fonctions du sacré.

D'autre part, s'il est vrai que, comme l'a si bien dit M. Guéhenno hier soir, nous ayons manqué l'Europe, cela ne veut peut-être pas dire autre chose que ceci : que le moment historique est passé, était peut-être déjà passé, où l'Europe pouvait se présenter comme un problème philosophique. Sa mise en question serait donc aujourd'hui de nature politique. Je dirai que l'Europe ne peut plus se situer sur le plan de l'esprit, mais sur le plan des forces.

La pensée de M. Benda est cohérente, au moins dans les inimitiés. L'antipathie qu'il éprouve à l'égard des artistes l'engage à leur refuser toute intervention dans la cité. Il a l'adresse cependant de ne pas les aborder ici sans précaution, et ce n'est qu'après avoir affirmé le primat de la raison dans les

¹ A l'Athénée, 7 septembre 1946.

L'esprit européen

composantes de l'esprit européen qu'il en conclut à la nocivité de l'artiste, plus encore qu'à son inutilité, car c'est comme irrationnel et comme facteur de particularisation qu'il condamne l'artiste.

p.120 Mais M. Benda joue peut-être astucieusement sur l'ambiguïté de sa proposition initiale. Dire que la raison est première composante de l'Europe, cela veut dire deux choses dont la première, qui est incontestable, sert à faire passer la seconde. Cela veut dire d'abord que la raison est la principale valeur de l'esprit européen, ce que nous ne songeons pas forcément à contester. Mais cela prétend dire également que la raison est le moteur essentiel d'unification de l'Europe. Eh bien, quant à l'efficacité de la raison comme facteur d'unification, je me bornerai à quelques remarques.

Je ferai simplement remarquer qu'entre la raison et les irrationnels du sentiment, qu'entre l'Europe considérée comme projet rationnel et les nations considérées comme irrationalités diversifiantes, le départ n'est pas aisé. M. Benda ne semble pas considérer que, s'il est vrai qu'à l'échelle de l'Europe l'idée de nation paraît bien un instrument de division, à l'échelle des provinces, elle a d'abord été un instrument d'unification. Si bien que sa thèse se retourne et que, s'il est vrai toujours qu'il faut attribuer au sentiment, à des irrationnels, la force de division du nationalisme, c'est également au sentiment, à des irrationnels, qu'il semble falloir attribuer sa force d'union.

Je ne sais pas si le loyalisme envers le roi, qui est un des traits dominants de l'Empire britannique, est une pure rationalité. En tout cas, nous avons eu, en France, l'expérience de l'occupation qui nous a permis d'opposer aux menaces de division que la victoire allemande prétendait nous infliger un sentiment patriotique si fort qu'il a été, en quelque sorte, le premier décret de la résistance. Aux menaces de division, ce sont des pulsions passionnées que nous avons d'abord opposées et qui ont été parmi les causes essentielles du maintien de notre unité.

D'autre part, la conception d'une humanité constituée d'hommes identiques et susceptibles d'accéder également à l'homme — conception que M. Benda semble considérer comme purement rationnelle — pourrait bien être au contraire d'origine religieuse et irrationnelle. Il faut, en effet, se référer aux dogmes religieux pour rencontrer un homme dont l'identité se trouve fondée par le fait que Dieu l'a créé à son image. Ce mythe unitaire a été le moteur le plus

L'esprit européen

vif des grands efforts chrétiens de penser le monde comme une création s'achevant en Dieu. Que cet effort ait échoué, ne relève sans doute pas d'une nature diversifiante du sacré, mais peut-être simplement de l'incapacité de l'homme chrétien de conformer historiquement son action à sa pensée. Si le christianisme a été l'un des facteurs les plus puissants qui aient contribué à donner à l'homme le sens de son identité, il faut reconnaître qu'une conduite religieuse peut être aussi efficace qu'une conduite rationnelle. Si satisfaisante que puisse être, pour la raison, la conception unitaire de l'homme, de la chrétienté, on ne peut oublier que son oecuménisme se fonde sur un a priori sacré de la nature de l'homme. Il est intéressant de noter que, pour ce qui est de la réalité de cette nature (fondement de l'unité essentielle des hommes), la raison se voit peu à peu conduite à plus de prudence et tend à lui substituer la notion historique de ^{p.121} l'homme, résultat des conditions économiques, ou la notion phénoménologique de l'homme en situation.

C'est pourquoi je me demande si M. Benda est bien fondé à citer Erasme à l'appui de sa critique des particularismes de l'artiste lorsque, dans le témoignage en faveur de l'homme qu'il rapporte, j'entends qu'Erasme fonde le sentiment qu'il a de l'unité et de l'identité des hommes, non pas sur la raison, mais sur le baptême, c'est-à-dire sur une conception indémontrable de la nature sacrée de l'homme.

Les grandes lignes de force internationalistes qui se manifestent actuellement ne me semblent d'ailleurs pas évidemment rationnelles. Au contraire, on a l'impression que ce sont des sentiments de nature religieuse, des croyances plutôt que des raisons, qui attachent les hommes à une révolution internationaliste dont le produit serait un homme nouveau que la raison n'est pas, dès aujourd'hui, en situation de définir sans un acte de foi. Elle ne peut qu'y croire et en prédisposer rationnellement les conditions d'avènement.

En tout cas, c'est selon des valeurs, et des jugements de valeur, que les hommes prennent parti— que ce soit pour le bloc occidental, l'Europe ou le monde soviétique. Lorsque M. Benda dit que les Américains, n'ayant pas d'histoire au niveau de chacun de leurs Etats, se veulent Américains pour l'histoire de la force américaine, on ne peut penser qu'il attribue cette conduite à la raison. Celle-ci devrait, d'après M. Benda, en effet, conférer aux provinciaux américains le seul sentiment d'être hommes.

L'esprit européen

De même l'Europe, au regard de l'homme, pourrait apparaître comme une passion limitative de l'humain. Qui sait d'ailleurs si, aux yeux de certains politiques, elle n'est pas déjà — comme le bloc occidental — une sorte de sur-nation opposable au monde soviétique.

La découverte et l'exploration de la totalité de notre planète a enfin réduit géographiquement l'Europe à n'être plus qu'une partie du monde. Que cette partie soit historiquement à l'origine de l'accession du reste du monde à la conscience moderne, cela est possible, mais cela ne confère à l'Europe rigoureusement aucun droit ; cela ne lui confère que des devoirs. Il n'y a pas de raison pour que l'Europe réclame des droits particuliers à son propre héritage. Les raisonnements qui chercheraient à la justifier dans cette action ne relèvent pas de la raison, mais du colonialisme. Il me semble dès lors que, si l'Europe ne peut être considérée comme nécessitée d'un point de vue historique, historiquement elle n'aurait pu être raisonnablement justifiée qu'au moment où elle était la totalité connue du monde.

Elle ne peut l'être davantage du point de vue spirituel. Spirituellement son unité absolue, en admettant qu'elle eût jamais existé, aurait dû être contemporaine de sa solitude.

Sa mise en question ne peut avoir lieu que sur le plan politique. Eh bien, sur le plan de la dialectique politique, la question qui me semble devoir se poser est alors la suivante : L'humanité, dans son acheminement à l'unité, doit-elle passer par un stade d'unification partielle de l'un de ses éléments et constituer l'Europe, et, en corollaire, l'Europe constituée en unité politique est-elle bien un élément d'unification ^{p.122} du monde, ou bien, au contraire, ne risque-t-elle pas de jouer comme un particularisme nouveau et un frein ? Ou, si l'on veut : alors que la multiplicité du monde est en train de se réduire à une dualité (je dis une dualité de puissance, surtout et peut-être aussi, mais c'est moins clair, une dualité spirituelle), l'Europe ne risque-t-elle pas d'apparaître comme le regroupement de forces qui, tant qu'elles sont dispersées, sont trop dérisoires pour intervenir dans l'histoire, mais qui, réunies, peuvent encore être efficaces.

A la limite : l'Europe n'est-elle pas autre chose qu'une volonté de puissance ? Si cela était, et si cette volonté de puissance pouvait être justifiée par le devoir de défendre un système de valeurs considérées comme éternelles, le problème de l'Europe serait-il autre chose qu'un plan d'action ?

L'esprit européen

Qu'il me soit permis de seulement poser ces quelques questions.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Lescure et je donne la parole à M. Julien Benda.

M. BENDA : M. Lescure a terminé par des questions auxquelles je crois avoir répondu moi-même dans la dernière partie de mon intervention ici. C'est que la question de l'Europe est une question purement partielle et dont la résolution aurait peut-être même des conséquences fâcheuses pour l'unité du monde si elle devait se traduire par la création d'un particularisme continental européen. Ce serait une chose évidemment très déplorable pour l'union des humains et, comme je le disais l'autre jour, il faut en prendre à parti nos organisateurs, qui nous ont demandé de parler de l'Europe, chose qui est loin d'être suffisante.

Maintenant, pour le fond de l'intervention de M. Lescure, je crois qu'il a fait lui-même la réponse à ce qui serait son objection, lorsqu'il nous a parlé des valeurs irrationnelles de l'homme, et j'ai été loin de m'étonner qu'il ait dit lui-même, par exemple à propos de la croyance à la création de l'homme à l'image de Dieu, qu'elle était, par définition, indémontrable.

Je terminerai encore en insistant sur ce que j'ai dit l'autre jour, sur le fait que cette partie irrationnelle de l'homme, cette partie qui se traduit par sa ferveur religieuse, me paraît très volontiers être la partie la plus précieuse de l'être humain. Mais je ne crois pas que c'est en mettant l'accent sur elle que nous nous ferons une idée des hommes. En d'autres termes, le problème qui consiste à appeler l'attention des humains sur cette partie, la plus élevée peut-être de l'homme, est un problème en soi, et très noble, peut-être le plus noble que l'homme puisse se poser, mais le fait d'unir les humains est un autre problème, et c'est celui pour lequel on nous a conviés. J'ai dit.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Benda. Je donne maintenant la parole à M. Amrouche.

M. AMROUCHE : ^{p.123} Mesdames, Messieurs, après les hommes de science et de grand talent qui ont parlé devant vous, il me semble qu'il y a quelque impertinence de ma part, dans les deux sens du mot, à vous soumettre quelques remarques.

L'esprit européen

Rien ne me qualifierait particulièrement pour le faire, sinon certaine singularité d'origine qui fait de moi un Barbare et un Européen, si j'ose me proclamer Européen devant vous. En vérité, il me semble que j'appartienne à peine au monde moderne, que je me débrouille fort mal dans l'univers mécanisé que l'on confond peut-être un peu trop légèrement avec un monde civilisé. Je suis un Berbère, et mes ascendants directs participent aujourd'hui encore à un ordre très ancien, l'ordre pastoral et patriarcal du temps d'Abraham.

Lorsque j'essaie de définir l'esprit occidental, c'est à l'esprit abrahamique que je pense, c'est à l'ordre patriarcal du pays où je suis né qu'il s'oppose irrésistiblement. Je veux dire que, pour moi, l'esprit occidental n'est pas, comme pour la plupart d'entre vous, un héritage, mais un cadeau, dont je crois savoir assez bien tout le prix, ou mieux encore un objet de conquête passionnante, nécessaire, mais qui ne va pas sans peine, sans combat, et quelquefois sans douleur. Ce qui, pour vous, va de soi, ou devrait aller de soi, ce que l'hérédité, les paysages, la mémoire, les conduites habituelles vous proposent, tout cela qui est en vous, peut-être plus vous-mêmes que vous, pour prendre un mot de Claudel, tout cela il m'a fallu l'apprendre, il me faut l'apprendre chaque jour, le découvrir, le comprendre et le digérer enfin. C'est dire que, lorsque je m'efforce de penser l'esprit européen, je le fais du dedans et du dehors, en sortant sans cesse, sous la poussée de l'instinct, mais y revenant sans cesse sur l'injonction de la raison.

Dans cette gymnastique de l'esprit et de la sensibilité, à quoi je suis bien contraint de m'employer, il n'y a pas que des désavantages. Certes, il est parfois pénible de sentir qu'on chemine sur une frontière indistincte, il est désagréable de s'éprouver soi-même comme un produit d'imitation sociale et spirituelle, mais il advient parfois qu'on ait l'illusion de disposer en permanence du recul nécessaire pour voir les choses dans une plus juste perspective. Je serais donc tenté de vous dire, comme le paysan de La Fontaine : Romains, et vous Sénat, vous n'êtes pas ici pour me juger, et je ne suis pas non plus ici pour juger l'Europe. Je n'entends donc pas ressusciter devant vous le mythe du bon sauvage, de l'homme primitif vivant encore dans un Eden de légende, de ce fils du soleil, dont parlait Rimbaud, mais il me paraît qu'il y a quelque orgueil, pour ne pas dire fatuité, à affirmer, comme l'a fait si fortement Jean Guéhenno, que la seule civilisation digne de ce nom soit européenne. Je ne veux pas en faire le procès, et je sais que la lucidité est précisément une des vertus de l'esprit

L'esprit européen

européen. Mais, si des Européens se réunissent pour prendre une conscience plus claire de ce qu'ils sont, sans doute serait-il bon qu'ils appellassent, et c'est une suggestion pratique que je propose à nos hôtes, il serait bon qu'ils appellassent en témoignage divers représentants de civilisations étrangères. Ne serait-il pas fort instructif pour les Européens de voir leur image réfractée par la p.124 conscience d'un Américain, d'un Sud-Africain, d'un Sénégalais, d'un Egyptien, d'un Hindou, par exemple, ou d'un Russe, si toutefois l'on admet l'existence de constantes affectives et spirituelles spécifiques. L'Europe apprendrait une chose capitale, me semble-t-il, elle s'accoutumerait à se voir comme les non-Européens la voient. Et ceci constitue ma première remarque. Les autres en découlent tout naturellement.

Quand on considère l'Europe d'un regard étranger, elle apparaît comme un pays. Je dis bien : un pays. Un pays chargé de richesses, croulant sous le poids de l'histoire, ruisselant de grâces, sursaturé d'intelligences. Mais ces vertus mêmes semblent comme épuisées par l'excès de leur nombre, et stérilisées par l'extrême conscience qu'en prennent les Européens. Mais quoi, songe-t-on, tant de raffinement dans l'art de vivre, tant d'efforts pour former le goût, pour orner les demeures privées et publiques, tant de subtilité dans les débats d'esprit, pour aboutir à des massacres où le génie de l'Occident a montré tout ce dont il est capable en fait d'inventions, d'organisation méthodique, massacres auprès de quoi ceux dont l'histoire ou la légende ont gardé la mémoire ne sont que des jeux d'enfants !

Jean Guéhenno parlait justement hier de la souillure dont l'Europe doit se purifier. Cette souillure est bien plus profonde et plus dangereuse qu'il ne paraît, car, au regard des peuples simples, l'Europe est chargée d'un péché qui ne sera pas expié de sitôt. Et je me demande même s'il ne semble pas à ces peuples que l'Europe soit moralement disqualifiée. Entendez bien qu'elle ne serait pas condamnée au nom d'un code étranger à l'Europe, mais au nom de sa propre morale et de sa propre pensée, au nom de ce qu'elle enseigne en paroles, mais qu'elle se montre incapable d'appliquer dans ses actes. Et ce serait sans doute encore une victoire de l'Europe que d'être condamnée au nom de ses principes moraux, si précisément ces principes, elle ne les avait appris de l'Asie. De sorte que, dans l'ordre spirituel tout au moins, l'Europe ne peut trouver le salut qu'en se niant elle-même, en donnant la primauté à ses vertus spirituelles qui ne lui appartiennent pas en propre, qui ont été mal greffées sur ce qu'il faut bien

L'esprit européen

appeler sa barbarie originelle. On peut tirer gloire de l'ardeur à transformer le monde qui caractérise l'Occident, selon le mot sacrilège de Goethe : « Au commencement était l'action ». Mais de quoi, je vous prie, cela peut-il servir ? Si les papes se taisent quand se déchaînent les guerres d'extermination, s'ils bénissent les armes, si les poètes, les philosophes, les savants, les hommes d'État s'accordent pour déguiser le crime collectif en héroïsme, si la sainteté en l'homme ne combat que ses propres démons — M. Benda parlait naguère de la trahison des clercs — je me demande, Mesdames et Messieurs, si, au cours de ces débats académiques, nous ne sommes pas occupés à trahir la seule chose que nous puissions servir, je veux dire l'homme ?

Nous trahissons parce que nous ne voyons peut-être pas très bien que nous sommes couverts de sang, et que notre bien le plus précieux, le langage même où nous enfermons nos pensées et nos rêves, le langage qui porte notre lumière et nos ténèbres, et le langage intelligible qui fait ^{p.125} de nous des hommes, est souillé. Oui, les mots les plus purs ont traîné dans le pus et dans la boue du mensonge. Ce que l'Europe doit donner au monde — et tant mieux si, ayant perdu la puissance, il ne lui reste que la force de l'esprit — ce ne sont pas seulement des savants, des penseurs, des ingénieurs, des artistes, elle doit savoir enfin que les hommes ne doivent plus vivre pour avoir des idées, mais penser pour vivre, que toute pensée confinée en elle-même est stérile, que les hommes de pensée ne doivent pas se contenter d'orner la vie de leurs contemporains et de leurs arrière-neveux, mais agir sur le gouvernement du monde. Nous avons besoin de sagesse, et non point seulement d'une sagesse spéculative, mais d'une sagesse militante, contagieuse, passionnée, armée. Car, enfin, ce n'est pas la raison qui jamais unira les hommes, qui leur fera éprouver à chacun d'eux leur appartenance étroite au genre humain tout entier, mais une foi et des passions communes. Si le monde où nous sommes est tragique, c'est parce qu'il nous a donné, jusqu'ici, la preuve de l'impuissance de l'esprit.

L'unité du monde, Mesdames et Messieurs, est un fait, c'est un fait visible, c'est un fait rationnel, et je dirai même que c'est un fait moral. Il existe des styles différents, et même dans la recherche scientifique et dans la construction des automobiles ou des avions, mais il est clair que la méthode des sciences est partout la même, qu'elle a conquis l'univers. Il est clair aussi que les grandes morales, religieuses ou non, sont fondées sur la reconnaissance des mêmes principes. Mais la Loi des membres, dont parle saint Paul, règne

L'esprit européen

souverainement. L'esprit voit, la main agit au rebours de ce que l'esprit lui propose. Tant que la communauté des hommes ne sera qu'un concept vide de tout contenu vivant, tant que l'idée internationale sera une idée, tant qu'elle n'aura pas pris profondément vie dans la chair des hommes, tant qu'il n'y aura pas un instinct international, les empires, les zones d'influence, les douanes qui datent d'une époque archaïque maintiendront sur nous la menace de la destruction. Il faut que le monde devienne une nation. L'homme d'Occident a asservi les forces naturelles, il lui reste à faire la seule conquête qui en vaille la peine, il lui reste à se conquérir lui-même. L'Europe, et particulièrement la France, ont été capables, dans le passé, de créer un type d'homme auquel les hommes civilisés de ce temps s'efforçaient de ressembler. Ce fut le chevalier, ce fut l'honnête homme. Il reste à créer l'honnête homme du XX^e siècle ou du XXI^e, ou du XXIII^e siècle, un homme qui soit capable de penser le monde à son échelle véritable et de se sentir vivre de sa pensée dans le monde. Ce sera peut-être l'honneur de l'Europe que de penser cet homme avant les autres continents. Mais elle n'y parviendra pas en s'enfermant dans sa tradition, dans son orgueil et dans la conscience malheureuse de son abaissement matériel. Elle a peut-être beaucoup à apprendre encore des Barbares, en dépit de ce qu'elle leur a donné, et je pense aux Barbares d'Orient comme aux Barbares d'Extrême-Occident.

La preuve est faite, me semble-t-il, aujourd'hui même, pour les aveugles et pour les sourds, qu'il faut changer le monde, changer l'homme ou disparaître.

LE PRÉSIDENT : p.126 Je remercie M. Amrouche, et je donne maintenant la parole à M. André Rousseaux. Mais auparavant, je donne encore rapidement la parole à M. Guéhenno.

M. GUÉHENNO : M. Amrouche, comme je comprends votre protestation ! Je veux vous dire tout de suite dans quel accord profond je suis avec vous. Je dois dire que, si vous avez cru découvrir en moi un adversaire, c'est donc que j'ai parlé sans clarté hier ; je n'ai à aucun moment dit qu'il n'y avait de civilisation qu'en Europe. Je connais trop bien votre pays, j'y suis allé trop souvent, et je prends trop de plaisir à y aller, et je me souviens avec trop de joie de tel séjour que j'ai fait dans l'oasis de Nephta, par exemple — ce n'est pas pour rien que je me suis promis d'aller à Nephta vivre au moins un mois avant ma mort — pour

L'esprit européen

négliger aujourd'hui la valeur de la civilisation au nom de laquelle vous parlez par exemple.

Je n'ai pas du tout dit qu'il n'y avait de civilisation qu'en Europe. J'ai dit qu'il n'y avait pas de principes politiques d'organisation des sociétés actuellement valables autres que des principes européens ; ce qui n'est pas du tout la même chose. Le problème n'est pas du tout un problème de civilisation morale ou de civilisation intellectuelle, le problème est politique. Dans le plan culturel même vous avez vous-même fait admirablement la preuve que non seulement vous avez appris l'Europe, mais vous l'avez merveilleusement assimilée ; cela du point de vue de la culture. Du point de vue politique, ce qui me frappe, c'est — qu'on ait affaire à des Chinois, qu'on ait affaire à des Japonais, qu'on ait affaire à des Arabes, qu'on ait affaire à quelque peuple du monde que ce soit — que quand il pense à s'organiser politiquement, il assimile nos vertus sans doute, mais aussi tous nos défauts, tous nos vices. Et j'accorde que le nationalisme soit un vice européen, mais vous me pardonnerez, il me semble être assez universellement répandu. Je suis tout à fait certain que nous avons communiqué aux autres peuples quelques-unes de nos vertus. Mais nous leur avons, hélas, passé aussi quelques vices, et j'ai l'impression même que ce qui fait actuellement les difficultés du monde, c'est que vous tenez beaucoup plus à nos vices qu'à nos vertus.

Il y a là quelque chose d'assez fâcheux. Le problème que j'ai posé n'est pas du tout un problème culturel. Encore une fois, il faut regarder les choses en face. La politique est, hélas, notre destin.

Mais, je le répète, je suis tout à fait d'accord avec vous, parce que je n'ai pas manqué, je crois, de distinguer hier entre la pensée de l'Europe et la politique de l'Europe. La pensée de l'Europe, à proprement parler, ne vous a jamais porté dommage, parce que la pensée de l'Europe est un esprit de vérité. Ce qui vous a porté dommage, et vous avez toute raison de vous en plaindre, c'est la politique de l'Europe. Et je crois bien avoir demandé hier qu'enfin l'Europe, précisément privée de la puissance, mette en œuvre sa pauvreté et sa faiblesse. Je crois que c'est exactement ce que vous demandez vous-même. Je dirai que c'est peut-être maintenant que nous allons rendre au monde, que nous avons ^{p.127} la possibilité de rendre au monde tous les services que nous pouvons lui rendre, parce que l'impérialisme européen est fini. C'est maintenant

L'esprit européen

que nous allons pouvoir être honnêtes. C'est maintenant que nous allons pouvoir être purs. C'est maintenant seulement que le principe d'organisation des sociétés européen peut jouer dans sa pureté. Voilà pourquoi il ne me paraît pas que vous ayez tant de raison de vous plaindre de nous.

M. AMROUCHE : je voudrais maintenant dire à M. Guéhenno que j'étais bien sûr que nous étions d'accord, avant même d'avoir parlé, mais ça n'a été qu'une occasion de passionner un peu le débat.

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. André Rousseaux.

M. ANDRÉ ROUSSEAU : Mesdames, Messieurs. Je n'aurai pas grand'peine à être aussi bref que possible, car les quelques réflexions que je voudrais vous proposer viennent maintenant dans la droite ligne du débat, tel qu'il fut engagé, en particulier à la suite de l'admirable conférence que Jean Guéhenno nous a donnée hier soir, et dans la suite, vous allez le voir, des deux interventions qui viennent de se dérouler ici.

Je suis fort heureux, pour ma part, de voir les entretiens se dégager un peu des spéculations et s'établir dans le véritable drame que Jean Guéhenno a évoqué hier soir. Ce drame, on ne nous l'a pas caché, c'est que l'Europe est mourante, que nous nous demandons si son cœur bat encore et qu'il faut que nous retrouvions les conditions de sa vie.

Nous avons entendu des historiens et des philosophes discuter ce qu'elle est, même ce qu'elle a du mal à être. Nous avons cherché le moyen de la faire sortir de sa torpeur, et nous ne sommes pas sûrs peut-être que ces efforts soient couronnés de succès. Ce qui nous paraît être démontré à l'heure actuelle, c'est qu'il n'y a pas d'Europe tant qu'il n'y a pas d'Européens pour la faire. Autrement dit, l'Europe n'est pas un être, elle est une œuvre, et c'est les conditions de cette œuvre qu'il nous faut retrouver, et je crois que nous sommes plusieurs ici à nous y mettre passionnément.

L'Europe est une œuvre. L'œuvre de qui ? L'œuvre de quoi ? Nous dirons qu'elle est l'œuvre des nations qui la composent. Et il y aurait ici, me semble-t-il, à préciser les rapports entre l'Europe et les nations. On nous a montré, non sans véhémence, non sans justesse, je me hâte de le dire, le nationalisme qui

L'esprit européen

est ennemi de l'esprit européen. Nous savons tous, nous savons trop à quel point cet ennemi peut être féroce, car l'histoire la plus récente ne nous l'a pas, malheureusement, laissé ignorer. Mais ce nationalisme générateur d'entreprises tyranniques est autre chose que la vie nationale.

Ici, si je ne craignais de dépasser le temps qui m'est accordé, je glisserais une incidente au sujet de Barrès. On a parlé de Barrès pour le condamner, semble-t-il, de façon péremptoire, dans des termes assez vifs. Eh bien, je proteste. D'abord parce que Barrès est un grand écrivain ^{p.128} français, et il y a autre chose que le nationalisme dans l'œuvre de Barrès, il y a, en particulier, les « Cahiers » dont je ne crains pas de dire que c'est une œuvre très grande. Mais je laisse le cas Barrès de côté.

Je vous ai dit que ce qui me plaît, c'est que nous sommes dans le drame, et que c'est ce drame qu'il s'agit de jouer ensemble. Je reviens au nationalisme dont nous avons tous souffert atrocement. Qu'est-ce qu'il est, ce nationalisme-là ? Il est désir de domination, d'accaparement de la part d'une nation sur la communauté internationale. Il est un mouvement d'égoïsme ou un mouvement d'avarice, ou un mouvement d'orgueil, ou les trois à la fois. Il est le contraire de la contribution de la nation à l'œuvre européenne, contribution qui, en soi-même, est acte d'amour. Je dirai, je vous propose de dire, que l'Europe naît du don que les nations européennes font à leur communauté. Quand on se réfère au XIII^e siècle et à la chrétienté pour y retrouver un modèle d'Europe inégalable, ce ne doit pas être seulement, à mon avis, pour contempler une certaine culture, depuis longtemps abolie, une certaine figure magistrale, je ne le conteste pas, comme celle d'Innocent III. La vérité, à mon avis, est que la chrétienté nous représente la seule œuvre vivante, celle qui vit de la vertu de chaque Etat et de sa charité. Le don de soi que la charité exige est la seule force créatrice, la seule force qui, au delà de chaque homme et de chaque groupe d'hommes, accomplisse l'homme ou le groupe qui s'y adonne, en même temps qu'elle accomplit quelque chose de plus que lui-même, quelque chose qui, si c'est réussi, n'est rien de moins que le salut de tous. Je ne dis pas le bonheur, je dis le salut, ce qui est bien loin d'être la même chose.

Il est très important, je crois, de distinguer les deux mouvements contraires, celui qui a une action communautaire et celui qui a un effet anticommunautaire. Celui-ci, le mouvement anticommunautaire, c'est le mouvement de domination

L'esprit européen

et de tyrannie qui impose ses idées, ses principes, ses commandements. L'autre mouvement, le mouvement communautaire, propose des vérités. Voyez par exemple l'œuvre d'un Descartes, elle n'impose à l'Européen aucune conception : elle lui propose des vérités. Les mêmes vérités, seraient-elles excellentes, si elles ne sont pas proposées par la générosité et dans la liberté, deviennent néfastes et dangereuses. L'exemple de Charlemagne, par exemple, me paraît beaucoup plus discutable qu'à M. Benda. On peut penser que le baptême par force des Saxons a fait à l'Europe plus de mal que de bien. Ce n'était pas le baptême qui était mauvais, c'est l'esprit de domination dans lequel il a été imposé.

Ceci nous permet peut-être de préciser un peu mieux qu'on ne l'a fait la différence pourtant indispensable à établir entre l'unification et l'unité. L'unification est obtenue par cet esprit de domination. C'est une unité forcée, et elle est mauvaise parce qu'elle s'exerce contre la liberté. Même si elle prétend respecter les diversités, son mouvement s'exerce contre les diversités. Aussi, je me refuse absolument à voir, dans l'œuvre de Charlemagne, un exemple d'unité salubre. C'est, à mon avis, tout au contraire, un exemple typique d'unification, non d'unité. L'unité, tout au contraire, est faite du consentement des p.129 diversités qui s'offrent à elle, et c'est ce consentement qui est créateur de l'Europe, parce qu'il est seul à posséder, je viens de vous le dire, un pouvoir créateur. Cette vérité fondamentale, je me disais, l'autre soir à la représentation de *l'Annonce faite à Marie*, qu'elle nous est admirablement représentée dans la scène centrale de cette tragédie. Quand l'enfant de Mara est mort, ce n'est pas la volonté de Mara qui peut lui rendre la vie, ce n'est pas le désir impérieux de Mara, dans son tempérament dominateur : c'est quand l'esprit de soumission est entré en elle que son enfant ressuscite. L'enfant de Mara renaît à la vie grâce à l'immense source d'amour qui est en Violaine et puis aussi grâce à la nécessité d'amour à laquelle Mara consent finalement de s'immoler. Il y a aussi la Grâce, dans cette scène. Et j'ajouterai que l'Europe elle aussi est peut-être une sorte de grâce. Est-ce à dire que l'Europe pour naître ou renaître, et pour vivre, exige la destruction des diversités nationales, comme on n'évite pas d'y arriver si l'on fait leur unification et non pas leur unité ? Eh bien non, ne disons pas destruction. J'aime mieux le mot immolation que je viens de prononcer à propos de Mara, et auquel il faudrait donner une sorte de sens motif. M. Ansermet, en le prononçant l'autre jour, semblait vouloir l'écarter du

L'esprit européen

mouvement par lequel les vertus nationales engendrent l'âme européenne. Je le retiendrai, pour ma part, avec son sens plein, c'est-à-dire comme un acte sacré, ainsi que Jean Lescure l'a très bien indiqué tout à l'heure. Le sacré, c'est la haute et subtile valeur commune qui, née du don de chacun, est le salut de tous, sans que le sacrifice exige aucunement la destruction de l'apport qui y est engagé. C'est au contraire un ennoblissement, un dépassement de valeurs. On passe des données de la nature à une œuvre que l'acte de l'homme, le don de l'homme élève au-dessus de la stricte réussite naturelle. Il y en a un exemple frappant, c'est celui de Ramuz. Ramuz a, d'abord, cru devoir tenter l'unification, se soumettre à l'unification qui lui serait venue d'une obéissance formelle à ce que j'appellerai les règles du langage d'Anatole France, et il a vu qu'il faisait fausse route, et qu'il entraînait dans la voie de l'unité le jour où il a fait don de ses vertus naturelles, de ses vertus personnelles à un art qui élevait ses vertus personnelles et nationales sur le plan universel.

Je voudrais ajouter immédiatement que ce mouvement donateur des vertus nationales me paraît être l'acte essentiel de la vie européenne et ne doit pas être considéré seulement dans les lettres et dans les arts. On a vu dans les diverses patries qui composent l'Europe un don, un sacrifice des patriotes à la liberté de leur nation, un don, un sacrifice qui me paraissent s'inscrire magnifiquement dans ce mouvement que j'essaie de déceler ici. Car, en se battant et en mourant pour son pays, cet homme-là n'a pas servi seulement un égoïsme national, il a donné non seulement son travail, ou son intelligence, ou sa culture, il a donné sa vie même à cette liberté dont nous disons à l'instant qu'elle est la condition de l'élévation commune. Ne craignons pas de le dire, Mesdames et Messieurs, les Européens les plus grands et les plus purs sont là. Nous devons saluer, au nom de l'esprit européen, au nom de l'âme européenne, les héros de la résistance de toutes les nations opprimées, ^{p.130} qui n'ont pas cru détruire leur vie, mais vraiment la sacrifier, en l'immolant à la cause de la justice et de la liberté. Et nous devons saluer ceux qui sont encore appelés à se sacrifier aujourd'hui et demain, car nous savons tous que l'ère des puissances dominatrices n'est pas close. Je sais bien que ce que je dis là dépasse pour finir l'Europe proprement dite et rejoint la profonde remarque de M. Karl Jaspers l'autre jour. Il ne s'agit plus de l'Europe, mais du monde. Mais nous voyons du même coup que l'Europe ainsi entendue est plus que jamais nécessaire au monde. M. de Salis nous a montré en elle un sens intense d'approfondissement

L'esprit européen

de la connaissance, ce qui est tout à fait vrai. Mais il me semble qu'il est encore plus important pour le monde que l'Europe soit ce centre de rayonnement, de don créateur — je reviens toujours à ce mot — que je vous demande d'y voir. C'est de ces centres de force que les civilisations dépendent. L'Égypte, la Grèce, ont eu tour à tour ce pouvoir, l'empire de Perse ne l'a jamais eu. L'Europe l'a eu, et elle l'a encore. La France, au cœur de l'Europe, permettez-moi de le dire, l'a peut-être particulièrement. On l'a vu en tout cas, je crois, en 1940, quand le monde s'est effaré de voir se créer un vide à la place d'un port rayonnant. Il en serait de même, nous en sommes tous sûrs, si la crise de l'Europe devait se consommer en catastrophe. La puissance ne manquerait pas aux grands empires pour se disputer le partage de la planète, mais, pour assumer la succession de l'Europe, il faudrait que l'un d'eux fasse naître dans son sol ce centre de générosités, ce centre de libéralité qui est essentiel, et cela ne se retrouverait certainement pas du jour au lendemain.

Je conclus en disant qu'il nous appartient donc, jusqu'à nouvel ordre, d'entretenir ce foyer. C'est la conclusion même de Jean Guéhenno, hier soir : la vertu ou la mort.

Je vous ai dit de quoi, à mes yeux, la flamme de ce foyer se nourrit : du don de soi, du don de l'homme à l'œuvre, du citoyen à la nation, de la nation à la communauté internationale. C'est un courant de générosité, de charité, d'amour, de courage aussi. L'Europe, il dépend de nous de la maintenir en vie. Je ne crois pas tant qu'elle soit dans nos têtes, je crois qu'elle est dans nos cœurs.

LE PRÉSIDENT : Je remercie M. Rousseaux et donne la parole à M. Jean Guéhenno.

M. GUÉHENNO : Un seul mot : un mot public de repentir. Il m'est arrivé effectivement de rassembler un peu rapidement, hier soir, Barrès et Maurras. Je tiens à bien distinguer entre ces deux hommes. Je serais très ingrat personnellement, littérairement parlant, si je ne confessais que j'ai conscience de devoir personnellement beaucoup à Barrès, si étrange que cela puisse paraître. Il est certaines inflexions, certaines intonations de Barrès qui n'ont jamais cessé de chanter en mon esprit, et je me soupçonne quelquefois d'être à sa suite. Par conséquent, si je l'ai attaqué hier, ce n'est encore que pour des

L'esprit européen

raisons politiques, il faut le dire avec honnêteté. Je déclare p.131 personnellement que la grandeur de Barrès n'était pas une grandeur politique et que ce nationaliste français a servi davantage la France quand il n'était pas nationaliste. La grandeur de Barrès, si singulier que cela puisse paraître de l'affirmer, c'était d'être un déraciné.

LE PRÉSIDENT : Mesdames, Messieurs, je donne la parole à M. Marcel Raymond.

M. RAYMOND : Mesdames et Messieurs, je crains un peu de paraître ouvrir un débat intellectuel. En réalité, il s'agit de tout autre chose. Les remarques que je vous présente se rattachent à ce que M. Merleau-Ponty nous a dit dans notre dernier entretien de certains caractères de l'esprit occidental, c'est-à-dire de l'esprit européen sous sa forme la plus active et la plus virulente.

Je voudrais montrer comment les trois caractères principaux qui nous ont été proposés se sont accusés à l'époque moderne et contemporaine, au point de nous jeter dans la tragédie dont il a été question.

M. Merleau-Ponty a remarqué, en premier lieu, que l'homme de l'Occident, par opposition à celui d'autres civilisations, en particulier de l'Orient, est un homme qui se sépare de la nature. La conscience de l'homme de l'Occident fait de la nature un objet, et non seulement de la nature, mais de l'homme lui-même. L'univers sous le regard de la conscience s'anatomise, s'atomise, le savant aujourd'hui, le savant qui étudie la nature, comment la regarde-t-il ? Il la regarde au microscope, il aperçoit des cellules, et bientôt plus rien d'autre que des cellules. Un savant, aujourd'hui, regarde-t-il les formes des êtres vivants ? Il s'ensuit que l'homme de la conscience ne se sent plus lié à rien, pas même à son être intime. Dans ces conditions, la religion, au sens étymologique, ne peut survivre. Dans un monde profane ou profané, la conscience se sent délaissée, terriblement solitaire, et on le voit dans le *Faust* de Valéry. Il y a là une scène saisissante, elle est intitulée « le Solitaire ». On y voit un être que je ne veux pas définir en deux mots, qui se trouve au faite du monde, dans une solitude lassée. Et alors, je crois que certaines grandes tentations de notre temps s'expliquent de cette manière, par un besoin d'échapper à tout prix à cette solitude, tentation de l'État totalitaire et, en même temps, tentation de l'activité sans terme, sans but, de l'activisme comme fin.

L'esprit européen

Le deuxième caractère que M. Merleau-Ponty a défini, c'est le suivant : L'idée du travail, c'est-à-dire de la productivité, de la transformation de toute chose, la nature n'étant plus pour l'homme qu'une matière première, matière première à livrer à ses machines ; et alors, ici, il y a une chose qui me frappe : la définition que M. Merleau-Ponty nous a donnée ressemble singulièrement à une définition que Paul Valéry a donnée quelque part de l'intellect actif. Paul Valéry l'a défini de la manière suivante : un pouvoir de transformation de toute chose matérielle et mentale. Or, il arrive aujourd'hui que la transformation de choses matérielles se fait à une rapidité phénoménale, au contraire de celle de l'homme. On peut dire, de façon hyperbolique, que bientôt, p.132 pour la machine, il n'y aura plus d'espace, il n'y aura plus de temps. Il n'en est pas de même dans l'ordre des choses mentales. L'homme appartient tout de même à la nature. Il lui faut du temps, pour faire un enfant, pour faire un livre. L'homme ne peut pas échapper à certaines conditions de la vie naturelle, d'où un extraordinaire déséquilibre entre cette transformation toujours accélérée des choses matérielles et cette très lente transformation de l'homme.

D'autre part, je ne veux pas paraître, une fois de plus, entamer le procès de la machine et du machinisme, procès qui a été fait plus d'une fois, et souvent de façon inintelligente et ridicule, mais il y a une chose que je vois très nettement, c'est la faible vertu de la machine quant la formation de l'homme, au moins de nos jours. La machine, je m'empresse de l'ajouter, peut être éducatrice pour l'ingénieur qui l'a construite, pour celui qui la manipule, pour l'ouvrier qui la connaît, mais, pour la plupart des hommes qui se laissent porter par la machine, qui utilisent les produits de la machine, il n'en va pas de même. Ils ne la comprennent pas. Il me semble que ce qui forme l'homme, ce qui contribue à le former, c'est l'acte de l'intelligence qui mesure, qui pense, qui pèse, l'acte de la main qui tâtonne, qui façonne, qui modèle quelque chose. Je pense que ce sont ces actes-là qui méritent d'être appelés actes de création, et que ce sont ces actes-là qui donnent à l'homme de la joie, cette joie au travail dont M. Guéhenno parlait hier si bien dans sa conférence. Et je dirai qu'il me semble, aujourd'hui du moins, que ce qui donne de la joie à l'homme, c'est l'exercice de ses pouvoirs directs, des pouvoirs premiers de l'homme, que j'ai définis très rapidement tout à l'heure. Il se peut que, dans un avenir que nous ne pouvons pas imaginer, les choses changent. Mais il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui, il y a d'une part ce déséquilibre extraordinaire entre ces rythmes de

L'esprit européen

transformation, et d'autre part ce fait que la civilisation à machines est de plus en plus extérieure à l'homme.

Le troisième point, le troisième caractère que M. Merleau-Ponty nous a proposé est celui-ci : un désir des hommes de l'Occident serait de demander à l'Etat de réaliser la liberté de l'homme. Et ici, je serai très bref, parce que tous nos conférenciers, tous ceux qui ont pris ici la parole, ont parlé de cette aspiration à la liberté qui paraît absolument essentielle. Mais, demander à l'Etat de réaliser la liberté de l'homme, il y a assez longtemps qu'on s'y essaie, et il me semble que les échecs ont été jusqu'à présent retentissants. Est-ce que c'est là la bonne voie ? Est-ce que l'homme ne continue pas, aujourd'hui encore, d'éprouver souvent le sentiment de sa liberté en allant contre l'Etat, contre les pouvoirs de l'Etat ? C'est une question que je pose.

Maintenant, je dirai en conclusion ceci : c'est que l'homme de l'Occident, semble-t-il, pour agir sur le monde, le monde devenu tout entier objet, l'homme de l'Occident s'est comme retiré du monde. Je m'empresse d'ajouter qu'il n'y peut pas parvenir, qu'il le voudrait peut-être, mais le monde, qui est pour ainsi dire derrière son dos, le ressaisit toujours. Et j'ajouterai encore, reprenant une formule de Paul Valéry : il semble que le savoir de l'homme, le pouvoir de l'homme ^{p.133} s'oppose à son être. Cet homme de l'Occident croit que pour être, il faut faire, que le moyen d'être est de faire. Il me semble qu'il y a là quelque chose d'extrêmement grave. En d'autres termes, dans l'esprit occidental, tel qu'on peut le voir et le définir, les vertus que j'appellerai tout banalement contemplatives ne tiennent aucune place, ou presque, au profit des vertus actives, et plus encore d'un activisme désorbité qui s'oppose à la contemplation. L'homme qui croit être en faisant, en fabriquant, ne s'interroge plus sur la fin, sur la raison d'être, j'allais dire de son âme, peut-être faut-il dire simplement de la fabrication à laquelle il voue ses forces.

M. MERLEAU-PONTY : Je voudrais juste dire un mot, car je pense que les questions soulevées par l'intervention de M. Raymond se représenteront dans la suite, en particulier après la conférence de M. Lukacs, et j'aimerais beaucoup, à ce moment-là, avoir l'occasion d'expliquer plus en détail ce que j'ai, l'autre jour, indiqué très brièvement.

Ce mot que je veux dire, ce serait celui-ci : que je suis très heureux que M.

L'esprit européen

Marcel Raymond et moi-même adoptions, si vous voulez, les mêmes critères pour caractériser la crise que nous traversons. Mais je voudrais simplement indiquer, à titre provisoire, que ces critères, nous ne les utilisons pas de la même manière. Du fait que, dans son mouvement de cristallisation, la conscience européenne parvient à une crise, M. Raymond conclut qu'il faut revenir au point de départ. Du fait que, dans l'organisation industrielle, l'Europe aboutit également à une crise, M. Raymond conclut qu'il faudrait se replier peut-être sur un mode de travail plus humain, du genre du travail artisanal. Du fait enfin que la liberté ne s'est pas jusqu'ici réalisée, dans l'Etat, M. Raymond serait porté à conclure, je crois, qu'il faut se replier de l'Etat sur la vie personnelle.

Sur ces trois points, sur les trois conclusions qu'il tire, j'avoue que je suis complètement en désaccord avec lui.

C'est simplement ce que je voulais signaler. La consigne générale qu'il donne me paraît être une consigne de repli, repli du savoir objectif sur la religion, du travail industriel sur le travail artisanal, de la vie politique sur la vie personnelle.

Je voulais indiquer qu'une autre solution me paraît être possible qui consisterait non pas à se replier, mais à aller au-delà.

C'est tout ce que je voulais dire.

M. RAYMOND : Je voudrais dire simplement à M. Merleau-Ponty qu'il m'a mal compris, que je n'ai donné aucune consigne et que je sais parfaitement qu'un retour en arrière n'est pas possible. On ne peut pas détruire les machines, on ne peut pas retourner au temps du travail artisanal, on ne peut pas détruire les Etats, etc. J'ai simplement dit à la fin que j'estime qu'une partie du drame que nous vivons vient du fait que l'Européen, l'Occidental, a abandonné les vertus contemplatives.

p.134 Dire cela ne signifie pas qu'il faille retourner dans son village et faire les sabots en lisant la Bible comme au temps des patriarches. Je sais parfaitement que tout cela est impossible, et je pense bien que nous sommes dans une situation intermédiaire et que nous devons aller de l'avant vers quelque chose d'autre. Il s'agit bien de dépasser quelque chose ; mais il est, en premier lieu, indispensable d'apercevoir les vices, si vous voulez, les conséquences très

L'esprit européen

graves de ces mouvements de la pensée que M. Merleau-Ponty a défini l'autre jour fort bien, et dont j'ai essayé de démontrer certaines conséquences, les trajectoires qu'ils dessinent.

M. BENDA : Je voudrais dire un mot relatif à ce qu'a dit M. Marcel Raymond au sujet de la position de Paul Valéry. Si je l'ai bien compris, il constate que, dans l'œuvre de Paul Valéry, on voit d'une part la reconnaissance, la constatation d'une transformation pour ainsi dire fébrile qui ne laisse place à aucun élément statique, dans la vie matérielle, dans le machinisme, dans la transformation des choses qui nous entourent, et, d'autre part, au contraire, la nécessité d'une certaine station, d'une certaine stabilité dans la vie mentale. Il m'apparaît que Valéry nie aussi bien la stabilité de la vie matérielle que celle de la vie mentale, et l'on voit ici des expressions qui ne laissent aucun doute, je crois, à cet égard : Valéry dit, et ces mots ont fait fortune : « L'esprit est le refus indéfini d'être quoi que ce soit. » Ou encore : « Il n'existe pas d'esprit qui soit d'accord avec soi-même ; ce ne serait plus un esprit. » Et encore, cette phrase, qui est très importante : « L'esprit vole de sottise en sottise, comme l'oiseau de branche en branche. »

Eh bien, il m'apparaît que cette position est le contraire de l'intellectualisme, parce que celui-ci consiste précisément pour l'esprit à s'immobiliser dans un état identique à lui-même, ou du moins, pendant un certain temps, à adopter une position définissable. Je me demande, et je crois que vous vous demanderez tous, ce qu'un Einstein ou un Louis de Broglie auraient donné s'ils avaient décidé que leur esprit ne doit jamais être quoi que ce soit, ou qu'il doive voler de branche en branche sans se poser sur aucune. Mais, trêve d'ironie ! La question est beaucoup plus grave, et l'on peut se demander qu'est-ce que c'est alors que cette position. Eh bien, c'est une position qui demande la vénération de l'esprit en soi, par opposition aux réalisations de l'esprit, lesquelles sont tenues, par cette école, pour des déchets de l'esprit. C'est une position mystique ; la mystique de l'esprit. C'est une mystique comme une autre, elle s'oppose à la pensée, à l'intellectualisme qui est au contraire une position pratique, en ce sens qu'il fait état, lui, des résultats de l'activité spirituelle.

Cette position de Paul Valéry pourrait s'appeler l'esprit contre la pensée, et, en cela, Valéry se rapproche énormément du surréalisme, dont l'une des thèses, vous le savez tous, c'est l'esprit sans la raison. Eh bien là encore, sa position

L'esprit européen

s'oppose ridiculement à l'esprit de science qu'on voulait bien attribuer souvent à Valéry, parce que l'esprit de science consiste dans la volonté d'énoncés de la pensée, en ne se souciant ^{p.135} pas du tout de les faire coïncider avec la nature métaphysique de l'esprit.

Ceci nous ramène à notre question, parce que je me demande si cette position purement mystique est de nature à nous servir dans le problème pour lequel nous sommes rassemblés ici. Je vous avoue que je ne le crois pas du tout. Et je dirai plus : la position de Valéry est assez souvent, et vous allez le reconnaître prochainement, quand on vous jouera son drame, du nihilisme. Je crois que le nihilisme n'a pas à être évoqué dans les recherches auxquelles nous nous livrons ici pour le moment. J'ajouterai, et ceci est plus sérieux, que je me demande quelquefois si une littérature dont les deux grands chefs ont été l'un Valéry, docteur du nihilisme, et l'autre Gide, professeur de disponibilité, c'est-à-dire de refus de tout engagement moral, je me demande si une telle littérature n'est pas, dans une certaine mesure, responsable de la déliquescence spirituelle qui a amené, il y a six ans, les malheurs de notre patrie.

M. JEAN WAHL : Je voudrais simplement dire que je pense que nous sommes assez nombreux ici à penser que les noms de Valéry et de Gide sont de grands noms, et qu'ils ne sont nullement responsables des événements qui se sont passés. Valéry a voulu simplement définir l'intelligence dans son exercice, il a fait œuvre de véritable philosophe, et je crois que l'on pourrait examiner du même point de vue le cas de Gide, et ne pas faire retomber sur ces hommes des événements dont ils ne sont pas responsables.

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. Francesco Flora qui parlera en italien, et M. Henri de Ziegler résumera le sens des paroles de M. Flora.

M. FLORA ¹ : Mesdames et Messieurs, je parlerai en italien afin que dans cette salle d'une ville de la Suisse libre qui compte aussi des citoyens de langue italienne, soit entendue un instant la langue de Dante, poète précurseur qui souleva la nécessité d'un Etat universel que, dans son temps, il a appelé

¹ Nous donnons ici le résumé de son intervention.

L'esprit européen

« monarchie universelle », et affirma que, pour les hommes, ce n'est pas le petit pays où ils naissent qui est leur patrie, mais le monde entier, comme pour les poissons de l'océan et pour les oiseaux du ciel.

Je désire profiter de l'occasion que m'a offerte M. Jean Wahl pour éclairer un point essentiel de ma pensée relativement à l'esprit européen. M. Jean Wahl m'a aimablement mis en cause, en m'attribuant une attaque contre Nietzsche. Mais le mot « attaque » est excessif. En étudiant l'esprit anti-européen qui peut sommeiller en tout écrivain, même en ceux d'entre nous qui le plus fermement croient aux vertus positives de l'esprit européen, telles que la clarté de la conscience mentale et le sens de notre responsabilité dans notre œuvre, j'ai dit que nous hésiterions à considérer comme européenne même la captivante figure de p.1136 Nietzsche ; et je voulais dire par là que, dans l'esprit européen, il est impossible d'accueillir le jugement porté par lui contre Socrate, qui est vraiment le fondateur de la clarté méthodique ; et il est impossible également d'accueillir cette partie de l'éthique nietzschéenne qui fait une morale d'esclaves de la morale chrétienne et lui substitue la morale du surhomme et de l'instinct. Et je me suis trouvé plusieurs fois dans le cas de répéter que c'est précisément cette morale du surhomme qui est la morale des esclaves, parce qu'elle est au service de l'instinct et de l'arbitraire.

Mais je reconnais la richesse des germes de vie qui constituent une si grande part de la pensée philosophique de Nietzsche ; je connais sa grande aspiration méditerranéenne, et dans la mesure où il ne contredit pas à la « classicité », qui est ordre et clarté humaine ; dans la mesure où Nietzsche exprime ce qu'il y a en lui de plus profondément libre et humain, je sais qu'il est du nombre de ces penseurs auxquels le monde moderne doit quelques-unes de ses conquêtes les plus décisives.

J'ai tenté d'interpréter positivement l'esprit européen comme esprit du classicisme verbal et moral, l'esprit du vrai humanisme qui a le sens de la sincérité suprême de l'homme, et, en conséquence, de sa véritable liberté. J'en ai suivi le chemin dans la civilisation gréco-romaine, dans le christianisme, dans l'humanisme, dans la langue latine, qui fut la langue universelle de la culture et demeure vivante encore aujourd'hui par la grâce de l'Église de Rome. Je l'ai suivi dans cette civilisation occidentale qui fit sortir les peuples de la préhistoire et fut la synthèse de civilisations précédentes, éparses ou partielles, pliant à la

L'esprit européen

loi les civilisations plus ou moins barbares par cette même vertu par laquelle *Graecia capta ferum victorem capit*.

Ainsi par exemple, la civilisation arabe, qui fut en contact avec l'Europe, qui fut absorbée ou rejetée par l'Europe, par l'effet d'un génie de mesure et de « classicité » qui est spécifiquement propre à l'histoire européenne. Et je n'ai pas voulu nier la contribution qu'à la civilisation européenne, ou plutôt à la civilisation humaine tout entière, ont apportée tous les peuples. Ça aurait été pure sottise. En quelque partie de la terre qu'un homme accomplisse une œuvre de beauté ou de sacrifice, il contribue à l'accroissement de la beauté et de la beauté dans le monde. Mais il est certain qu'aux yeux de qui observe les grandes lignes de l'histoire, l'Europe se présente comme une véritable synthèse de civilisations, réélaborées suivant sa propre mesure classique et le sens d'un rythme d'or qui se retrouve aussi bien dans le Parthénon ou dans la philosophie de Thomas d'Aquin que dans le goût qui paraît dans une architecture populaire ou dans le bon sens des humbles.

J'ai cherché à voir, dans cet esprit européen qui a donné forme aux conceptions de la philosophie, de l'histoire, des arts et des sciences, un résultat historique et un principe mental et moral, lequel réduit à l'humain le sens de l'univers, reconnaît dans l'homme l'auteur responsable de ses œuvres et de sa pensée et lui confère le sentiment de la liberté, avec une connaissance de ce que sont philosophie et science, histoire et art, et, si vous le voulez, de ce qu'est la méthode qui fut p.137 précisément élaborée en cette civilisation occidentale et s'est développée plus qu'ailleurs dans la continuité historique de l'Europe. Il est juste, par conséquent, que cet esprit tire son nom de la vieille Europe.

Mais je sais bien qu'il s'agit de limites très mobiles, très fluides, qui, pour moi, sont des lignes de direction, et non point des barrières. Et il est clair que, dans cette « classicité », qui n'est pas un atlas ou un calendrier, mais un résultat historique et un idéal humain, entre de plein droit toute la « modernité » qui ne contredit pas au principe fondamental de la « classicité », comme conscience et responsabilité de l'homme : y trouvent place la pensée de Bergson, de Croce, de Prano ou un livre tel que *La Trahison des Clercs* ; y trouvent place Einstein et ceux qui l'ont suivi, et Debussy, à la vertu européenne de qui M. Ansermet fit allusion d'une façon si suggestive. Mais un grand remueur de consciences, un grand philosophe et un grand artiste tel que

L'esprit européen

Nietzsche y entre uniquement, et je l'ai dit, par ce qu'il y a de pur dans son aspiration à la liberté de l'homme, non par les pages qui renient la conscience philosophique de la méthode socratique, ou qui renient comme une morale d'esclaves la morale chrétienne, qui est au contraire la liberté sciemment conquise, la seule sincérité de l'homme, celle à quoi l'âme consent.

L'esprit européen s'offre à notre conscience historique comme quelque chose qui, dans l'ordre moral, spéculatif, artistique, social, politique, est actuellement urgent. Et si, avant notre époque, il ne fut pas senti explicitement comme tel, il devient aujourd'hui pour nous un problème historique et une nécessité d'action. Et la plus récente philosophie italienne peut ici trouver la confirmation de l'un de ses principes, suivant lequel toute histoire véritable est histoire contemporaine.

Mais, homme de lettres parmi des hommes de pensée, j'ai voulu rappeler notre mission particulière d'humanistes, qui ne consiste pas en une action directement politique, et sur la politique agit comme une œuvre de clarté et de vérité. Je crois que les hommes voués à l'histoire politique, à la sociologie, aux problèmes de l'économie, etc., devront étudier et divulguer des programmes concrets, la formation d'une fédération européenne qui, dans cette période de la civilisation, me semble nécessaire. Je sais les difficultés gigantesques de cette entreprise, puisqu'il faut empêcher que cette Europe ne se présente comme un bloc qui s'opposerait à d'autres blocs politiques, dans ce jeu dont fatalement résulterait la guerre. Il s'agit de fonder l'Europe comme une province naturelle et historique de la Société universelle. Cela signifie qu'avant tout il la faut construire en nous-mêmes, avec une suprême bonne foi. Il s'agit de fonder une Europe vraiment démocratique, et pour cela la réaliser par la méthode de la liberté, c'est-à-dire du consentement exprimé par les peuples. Une Europe totalitaire ne serait qu'un immense troupeau ou une masse immense mue par la crainte, ou même par la folie, et non pas une province d'hommes conscients de la dignité d'être hommes, possédant en d'autres termes le sentiment de l'humaine liberté.

LE PRÉSIDENT : Je donnerai maintenant la parole à M. Vigorelli.

M. VIGORELLI : ^{p.138} On m'a prié de parler au sujet — je dirai en marge — du discours de M. Francesco Flora. Mais je souhaite alors que mon compatriote me donne l'autorisation de parler de ses thèses plus en *advocatus diaboli* qu'en défenseur.

L'esprit européen

M. Flora jouit d'une admirable rondeur de pensée ; or, la faute n'est ni à lui ni à nous si la pensée actuelle de l'Europe refuse justement la rondeur. Les auteurs classiques, dont M. Flora nous propose une image solennelle, n'étaient pas ronds non plus. En tout cas, aujourd'hui, nous allons y puiser d'autres valeurs qu'une désuète rondeur.

M. Julien Benda nous a proposé son idéal byzantin de « fausse clarté ». Peut-être mon compatriote nous a-t-il proposé également un idéal byzantin (même s'il aime à passer pour classique) de « fausse santé ».

On dit fréquemment que M. Flora est de l'école de M. Croce ; on n'est pas loin de la vérité. Chez nous Croce a été notre père à tous ! Mais Croce a souvent évolué et involué durant ces années. Et maintenant il n'est plus ni la bonne ni la mauvaise conscience de la culture italienne. M. Flora arrive-t-il donc en retard, a-t-il tort de se réclamer des suggestions de Croce, surtout lorsqu'il revient à la théorie crocienne de l'histoire en tant que « pensée logique » ? Peut-être que non. Mais il ne faut pas oublier, à l'honneur d'un maître du prestige de Croce, qu'il a été toujours dur avec ses élèves et qu'en tout cas il ne partageait jamais la rondeur pseudo-apolinienne, si naïve et honnête du reste, de M. Flora.

Car, même dans sa santé, je dirai mieux dans son humanité, Croce a ses poisons. Croce, il est vrai, refuse en bloc la culture et surtout la littérature italienne et européenne contemporaines. Il est allé jusqu'à nier (à ridiculiser) Baudelaire et tout ce tumultueux mais rigoureux discours « de Baudelaire au surréalisme » que Marcel Raymond nous a fidèlement déployé. Mais Croce demeure malgré tout un bon bourgeois de la culture européenne, bourgeois dans le sens que Groethuysen a conféré à ce mot, c'est-à-dire qu'il a bien travaillé et mieux accumulé. Si de nos jours il refuse les auteurs contemporains (il l'a dit il y a quelques mois), c'est pour la seule raison qu'ils ne sont pas les auteurs de son temps. Mais par sa négation même Croce affirme que de Baudelaire à nous quelque chose a changé.

M. Flora, au contraire, ne nie pas en bloc la littérature et la pensée contemporaines. En humaniste généreux, M. Flora, même s'il lui est arrivé de la contester, a fini par accepter cette poésie contemporaine, qu'il englobe toutefois sous le nom de « *poesia pura* ». Il a dit des choses remarquables à propos de Valéry et d'Ungaretti. Dans le discours que nous venons d'écouter, on ne peut pas dire qu'il ait été sourd à certaines invitations de l'esprit contemporain. Mais

L'esprit européen

M. Flora l'a déclaré : il refuse Nietzsche et Freud tout en confondant D'Annunzio et les surréalistes. D'accord, chacun a ses dieux et ses idoles, mais on n'a le droit de dire « non » à Nietzsche ou à Freud que si ce « non » est un non « 1946 », notre « non » à nous. Moi-même, je dis mon « non » à Nietzsche ou à un certain cancer nietzschéen qui reste en nous. Mais je sais quand même qu'au nom de Nietzsche, la pensée contemporaine a dit bien des « oui » à la vérité, à la liberté. Si aujourd'hui on peut dire « non » à Nietzsche ou à Freud, ce p.139 n'est pas en niant les « oui » qu'on a prononcés. On n'a le droit de corriger l'esprit contemporain que si on est quelqu'un d'engagé.

Nietzsche, peut-être, a-t-il été et demeure-t-il notre maladie, mais la santé à laquelle nous désirons parvenir ne peut ignorer qu'elle a passé par une « maladie mortelle ».

Tandis que M. Flora, dans son discours (qui au fond mériterait le vieux titre du *sermone sulla mitologia* de Monti), au-delà de toute maladie nous propose une santé qu'il faut éviter ne fût-ce qu'à cause du langage dans lequel il nous l'impose. Langage crocien ? Pas du tout ! M. Flora parle en cicéronien, tout en s'abandonnant à une ordonnance floréale d'images et de mots puisqu'il a besoin de broder ses pensées. Personne ne contesterait à M. Flora son style, et moi non plus, s'il ne nous arrivait de lire dans ce style tout un préambule à une théorie de la vie et de l'art justifiée à la lumière d'un classicisme conventionnel. Pour M. Flora, le classicisme — qu'il identifie ou presque avec l'« esprit européen » — n'est au fond qu'une solution de « forme ». Dans sa conférence, il a dit quelque part : « L'esprit européen, c'est-à-dire l'esprit de la classicité verbale et morale ». Et ailleurs il veut arriver à marier « romantisme et classicisme, philologie et histoire, mécanique et orphisme ». Il revient souvent à l'appel d'un esprit « orphique », non pas dans le sens de Rilke ou de Kassner, mais plutôt d'un orphisme attardé de la Renaissance. Voilà où son esprit voltige : il est resté à une image fixe d'une certaine Renaissance ni classique ni chrétienne (et qui aimerait être une sorte de contamination « polyphylienne » de l'une et de l'autre). Or, cette Renaissance-là, je la dirai verbale, mais d'un verbal qui refuse d'être incarné, c'est justement l'emblème d'un humanisme ambigu et stérile qui, disons-le, n'avait à vrai dire que le dessein libertin de refuser les valeurs chrétiennes. L'Europe au contraire est née d'une conjugaison des valeurs classiques et des valeurs chrétiennes.

L'esprit européen

M. Flora dit « non » à la culture contemporaine, au nom de son humanisme « orphique », qui n'est ni gréco-romain, ni surtout chrétien, et plutôt pythagoricien que platonicien. En pleine bonne foi de clerc qui n'a jamais trahi, il lui arrive de dire « non » à cet « esprit européen », que pourtant il a toujours servi dans sa conduite de citoyen d'un pays qui l'avait desservi. Il dit « non » à la culture contemporaine, à l'homme, à l'Européen de ces jours tragiques, car au lieu de lui proposer la vie et la culture à la mesure de l'homme, il ne cesse de la lui imposer à la mesure d'Orphée.

Je dis Orphée non pas pour céder à un jeu de mots en marge de l'orphisme de M. Flora, mais pour dire ouvertement qu'il oppose un mythe, quel qu'il soit, au Christ. C'est pour cette opposition qu'il va jusqu'à affirmer que « l'homme n'est jamais seul, car il ne peut s'évader de l'univers ». Et il ajoute : « dire que l'homme est seul, voilà une métaphore ». On dirait là une protestation optimiste. Et M. Flora du reste n'a d'autre angoisse que de nous sauver de nos angoisses. Les inquiétudes morbides, même pour nous, sont finies. Pour reprendre le titre du dernier livre de notre ami Robert Aron, les hommes de bonne volonté sont en train de faire chacun son « retour à l'éternel », mais même le syncrétisme ^{p.140} qu'Aron veut bien solliciter entre « le plus antique et le plus neuf, la foi primitive des hommes et la science trop évoluée » n'est pas une *contaminatio*, mais encore et toujours un choix et une liberté.

L'humanisme de M. Flora n'est qu'un primarisme où la vie pactise avec la poésie, et vice versa. L'humanisme européen, au contraire, appelle les choses de son vrai nom, il appelle vie la vie, poésie la poésie.

La culture italienne de nos jours, la littérature, la poésie, le roman, l'essai, n'ont aucun commerce avec l'humanisme verbal de M. Flora. Malgré le fascisme qu'au fond elle n'a jamais servi, elle est restée ouverte à l'Europe. Je ne dirai pas si elle est en bonne ou en mauvaise santé. Ce que je puis dire c'est qu'elle refuse d'être en fausse santé. La « fausse santé », je le dis surtout pour ma patrie, c'est toujours le fascisme et la rhétorique dictatoriale.

LE PRÉSIDENT : Je pense, Mesdames et Messieurs, que, pour l'heureuse continuation de nos débats, il serait nécessaire que les interventions soient d'un ton peut-être moins directement — comment dirai-je ? — agressif.

Je donnerai maintenant la parole à M. Spender qui parlera en anglais. et M.

L'esprit européen

Jean Wahl voudra bien ensuite résumer les paroles de M. Spender.

M. SPENDER : Je fais mes excuses à M. Benda si j'interromps l'universalité de la langue française ¹.

Le point le plus important de la discussion, je l'ai trouvé dans la distinction qui a été faite entre les attitudes scientifique et poétique de l'esprit. L'attitude scientifique est une attitude de mesure de notre connaissance et de notre ignorance. L'attitude poétique est une expérience des limites aussi de notre connaissance et de notre ignorance. La poésie est quelque chose de parfaitement précis, assuré. C'est une mesure précise de nos attitudes en face de l'universel, mais l'attitude de l'homme en face de l'universel est particulièrement l'émotion.

M. Benda a semblé mettre au second plan, ou passer sous silence, l'importance de l'émotion comme moyen de connaissance. En tout cas, nos émotions existent et cela a été une grande faute du monde moderne de les mettre au second plan. On voit les effets d'une discipline purement scientifique, soit dans les armements, soit dans les camps de concentration. Et c'est parce que nous avons été plus des travailleurs scientifiques que des poètes et des hommes émotionnels que ces choses horribles se sont passées. Si nous ne tenons pas compte des émotions, il y aura des travailleurs scientifiques, mais qui resteront à un niveau presque infantile. C'est cela le danger de l'Europe d'aujourd'hui. Il faut toujours se placer au moment où nous existons, et, dans ce moment, prêter attention à l'émotion et à la souffrance, et aux aspirations même. C'est à l'intérieur de ces dix années qui vont suivre, et pour ces dix années, qu'il faut réfléchir et concentrer l'expérience des siècles.

^{p.141} Or, il y a en ce moment une souffrance immense au-delà de ces montagnes et dans l'Europe de l'Est. C'est à cette souffrance qu'il faut faire attention avant tout, plutôt qu'à la pensée des divisions qui nous viennent du passé. Nous ne pouvons rien fonder, en ce moment, sur des méthodes scientifiques. En termes scientifiques, l'Europe est perdue. En termes poétiques, et par un grand acte d'imagination, l'Europe peut continuer à vivre, et même, en un sens, renaître.

¹ Phrase prononcée en français. Ensuite, M. Spender s'exprime en anglais. Nous donnons ici le résumé de son intervention.

L'esprit européen

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, M. Benda a la parole.

M. BENDA : M. le Président disait tout à l'heure, aux applaudissements de l'assemblée, qu'il invitait les orateurs à faire moins preuve d'agressivité personnelle, et il y a quelque chose qui, pourtant, doit contredire les applaudissements dont il était l'objet en parlant ainsi, c'est que chaque fois qu'un orateur se livre à des agressions personnelles, il est généralement couvert d'applaudissements. C'est en contradiction avec lui-même.

Vous avez acclamé d'approbation notre controversiste M. Spender, quand il a dit, non sans ironie, qu'il me demandait pardon de ne pas reconnaître l'universalité de la langue française. Je crois qu'il a oublié ceci, c'est que, dans ma conférence, j'avais dit que j'étais tout prêt à m'incliner si on m'en proposait une autre. Je ne crois pas d'ailleurs que son développement ait consisté à nous démontrer que la langue anglaise était plus apte à ces fonctions. Mais encore une fois, si tel était le cas, je m'inclinerais. Ce serait par un grand referendum qu'on pourrait le savoir, et j'ai l'idée que ce referendum conclurait plutôt en faveur du français.

Maintenant, M. Spender me fait dire — mais j'en ai une certaine habitude — des choses beaucoup plus outrées que je ne les ai dites. Il ne s'agissait pas du tout de nier que l'émotion existe en face de l'activité scientifique. Et je vais même plus loin. On peut même ajouter que c'est elle — je l'ai déjà dit plusieurs fois — qui est la partie la plus précieuse de l'être humain. Il s'agit simplement de savoir si c'est sur elle qu'il faut mettre l'accent dans l'enseignement qu'on donnera pour obtenir l'unité des humains. Et de même quand on parle des méfaits de la science, il ne faudrait pas confondre, et cette confusion est constante, et je la trouve un peu grosse, la science et l'utilisation qu'il plaît aux humains de faire de la science. La science n'est pas responsable. Parce qu'alors, on va se trouver très coupable d'avoir par exemple isolé la morphine ou l'alcool dont certaines gens font très mauvais usage. La science n'est pas du tout responsable du mauvais usage qu'en ont fait les humains.

Maintenant, si le Président veut bien m'accorder quelques instants, je voudrais répondre en deux mots à l'intervention qu'a faite M. Merleau-Ponty, et revenir sur l'expression qu'a reprise avec une très visible approbation M. de Salis. On m'a reproché de proposer aux Européens une Europe qui comporterait pour eux une

L'esprit européen

représentation de l'Europe, une idée de l'Europe, alors que mes réfutateurs entendaient au contraire considérer l'Europe en acte. Eh bien, il n'y a pour moi, entre l'idée acte et l'idée représentation, aucune opposition nécessaire, vu qu'un organisme ^{p.142} qui travaille à sa formation peut fort bien avoir en même temps la représentation de ce travail, de cet acte. C'est la représentation de sa formation.

Mais l'idée de mes controversistes est tout autre chose. Et si elle n'était pas autre chose, elle ne s'opposerait pas à moi, parce que je dirais la même chose. La position de mes controversistes est celle-ci. Pour eux, représentation implique automatiquement l'idée de chose fixe, de chose immobile, de chose statique. Et ils entendent envisager une Europe qui, étant en actes, étant en formation, ignorerait toute représentation. Cela est très grave, parce que nous allons alors tomber sur la préconisation du devenir historique aveugle, inconscient, anti-intellectuel, et c'est la thèse formelle de ce qu'on appelle aujourd'hui la dialectique matérialiste, et d'autre part nous souscrivons à l'idée que le « Connais-toi toi-même » est une maxime laide et pernicieuse puisque la chenille qui s'appliquerait consciemment à se bien connaître ne réussirait jamais à devenir papillon. Au fond, cela revient tout simplement à dire : « Pour atteindre un but, ne sache jamais ce que tu fais ! » Eh bien, Mesdames et Messieurs, ce n'est pas avec cette conception d'une soumission à une action transcendante à notre volonté que nous ferons l'Europe. Je vous ferai remarquer d'ailleurs que cette position, ceux qui l'adoptent ne s'en doutent pas toujours, est très cousine de celle qui consiste à dire : « Remettons-nous en à Dieu, Lui qui sait ce qu'il fait. » Nous ferons l'Europe si, tout en travaillant à sa formation, nous avons l'idée de cette formation et nous dirigeons cette formation. Nous la ferons en lui enseignant à prendre pour devise le mot du grand poète anglais Kipling, dont la nation a singulièrement montré qu'elle n'admet pas de se soumettre au destin de la Providence, et ce mot est celui-ci, et il a inspiré ceux qui nous ont rassemblés ici : L'homme est maître de son destin.

LE PRÉSIDENT : Je remercie les orateurs qui ont pris la parole, et je déclare le deuxième entretien terminé.

@

DENIS DE ROUGEMONT ¹

@

^{p.143} On m'a prié de vous parler ce soir d'une Europe à laquelle je reviens après six ans d'absence, et certains événements. L'émotion de pareils revoirs rend souvent malaisé l'échange de la parole, mais donne aussi parfois, au tout premier regard, une lucidité sans recours.

Vous prenez cette amie dans vos bras, vous ne trouvez à dire que des phrases banales : « Viens ici qu'on se voie un peu. Eh bien ! tu n'as pas trop changé ! » Mais d'un coup d'œil, vous avez lu toute son histoire.

Ainsi j'ai retrouvé l'Europe. Sur son visage et dans son expression certains traits accusés et tendus, mais aussi une certaine anxiété, peut-être une lassitude, semblaient dire : « Me voilà, c'est ainsi, tu devais t'y attendre, compte mes rides, et si tu veux m'aimer, regarde bien d'abord qui je suis devenue ! »

Ensuite on se promène, on dit : « Où en es-tu ? qui vois-tu ? quels sont tes soucis ? » Et puis, après ce petit tour d'horizon, on s'arrête et l'on demande d'un autre ton : « Et maintenant, quels sont tes projets ? »

Je ne saurais échapper ce soir à l'emprise de ce rituel des retours et de l'amitié, le moins variable et le plus naturel. Je vais donc regarder notre Europe et j'éviterai de faire du sentiment ^{p.144}

¹ Conférence du 8 septembre 1946.

L'esprit européen

puisque aussi bien tout se passe en public, puis j'essaierai de mesurer sa situation nouvelle dans le monde. Enfin, j'ai hâte de lui demander : « Et maintenant, qu'allons-nous faire ensemble ? »

*

L'Europe a mauvaise mine, il faut l'avouer. Avant même que l'on puisse détailler tous ses traits, on en reçoit une impression d'ensemble que je traduirai par ces mots : on dirait, à la voir, qu'elle a perdu la guerre.

Militairement, Hitler et ses séides ont été battus et sont morts, mais dans la lutte, ils ont marqué leurs adversaires d'une empreinte qui vaut une victoire. C'était fatal ! Imaginez deux hommes qui se disputent : l'un est une brute, et son point de vue, c'est que la brutalité doit toujours triompher ; l'autre est un parfait gentleman qui croit que les bonnes manières viendront à bout de tout. Mais, si la brute se jette soudain sur lui, dans le corps à corps qui s'ensuit, vous ne distinguez plus deux points de vue, mais seulement deux lutteurs étreints par une seule et même rage physique. Maintenant le gagnant se relève : il se trouve que c'est notre gentleman de tout à l'heure, mais le voilà méconnaissable, le visage tuméfié, les vêtements en désordre. Physiquement la brute a perdu, mais la brutalité a triomphé. La brute a donc imposé son point de vue.

Ainsi d'Hitler et de l'Europe démocratique. Ce ne sont pas seulement les ruines et les désordres matériels qui marquent le passage du Führer. La lutte contre les forces qu'il incarnait devant nous a réveillé ces forces parmi nous.

L'Europe a été façonnée par le judéo-christianisme, par la notion grecque d'individu, par le droit romain, par le culte de la

L'esprit européen

vérité objective, et malgré le nationalisme. Hitler représentait exactement, et point par point, le refus et la destruction de tous ces éléments — l'anti-Europe. Qu'était-il en effet pour ceux qui le combattaient ? La rage antichrétienne, la rage antisémite, la rage nationaliste et policière, la négation du droit et des droits de la personne, une conception de l'homme réduit au partisan, une technique du mensonge et de la délation, les élites asservies à la louange du chef, la politisation totale de l'existence. Hitler battu, son corps brûlé dans le pétrole, que reste-t-il ? A peu près tout cela — moins Hitler. Mais tout cela qui était chez les « nazis », chez les méchants, en face de nous, ressurgit aujourd'hui chez nous et dans nos mœurs — avec moins de virulence, peut-être, c'est-à-dire d'une manière moins avouée, non moins dangereuse.

La guerre n'a pas arrêté, loin de là, les progrès de la déchristianisation de l'Europe. Commencée parmi les élites, au XVIII^e siècle, avec l'attaque des rationalistes, poursuivie par les polémiques de Feuerbach, d'Engels puis de Nietzsche, pratiquement appuyée dans le même temps et dans des masses élargies par les effets du capitalisme et par l'esprit bourgeois que tous ces philosophes, cependant, combattaient, passée dans notre siècle à l'action politique au lendemain de la révolution russe, puis sous le régime hitlérien, elle se révèle enfin dans toute son étendue réelle, sous nos yeux. On doit considérer comme liquidée, au sens le plus récent de ce terme, l'illusion d'une chrétienté identifiable au concept de l'Europe, *Die Christenheit oder Europa*, selon le titre du fameux essai de Novalis. Les masses comme les élites échappent aux Eglises. Elles ne croient plus qu'en l'ici-bas, qu'en cette vie-ci, qu'en un bonheur cinématographique, ou qu'en une justice instaurée par l'inquisition policière, la dictature

L'esprit européen

d'étiquette populaire, les liquidations collectives calculées sur la base de statistiques d'Etat.

Cependant, à peine libérées des dogmes religieux, ces masses et ces élites n'ont rien de plus pressé que de s'asservir aux dogmes d'un parti. Tout ce qu'a perdu la religion, c'est la politique qui le gagne. Admirable libération ! Insistons fortement sur ce trait : le fanatisme d'aujourd'hui n'est plus religieux, mais politique. L'idée de « la fin justifie les moyens » n'est plus jésuite, mais léniniste, mais fasciste. L'hypocrisie aussi a changé de camp. Tartuffe n'est plus dévot comme jadis, il n'est plus même de droite comme hier, il est de gauche, ou » dans la ligne », il se range au nouveau conformisme.

Dans telles grandes capitales d'Europe, on voit des écrivains et des savants donner des gages d'apparente loyauté au parti le plus menaçant, comme autrefois Descartes en donnait à l'Eglise, afin de s'éviter, disent-ils, les pires ennuis. Si ces abus vous font ^{p.146} élever la voix, partout l'on vous chuchote un conseil de prudence. Certes, le conformisme en soi n'est pas nouveau, même chez les intellectuels. Ce qui est nouveau, c'est de le voir pratiqué précisément par ceux de l'avant-garde ou qui se donnent pour tels en politique. Ce qui est nouveau, c'est de le voir défendu par ceux-là mêmes dont la fonction serait de l'attaquer, d'où qu'il vienne. Mais ces lâchetés intellectuelles se parent des noms d'amour du peuple, de discipline révolutionnaire, d'antifascisme, en sorte qu'à les dénoncer, au seul nom de la bonne foi ou de la véracité, on prend l'air d'attaquer la cause des prolétaires, et tout essai de critique libre se voit taxer de réaction. Cette mauvaise foi brutale en service commandé est un nouveau succès de l'esprit totalitaire qui n'a eu qu'à changer d'étiquette pour occuper, sans coup férir,

L'esprit européen

d'importantes sections de nos élites.

D'autres symptômes d'un mal profond, dont l'hitlérisme fut la première crise ou le premier abcès de fixation, se révèlent à l'observateur de l'Europe d'après guerre. J'en mentionnerai quelques-uns rapidement.

La *Résistance européenne*, admirable sursaut d'une liberté blessée qui se défendait, mais aussi d'un espoir exigeant qui attaquait, est en train d'avorter sous nos yeux, et pas un résistant ne me contredira. Des habitudes prises dans la lutte clandestine, ce sont les pires qui se perpétuent, non les meilleures : le mensonge et non pas le témoignage au risque de sa vie ; le marché noir et non l'entraide communautaire ; la dénonciation partisane, non pas le régime d'union sacrée. Autant de succès remportés par l'esprit du vaincu sur celui des vainqueurs.

L'*antisémitisme* fait rage jusque dans les provinces où, depuis le moyen âge, on avait oublié qu'il y eût un problème juif. Tout se passe comme si l'écrasement du foyer même de ce mal infernal n'avait eu pour effet que d'en faire rejaillir de tous côtés les étincelles.

Le *nationalisme* fait rage, cette maladie romantique de l'Europe. Lui seul, sous le couvert de je ne sais quels prétextes parés du nom de tradition, en réalité villageois et naïvement machiavéliques, entretient parmi nous la méfiance, des rancunes séculaires, ^{p.147} d'absurdes vanités locales, maintient encore des barrières de visas, d'exorbitants tarifs douaniers, des censures plus ou moins avouées, et de ruineux budgets de défense nationale. Un pays qui ne peut pas vêtir ses déportés trouve encore le moyen de faire des uniformes et discute la couleur des

L'esprit européen

parements, cependant que la bombe atomique, à Bikini, vient de changer en une seconde la couleur même de l'océan.

Et non seulement l'idée d'une guerre prochaine, mais l'idée d'une révolution à main armée se voit acceptée comme fatale, se voit nourrie de nos passivités.

Voilà ce qu'on nous prépare à droite comme à gauche, avec cette minutie sourde et aveugle aux indications du réel qu'apportent à leurs petites occupations les aliénés.

Si l'on se bat en Europe demain, ce sera au nom de la démocratie contre le peuple, au nom du peuple contre les libertés, j'entends au nom de la dictature du prolétariat contre la liberté du capital, c'est-à-dire au nom d'une confusion contre une autre confusion, d'une superstition contre un mythe, de quelques scélérats déclarés infaillibles contre un groupe d'autres scélérats qui se disent de bonne volonté !

Pendant ce temps que font les élites ? J'entends les hommes dont la fonction serait de dénoncer ces maux, d'en rechercher les causes, et d'en inventer les remèdes ? Leur voix ne porte guère, tant qu'elle n'emprunte pas les haut-parleurs contrôlés par l'Etat ou par le parti au pouvoir, qui sont la radio et la presse. Seuls ces moyens sont à l'échelle des masses. Mais se faire écouter par ces moyens, c'est aussi n'être plus entendu, car il s'agit de s'adapter, de se « mettre au pas » spontanément, au point que rien ne passe plus de ce qu'on avait à dire.

Devant cette impuissance pratique à inscrire leurs pensées dans des actes, beaucoup d'intellectuels s'inscrivent dans un parti et c'est là ce qu'ils appellent s'engager. Mais c'est en fait, pour la plupart d'entre eux, une démission de la pensée, un alibi. Pour

L'esprit européen

qu'une pensée soit efficace et douée d'une vertu agissante, il ne suffit pas que le penseur s'achète une étiquette ou un insigne. Et cependant, s'il se tient seul dans l'intégrité de l'esprit, il fera figure ^{p.148} de déserteur... Ainsi privés de guides spirituels, les jeunes gens qui ne se contentent pas de cultiver le sens de l'absurde cherchent des chefs qui leur commandent d'agir et de réussir n'importe quoi. Le « Führerprinzip » n'est pas mort avec celui qui lui donna son nom. Il se cherche, il se trouve d'autres « chefs bien-aimés »... Et là encore, l'esprit totalitaire marque des points.

Tous ces maux et tant d'impuissance à y parer n'ont pas manqué de provoquer dans les élites demeurées libérales une crise de pessimisme et de mauvaise conscience. Il semble que *l'idée de décadence*, acclimatée avant la guerre par des penseurs aussi divers que Spengler, Valéry et Huizinga, se soit généralement substituée dans nos esprits à l'idée de progrès automatique. Née d'analyses et de pressentiments de nos défaillances internes, elle se voit confirmée et comme objectivée par la rapide élévation de deux empires extra-européens. *Ce sont eux qui ont gagné la guerre, et non pas nous. Ce sont eux qui ont repris en charge le Progrès et la foi au progrès.* Et nous restons avec l'héritage d'une défaite, notre conscience inquiète et fatiguée, notre scepticisme lucide...

*

Il se peut que le portrait de l'Europe que je viens d'esquisser devant vous pêche par excès de pessimisme, et que plusieurs des rides que j'ai cru distinguer sur le visage spirituel du continent — je ne dis rien de son visage physique — ne trahissent qu'une fatigue temporaire. Je n'ignore pas que l'autodénigrement, chez nous autres Européens, se confond trop souvent avec le sens

L'esprit européen

critique. Je n'ignore pas que l'indignation morale est un genre littéraire, dont la rhétorique fort ancienne peut entraîner à l'injustice. Et qu'enfin, vis-à-vis des êtres que l'on aime, il arrive qu'on manque d'indulgence... Faisons la part de ces travers ou de ces exagérations. Il reste cependant un fait qui ne dépend à aucun degré de nos estimations ou jugements subjectifs : c'est que la situation de l'Europe dans le monde s'est modifiée, qu'elle s'est même *totalelement renversée* depuis l'automne de 1939.

Avant cette guerre, le nom d'Europe évoquait un foyer intense dont le rayonnement s'élargissait sur tous les autres continents. p.149 L'Europe nous semblait donc plus grande qu'elle n'était. D'où l'effet de choc que produisit dans nos esprits, au lendemain de l'autre guerre, la phrase fameuse de Valéry sur l'Europe « petit cap de l'Asie ». Aujourd'hui l'Europe vue d'Amérique, et j'imagine aussi vue de Russie, paraît plus petite que nature : physiquement resserrée entre deux grands empires dont les ombres immenses s'affrontent au-dessus d'elle, rongée et ruinée sur ses bords, moralement refermée sur elle-même. Il y a plus. Nous voyons l'Europe comme vidée, au profit de ces deux empires, de certaines ambitions, de certains rêves et de certaines croyances apparus sur son sol, et qui semblaient parfois définir son génie. Notre rêve du progrès par exemple — j'y faisais allusion tout à l'heure — semble avoir évacué l'Europe pour émigrer vers l'Amérique et la Russie. C'est une notion qui s'étiole chez nous d'autant plus vite qu'elle grandit mieux ailleurs, chez les voisins où elle s'est transplantée. Et tout se passe comme si l'excès où ils la portent et l'abus qu'ils nous semblent en faire nous dégoûtaient de son usage normal.

Ainsi de bien d'autres notions ou de bien d'autres mythes engendrés par nos œuvres.

L'esprit européen

Ainsi de nos techniques industrielles, de nos machines, et de nos armes. Pendant des siècles d'expansion irrésistible, impérialiste ou généreuse, l'Europe a diffusé sur la planète, sans distinction, ses découvertes et ses utopies, les secrets mêmes de sa puissance, et les germes de ses maladies. Et tout cela sur des terres plus fertiles, ou peut-être moins surveillées, a grandi hors de toutes proportions et nous apparaît aujourd'hui étrange, inhumain, menaçant. Ces notions et ces mythes qui nous reviennent d'outre-Atlantique ou d'outre-Oder, nous refusons d'y reconnaître nos enfants. Leur exil en a fait des monstres à nos yeux.

Pourtant le capitalisme industriel et le libéralisme politique, qui ont fait fortune en Amérique, venaient d'Europe ; comme en venaient le matérialisme dialectique, la technique révolutionnaire, et l'idée d'une justice sociale établie par la force aux dépens de la coutume, qui triomphent dans l'empire des Soviets. Comme aussi le respect de la science appliquée qui régit dans ces deux pays l'éducation de l'enfant et l'eugénique, l'alimentation, le logement, p.150 et jusqu'à la morale, autrefois religieuse. Tout vient d'Europe, tout cela fut nôtre à l'origine.

Mais alors, comment et pourquoi ces créations européennes n'ont-elles pas connu en Europe leur plein succès ? Et comment et pourquoi, hors d'Europe, ont-elles subi cette croissance gigantesque ? Pourquoi n'ont-elles produit chez nous ni tout leur bien, ni tout leur mal ?

C'est qu'en Europe, elles se trouvaient toujours en *état de composition*, tandis qu'ailleurs, pour le bien et le mal, elles se sont déployées sans frein ni contre-poids.

L'esprit européen

Le capitalisme, chez nous, n'a jamais pu donner son plein, parce qu'il était sans cesse bridé et contrarié par le nationalisme, par les guerres, et par tous les barrages de douanes ou de coutumes que l'Amérique ne connaît pas. Et de même le progrès social s'est vu bridé et contrarié par la tyrannie de l'argent, dont la Russie nouvelle s'est libérée. Mais en même temps, le capitalisme et l'étatisme n'ont pas atteint chez nous leurs pires excès, parce qu'ils se trouvaient constamment retenus par des forces adverses, critiqués et remis en question soit au nom d'un passé encore vivant, soit au nom d'utopies plus virulentes. Cet *état de complexité, d'intrications et de contradictions, définit l'équilibre humain qu'on nomme Europe*. Il conditionne aussi notre culture. Et nous allons voir qu'il traduit, et parfois aussi qu'il trahit, la conception européenne de l'homme.

Toute la question est de savoir si nous saurons maintenir cet équilibre malgré l'attraction formidable qu'exercent sur nous, par leur masse, le colosse russe et le colosse américain, et malgré toutes les tentations que représentent leurs succès littéralement démesurés. Essayons d'évaluer nos chances, dans l'état de résistance morale diminuée où vient de nous laisser la guerre d'Hitler.

Ces chances paraissent très faibles en vérité. L'Europe a dominé le monde pendant des siècles par sa *culture* d'abord, dès le moyen âge, par sa *curiosité* et son *commerce* à l'époque des grandes découvertes, par ses *armes* et son *art de la guerre* mis au service tantôt de la rapacité de telle nation ou de tel prince, tantôt d'*idéaux contagieux* ; enfin par ses *machines* et par ses *capitaux*.

p.151 Mais voici que l'Amérique et la Russie viennent de lui ravir coup sur coup les *machines* et les *capitaux*, les *idéaux contagieux*

L'esprit européen

et les *armes*, le *grand commerce* et jusqu'à la *curiosité* de la planète ! Tout cela dans l'espace de trente ans, et sans retour possible, à vues humaines. Que nous reste-t-il donc en propre ? Un monopole unique : celui de la *culture* au sens le plus large du terme, c'est-à-dire : une mesure de l'homme, un principe de critique permanente, un certain équilibre humain résultant de tensions innombrables. Cela, on nous le laisse encore, et à vrai dire, c'est le plus difficile à prendre ! Mais c'est aussi le plus difficile à maintenir en état d'efficacité.

Or, il s'en faut de beaucoup que les Européens soient unanimes à tenir activement le parti de cette Europe, de ses complexités vitales, de sa culture. Une analyse sociologique assez grossière suffit à révéler dans tout le continent une sorte de clivage et un double tropisme. Les masses industrielles, dans leur partie active, regardent vers la Russie, et les grands hommes d'affaires regardent vers l'Amérique. A tort ou à raison — je n'en juge pas ici — ils s'imaginent que ces pays réalisent mieux que leur nation ce qu'ils attendent eux-mêmes de la vie. Ainsi, ce ne sont pas seulement les idéaux de progrès collectiviste ou de progrès capitaliste qui ont quitté notre continent, mais à leur suite les espoirs et les rêves des plus actifs d'entre nous ont *émigré*. La bourgeoisie, dans son ensemble, se contente d'un double refus de la Russie et de l'Amérique, se résigne à la décadence, ou la déplore mais sans faire mieux. Je ne vois plus, pour tenir vitalement aux conceptions et aux coutumes européennes, que deux classes par ailleurs tout opposées : les *intellectuels non embrigadés* d'une part, les *provinciaux et campagnards* de l'autre. C'est-à-dire les esprits les plus libérés, et les plus attachés aux préjugés locaux ; les subversifs et les conservateurs par profession ou position.

L'esprit européen

Telle est, en gros, notre situation. Une Europe démoralisée par sa victoire douteuse sur Hitler, rétrécie et coincée entre deux grands empires, dépossédée par eux de presque tous ses monopoles et moyens de puissance, vidée de rêves et divisée non seulement par l'esprit de faction, mais parce que beaucoup de ses habitants espèrent ailleurs, et dans deux directions opposées.

p.152 Je le répète, nos chances paraissent très faibles dans l'ensemble, malgré les illusions de santé et de durée que peuvent entretenir encore dans nos vies certains îlots d'inconscience routinière, et l'image rassurante de deux ou trois pays, petits pays épargnés par la guerre.

Voici le moment de nous demander très sérieusement si, dans cette conjoncture plus que défavorable, il est bien légitime de s'obstiner, de parler d'une défense de l'Europe, de nous cramponner à ses restes, et même d'appeler à son secours des forces jeunes. Posons-nous donc sans nul cynisme, mais avec sang-froid cette question : Notre tristesse et notre angoisse devant un héritage si compromis, sont-elles valables et sont-elles justifiables ? Ou bien ne sont-elles rien de mieux que les sentiments égoïstes d'un vieux propriétaire dépossédé qui pleure et rage sur la perte d'un domaine, alors que ce domaine menace ruine par sa faute, et que les nouveaux acquéreurs vont en tirer un bien meilleur parti, pour l'avantage du plus grand nombre ?

Que valent nos craintes ? Qu'avons-nous peur de perdre en vérité ?

Cette même question, je sais plusieurs Européens qui se la posent en termes tout à fait urgents et familiers, quand ils se demandent si c'est l'Europe ou l'Amérique qu'il leur faut souhaiter

L'esprit européen

pour leur enfant. Car nous pensons à notre Europe comme à un « Vaterland », pays des pères, mais l'Amérique, ou la Russie, ne serait-ce pas ce « Kinderland » qu'appelait Nietzsche de ses vœux ? Ce n'est pas assez de donner des ancêtres à ses enfants ; ils ont besoin d'un avenir aussi. Et de quel droit sacrifierais-je leurs espoirs à mes souvenirs ?

En défendant l'Europe, il s'agit donc de savoir si nous défendons plus et mieux que de belles ruines, des préjugés sociaux, et des habitudes de culture périmées, ou peut-être perverses, comme le pensent et le disent nos voisins.

Je songe à ces enfants, et j'essaie de mêler à la vision de leur avenir la vision d'une Europe réduite à l'état de musée plus ou moins bien tenu, ou au contraire la vision d'une Europe qui aurait cédé aux tentations d'un bonheur étranger à son génie, une Europe ^{p.153} américanisée — ce serait par goût — soviétisée — ce serait par contrainte — dans les deux cas colonisée. Un musée ou une colonie... autant dire : une Europe absente... Imaginons le monde heureux, prospère, et puissamment organisé autour de cette absence insensible au grand nombre. Qu'y perdrait le monde ? Qu'y perdraient nos enfants ?

Alors paraît comme dénudée par ces questions une réponse évidente et simple. Elle tient dans un très petit mot, vague et poignant : c'est le mot « âme ». L'Europe absente, démissionnaire, colonisée, c'est un certain *sens de la vie*, une certaine *conscience* de l'humain, oui, *l'âme* d'une civilisation qui serait perdue, *perdue pour tous et non seulement pour nous* ! Ce n'est donc pas au nom de je ne sais quel nationalisme européen qu'il nous faut défendre l'Europe, mais au seul nom de l'humanité la plus consciente et la plus créatrice de l'homme.

L'esprit européen

On contestait l'autre jour, ici même, l'existence d'un esprit européen, et c'était un appel, nous l'avions tous compris. C'est un point de vue qui se définit comme une position polémique à *l'intérieur* du champ que l'on observe. Mais si maintenant nous regardons l'Europe *dans le monde*, ce changement de point de vue va nous faire voir une très solide réalité spirituelle.

S'il est vrai que l'Europe, jusqu'à ce siècle, ne s'est guère sentie et conçue comme un tout, comme un corps organisé, c'est surtout parce qu'elle n'avait pas l'occasion de se comparer, de s'opposer et de se définir ; elle était seule et reine de la planète. Mais en 1946, elle se voit affrontée à deux empires. Du même coup elle ressent son unité et la définit par contraste comme celle d'une conception de l'homme.

Esquissons cette comparaison entre l'Europe et les nouveaux empires qui se désignent typiquement par des lettres et presque les mêmes : U.S. d'une part, U.R.S.S. de l'autre. Nous distinguerons d'abord deux conceptions divergentes et peut-être antagonistes de la nature ou de la condition de l'homme. A l'origine de la religion, de la culture et de la morale européenne, il y a *l'idée de la contradiction, du déchirement fécond, du conflit créateur*. Il y a ce signe de contradiction par excellence qui est la croix. Au contraire, à ^{p.154} l'origine des deux empires nouveaux, il y a l'idée de l'unification de l'homme lui-même, de l'élimination des antithèses, et du triomphe de l'organisation bien huilée, sans histoire, et sans drame. Il s'ensuit que le héros européen sera l'homme qui atteint, dramatiquement, le plus haut point de conscience et de signification : le saint, le mystique, le martyr. Tandis que le héros américain ou russe sera l'homme le plus conforme au standard du bonheur, celui qui réussit, celui qui ne

L'esprit européen

souffre plus parce qu'il s'est parfaitement adapté. *L'homme exemplaire* pour nous, c'est l'homme exceptionnel, c'est le grand homme ; pour eux, c'est au contraire l'homme moyen, le *common man*, base ou produit des statistiques. Pour nous, l'homme exemplaire, c'est le plus haut exemple ; pour eux, c'est l'exemplaire de série. Ces deux sens du mot « exemplaire » nous livrent le secret de l'opposition que je voudrais vous faire sentir.

Pour eux la vie se résume en deux opérations : production et consommation. Tout leur effort est donc de les équilibrer, de les faire jouer sans à-coup ; et le produit de cet équilibre sera le bonheur inévitable, obligatoire. Pour nous, la vie résulte d'un conflit permanent, et son but n'est pas le bonheur, mais la conscience plus aiguë, la découverte d'un sens, d'une signification, fût-ce dans le malheur de la passion, fût-ce dans l'échec. Ils visent à l'inconscience heureuse, et nous à la conscience à *n'importe quel prix*. Ils veulent la vie, nous des raisons de vivre, même mortelles.

Voilà pourquoi l'Européen typique sera tantôt un révolutionnaire ou un apôtre, un amant passionné ou un mystique, un polémiste ou un guerrier, un maniaque ou un inventeur. *Son bien et son mal sont liés*, inextricablement et vitalement. L'Européen connaît donc la valeur essentielle des antagonismes, de l'opposition créatrice, tandis que l'Américain et le Russe soviétique considèrent l'existence de l'opposition comme l'indice d'un mauvais fonctionnement, qu'il faut éliminer doucement ou brutalement pour arriver à *l'unanimité*, à l'homogène. Et les uns l'obtiendront par la publicité, le cinéma, la production de série, et les autres par des moyens un peu moins souples, comme on sait, mais les résultats se ressemblent et se ressembleront de plus en plus.

Pour illustrer le contraste que je viens d'esquisser d'une

L'esprit européen

manière ^{p.155} un peu trop schématique et abstraite entre l'Européen, d'une part, l'Américain et le Soviétique, de l'autre, je n'ai pas à chercher bien loin. Je prendrai simplement l'exemple de l'entreprise qui nous rassemble ici. En Amérique, je pense que ces rencontres seraient un *four*, ou un *flop*, comme ils disent. La diversité de nos points de vue inquiéterait l'auditeur plus qu'elle ne l'intéresserait. L'Américain moyen demande une solution qu'il puisse appliquer en sortant, là où nous cherchons avant tout un approfondissement de la conscience. En Russie, je ne crois pas être injuste en affirmant que ces rencontres seraient simplement interdites, ou conduiraient leurs malheureux initiateurs sur le banc des aveux spontanés. Et je ne dis pas que l'Américain et le Russe n'aient quelques bonnes raisons de se comporter ainsi, je dis seulement que leurs raisons ne sont pas celles de la culture ; que la culture suppose la libre discussion, en vue d'un engagement plus authentique au service d'une plus large vérité ; que telle est bien la vocation de l'Europe, et que l'Europe existe au plus haut point comme entité spirituelle, dans les diversités qui s'expriment ici, à Genève, dans notre rencontre.

Ainsi donc, la confrontation de l'Europe et de ces deux filles parfois ingrates du plus grand Occident nous suggère une formule de l'homme typiquement européen : *c'est l'homme de la contradiction, l'homme dialectique* par excellence. Nous le voyons dans ses plus purs modèles, crucifié entre ces contraires qu'il a d'ailleurs lui-même définis : l'immanence et la transcendance, le collectif et l'individuel, le service du groupe et l'anarchie libératrice, la sécurité et le risque, les règles du jeu qui sont pour tous et la vocation qui est pour un seul. Crucifié, dis-je, car l'homme européen en tant que tel n'accepte pas d'être réduit à

L'esprit européen

l'un ou à l'autre de ces termes. Mais il entend les assumer et consister dans leur tension, en équilibre toujours menacé, en agonie perpétuelle. Cette agonie, littéralement : cette lutte, consomme des énergies immenses. Et c'est pour cette raison qu'elle prévient parmi nous les entreprises et les plans gigantesques que nous voyons proliférer ailleurs. D'autre part, elle a pour effet de concentrer sur l'homme lui-même, créateur ou victime de ces tensions, l'effort principal de l'esprit. Européenne sera donc, typiquement, la volonté de rapporter à l'homme, de p.156 mesurer à l'homme toutes les institutions. Cet homme de la contradiction (s'il la domine en création) c'est celui que j'appelle la *personne*. Et ces institutions à sa mesure, à hauteur d'homme, traduisant dans la vie de la culture, comme dans les structures politiques, les mêmes tensions fondamentales, je les nommerai : *fédéralistes*.

Ici, Mesdames et Messieurs, s'ouvre béante devant moi, la tentation de me lancer dans une série de définitions philosophiques de ces deux termes : la personne et le fédéralisme. Cette manière d'apparence rigoureuse s'autoriserait trop facilement d'une certaine tradition européenne, non la meilleure. Je préfère emprunter, pour un moment, à nos voisins américains leurs méthodes pragmatiques, et à nos voisins soviétiques leur sens aigu des implications politiques de toute pensée, même gratuite d'apparence. Demandons-nous ce que nous avons à faire pour maintenir et pour illustrer les valeurs propres de l'Europe. Ce sera peut-être un bon moyen de les définir dans l'actuel. Sauver l'Europe — c'est simple à dire vraiment — *sauver l'Europe, c'est pratiquement, et aujourd'hui, empêcher à tout prix la guerre*. Et c'est aussi rendre inutiles les mitraillettes de la révolution et les

L'esprit européen

fusillades massives. (Je ne dis pas — notez-le bien — empêcher les révolutions que l'on constate nécessaires, mais au contraire les faire d'une manière non sanglante, car l'Europe ne peut pas s'offrir des destructions supplémentaires.) Et je sais trop bien ce que certains vont me dire : que je fais là le jeu de la réaction, selon l'expression consacrée, — mais c'est faux ! C'est au contraire cette mauvaise foi en service commandé, dont j'ai déjà parlé, qui fait le jeu de la réaction en écœurant par sa tactique ceux qui se dévouent à la cause de la justice économique.

Empêcher les guerres à tout prix... Or, les guerres et les révolutions, contrairement à ce que pensent beaucoup de bourgeois, sont initiées et déclenchées par les *élites*, ou par quelques meneurs et malmeneurs qui usurpent la charge des élites lorsque celles-ci négligent de l'exercer. Les guerres ni les révolutions ne sont jamais initiées ni déclenchées par les masses, car les masses comme telles n'ont cerveau ni main, ni, par suite, faculté de décision. C'est donc sur les élites qu'il importe d'agir. Ce sont elles que l'on peut ^{p.157} utilement éveiller à la claire conscience des causes des guerres civiles et nationales, et des moyens d'y remédier.

Or ces causes, nous allons les retrouver, précisément, dans cette même *agonie permanente* dont on vient de voir qu'elle est la condition de l'homme européen, la source vive de sa grandeur et de sa spiritualité. Voilà le drame.

La personne, en effet, c'est en chacun de nous le conflit permanent entre la liberté et la vocation d'une part, et d'autre part l'engagement dans les réalités sociales. C'est un combat. Mais voici le paradoxe : *dès que ce combat se relâche à l'intérieur de la personne, nous avons la guerre au dehors.* Je m'explique.

L'esprit européen

Quand l'homme se considère seulement sous l'aspect de ses libertés, ou de ses droits individuels, comme le firent les requins capitalistes du dernier siècle, il crée dans la cité une anarchie. Cette anarchie ne tarde pas à provoquer une réaction collectiviste. A l'excès de liberté chez les individus, répond mécaniquement un excès d'étatisme. Qui veut faire l'ange, ou le démon, fait la bête et voici qu'on l'enferme aujourd'hui dans la cage du parti ou de l'Etat. A vrai dire, il ne l'a pas volé.

Le bon moyen d'éviter ces excès d'engagement dans le Parti, d'oppression par l'Etat, ce n'est pas du tout de prêcher ce qu'on appelle un « individualisme impénitent ». C'est au contraire, au nom de la personne, de prêcher l'engagement personnel, libre, efficace et constamment critique. Et je ne dis pas cela dans l'abstrait ; j'ai en vue des exemples précis.

Appelons totalitaire, ou soviétique, la déviation collectiviste. Ce que je lui oppose ici, ce n'est nullement l'excès inverse de l'anarchie et du capitalisme libéral, mais bien cette morale civique, cet équilibre, sans cesse rajusté, entre la liberté et l'engagement, dont s'honorent en Europe les pays dominés par l'influence protestante. Si nous nous demandons, en effet, quels sont les pays de l'Europe qui « marchent le mieux », nous constatons que ce sont sans contredit : la fédération suisse, et les royaumes démocratiques et socialistes du Nord, Scandinavie, Hollande et Grande-Bretagne.

Parce qu'ils ont su devenir, en toute liberté, les plus sociaux, ils ^{p.158} sont aussi les moins touchés, les moins tentés par le collectivisme autoritaire.

Sur le plan de la personne, et du civisme donc, la déviation vers

L'esprit européen

l'anarchie d'une part, la déviation vers l'étatisme d'autre part, conduisent identiquement et fatalement aux réactions sanglantes des guerres civiles, et par suite, quel que soit le vainqueur, aux dictatures.

Or il n'en va pas autrement sur le plan de la communauté et de la politique des nations. Ici, l'équilibre vivant doit s'établir entre les groupes divers et la nation unie, puis entre les nations diverses et l'Europe ; puis entre l'Europe et le monde. A tous les degrés, nous retrouvons les mêmes tentations opposées, et par suite les mêmes causes de guerre, dès que l'un des éléments en équilibre faiblit, ou se voit écrasé et absorbé par l'autre. La volonté d'unification nationale à la manière d'un Louis XIV, plus tard à la manière des jacobins, provoque inévitablement le raidissement, puis la révolte des groupes locaux dont on exige le suicide. C'est la volonté d'unifier qui provoque leur refus de s'unir, c'est elle qui excite en eux la volonté morbide de s'enfermer dans leur différence essentielle. Cet impérialisme intérieur ne manque jamais de s'exalter à son tour en impérialisme tout court. Un gouvernement totalitaire sera toujours impérialiste, c'est une loi que je signale en passant. La volonté qui possède Bonaparte d'unifier l'Europe au mépris des diversités nationales provoquera, sous Napoléon, la naissance des nationalismes. Telle est la cause de presque toutes nos guerres. J'ai dit, et je ne le répéterai jamais assez, qu'il faut voir dans le nationalisme la maladie européenne, l'anti-Europe par excellence. Je compare le nationalisme à une espèce de court-circuit dans la tension normale qu'il s'agit de maintenir entre le particulier et le général. D'une part, en effet, le nationalisme écrase les diversités vivantes, sous prétexte d'unification, et alors on ne saurait plus parler d'union, puisqu'il n'y a plus rien à unir.

L'esprit européen

D'autre part, il déclare souveraine la nation unifiée de la sorte, qui se conduit alors vis-à-vis de l'Europe comme un groupe absolutisé, comme un vulgaire individu dont la prétendue liberté ne connaît plus aucun scrupule. De même, on vit Hitler, on voit Staline, écraser les partis ^{p.159} à l'intérieur, puis se comporter vis-à-vis de l'Occident, en tant que nation, comme le parti le plus irréductible.

Le fédéralisme, au contraire, veut *unir et non pas unifier*. Et justement parce qu'il respecte à l'intérieur d'une nation la riche diversité des groupes, il est prêt à s'ouvrir à des unions plus vastes. Il les appelle, il les espère, il fait tout pour les amorcer, par la vertu de l'exemple vécu.

Telle est la santé de l'Europe, et telles sont ses deux maladies, contradictoires en apparence, mais également provocatrices de guerre. Cette santé et ces maladies se définissent respectivement comme les états *d'équilibre* ou de *relâchement d'une seule et même tension fondamentale*, d'une condition profondément et vitalement contradictoire de l'homme. Et c'est pourquoi la vocation de l'Europe et des élites qui portent la conscience de cette Europe, m'apparaît, dans un double office de *vigilance et d'invention*.

Le trésor de l'Europe, c'est son idée de l'homme. Mais c'est un trésor explosif, d'où la nécessité d'une vigilance ardente autour de cette notion centrale de la personne, car ses déviations perpétuelles vers l'individu sans devoirs ou vers le militant sans droits sont les vraies causes de nos malheurs sociaux. Et notre second office est l'invention de structures politiques du type fédéraliste, seules créatrices de paix et seules capables de sauvegarder la liberté dans l'ordre.

Après tout, c'est l'Europe qui a secrété ce contagieux

L'esprit européen

nationalisme, c'est à elle d'inventer son antidote. Elle est seule en mesure de le faire à cause de ses diversités ; et de le faire non seulement pour son salut, mais pour celui de la paix du monde entier.

*

Mesdames et Messieurs, si les descriptions pessimistes de l'Europe auxquelles je me suis livré en débutant sont exactes, il peut paraître assez étrange de parler *après cela* d'une vocation de l'Europe. Pour exercer une vocation, il faut d'abord être vivant, il faut survivre. Or l'Europe démoralisée, coincée entre deux grands empires, minée par son propre génie et par l'abus de ses vertus p.160 bien plus encore que par ses vices, l'Europe a-t-elle des chances de vivre encore assez pour qu'il ne soit pas *utopique* d'envisager sa fonction dans le monde, son avenir et le nôtre en elle ?

Pour ma part, j'entretiens une croyance toute mystique au sujet de la vocation. Je crois qu'un être est maintenu en vie par la vie même de sa vocation, et qu'il tombe bientôt lorsqu'elle est accomplie. Or, notre vocation européenne me paraît encore loin d'être accomplie... Mais cette raison irrationnelle, de croire à nos chances de durée, ne peut ni ne doit vous suffire. J'en indiquerai rapidement quelques autres, et ce sera ma conclusion.

Une raison toute physique, géographique d'abord : l'Europe, cette Grèce agrandie, est un continent *cloisonné*, et par nature diversifié, impropre donc et même rebelle aux planifications sur table rase que l'Amérique, et surtout la Russie — ces deux grandes plaines d'un seul tenant — peuvent se permettre d'expérimenter.

Ma deuxième raison est d'ordre psychologique. Malgré tout, je

L'esprit européen

veux dire malgré la contagion des mystiques totalitaires, qui affecte une certaine part de nos esprits, l'Europe garde encore l'apanage du scepticisme et de l'esprit critique. Les Eglises, autrefois, les redoutaient ; je pense qu'elles doivent aujourd'hui les nourrir, si cet esprit critique, ce scepticisme, s'applique aux mystiques de l'Etat et du Parti divinisé, aux idéaux purement profanes et séculiers que nous proposent l'U.R.S.S. et les U.S.

Vis-à-vis de ces mystiques et de ces idéaux, c'est notre sens d'un absolu qui dépasse l'homme et son bonheur, c'est notre sens du transcendant, précisément, *c'est notre foi*, qui doit faire de nous des douteurs et des objecteurs de conscience. Cependant que notre sens de l'équilibre humain nous invite à remettre à leur place ces prétentions divinisées, et à les taxer sobrement, non sans humour à l'occasion. J'ai souvent proposé cette petite parabole à mes amis américains : « Vous croyez, leur disais-je, que *le plus grand* est nécessairement le meilleur. Et que l'on peut impunément multiplier n'importe quoi par 10 ou 100. Vous oubliez la mesure de l'homme. Si, par exemple, vous multipliez par 10 toutes les dimensions d'une maison, vous ne pourrez plus gravir les escaliers ni vous asseoir dans les fauteuils... »

^{p.161} Ma troisième raison d'espérer, ce sont les *crises* qu'il faut prévoir dans les deux empires du succès. Leurs plans, en effet, sont fondés sur une méconnaissance voulue, systématique, de la complexité de l'homme total. Ils ne sont que des expériences, et le propre d'une expérience est de rater neuf fois sur dix.

Je pense aux crises économiques qui menacent constamment l'Amérique. Celle de 1930 eut pour effet de la réveiller, de l'humaniser, et par là même de la rapprocher de l'Europe.

L'esprit européen

Je pense surtout à l'avenir de l'U.R.S.S. Que l'on soit sympathique ou non à l'expérience de dictature si brillamment conduite, jusqu'ici, par les hiérarques soviétiques, il faut bien constater qu'ils ont contre eux beaucoup de réalités humaines, qui *gênent* l'exécution de leurs plans rationnels. Il faut bien constater que *presque tout* les gêne : l'esprit critique les gêne, les différences individuelles les gênent, l'opinion libre et la presse les gênent, et les partis — surtout de gauche, et l'imprévu de l'invention dans les arts ou de la découverte dans les sciences, et l'insouciance et l'inquiétude, et l'humour et l'esprit de révolte, et le scepticisme rationnel autant que la foi religieuse — et c'est à tel point qu'on se demande si ce qui les gêne le plus n'est pas simplement l'homme, dans son humanité rebelle aux chiffres, l'homme en soi — l'éternel Résistant !

Or, l'Europe, et c'est là sa grandeur, a justement vécu de toutes ces choses gênantes, elle s'arrange à merveille de leur complexité ; elle y voit même la saveur de la vie !

Tout cela va compter — à la longue. Un beau jour, il n'est pas impossible, il est même probable, et c'est là mon espoir, que les Russes, comme les Américains, viendront s'enquérir auprès de nous des secrets de notre désordre et de nos ordres — sinon eux du moins leurs enfants.

Un dernier trait : l'Europe, surtout si on la compare aux deux empires séparés d'elle, et que je nomme les *deux empires sans précédent* — l'Europe est la patrie de la mémoire. Elle est même, pratiquement, la mémoire du monde, le lieu du monde où l'on conserve et reproduit les plus vieux documents des races humaines, et non seulement dans les musées et bibliothèques mais dans les ^{p.162} mœurs et les coutumes aussi, dans les

L'esprit européen

habitudes du langage et dans l'intimité des relations humaines. Voilà pourquoi l'Europe a toutes les chances de rester la *patrie de l'invention* — alors que les empires sans précédent, sans tradition, s'épuiseront à redécouvrir ce que nous savons depuis des siècles, ce qui nous permet donc d'aller plus loin. Ainsi l'Europe construit des églises modernes, en verre et en ciment armé, tandis que l'Amérique en est encore à bâtir des églises en gothique neuf.

C'est parce que l'Europe est la mémoire du monde qu'elle ne cessera pas d'inventer. Elle restera le point de virulence extrême de la création spirituelle, ce coin du monde où l'homme a su tirer de lui-même les utopies les plus transformatrices et les plus riches d'avenir, pour tous les autres hommes de la planète.

Mais, riches d'avenir... oui, s'il est un avenir, non seulement pour l'Europe, mais pour le monde.

Dans une certaine mesure, qui est celle du réalisme politique, et il fallait tout de même que ce fût dit ici, la question de l'avenir du monde se résume dans ce simple dilemme : *la Planète unie ou la Bombe*.

Et je veux dire :

Si les Etats-Unis et la Russie ne s'entendent pas, si la guerre atomique éclate, il n'y a plus de problème de l'Europe, et d'une façon plus générale, il n'y a peut-être plus de problème de l'ici-bas, mais seulement du jugement dernier — et je n'en dirai rien, n'y pouvant rien.

Mais dans une large mesure aussi, l'avenir du monde dépend de l'attitude de l'Europe, et de son pouvoir d'invention. Ici, point de malentendu !

Ne demandons pas l'instauration d'une Fédération européenne

L'esprit européen

pour que se crée un troisième bloc, un bloc-tampon, ou un bloc opposé aux deux autres. Ce ne serait rien résoudre, et au contraire, ce serait exalter le nationalisme aux dimensions continentales. Ce qu'il nous faut demander, et obtenir, nous tous, c'est que les nations européennes s'ouvrent d'abord les unes aux autres, suppriment sur tous les plans frontières et visas, renoncent au dogme meurtrier de la souveraineté absolue, créant ainsi une attitude ^{p.163} nouvelle, *une confiance* — ouvrant l'Europe au monde, du même coup. Ce qu'il nous faut demander et obtenir — obtenir de nous-mêmes tout d'abord — c'est que le génie de l'Europe découvre, et qu'il propage, les antitoxines des virus dont il a infesté le monde entier.

Il n'y a de Fédération européenne imaginable *qu'en vue* d'une fédération mondiale. Il n'y a de paix et donc d'avenir imaginable que dans l'effort pour instaurer un vrai gouvernement mondial. Et le monde, pour ce faire, a besoin de l'Europe, j'entends de son esprit critique autant que de son sens inventif.

La pensée du monde, c'est l'Europe. Et s'il s'agit vraiment de penser, que penser d'autre pour la paix, je vous le demande, qu'un idéal fédératif mondial ?

C'est pourquoi, sans reculer devant l'apparence d'un calembour, mais qui formule non sans bonheur, je crois, l'attitude d'engagement et de solidarité qui doit ici nous inspirer, je dirai, songeant à l'Europe et à sa vocation mondiale, et je vous invite à le dire avec moi :

Je pense, donc j'en suis !

@

GEORG LUKACS ¹

@

p.165 Dans la philosophie dominante d'aujourd'hui, il est d'usage de prendre pour point de départ ce que l'on nomme la « situation ». Nous ferons de même dans nos considérations, bien que par « situation », nous n'entendons pas la situation individuelle de l'homme agissant isolément, mais la situation dans laquelle se trouve aujourd'hui l'humanité tout entière. Cette situation peut être résumée comme suit : la puissance militaire du fascisme a été anéantie par la guerre. Toutefois, l'évolution de la période d'après-guerre montre que l'anéantissement politique, organique et surtout idéologique du fascisme est beaucoup plus long et plus difficile à accomplir que beaucoup de gens ne se l'étaient représenté. Cela, au point de vue politique, parce que beaucoup d'hommes d'Etat, qui se proclamaient emphatiquement des démocrates, considèrent les fascistes comme une réserve, les ménagent, les soutiennent même. Et, d'autre part, la conception fasciste du monde se montre beaucoup plus résistante que bien des gens ne se l'étaient figuré après l'anéantissement d'Hitler.

Je dois dire que je ne me range point parmi ceux que cette évolution surprend et déçoit. Dès avant la guerre, et au cours de celle-ci, j'ai constamment défendu la thèse que le fascisme n'est nullement, au point de vue historique, une manifestation morbide isolée, qu'il ne constitue pas une irruption brusque de la barbarie

¹ Conférence du 9 septembre 1946. Traduction de Mme Schidlof.

L'esprit européen

dans la civilisation européenne. Le fascisme en tant que conception p.166 du monde marque plutôt la culmination qualitative de doctrines irrationnelles dans le domaine de la théorie de la connaissance, et de doctrines aristocratiques au point de vue social et moral, doctrines qui, depuis bien des décennies, jouent un rôle de premier plan dans la science tant officielle que non officielle et dans le monde des publicistes scientifiques et pseudo-scientifiques. Comme on est, ici, en présence d'un lien organique, il est facile aux adeptes spirituels du fascisme de trouver une position de repli ; ils peuvent désavouer Hitler et Rosenberg et, en attendant une occasion favorable pour une nouvelle offensive, se retrancher derrière la philosophie de Spengler ou de Nietzsche. C'est là un processus que j'ai pu observer personnellement, dès son origine, à l'occasion des conférences que j'ai faites, pendant la guerre, devant des officiers supérieurs allemands prisonniers.

Ainsi, même du point de vue de la conception générale du monde, l'anéantissement de l'idéologie fasciste n'est point une affaire simple. En retirant du commerce les écrits de Mussolini, d'Hitler et de Rosenberg, on n'a encore rien fait. Ce qu'il faut anéantir, ce sont les racines spirituelles et morales du fascisme. Toutefois, il est impossible d'y parvenir si l'on ne voit pas clairement quand et de quelle façon a pris naissance la crise d'où est sorti le fascisme comme une forme particulière, barbare et inhumaine de son développement. Jusqu'ici, cette crise a été envisagée de façons diverses, à partir de points de vue divers. Pourtant, les causes profondes de ses différentes manifestations sont identiques dans leur essence et, par suite, elles doivent être pensées de façon identique.

Quand on se propose d'embrasser, par la pensée, cette crise

L'esprit européen

dans son ensemble, on se trouve en face de quatre grands complexes : crise de la démocratie, crise de l'idée de progrès, crise de la croyance à la raison, crise de l'humanisme. Chacun de ces complexes est issu du triomphe de la grande Révolution française. Tous quatre ont atteint leur point culminant dans la période impérialiste. Tous quatre s'accroissent qualitativement pendant la période d'entre les deux guerres mondiales, pendant la période où est né le fascisme. Pour la commodité de l'exposé, nous étudierons ces quatre complexes séparément, mais sans pour cela perdre de vue leur ^{p.167} nature commune. Car leur essence, et, par suite, la façon de les concevoir, constitue bien une unité. Seule la clarté de l'exposé nous oblige à les séparer et alors même, sans que nous le voulions, nous les verrons se confondre.

Avant de passer à l'exposé lui-même, qu'on nous permette encore une remarque préalable d'ordre méthodologique. Tous les arguments utilisés contre la démocratie et le progrès, contre la raison et l'humanisme, ne constituent pas de simples arguties oiseuses ; ils émanent de l'essence sociale même de notre époque. Comme le dit Marx, ils n'ont pas passé des livres dans la vie, mais de la vie dans les livres. Il en résulte que tous ces développements reflètent, quoique défigurés, des problèmes concrets, des souffrances concrètes, des besoins concrets. Du fait qu'ils sont ainsi engagés dans le social, ces arguments possèdent donc une sorte de justification intrinsèque, et ne peuvent être simplement réfutés par la preuve de leur caractère contradictoire ou même de leur absurdité. Il faut bien plutôt montrer que ce caractère contradictoire, absurde, a sa source dans des besoins concrets, qu'il contient les éléments d'un problème justifié, mais posé sous une forme déviée et défigurée, et que, pour cette raison, ce

L'esprit européen

problème, justifié du point de vue subjectif mais mal posé du point de vue objectif, ne peut être résolu que par une réponse juste et adéquate.

Pourquoi est-ce justement la victoire de la grande Révolution française qui a occasionné cette crise ? Parce que ce sont les conditions historiques concrètes de cette victoire, et son parallélisme non fortuit avec la révolution industrielle anglaise, qui ont assuré, dans leur développement antithétique, l'avènement du capitalisme, base de la société bourgeoise moderne. Du point de vue de la conception du monde, la conséquence de ce fait est que la situation sociale ainsi créée comporte à la fois, et inséparablement, un accomplissement et une réfutation des idées de la philosophie des Lumières. Considérons, maintenant, ces quatre complexes séparément.

1. La crise sociale et intellectuelle de la démocratie a son origine dans le caractère antithétique que présentent la liberté et l'égalité des hommes, selon qu'on les envisage sur le plan politique ou sur ^{p.168} le plan concret. La célèbre boutade d'Anatole France, disant que la loi interdit avec une majesté égale aux riches et aux pauvres de dormir sous les ponts, traduit ce complexe de contradictions d'une façon à la fois claire et plastique. Quelques critiques clairvoyants de la société, tels, par exemple, que Linguet, avaient aperçu ces contradictions dès avant la victoire de la Révolution française. Mais il fallut que la liberté et l'égalité formelles se réalisassent dans la vie concrète pour que leur caractère contradictoire servît de centre de cristallisation à tous les modes de groupements politiques et sociaux du XIX^e siècle, et, par suite, aux diverses conceptions du monde qui se développèrent

L'esprit européen

durant cette période, à savoir : tentatives, tout d'abord, de réaliser concrètement la liberté et l'égalité des hommes, ou du moins de tendre à cette réalisation — Jacobins, démocrates radicaux, socialistes — ; en second lieu, efforts pour fixer juridiquement et pour idéaliser par la pensée les résultats politico-sociaux de la Révolution française — libéralisme — ; et, en troisième lieu, tendance à considérer l'inégalité effective des hommes et leur absence de liberté comme un « fait naturel », une « loi de la nature », ou une donnée métaphysique et, ainsi, à prendre ces notions comme point de départ d'une conception du monde *sui generis* — tendances réactionnaires diverses, jusqu'au fascisme.

Ces groupes qui, du point de vue typologique, épuisent les diverses positions possibles à l'égard des principaux problèmes de la crise de la démocratie moderne, sont à l'origine de toutes les controverses, si étroitement liées entre elles malgré leur diversité, qui ont opposé, au cours du XIX^e et du XX^e siècle, les diverses conceptions du monde.

L'idée qui relie les efforts des démocraties radicales révolutionnaires à ceux du socialisme est une conception nouvelle de la démocratie, qu'on peut énoncer brièvement comme suit : on ne peut parler de démocratie que là où toutes les formes concrètes de la dépendance d'homme à homme, de l'exploitation et de l'oppression de l'homme par l'homme, de l'inégalité sociale et de l'absence de liberté ont disparu. Il faut donc atteindre une liberté et une égalité qui ne tiennent aucun compte des différences de situation économique, de nationalité, de race, de sexe, etc.

^{p.169} C'est alors seulement que serait accomplie la troisième grande étape de l'égalité humaine. Caractérisons brièvement ces étapes : le christianisme a proclamé l'égalité des âmes humaines

L'esprit européen

devant Dieu, la Révolution française celle de l'homme abstrait devant la loi ; le socialisme réalisera l'égalité des hommes concrets dans la vie réelle.

Du point de vue de la conception du monde, remarquons encore que toutes ces tendances, malgré leur diversité, ont toujours considéré et considèrent encore l'égalité comme une condition *sine qua non* du véritable développement de la personnalité, et jamais comme un anéantissement de celle-ci. Au point de vue philosophique, l'apport propre de la nouvelle interprétation et du développement du matérialisme dans la conception marxiste du monde est le suivant : la liberté et l'égalité ne sont pas de simples idées, mais des formes de vie humaine concrètes, des relations concrètes entre les hommes, entre eux et la société et, par elle, entre eux et la nature ; par suite, leur réalisation exige nécessairement que soient modifiées les conditions sociales des relations humaines.

Chez ceux qui ont été, socialement parlant, les véritables vainqueurs de la Révolution française, l'idée originale de ce grand bouleversement se fige et dessèche de plus en plus, par l'effet même de leur victoire. Plus le libéralisme, considéré comme l'expression spirituelle et politique de ces tendances sociales — par opposition avec la démocratie radicale et le socialisme — se trouve acculé à la défensive, au point de vue idéologique, plus les concepts de liberté et d'égalité deviennent abstraits et formels. Certes, de pâles idées formelles, ces concepts le sont déjà chez Fichte et chez Kant. Toutefois, chez ces penseurs, l'expression philosophique des idées de liberté et d'égalité se rattachait à de puissants espoirs utopiques dont l'élément pathétique les entraînait — particulièrement en ce qui concerne le jeune Fichte —

L'esprit européen

bien au-delà des bornes du formalisme. De même, la pratique de la Révolution française s'élève rarement au-dessus du concept juridique formel de liberté et d'égalité — que l'on pense à Robespierre prenant position contre les associations ouvrières — mais là, précisément, il est ^{p.170} facile de voir combien l'utopisme plébéen des sans-culottes déborde les cadres étroits de la liberté et de l'égalité formelles, et tend à donner vie à une liberté et à une égalité concrètes.

Le fondement théorique — conscient ou inconscient — de toutes les conceptions libérales est l'économie anglaise classique. L'idée qu'une liberté d'action illimitée de l'*homo œconomicus*, dans le cadre de la liberté et de l'égalité juridiques formelles, permet d'assurer à tous les hommes, par le fonctionnement automatique des forces économiques, un état social et culturel idéal, un bonheur et un épanouissement maximum, est à la base de tous les espoirs du libéralisme. Mais, dès le début du XIX^e siècle, cette conception se trouve battue en brèche par l'évolution économique elle-même, et cette contradiction entre la conception originaire de l'économie anglaise classique et les faits de la vie économique capitaliste se reflète dans l'échec spirituel de l'économie classique — discussion Ricardo-Sismondi, dissolution de l'école ricardienne. Cette crise amène l'économie prolétarienne à son point de maturité. Par ailleurs, l'économie capitaliste engendre — et cela dès avant la période impérialiste — toute une série d'institutions — contrôle douanier, protectionnisme, monopoles — qui ne constituent pas seulement une réfutation pratique des principes de la doctrine économique classique au sens étroit, mais entraînent du même coup la chute de tous les principes fondamentaux d'une conception du monde selon laquelle un renouveau, ou même

L'esprit européen

simplement une consolidation de l'humanité, pourrait se produire à la faveur du libre jeu des forces économiques dans le cadre de la liberté et de l'égalité formelles. Une telle situation engendre soit une économie purement empirique dépourvue de tout fondement idéologique, soit une position de défense apologétique de plus en plus outrée. On défend une liberté et une égalité de plus en plus problématiques, sans qu'une croyance fondée dans les faits permette d'espérer que l'avenir puisse jamais corriger les indiscutables déficiences du présent. Ainsi, la conception libérale du monde se pétrifie de plus en plus, du fait que la situation économique et sociale à laquelle elle correspond devient de plus en plus irréaliste.

Cet engourdissement agit également sur une partie importante p.171 de l'être humain, dans la société bourgeoise. La Révolution française vivait dans la tension entre le citoyen et le bourgeois au sein d'un peuple libre. Le grave et tragique problème humain de la citoyenneté, auquel cette tension donne naissance, a trouvé son expression dans le meilleur de la poésie de tous les pays, au début du XIX^e siècle — Schiller, Hölderlin, Stendhal, Shelley. Mais l'évolution que nous venons d'esquisser et, avant tout, la base économique concrète de cette évolution ont tât fait de transformer le citoyen en une caricature abstraite, où ce qui ressort de la façon la plus caricaturale, ce sont les traits qui, extérieurement, ont survécu à la période des Lumières et à la Révolution française, mais qui, intérieurement, sont désormais dépourvus de toute signification — M. Homais, de Flaubert.

La démocratie formelle du libéralisme transforme l'homme en une personne privée. La disparition du citoyen ne correspond pas seulement à un appauvrissement et à une déspiritualisation de la

L'esprit européen

vie publique sur lesquels nous reviendrons tout à l'heure, mais encore à une mutilation de l'homme en tant qu'individu, que personnalité. L'individualisme bourgeois moderne, tel qu'il s'est développé sur cette base — que ce soit en accord avec elle, dans un esprit d'indifférence ou dans un esprit de refus — ne veut, bien entendu, rien savoir de cette mutilation. De l'affirmation esthétique de la vie — en fin de siècle — au sombre raidissement de Heidegger dans un néant destructeur, seul le côté « homme privé » de l'être humain — le côté « bourgeois » au sens de la Révolution française — est reconnu essentiel. Mais, comme l'homme, bon gré mal gré et qu'il le reconnaisse ou non, appartient aussi à la vie publique et y participe, toutes les possibilités et les aptitudes de sa personnalité qui ne trouvent l'occasion de se développer que dans la vie publique en sont extirpées, de la sorte, d'une manière artificielle et par force. Il n'y a qu'à penser aux Anciens pour se rendre compte à quel point toutes les formes de l'individualisme moderne sont des mutilations de la personnalité humaine.

De là, en outre, une structuration fautive de l'économie privée de l'homme, du bourgeois. Plus l'économie capitaliste se fétichise, plus elle prend des formes apologétiques, plus, du même coup, ^{p.172} la partie exploitatrice, parasitique de l'*homo œconomicus* s'identifie avec sa personnalité. On part de l'idée — justifiée en elle-même — que pour assurer le développement de la personnalité humaine, il est indispensable de lui réserver constamment un terrain concret, parmi les choses et les relations humaines. Mais cette idée se trouve ensuite déformée au point que les moyens, pour l'homme, d'exploiter l'homme finissent par prendre une valeur d'attributs-fétiches inséparables de sa

L'esprit européen

personnalité ; et c'est pourquoi, dans cette conception de la vie, la socialisation de la personnalité est bientôt considérée comme synonyme de son anéantissement. Ce à quoi on ne prend pas garde, c'est que — du point de vue même du véritable développement de la personnalité — le « terrain » en question ne peut justement être constitué que par des relations réciproques, réelles et concrètes d'homme à homme et entre les hommes et les choses ; et que, pourvu que ces relations et cette réciprocité existent, la façon dont les rapports juridiques de propriété organisent ledit « terrain » n'importe pas ; qu'au contraire, un droit de propriété que n'accompagnent pas de telles relations réciproques — fait caractéristique du capitalisme — paralyse le développement de la personnalité et la mutile au lieu de lui être favorable. C'est ce qu'avaient clairement reconnu les Stoïciens et les Epicuriens. Non moins « fétichisée », par ailleurs, la conception selon laquelle le développement de la personnalité chez certains hommes — les non-capitalistes — exigerait comme stimulants la faim, les privations, etc. C'est ainsi que le fétichisme de cette période se mue en un aristocratismes souvent caché, mais en tout cas toujours transposé sur le plan objectif, aux termes duquel il existe deux espèces distinctes d'hommes, dont l'épanouissement respectif exige des conditions sociales opposées.

Ainsi, ce développement aboutit à la fois à une déformation de la personnalité, à son enflure fétichiste et à son ratatinement.

Il nous est impossible de décrire ici en détail la crise de la conception libérale du monde. Relevons-en simplement deux caractéristiques. D'abord, ce que l'on nomme le problème de la « constitution des masses », où certains aspects économiques du développement du capitalisme se trouvent fétichisés du point de

L'esprit européen

vue de la ^{p.173} psychologie et de la philosophie sociales ; il faut y voir, sur le plan intellectuel, un reflet important de la crise dont nous parlons : le libéralisme se sépare progressivement de la démocratie, cette dernière s'affaiblit de plus en plus et perd de plus en plus son influence, sauf au sein du mouvement ouvrier socialiste. Ainsi se produit une séparation totale entre la pensée libérale et les masses ; la crainte, et en même temps le mépris des masses font leur apparition. Ce développement a son point de départ chez Stuart Mill et il atteint son point culminant dans la psychologie sociale de Le Bon, dans la sociologie de Pareto, Michels, etc. A ce stade, il s'allie, chez les représentants sincères de la pensée libérale, à une profonde résignation. Le sociologue le plus important de cette période, Max Weber, lutta sa vie durant pour la démocratisation de l'Allemagne wilhelmienne. Mais il le faisait dans l'idée que cela favoriserait le développement d'un système un peu meilleur que le précédent au point de vue « fonctionnement technique », et sans croire le moins du monde à la possibilité d'une véritable conversion du peuple allemand, ce qui était logique vu les prémisses de sa pensée et la façon dont il jugeait la situation.

Au problème de la « constitution des masses » se rattache étroitement celui de l'« élite » et du « choix des chefs ». Ici encore, en soi, on est fondé à poser un tel problème, et il n'est pas inexact, même, de constater que l'élite se rend largement indépendante des masses qu'elle est censée représenter. Le problème n'est faussé qu'à partir du moment où on le généralise en le faisant déborder du cadre de l'histoire, perdant ainsi de vue qu'il ne s'agit que d'un fait social particulier dans une phase déterminée du développement du capitalisme. La constatation,

L'esprit européen

exacte en ce qui concerne cette phase, dénonce une des faiblesses centrales de la démocratie bourgeoise formelle. Au point de vue formel, les masses apparaissent — dans l'exercice du droit de vote — comme des maîtres absolus, sans appel ; mais en fait, elles sont totalement impuissantes et doivent le demeurer, de par la volonté de ceux qui tirent les ficelles. Le rappel d'un petit nombre de faits : coût énorme de l'appareil électoral, des journaux destinés aux masses, etc., suffit à mettre ceci en pleine lumière ; dans une telle organisation ^{p.174} économique, le pouvoir total se trouve nécessairement concentré entre un petit nombre de mains. La presse, la littérature, le cinéma, etc., ainsi dirigés tendent à dépolitiser l'esprit des masses, car c'est ainsi seulement que la propagande électorale pourra agir facilement sur elles. En bref : la prétendue élite nouvelle est, en réalité, choisie par un petit nombre de personnages anonymes, dont la plupart demeurent cachés, à l'arrière-plan ; partiellement, cette élite se choisit elle-même ; mais en tout état de cause, ses insuffisances, son caractère irresponsable, sa corruption seront portées au compte de la démocratie, des masses, car formellement, ce sont elles qui l'ont élue. Sur un terrain aussi douteux ne peuvent se développer que l'incohérence, voire l'hypocrisie de la pensée, et une profonde résignation demeure la seule issue possible pour une pensée subjectivement honnête.

La nouvelle idéologie, ouvertement antidémocratique, prend naissance à la faveur de cette crise. L'anticapitalisme romantique qui se développa, en rébellion contre la culture capitaliste, au début du siècle, présente tout d'abord des traits démocratiques qu'il perd, toutefois, bientôt, à mesure que la crise se développe — changement d'attitude de Carlyle après 48 —. L'opposition

L'esprit européen

romantique de la seconde moitié du siècle place ouvertement l'inégalité et l'absence de liberté à la base d'une société « saine ». Cette conception a beaucoup de points communs avec l'idéologie de la Restauration après la Révolution française, mais elle ne traduit nullement une tentative de pure et simple restauration du système absolutiste féodal qui avait été alors anéanti ; il s'agit bien d'un nouveau produit de la crise moderne de la démocratie. On peut considérer la pensée de Nietzsche comme le phénomène le plus important marquant le passage à ces nouvelles conceptions.

Il est facile de comprendre pourquoi l'idéologie inégalitaire antidémocratique trouve son fondement scientifique avant tout dans la biologie. Seule, en effet, la démonstration de l'existence d'une irrémédiable inégalité biologique entre les hommes peut lui fournir l'apparence d'une base rationnelle. En fait, cette biologie-là n'est nullement une science, c'est un mythe. On le voit clairement chez Nietzsche déjà ; sa « race de maîtres » n'a, en réalité, ^{p.175} qu'un fondement romantico-moral et la biologie y fait simplement figure d'ornementation mystique.

Un autre mythe biologique grossier se développe parallèlement : celui de la théorie raciste. Là encore, il ne s'agit nullement d'une théorie fondée sur les résultats des sciences naturelles, mais du besoin méthodologique, né sur le plan politico-social, de démontrer l'existence d'une inégalité radicale des individus au sein d'un même peuple, ou des divers peuples entre eux. Une telle théorie constitue la négation brutale d'une vieille vérité : celle qui affirmait que la diversité des personnalités, les différences individuelles même, se concilient parfaitement avec l'égalité des droits, tant entre hommes qu'entre peuples, et que

L'esprit européen

cette diversité ne devient tolérable qu'à la faveur de l'égalité des conditions de développement économiques et sociales. La théorie raciste, la doctrine radicale de l'inégalité, se trouve développée systématiquement pour la première fois chez Gobineau, et ce n'est pas par hasard que ses premiers lecteurs et adeptes se recrutèrent parmi les propriétaires d'esclaves américains, comme il ressort de la correspondance Tocqueville. Seule, en effet, une diversité qualitative entre les hommes posée d'une façon aussi radicale peut servir de fondement à une morale, à une sociologie, à une philosophie de l'histoire desquelles il découle que certaines races n'appartiennent pas à l'humanité, et justifier la confiscation totale des droits humains de ces races.

Même à l'intérieur de ce camp, de violentes luttes de tendance, eurent lieu, luttes au cours desquelles le mythe biologique grossier allait l'emporter de plus en plus nettement, et la psychologie morale, réduite d'ailleurs, elle aussi, à des mythes, être repoussée de plus en plus à l'arrière-plan. Mais le fait que l'orientation Chamberlain-Rosenberg allait dominer l'orientation nietzschéenne ne doit pas nous faire perdre de vue le fait qu'en ce qui concerne l'issue de la crise de la démocratie, ces deux orientations convergent.

Ainsi se développa, entre les deux guerres, une situation paradoxale dans laquelle le monde civilisé dans sa presque totalité était gouverné selon des principes démocratiques, alors que la démocratie avait perdu tout pouvoir et tous ses défenseurs. La République de Weimar fut une démocratie sans démocrates et, p.176 parce que son appareil gouvernemental n'agissait qu'au profit d'une petite minorité anonyme, elle engendra parmi les masses allemandes une déception générale et profonde à l'égard de la

L'esprit européen

démocratie. Le pouvoir persuasif d'une conviction réelle faisait défaut à ses meilleurs défenseurs, tel Max Weber. Et ce qui est le plus grave, c'est que les seuls défenseurs actifs possibles de la démocratie, les travailleurs révolutionnaires, furent ainsi poussés à devenir des adversaires de plus en plus acharnés de la démocratie. L'opinion, de plus en plus répandue en ce temps-là, que le monde avait à choisir entre le fascisme et le bolchevisme porta la confusion à son comble chez les adversaires du fascisme, et rendit impossible la constitution d'un front antifasciste. Ce n'est qu'à la faveur d'un tel chaos idéologique que le fascisme pouvait apparaître aux masses désemparées, à une élite intellectuelle désespérée, comme une solution de la crise de la démocratie.

C'est ainsi que la stratégie d'Hitler put aller de victoire en victoire jusqu'à 1941. Seule, l'alliance de 1941, l'alliance entre la démocratie et le socialisme, pouvait conduire à un tournant de l'histoire, faire naître la possibilité de sauver la civilisation.

2. Tous ces problèmes nous amènent au deuxième complexe critique : crise de l'idée de progrès. Au point de vue philosophique, la notion de progrès présuppose la découverte, au sein de la société, de tendances constantes sinon uniformes au perfectionnement des valeurs humaines, découverte qui permet ainsi de fonder cette notion de progrès sur une réalité concrète. Une telle conception philosophique implique soit l'aspiration à un Etat idéal — dans une idée de perfectibilité indéfinie, telle que la conçoit Kant — soit la possibilité concrète de modifier qualitativement la situation présente, possibilité garantissant l'épanouissement des forces « naturelles » de l'humanité — capitalisme dans l'économie classique, buts proposés par la

L'esprit européen

philosophie des Lumières, buts de la Révolution française, etc. Or, dans la crise dont nous venons d'esquisser les traits, cette croyance à la réalisation concrète du progrès a disparu. Dès lors, si la notion de perfectibilité indéfinie subsiste seule, comme c'est le cas dans le néo-kantisme libéral, toute ^{p.177} connexion avec la réalité sociale concrète se perd, tout devient abstrait, dépourvu de force et de pouvoir persuasif. Pourtant, un tel développement est, socialement, nécessaire. Sous une forme académique, on en retrouve encore la notion chez les néo-kantiens. Mais une telle conception, dans laquelle la non-concordance entre l'idéal et la réalité apparaît comme inévitable et comme radicalement insurmontable, entraîne bientôt, dans l'élite intellectuelle, un profond pessimisme culturel. De *l'Impuissance de la raison* de Scheler à Valéry, on voit apparaître la conception d'une résistance héroïque solitaire, d'une mort héroïque pour une cause perdue ; on défend des idéaux dont on sait pertinemment qu'ils ne sont reliés à nulle réalité sociale concrète et qu'il ne peuvent pas l'être. L'évolution culturelle de l'élite spirituelle se poursuit avec une résignation aristocratique, à l'écart de la réalité hostile aux idées. La mise en pratique des idéaux doit être transposée sur le plan intérieur. Dans son développement, l'homme isolé peut encore tendre au progrès, la société ne le peut pas.

A cette évolution se rattache le conflit entre culture et civilisation, qui exerça une si grande influence au cours des dernières décennies. Dans ses grandes lignes, ce conflit repose sur l'idée qu'un progrès est possible sur le plan extérieur, celui de la civilisation et, particulièrement, de la civilisation technique, mais qu'il ne l'est pas sur le seul plan véritablement fondamental, celui de la culture. Ici encore, il s'agit d'une réponse fautive donnée à

L'esprit européen

une question en elle-même parfaitement fondée. C'est à bon droit que l'élite intellectuelle protestait contre le fait que le développement de la culture fût traité selon le schéma d'un pur et simple progrès technique. Pour le dialecticien, le principe même du développement de la culture réside dans sa non-uniformité. Déjà Schiller savait que, dans le domaine de l'art, une évolution, un progrès peut parfaitement avoir lieu sans que pour cela on doive considérer les créations futures comme supérieures à celles du passé. C'est seulement parce que l'élite intellectuelle se trouve perdue au sein de la société moderne, parce qu'elle est « organiquement » incapable de découvrir les voies et moyens d'un progrès véritable, que le conflit entre culture et civilisation a pu prendre naissance. Et il y aurait lieu ^{p.178} d'examiner à fond les rapports entre ces deux phénomènes, à l'origine desquels figure aussi, bien entendu, un certain stationnement des idéaux libéraux.

Ainsi apparaît relativement tôt la négation du progrès historique. Elle est la plus radicale chez Schopenhauer, mais on la trouve aussi, en définitive, chez Kierkegaard et dans l'école historique romantique allemande, chez Ranke et ses successeurs. Nietzsche tente de fonder sur cette base une utopie réactionnaire. Mais en fait, d'une part sa véritable conception de l'histoire est très proche de celle de Schopenhauer : l'histoire nous offre le spectacle d'une corruption constante, d'un déclin inévitable, et ses rares tournants favorables sont des miracles sans cause ; et d'autre part, sa doctrine de l'éternel retour des choses est une nouvelle négation de tout développement historique, de tout progrès. Rien d'étonnant à ce que, là où un progrès au sens où il l'entend doit être constaté, il se perde dans le mythe pur.

On aperçoit, ici, une relation fort intéressante : le pessimisme

L'esprit européen

social se dégage d'une conception statique de l'histoire ; la doctrine antidémocratique est étroitement liée à la négation du progrès ; tout ce que l'histoire peut éventuellement recéler de bon appartient au passé ; le processus historique lui-même ne peut consister qu'en une déchéance ; le mieux qu'on puisse faire est de revenir à un état antérieur. Mais ce résultat ne peut être obtenu organiquement, à la faveur d'un développement historique ; il constitue un brusque saut qualitatif.

C'est cette dernière idée qui domine, en particulier, la théorie raciste. Le moyen âge de l'anticapitalisme romantique devient ici l'état originaire de la race pure. L'évolution historique ne se manifeste que par le mélange des races et, par suite, par leur corruption. D'où le pessimisme d'un Gobineau. L'idéologie fasciste s'édifie sur ces bases, nie radicalement toute idée de progrès, et fait reposer sur un « miracle » — terme employé par Hitler pour désigner sa propre mission — la perspective d'un rétablissement de l'état originaire.

De la sorte, d'une part la notion d'élite, la conception aristocratique, devient accessible également aux grandes masses parce ^{p.179} qu'applicable à des peuples entiers ; d'autre part, cette conception reçoit une base à la fois totalement rigide et totalement arbitraire. Le racisme radical se développa pendant longtemps au sein de petites sectes ; toutefois, ces sectes vivant dans un milieu lui-même aristocratique où la notion d'élite reposait avant tout sur des conceptions moralo-sociales, psychiques ou spirituelles, mais se ramenait toujours en dernier ressort à un mythe raciste — Nietzsche et Spengler — leur influence prit de plus en plus d'extension. Bien entendu, ce furent les conditions sociales de la période préparatoire de la seconde guerre mondiale qui aboutirent

L'esprit européen

à la victoire du mouvement fasciste dans les masses.

Il y a lieu de mettre en évidence, ici, une convergence entre la notion de démocratie ou le concept antidémocratique d'une part, et ce qu'on est convenu d'appeler les « positions extrêmes » en matière philosophique d'autre part, convergence qui n'est nullement une pure construction abstraite, une « typologie » — toujours plus ou moins arbitraire — telle qu'on la rencontre dans les sciences de l'esprit. Il s'agit bien plutôt ici de montrer comment se comportent les hommes de pensée devant certaines tendances concrètes de leur milieu social, comment ils interprètent ces tendances, quelle position — positive ou négative — ils adoptent à leur égard, s'ils les nient ou s'ils les reconnaissent, etc. Le lien entre progrès et démocratie d'une part, négation du progrès et conception aristocratique d'autre part, est donc un fait de la vie concrète.

Ce n'est point par hasard que le concept de pessimisme se présente à cet endroit. Là encore, on peut mettre en évidence une connexion importante — fondée sur le développement social concret. Ce n'est point par hasard que le progrès, l'optimisme et la démocratie d'une part, l'opposition au progrès, le pessimisme et le point de vue aristocratique d'autre part, vont de pair. Car, bien que les faits naturels semblent jouer un grand rôle dans la controverse entre optimisme et pessimisme, c'est pourtant le point de vue social qui a, en définitive, le dernier mot, et les faits naturels ne fournissent que des justifications. Le fait que la terre entière et, avec elle, toute la culture humaine disparaîtra un jour ne saurait p.180 troubler un démocrate optimiste et, d'autre part, Chamberlain et Nietzsche ont montré comment il est possible d'utiliser le darwinisme aux fins d'une philosophie antiévolutionniste.

L'esprit européen

Le pouvoir croissant du pessimisme, de nos jours, met particulièrement bien en évidence les racines sociales de cette conception, bien qu'il se présente essentiellement comme un pessimisme culturel, comme une négation du progrès en ce qui concerne les problèmes humains fondamentaux. La situation de l'élite intellectuelle de notre temps, telle que nous venons de la décrire, est en liaison étroite avec le fait que le pessimisme se présente de plus en plus comme une attitude distinguée, en opposition avec le robuste optimisme plébéien ; il apparaît comme la seule attitude spirituelle authentique possible, comme moralement supérieur à l'optimisme. Ici encore, il s'agit d'un point de vue partiellement justifié : dans un milieu fondé sur l'apologie de la vie capitaliste, où toutes les laideurs, les bassesses, l'inhumanité doivent être en partie niées, en partie idéalisées, dans un milieu où règne une conception vulgaire du progrès identifiant le développement de ce type d'économie et de sa civilisation technique avec une marche ascendante — sans prendre en considération les effets destructeurs de cette évolution sur le plan humain et culturel — le scepticisme, voire le pessimisme, peuvent fort bien se tenir à un niveau intellectuel et moral supérieur à celui de leurs adversaires. Mais un renversement des valeurs est toujours imminent. Il se produit aussitôt que ce pessimisme se mue en une conception aristocratique satisfaite d'elle-même, sitôt qu'il conduit à une alliance avec les forces de la réaction. L'antihistoricisme et le pessimisme métaphysique de Schopenhauer prétendaient s'élever au-dessus des petitesse de la vie sociale et politique. Mais en réalité, ils ne faisaient pas autre chose, et cela chez Schopenhauer lui-même, que de soutenir la Terreur blanche de 48 et d'après 48. Et le progrès de ces

L'esprit européen

tendances aristocratiques pessimistes, après Schopenhauer, ne fait que renforcer ce caractère décadent et réactionnaire. Ce n'est point à tort que Thomas Mann, pour caractériser notre époque, parle de la force d'attraction de la maladie, du dépérissement et de la mort.

p.181 Toutes ces tendances se trouvent poussées à l'extrême au sein du fascisme, car, comme nous venons de le voir, le propre de ces théories racistes est un pessimisme et un aristocratisme absolus. Le « pessimisme héroïque » du fasciste est une philosophie fondée sur le plus extrême mépris de l'homme, sur l'exploitation sans scrupules du désespoir profond des larges masses et d'une élite intellectuelle égarée. Les camps de destruction d'Auschwitz ou de Maidanek sont la conséquence immédiate de la politique impérialiste du fascisme. Mais ce système politique et ses manifestations ne seraient jamais parvenus à se développer sans cet aristocratisme qui considère tout être d'une autre race comme non humain, sans une conception universelle de désespoir, sans l'absence de toute vue d'ensemble sociale et historique, toutes choses qui mettent une nation entière et son destin dans la situation d'un aventurier au bord de l'abîme.

3. Nous touchons déjà de plus près aux problèmes proprement philosophiques qui font l'objet de cette étude. Les considérations qui suivent vont nous conduire à la question centrale : négation ou affirmation de la raison. Considérer la position de la philosophie à l'égard de la raison comme un problème immanent à la philosophie — du domaine de la théorie de la connaissance, de la phénoménologie ou de l'ontologie — est le fait d'un académisme

L'esprit européen

faux. Toutes ces disciplines ne sont que des aspects de la philosophie générale, dont les fondements doivent être recherchés dans l'être même, comme l'avaient bien vu déjà les Grecs, ainsi que Fichte, pour ne pas parler des matérialistes. Pour tout problème relevant de la théorie de la connaissance ou de telle autre branche de la philosophie, la manière de le poser et de le résoudre dépend de la façon dont le philosophe conçoit la relation entre l'être et la raison et diffère selon que, pour lui, le noyau de l'existence, l'essence de l'être, est de nature rationnelle ou irrationnelle.

Il est impossible d'aborder ici, fût-ce en passant, le problème philosophique de l'irrationalisme. Contentons-nous d'indiquer ses rapports avec notre problème, avec le dilemme aristocratie-démocratie. La coordination, ici encore, est nettement visible. p.182 Non pas, bien entendu, dans le sens simpliste où l'on demanderait si, au point de vue politique, tel penseur a des opinions de droite ou de gauche. A cet égard, il y a de fréquentes exceptions : exemple Sorel. Mais en ce qui concerne la conception générale du monde, le lien est univoque : le point de vue antiprogressiste est presque toujours dans un rapport étroit avec l'irrationalisme et avec la notion, si particulière, de « nouvelle élite ». Les tendances fondamentales d'un Sorel correspondraient assurément à une mentalité socialiste ; mais assurément pas à une mentalité démocratique. La rupture, si lourde de conséquences, entre le socialisme et la démocratie se manifeste aussi dans sa philosophie.

D'après sa genèse historique, l'idéologie antirationaliste a pris naissance en opposition avec la Révolution française et, pour cette raison, elle s'oppose fortement au concept de progrès, à l'idée que

L'esprit européen

les choses du passé doivent être nécessairement détruites par les choses nouvelles. Elle constitue donc par avance une défense de la vieille société aristocratique, et cela pas seulement sur le plan politique. Sa conception générale du monde est dirigée contre le rationalisme de la philosophie des Lumières, et prétend défendre des institutions, etc., pour la seule raison qu'elles existent, soutenir des traditions uniquement parce qu'elles paraissent vivantes, tout cela sans se préoccuper aucunement de savoir si elles sont ou non rationnelles. C'est donc le rejet de la rationalité en tant que critère. L'indépendance ainsi posée à l'égard de la raison se mue en une conception positive : parce que ces institutions, ces traditions, etc., représentent quelque chose de supérieur à toute rationalité, on y voit le noyau suprarationnel, irrationnel, de toute réalité. Le fait qu'un Burke, un de Maistre ou un Haller paraîtraient singulièrement rationnels aux irrationalistes d'aujourd'hui ne fait que mettre en évidence la profondeur et l'étendue du développement pris par cette conception du monde. Les rapports entre l'irrationalisme et la conception aristocratique du monde ne déterminent pas seulement la genèse de cette conception, mais aussi sa structure philosophique elle-même. Qu'on songe à la controverse entre Schelling et Hegel au sujet de l'intuition intellectuelle. Ici, l'opposition se trouve élevée durablement au niveau philosophique, et, p.183 du même coup, le caractère aristocratique, respectivement démocratique, des deux points de vue se trouve exprimé en toute netteté. Schelling pense que l'intuition intellectuelle, c'est-à-dire l'organe qui nous permet d'accéder à la réalité en soi, exige un don génial, qu'on ne saurait acquérir par l'étude. Cette idée trouve son développement à travers Schopenhauer, Nietzsche, Bergson et l'école de George,

L'esprit européen

jusqu'à l'irrationalisme contemporain. L'important n'est pas de distinguer entre les exigences de « génialité » esthétique, morale, philosophique, psychologique, etc. Ce qui est important, c'est le principe aristocratique qui, depuis Chamberlain, se présente aussi comme un principe raciste.

A l'opposé, Hegel défend le point de vue que tout homme possède les moyens d'accéder à une conception philosophique de la réalité. Cela ne signifie nullement que Hegel croie la connaissance philosophique accessible sans autres à toute intelligence humaine saine, et qu'il tienne pour superflus les travaux techniques préparatoires à la philosophie. Son point de vue implique seulement qu'en principe, cette voie est ouverte à tout homme normal. La comparaison qu'il fait à cet égard est bien significative : tout soldat de Napoléon pouvait devenir maréchal, mais, bien entendu, ils ne le devenaient pas tous ; de même pour ce qui est de l'accès des hommes à la connaissance philosophique. La *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel est dirigée contre Schelling du simple fait, déjà, qu'elle oppose au « saut » irrationnel et génial de l'intuition intellectuelle un cheminement rationnel — tant individuel que collectif, tant anthropologique qu'historique et social — vers la compréhension du monde.

Bien entendu, il ne faut pas minimiser l'importance du changement de point de vue qui s'est opéré ici : la raison hégélienne n'est pas identique à celle des philosophes des Lumières. Entre elles, il y a la Révolution française et la crise de l'humanité provoquée par sa victoire, crise dont nous venons d'étudier le contrecoup dans la crise de la pensée démocratique et de l'idée de progrès. Chez Hegel, le changement de point de vue marque tous les problèmes ainsi que la structure même de

L'esprit européen

sa conception du monde. Ici encore, nous ne pouvons qu'esquisser le phénomène dans ses ^{p.184} grandes lignes. Nous venons de montrer les relations entre Hegel et la philosophie irrationaliste de son temps ; nous savons aussi quelle fut l'attitude de Hegel à l'égard de la Restauration et du Romantisme. A notre époque, on a souvent tenté de nier ou d'atténuer l'opposition qu'il manifestait nettement à l'égard de ces tendances, bien qu'il suffise de relire les passages de la *Philosophie du droit* relatifs à Haller ou à Savigny pour voir clairement quelle était sa position. Au cours de la Révolution française, la raison, comme le dit encore clairement Hegel, devint maîtresse de la société et de l'histoire. Le règne de la raison est donc réalisé. Mais comment se présente cette réalisation ? Comme Engels le montre très justement, ce règne se présente en même temps comme celui de la bourgeoisie. Nous venons de passer brièvement en revue les contradictions qui se manifestèrent, à cet égard, dans tous les domaines de la vie.

Devant la contradiction inhérente à toute la réalité historico-sociale, la philosophie peut choisir entre trois possibilités : premièrement, rétrécir et appauvrir la notion de raison, afin que le règne de la bourgeoisie puisse continuer à sembler être celui de la raison ; deuxièmement, considérer la réalité comme irrationnelle ; et nous laisserons de côté, ici encore, les multiples variations possibles au sein de ces deux points de vue.

Hegel, lui, fait apparaître une troisième possibilité : tandis qu'en présence des contradictions dont nous avons parlé, l'un de ces deux points de vue se mue en la négation de la raison et que l'autre cherche simplement à se soustraire aux contradictions, Hegel installe résolument ces contradictions au centre même de la

L'esprit européen

philosophie, de la logique aussi bien que de l'ontologie, et de toute partie concrète de la philosophie, que ce soit la philosophie sociale ou la philosophie de l'histoire. Tous les éléments de la réalité qui — pris isolément et comme des absolus — en tant que faits définitifs auxquels on ne peut rien changer, servent de base à l'irrationalisme apparaissent, chez Hegel, comme de simples éléments de la nouvelle raison, comme des problèmes qui se résolvent dialectiquement. Toutes les contradictions que la philosophie pré-hégélienne avait considérées comme des conflits entre la raison ^{p.185} et la réalité apparaissent désormais comme de simples oppositions dialectiques de l'intelligence qui conduisent au nouveau rationalisme.

De la sorte, deux lignées philosophiques trouvent en Hegel leur aboutissement : tout d'abord l'antique philosophie des contraires, dont la découverte remonte aux Eléates et à Héraclite, mais dans laquelle Hegel introduit systématiquement la contradiction comme fondement de toute la philosophie ; deuxièmement, la philosophie rationaliste moderne telle qu'elle remonte à Descartes, mais compte tenu du bouleversement mondial dû à la Révolution française. Un exposé détaillé est ici, il va de soi, impossible. Soulignons seulement, pour bien situer le problème, deux points caractéristiques. D'une part, la raison dans l'histoire. L'antihistoricisme des philosophes des Lumières auquel il est si fréquemment fait allusion est assurément une légende réactionnaire. Mais il est exact que, d'après la conception de ces philosophes, la raison une et immuable s'affirme à travers les vicissitudes de l'histoire. Au contraire, Hegel montre l'évolution, l'accomplissement, la prise de conscience et l'affirmation de la raison dans l'histoire, par l'histoire. Et d'autre part, les

L'esprit européen

contradictions de la vie, élevées jusqu'au niveau de la tragédie, apparaissent comme véhicules et manifestations suprêmes de la raison elle-même. Ceci est particulièrement visible dans les rapports entre l'individu et l'espèce. Mais les peuples et les nations sont également des individus à cet égard. La tragédie apparaît comme la forme de réalisation concrète la plus élevée que puisse atteindre la raison. Telle est l'idée commune du *Faust* de Goethe et de la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel.

Ainsi la doctrine de Hegel résout et élimine de la façon la plus adéquate la crise engendrée par la Révolution française. Toutefois, et si grande soit-elle, cette philosophie ne constitue qu'un accomplissement relatif, méthodologique. Le concept historique de la raison antithétique était découvert, mais du point de vue de Hegel lui-même, sa réalisation historique complète était impossible. C'est la liberté qui, avec sa signification nouvelle, doit devenir le concept central du développement interne, en soi antithétique, de la raison, mais, au point de vue concret, la philosophie hégélienne ^{p.186} de la liberté marque, par suite des conditions générales défavorables de cette période (particulièrement en Allemagne), un recul même par rapport à la Révolution française. C'est pourquoi un brouillard chatoyant enveloppe la figure de Hegel. Certains le nomment le philosophe du prussianisme réactionnaire, tandis que Herzen voit dans sa méthode l'algèbre de la révolution.

Comme ses élèves et ses successeurs bourgeois ne suivent pas la ligne de Herzen, les plus précieuses nouveautés de la dialectique hégélienne se perdent de plus en plus ; les innovations académiques demeurent sans effet justement à l'égard de la question principale. Ce n'est que chez Marx qu'on verra les

L'esprit européen

résultats et les expériences concrètes de cette période s'incorporer à la méthode philosophique. Chez Marx, la raison hégélienne descend radicalement sur terre. La réalisation de la liberté et de l'égalité devient l'exigence d'une liberté et d'une égalité concrètes pour des hommes existant concrètement dans une société concrète. Ce n'est qu'à partir de Marx et de ses grands successeurs que l'espèce concrète, s'éveillant par son développement antithétique, et à travers les antithèses, à la conscience de soi et à l'activité spontanée, devient le sujet véritable de l'histoire. C'est Marx qui, le premier, met en évidence le développement véritable de l'homme — et non ce sentiment dénaturé par le capitalisme qui en fait un atome dans le monde fétichisé — dans ses rapports concrets et antithétiques avec les autres hommes. Les relations entre hommes apparaissent désormais comme le fondement de la structure et du dynamisme du progrès, comme les organes vivants par lesquels la raison se réalise dans l'histoire.

Cette grande philosophie est demeurée jusqu'ici presque totalement sans effet dans le monde bourgeois ; aussi a-t-il fallu oublier ou travestir la dialectique. Toutefois, le cours des choses ne peut être arrêté par ce silence et par cette mutilation : continuellement, de nouveaux problèmes dialectiques de plus en plus importants se présentent — problèmes qui, par suite de l'évolution philosophique dont nous venons de donner une esquisse, apparaissent à chaque fois comme d'« insolubles données » de p.187 l'irrationalisme. Ainsi, rétrécies et faussées, les questions reçoivent nécessairement des réponses fausses et inadéquates, sans rapport avec les problèmes concrets de l'homme.

L'esprit européen

4. Nous voilà ainsi parvenus à la crise de l'humanisme. Nul besoin de longs discours pour mettre en évidence l'existence de fait de cette crise. Il suffit de se souvenir que le fascisme a régné pendant douze ans en Allemagne. Mais en quoi consiste cette crise de l'humanisme ? Originellement, et de par son essence, l'humanisme est une connaissance de l'homme, en vue de la défense de sa dignité et de ses droits. C'est pourquoi l'humanisme a été combatif et même agressif dès la Renaissance et à travers le XVIII^e jusqu'aux grandes heures de la Révolution française. La crise que nous venons d'analyser se manifeste comme suit, à l'égard de l'humanisme : plus elles sont étroitement solidaires des philosophies antidémocratiques, antiprogressistes, et, en particulier, des philosophies racistes, plus les différentes sciences se développent dans des directions antihumanistes. L'humanisme cesse d'être fondé sur les sciences concrètes de l'homme. Et, de son côté, la défense de la dignité et des droits de l'homme se réduit de plus en plus à une simple attitude défensive, idéologiquement figée en abstractions, et conduit à une passivité de plus en plus grande et, par la perte de contact avec toute réalité sociale concrète, à un pâle utopisme. Les causes décisives de cette crise ressortent clairement de notre précédente analyse : l'individu isolé, qui fonde ses postulats de vie sur cet isolement, et qui croit se trouver en tant que personne privée en face d'une société étrangère, morte et inhumaine, ne peut chercher sur cette base que des moyens pacifistes de couvrir sa retraite.

Cet appauvrissement de l'humanisme se manifeste clairement dans son attitude à l'égard de son propre passé et de ce qu'il a produit de plus grand sur le plan pratique, la Révolution française. De grands écrivains humanistes tels que Victor Hugo dans *Quatre-*

L'esprit européen

Vingt-Treize, Dickens dans *Deux Villes* fournissent à cet égard des exemples tout à fait typiques. Tant sur le plan national que sur celui de la politique extérieure, l'humanisme est incapable ^{p.188} de rien objecter de vraiment efficace à la « politique réaliste » inhumaine des puissances politiques et sociales au pouvoir. Les conseils humanistes se réduisent à un « ne résiste pas au mal », « conserve ta propreté individuelle », etc. Le pacifisme purement humanitaire de la première guerre mondiale, sa façon de se proclamer dans l'abstrait le défenseur de l'homme abstrait, ne pouvait fournir une direction à une action humaine effective. D'où la grosse déception des intellectuels les plus distingués de ce temps, tandis que l'idéologie antihumanistique gagne de jour en jour en force de fascination, en action extensive et intensive.

Cette faiblesse de l'humanisme réside dans le relâchement de ses rapports avec la démocratie en général, et avec la démocratie combattante en particulier. Victor Hugo et Dickens sont assurément d'authentiques démocrates. La crise de l'humanisme se manifeste chez eux en ce que la véritable voie pour la réalisation de leurs idéaux les effraie, qu'ils se perdent dans le labyrinthe de contradictions créé par la Révolution française, que l'avenir de l'humanisation de l'espèce humaine ne leur paraît offrir aucune issue praticable. Ils acceptent les idéaux jacobins, mais repoussent les méthodes propres à les réaliser. Mais le refus même de ces méthodes est un symptôme de l'affaiblissement de la pensée démocratique, de l'humanisme actif. Tandis que les adversaires de la démocratie, n'étant retenus par aucun scrupule humaniste, mettent tout en œuvre pour la réalisation de leurs buts réactionnaires, l'idéologie de l'humanisme démocratique parvenue à ce point critique se montre d'une part conservatrice dans sa

L'esprit européen

façon de s'en tenir aux idéaux prérévolutionnaires de la philosophie des Lumières, idéaux en fait abusivement détournés de leur objet, et, d'autre part, hypercritique, d'un scepticisme autodestructeur à l'égard des moyens de réalisation concrète de ces idéaux. La négation du mal aboutit à une capitulation extérieure devant lui, le sujet s'efforçant uniquement de préserver de toute tache sa pureté morale individuelle. Ce n'est que devant le triomphe des tendances antihumanistiques, antidémocratiques, dans la période de conquête du fascisme et pendant sa domination, que l'humanisme réagit enfin d'une façon plus réaliste. On peut considérer ^{p.189} Anatole France comme le précurseur de cette réaction ; malgré un scepticisme aigu à l'égard des idéaux des Jacobins qui doivent être dépassés, il approuve leur méthode héroïque active. Ce mouvement montre bien qu'à ce point de vue, il y a quelque chose de changé chez les humanistes les plus éminents de notre temps. Dépasser les idéaux jacobins implique une prise de position concrète et positive à l'égard du socialisme, ce qui ne signifie nullement que les humanistes doivent à toute force passer au socialisme, mais seulement que leur conception du contenu social des idées démocratiques est devenue plus concrète, d'un humanisme plus réaliste, qu'elle a dépassé le vieux formalisme ; ils commencent à se rendre compte que sur la violence antihumaine, sur la violence déchaînée de la folie raciste, peut seule l'emporter la violence, la puissance du peuple enfin éveillé à la vie démocratique. Cette évolution, nous la voyons s'accomplir chez Romain Rolland passant du gandhisme à l'humanité combative ; c'est celle qu'ont suivie Thomas et Henri Mann. Il y a là une réaction importante contre l'évolution de la fin du siècle dernier. C'est le début du rétablissement de l'alliance

L'esprit européen

entre le socialisme et la démocratie, et par elle, du passage à un humanisme concret. Et la deuxième guerre mondiale, la lutte des peuples contre l'« ordre nouveau » fasciste suscite chez les peuples — à des degrés bien entendu divers selon les pays — des réactions rendant possible la cristallisation des nombreuses formes de vie démocratique de la nouvelle Europe.

Nous voici parvenus de la sorte au problème de la nouvelle Europe. Et nous pensons que le chemin que nous avons suivi indique clairement la réponse qui doit être donnée ici. La nouvelle Europe ne pourra se créer et se maintenir que si elle parvient à extirper les racines du fascisme jusque sur le plan idéologique, de façon à en rendre le retour impossible. Ce n'est pas le lieu de dire combien tout ce qui a été fait jusqu'ici à cet égard est insuffisant, tant en matière de politique intérieure qu'en matière de politique extérieure. Si l'on cherche à tirer les enseignements de la domination fasciste du point de vue de la conception du monde, on voit que le fascisme a rencontré la résistance la plus forte là ^{p.190} où régnait dans le peuple un véritable esprit démocratique, non un libéralisme formaliste dilué — U.R.S.S., Yougoslavie, France. Cette constatation est juste, mais insuffisante. Nous devons aussi nous rendre compte que le fascisme n'aurait jamais pu l'emporter sans cette crise de la démocratie et le complexe d'idées qui s'y rapporte, dont nous venons de tracer une esquisse. Cette crise a rendu les masses et l'élite intellectuelle accessibles au poison idéologique de la théorie raciste, et elle a rendu la résistance idéologique impossible, ou quasi impossible. A l'avenir, il importe de faire preuve dans toutes ces questions de plus de clairvoyance et de plus d'énergie que cela n'a été le cas dans la lutte contre la montée du fascisme ; il importe de découvrir à l'avance les

L'esprit européen

positions de repli de la réaction — telles que nous les avons signalées au début de cet exposé — afin de rendre impossible tout rétablissement, toute nouvelle réalisation concrète de ses idéologies.

A cet effet, il est indispensable qu'une conception démocratique du monde soit développée ; mieux, il est indispensable que l'on sache qu'en matière d'aristocratie et de démocratie, aucune neutralité n'est possible, que toute attitude philosophique implique une prise de position à l'égard de la démocratie. Et, par ailleurs, un destin tel, par exemple, que celui de la République de Weimar nous montre bien la faiblesse et l'impuissance inévitables d'une république sans républicains, d'une démocratie sans démocrates.

Beaucoup de gens, je le sais, croient aujourd'hui encore à la valeur d'un retour à la démocratie d'avant-guerre, d'une restauration de la vieille démocratie formelle. Nous espérons avoir montré que cette dernière repasserait inévitablement par l'ancienne crise et ferait renaître ainsi, à l'égard des masses, la force d'attraction de l'idéologie réactionnaire. Cela, comme c'est toujours le cas dans l'histoire, à un degré encore accru. Et la brève période d'après-guerre que nous venons de vivre montre déjà, par une quantité d'exemples, combien cette forme de vie sociale est patiente à l'égard des ennemis de la démocratie, alors qu'elle se dresse de tout son pouvoir contre ceux qui veulent véritablement renouveler cette dernière. Personnellement, ceux-ci seront fréquemment des socialistes ou des communistes. Mais ce serait mal poser le ^{p.191} problème, avec toutes les graves conséquences que cela comporte, que de parler ici d'un choix à faire entre la culture bourgeoise et le socialisme ou entre les formes de démocratie orientale et occidentale. Ce sont justement ces faux

L'esprit européen

dilemmes de l'avant-guerre qu'il importe maintenant de surmonter. Le faux dilemme « fascisme ou bolchevisme » a contribué à un point extraordinaire à l'affaiblissement idéologique des forces progressistes dans la période d'avant-guerre.

Pendant la guerre, en 1941, s'est produit un changement important qui est dans le rapport le plus étroit avec l'indispensable changement de front dont nous parlons ici. Si l'on veut que la paix soit gagnée comme le fut la guerre, la politique de 1941 — toutes choses égales d'ailleurs — doit être poursuivie. Il faut se rendre bien compte qu'après les effets dévastateurs du faux dilemme de l'avant-guerre, l'histoire universelle offre maintenant à la démocratie une chance inespérée de renaissance politique, sociale et idéologique. La seule question est : comment utiliser cette chance ?

Ce n'est pas notre rôle d'établir ici un programme, bien que nous soyons convaincu que nos remarques négatives et critiques ont mis en lumière certaines grandes lignes d'un tel programme. Elles font ressortir la nécessité d'une réforme énergique de notre conception du monde : des catégories telles que celle de liberté et d'égalité, de progrès et de raison doivent prendre un éclat nouveau, une portée nouvelle, et cela est possible à condition que le contenu social de l'idée démocratique, adapté aux conditions nouvelles, retrouve sa plénitude et sa puissance lumineuse de 1793 et de 1917. Et par ailleurs, des catégories auxquelles on s'est attaché pendant longtemps et qui, dans certains milieux, ont presque passé au rang d'axiomes, telles que la « constitution des masses », doivent devenir caduques.

Du point de vue de la conception du monde, ce dernier changement est particulièrement important ; car la peur des

L'esprit européen

masses, le mépris à l'égard des véritables masses organisées et conscientes était et demeure une des voies d'accès idéologiques les plus importantes pour le fascisme. Et cela, tant à l'intérieur des masses ^{p.192} elles-mêmes que dans l'élite intellectuelle. Dernier point, mais certes non le moindre, ajoutons-y la nécessité de surmonter d'une façon positive l'isolement individualiste ; il faut réveiller le citoyen. Je suis heureux d'avoir l'occasion de parler de cette question en Suisse, car la Suisse peut s'enorgueillir d'avoir possédé, au XIX^e siècle, le plus grand poète-citoyen d'Occident, Gottfried Keller, et je tiens pour un honneur de pouvoir combattre ici sous sa bannière. Son œuvre d'abord, et mieux encore l'histoire même du XIX^e siècle, nous enseignent que seuls des hommes pour qui vivre en « citoyen » sera redevenu une forme de la vie quotidienne, seront capables de reconstruire une véritable Europe nouvelle. Mais personne ne peut devenir un citoyen en vertu d'une simple résolution. Ce qui fut cause de la disparition du citoyen dans l'Europe occidentale, ou de sa transformation en une caricature abstraite, c'est une vie publique dans laquelle aucune possibilité d'action continue n'était offerte aux masses, et où la liaison entre les problèmes essentiels de leur propre vie et ceux de la vie publique ne pouvait s'établir que par des voies détournées, dans la corruption. Cette transformation des êtres dont se composent les masses en « hommes privés », telle qu'elle s'est produite dans les vieilles démocraties formelles, paralyse ces êtres et donne lieu à un type humain, à une mentalité et à une moralité contraires à toute véritable démocratie vivante et viable. Mais ici encore il faut se mettre en garde contre un dilemme faux, issu d'une pensée figée dans sa fétichisation. Les gens de notre époque se posent volontiers la question suivante : est-ce l'homme nouveau, ici le citoyen

L'esprit européen

ressuscité, ou sont-ce les institutions de la nouvelle démocratie qui doivent rééduquer les hommes et en faire des citoyens ? Mais en fait ce dilemme ne se pose pas : c'est tandis que les hommes combattent pour la nouvelle démocratie, tandis qu'ils la reconstruisent, que s'éveille en eux l'esprit du citoyen ; tandis qu'ils transforment leur conception du monde, ils entrent dans la lutte pour les nouvelles institutions de la démocratie.

On objectera peut-être : cette nouvelle démocratie n'est rien d'autre qu'un essai de rétablir les anciennes démocraties directes, alors que Rousseau déjà a reconnu que les grands Etats modernes ^{p.193} ne se prêtent pas à la démocratie directe. Sur ce seul point, les libéraux louent Rousseau hors mesure. Il est bien entendu qu'une démocratie directe du genre de celle d'Athènes dans l'antiquité est tout à fait impraticable. Mais, en son temps héroïque, la grande Révolution française était toute pénétrée de l'esprit de la démocratie directe et d'éléments concrets empruntés à celle-ci, et la vie économique, sociale, culturelle de la Commune de Paris, celle de l'Union soviétique, contiennent une infinité d'éléments ressortissant à la démocratie directe. Le fait même que toutes les questions concrètes de la vie quotidienne en tant que questions du domaine de la vie publique touchent les larges masses d'une façon directe, montre que l'incorporation de ces éléments à la démocratie prolétarienne est consciente. La Résistance, en particulier en Yougoslavie et en France, comportait tout naturellement une quantité de tels éléments. Partout où, après la victoire du mouvement résistant, ces éléments furent abolis, est apparu le danger d'un affaiblissement concomitant de la défense contre les restes du fascisme, et d'un arrêt simultané de l'élan constructif de la nouvelle démocratie.

L'esprit européen

L'Europe lutte pour prendre une figure nouvelle. Aujourd'hui, au point de vue formel, ce qui semble être aux prises, ce sont les différents types de démocratie : la question serait de savoir si la démocratie est une simple forme d'Etat politico-juridique ou si elle doit devenir une forme de vie concrète pour le peuple. Mais là derrière se dissimule en réalité un autre problème : celui du pouvoir. La forme démocratique doit-elle demeurer une forme de domination anonyme des « 200 familles », comme on dit en France, ou peut-on la développer de façon à en faire une forme véritable du pouvoir du peuple travailleur ? A notre avis, tant au sens idéologique qu'au sens politique, seule la seconde solution et le choix d'une conception démocratique du monde propre à l'éclairer et à en encourager la mise en œuvre, pourra amener la naissance d'une nouvelle Europe, assurée d'empêcher le retour du fascisme et le danger qu'il implique de nouvelles guerres et de nouvelles dévastations.

Encore que ce ne fût qu'en germe et sous le signe de la ^{p.194} contradiction, l'alliance de 1941 a été, dès son origine, davantage qu'une simple alliance politique. Sa forme initiale a suffi pour permettre de gagner la guerre. Mais la lutte pour une paix véritable doit renouveler ce qui était l'essentiel du contenu idéologique de 1941 : l'alliance entre le socialisme et la démocratie et la constatation que socialistes et véritables démocrates se trouvent liés plus étroitement par leur combat contre l'ennemi commun, contre l'ennemi de la civilisation, de la culture, du développement, contre le fascisme, que ne peuvent les séparer leurs divergences de point de vue, si fortes que soient par ailleurs ces divergences sur le plan social, économique, politique, culturel et universel. C'est cette alliance-là qui constitue le contenu

L'esprit européen

idéologique de 1941. Et il dépend de la démocratie elle-même de décider si elle veut, à la faveur de cette alliance, mener à bien la lutte pour le renouveau de l'Europe, et susciter ainsi sa propre et éclatante renaissance, ou si elle veut s'abaisser à redevenir le spectateur impuissant d'un nouveau Munich. L'objet de notre exposé était de mettre en lumière, du point de vue d'une conception générale du monde, les conditions de ce dilemme.

@

TROISIÈME ENTRETEN ¹

présidé par M. Marcel Raymond

@

LE PRÉSIDENT : p.195 Mesdames et Messieurs, cette troisième séance de discussion des Rencontres de Genève est ouverte. Nous avons de nombreux orateurs inscrits et, pour ce motif, nous sommes obligés de demander à tous ces orateurs de s'exprimer en moins de six minutes.

D'autre part, M. de Salis étant malade, les questions qui devaient lui être posées le seront la prochaine fois, et d'autres orateurs devant quitter Genève prochainement, nous sommes obligés de rompre avec l'ordre chronologique des inscriptions, d'autant que des personnes ont des déclarations d'une portée générale à faire tout d'abord.

p.355 Je donne la parole à M. René Gillouin ².

M. RENÉ GILLOUIN : Mesdames et Messieurs, lorsque j'écoutais M. Benda l'autre jour, j'étais obsédé par un mot de Dostoïevski lorsqu'il fait dire à Mitia Karamazov : « Ah ! l'homme est trop vaste, je voudrais le réduire. » Il me semblait que ce que M. Julien Benda nous proposait comme remède au désordre, au chaos dont souffrent aujourd'hui l'Europe et le monde, c'était une réduction de l'homme à ce qu'on pourrait appeler sa dimension intellectuelle, à cette intelligence dont un écrivain que M. Julien Benda n'aime pas, Maurice Barrès, a dit, et fort bien dit : « L'intelligence, quelle petite chose à la surface de nous-mêmes. » Mais M. Julien Benda allait plus loin encore. Après avoir réduit l'homme à sa partie rationnelle, il amputait la raison elle-même de la part la plus glorieuse de son héritage, celle qu'on peut désigner du nom de sagesse, pour la réduire à sa fonction exclusivement scientifique, et dans la science elle-même il s'attachait à peu près uniquement à son effort vers l'identification.

Je ne chicanerai pas M. Julien Benda sur sa conception de la science en

¹ A l'Athénée, 10 septembre 1946.

² [L'intervention de M. Gillouin, pp. 355-360 de l'édition-papier, est ici réintégré à sa bonne place].

L'esprit européen

général, de la mathématique en particulier. Je lui opposerai simplement deux autorités, l'une, celle du prince Louis de Broglie, qui se demandait récemment, dans une réunion des « Amis de Bergson », « si l'estime et l'admiration vouées par l'opinion à la science étaient bien justifiées », l'autre, celle de lord Bertrand Russel, l'un des plus illustres mathématiciens du monde, déclarant que la mathématique est « la seule science où l'on ne sache jamais de quoi on parle, ni si ce qu'on dit est vrai ».

Mais je voudrais m'arrêter quelque peu sur la thèse de M. Benda selon laquelle l'esprit mathématique, l'esprit scientifique serait un remède contre le nationalisme. J'estime au contraire que ce n'est pas un frein, mais un accélérateur ; je m'explique. Il y a eu un nationalisme politique déclenché par la Révolution française, par le principe des nationalités, qui n'a cessé depuis cent cinquante ans d'accumuler ses ravages. Mais il s'est doublé depuis un demi-siècle d'un autre ^{p.356} nationalisme, le nationalisme social, plus virulent encore, sous l'action de la civilisation industrielle, qui résulte de la technique, elle-même fille légitime de la science.

Comment s'est exercée cette action ? En vertu d'une loi non pas mathématique, mais bio-psychique, que M. Benda paraît ignorer, ou en tout cas dont il ne tient aucun compte. Cette loi, qu'on pourrait appeler la loi de compensation, pourrait s'énoncer en ces termes : il y a, dans le monde, un équilibre fondamental et, à tous les niveaux de l'être, des équilibres dérivés et secondaires, qu'on ne saurait troubler gravement sans déclencher aussitôt une réaction compensatrice. Loi précieuse et qui devrait toujours être présente à l'esprit de ceux qui projettent de transformer l'homme et le monde. Non pas assurément qu'elle interdise tout espoir de transformation, mais elle en enferme les possibilités dans d'étroites limites, qu'on ne saurait, sans péril majeur, outrepasser.

Appliquée aux rapports du rationnel et de l'irrationnel dans l'homme, cette loi implique que toute accentuation trop marquée de l'un de ces aspects sur l'autre entraîne automatiquement une réaction compensatoire de celui-ci sur celui-là. Elle explique qu'au siècle des lumières, rationaliste et universaliste sur le plan de la culture, cosmopolite sur le plan politique, ait succédé un siècle nocturne, affectif et particulariste sur le plan de la culture, et, sur le plan politique, nationaliste. Elle explique aussi qu'au collectivisme industriel qui s'étend rapidement sur le monde

L'esprit européen

les peuples répondent, sur le plan social, par un nouveau resserrement sur eux-mêmes, par une nouvelle hausse de la fièvre nationaliste.

La civilisation industrielle a pour effet de rendre l'homme étranger à lui-même, de déshumaniser sa vie quotidienne et professionnelle au point qu'il lui devient nécessaire de trouver un remède à cette déshumanisation. Il le cherche, ce remède, dans une notion nouvelle de la collectivité. L'homme ne peut se contenter d'être un rouage dans un système économique planifié, que ce système soit d'ailleurs capitaliste, socialiste ou communiste. Aussi s'efforce-t-il d'introduire dans le lien qui le rattache aux autres membres de la collectivité nationale un élément de primitivisme irrationnel, plus proche de sa condition humaine. Quand on n'est plus qu'un instrument parmi d'autres, on essaye de retrouver son humanité en exaltant le caractère charnel du lien qui vous rattache aux autres. On ne peut plus être soi-même, on tâchera du moins d'être entre soi. L'économie industrielle organisée détruit mille liens humains et n'en crée pas de nouveaux. Les hommes en ont besoin cependant, et c'est pourquoi ils vont les chercher sur un autre terrain, celui du sang, ou celui de la communauté naturelle consacrée par l'histoire. Le renouveau du nationalisme dans la Russie industrialisée, collectivisée et totalitaire, n'est nullement l'effet du hasard, ni de je ne sais quel calcul machiavélique. Plus se développe la déshumanisation de l'homme et plus s'accroît dans les nations collectivisées, par compensation, le particularisme, le chauvinisme ici, ailleurs le racisme. Le nationalisme moderne, né avec la civilisation industrielle, s'accroît au fur et à p.357 mesure de ses progrès ; c'est dire qu'il a un bel avenir devant lui. Un exemple concret, Messieurs, pour illustrer ce développement un peu abstrait. Le prodigieux essor des moyens de transport a pu faire espérer à des innocents une interpénétration croissante des nations et leur éventuelle disparition au sein d'une humanité à tout jamais unifiée et planifiée. Et cependant, de plus en plus les nations se retirent dans leurs frontières, au point qu'on voit approcher le moment où le vieux mot d'ordre marxiste : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » sera remplacé par cette consigne plus à la page : « Prolétaires de tous les pays, restez chez vous ».

Je passerai rapidement sur la chimère d'une Europe française ; hélas, l'hégémonie de la langue et de la culture françaises est derrière nous et non pas devant nous. Mais je voudrais présenter quelques brèves considérations sur un problème capital que personne n'a effleuré jusqu'ici.

L'esprit européen

Pour la réalisation de grandes réformes, telles que la réforme de l'enseignement ou la réforme de l'esprit public, sur qui comptent M. Benda et ceux de son observance ? Pas du tout, cela va sans dire, sur le bon tyran que Platon a vainement cherché toute sa vie. Ils comptent évidemment sur le prestige, sur l'influence, sur l'autorité qui leur semblent devoir s'attacher tout naturellement, dans la société d'aujourd'hui ou dans celle de demain, à ceux que M. Benda appelle les clercs, et dont il a dénoncé la trahison dans un retentissant ouvrage. Je pose donc la question suivante : Quel peut être, dans le monde moderne, le prestige, quelle peut être l'autorité, quelle peut être l'influence des clercs, ou de ceux que M. Julien Benda appelle de ce nom ? Et tout de suite je me heurte à une objection préjudicielle : l'intellectuel moderne qui prétend au titre ou au rôle de clerc, sur quoi fonde-t-il sa prétention ? N'y aurait-il pas là un abus de langage, procédant lui-même d'une certaine confusion de pensée ?

Dans une société dualiste, fondée sur la distinction du temporel et du spirituel, l'opposition du clerc et du laïc est donnée dans les faits ; elle est en quelque sorte constitutionnelle. Il n'en est pas du tout de même dans un état social uniforme comme celui qui est issu de la Révolution française, et qui domine actuellement l'Europe et le monde ; et on peut se demander de quel droit certains individus s'y attribuent de leur propre grâce le titre de clercs, sous prétexte qu'ils servent des valeurs qu'ils décrètent eux-mêmes universelles et éternelles.

Dans toutes les sociétés, dans toutes les civilisations qui ont fait une place à la cléricature, cette place est définie par des traits particuliers.

En premier lieu, le clerc est l'homme qui appartient à une organisation de nature parfaitement caractérisée, et qu'il faut appeler une Eglise, groupe nécessairement clos et rigoureusement unifié, de manière à opposer aux forces infiniment supérieures, mais heureusement éparpillées et divergentes, du monde temporel, le front unique du spirituel. La puissance du clerc n'est pas celle d'un homme, c'est celle d'un organisme où la personne disparaît, et qui est gouverné par la plus sévère des disciplines, même dans l'ordre de la pensée.

En second lieu, le clerc est l'homme qui reçoit, de son appartenance ^{p.358} à ce bloc indivis, l'investiture de sa charge, et le signe distinctif, vêtement ou tonsure, qui l'exclut du monde profane et le désigne comme habitacle du sacré.

L'esprit européen

En troisième lieu, le clerc est l'homme qui garantit sa supériorité du fait qu'il s'engage par des vœux solennels à des privations et à des servitudes volontaires, qui l'éliminent des jouissances de la chair et de l'argent, des honneurs et du pouvoir, c'est-à-dire de tout ce qui fait l'objet des désirs du vulgaire. Voilà ce qui lui confère un droit essentiel sur ceux qui se contentent de ce qu'il dédaigne.

A ces conditions, et à ces conditions seulement, il peut y avoir contre-poids entre le spirituel et le temporel, entre le sacré et le profane, entre le clerc et le laïc. C'est parce que ces conditions se sont trouvées réunies au moyen âge que le pape médiéval a pu contraindre l'empereur germanique au pèlerinage de Canossa, victoire du spirituel sur le temporel que Jacques Maritain a fort bien qualifiée d'« éternelle consolation des cœurs libres ».

Qu'est-il advenu de tout cela dans le monde moderne ? La cléricature religieuse, si l'on ose ce pléonasse, ayant été mise hors de jeu, comment s'est comportée, vis-à-vis de cette triple exigence, la cléricature laïque, si on se permet cette contradiction dans les termes ; qui a revendiqué son héritage ?

De l'appartenance à une Eglise, à un organisme fortement unifié et discipliné, il ne pouvait plus être question. Les clercs modernes prétendent, au moins dans les pays libéraux, à une totale liberté de parole et de plume, tout en étant de plus en plus enclins, par contagion totalitaire, à la refuser à ceux qui ne pensent pas comme eux. D'où résulte nécessairement une dispersion génératrice d'impuissance.

En second lieu, l'immense majorité des intellectuels modernes a complètement perdu la notion du sacré : nouvelle *deminutio capitis*.

Enfin, la plupart croient pouvoir jouer sur les deux tableaux et cumuler avec les privilèges traditionnellement attachés à la notion du clerc les avantages de la vie séculière, et même ceux de la vie mondaine, ce qui achève de ruiner leur prestige. Une parole célèbre dit que les saints jamais ne se sont tus ; les clercs, eux non plus, jamais ne se sont tus. Ils ont même parlé beaucoup plus que les saints et avec beaucoup plus d'agrément, mais, sur le plan de l'action politique s'entend, et non point sur le plan culturel, c'est exactement comme s'ils n'avaient rien dit. Politiquement, le clerc moderne est à peu près exactement la cinquième roue d'un char.

L'esprit européen

Mais il y a mieux. L'héritage que l'éviction de la cléricature religieuse laissait sans maître, les intellectuels n'ont pas été les seuls à le réclamer et à tâcher de se l'approprier. Ils ont été concurrencés, dans cette usurpation, par les politiciens qui avaient, il faut bien le dire, aussi bien qu'eux le droit d'y prétendre étant donné ce que nous avons appelé l'état social uniforme du monde moderne. Qui aurait eu qualité pour le leur interdire, et au nom de quoi ?

C'est ainsi que les valeurs éternelles que se réservait jadis l'Eglise : la liberté, le droit, la justice, le souverain bien, sont brusquement p.359 descendues du ciel sur les tréteaux fangeux de la politique, et se sont *engagées* ou, pour mieux dire, trop souvent enrôlées, au service d'ambitions temporelles. Ainsi sont nées les hideuses propagandes avec leurs brutales simplifications et leurs abjects sophismes. Ainsi s'est répandu à travers le monde ce manichéisme stupide en vertu duquel, dans un conflit, chaque adversaire s'attribue le monopole absolu de la vérité, du bien, de la justice, et dénonce avec une conviction fanatique, dans son ennemi du moment, le suppôt du mensonge, du mal et de l'iniquité. Ce qui conduirait tout droit à l'extermination du vaincu, si le mercantilisme ne relevait heureusement le bellicisme, car enfin, on ne peut pas tout ensemble exterminer son adversaire et le conserver comme client.

Si vous voulez voir en action, sur un exemple précis, les causes diverses et convergentes de l'aviilissement des valeurs dans le monde moderne, prenez la notion de justice, qui est comme vous savez le grand cheval de bataille à la fois des clercs et des politiciens. C'est une notion obscure et confuse, et c'est à cette obscurité et à cette confusion qu'elle doit d'ailleurs une bonne part de son dynamisme. Mais en gros on peut dire que le mot justice a deux acceptions principales, que son contenu oscille entre deux pôles à peu près définis par les notions grecques de *Thémis* et de *Dikê*, latines de *fas* et de *jus*, disons en français d'ordre cosmique et de répartition équitable des biens de la terre. C'est au premier de ces sens que se référait Goethe dans le mot fameux par lequel il déclarait préférer l'injustice au désordre, mot qu'un des orateurs de cette quinzaine a bien osé qualifier d'infâme, et qui est d'abord le mot d'un homme d'Etat qui a connu par expérience les responsabilités et les nécessités du pouvoir, mais aussi et surtout d'un homme de lettres qui n'a pas su résister à la tentation d'un bon mot, et qui a eu l'imprudence de dire sans la faire une de ces choses qui ne prennent leur vrai sens que lorsqu'on les fait sans les dire.

L'esprit européen

Quant au second sens du mot justice, celui de répartition équitable, il a, comme vous savez, fait l'objet de controverses infinies parmi les intellectuels, qui n'ont jamais pu se mettre d'accord sur le point de savoir si la répartition équitable devait être basée sur le travail, sur les besoins ou sur les mérites.

Transportez maintenant ces discussions sur la place publique, mettez-les entre les mains des grossiers rhéteurs qui l'occupent dans une atmosphère de crime passionnel collectif, et vous avez tout ce qu'il faut pour déclencher à travers le monde ces guerres du droit qui sont rigoureusement *interminables* comme l'expliquait lumineusement Ferrero, puisque chaque partie prétend, avec une conviction entière, avoir le droit, tout le droit pour elle.

C'est ainsi qu'à la querelle médiévale des investitures a succédé la querelle moderne des impostures, si magistralement flétrie par Bernanos. Nous sommes entrés dans l'ère de la grande contradiction, de la grande profanation, de la grande prostitution. Et vous me demandez aussitôt : Quels moyens voyez-vous pour en sortir ?

Je ne me déroberai pas à cette question, et je vous indiquerai en p.360 quelques mots la direction dans laquelle les clercs modernes devraient s'engager selon moi s'ils voulaient satisfaire aux conditions d'une cléricature authentique.

Ils devraient d'abord se rendre compte que celle-ci n'est aucunement compatible avec une formation dispersée où chacun ignore ou combat les autres. Représentants de l'intellectualité, ils devraient rechercher l'alliance de la spiritualité au lieu de lui faire la guerre, car si elle ne peut rien sans eux, ils ne peuvent rien sans elle. Ils pourraient rapprendre d'elle, en particulier, le secret qu'ils ont perdu d'une communauté vivante, dont la riche diversité concrète n'exclurait ni l'unité d'inspiration ni l'unité d'action.

Ils devraient approfondir la distinction du spirituel et du temporel qui seule permettrait, par la distance et par la différence de niveau qu'elle rétablirait entre l'un et l'autre, d'assurer efficacement la primauté de l'un sur l'autre.

Ils devraient restaurer la notion du sacré, du sacré authentique, en la distinguant avec soin des innombrables contrefaçons par lesquelles des mystiques frauduleuses ont essayé de tromper la soif de sacré innée au cœur de l'homme.

L'esprit européen

Ils devraient remettre en honneur les disciplines ascétiques qui les sépareraient du monde des appétits et des convoitises, et leur rendraient le droit de lui parler avec autorité.

Ils devraient, au sein de la grande société profane, passionnelle et charnelle, à laquelle ils n'ont guère apporté jusqu'ici que le spectacle de leurs divisions, de leur présomption et de leur vanité, constituer une petite société plus étroite et plus haute, plus pure et plus forte, à la fois digne et capable de lui fournir les clartés et les directions dont elle ressent ardemment le besoin.

Et je ne dis pas, Mesdames et Messieurs, que la réalisation d'un tel programme soit facile, je ne suis même pas sûr qu'elle soit possible. Ce dont je suis sûr, en revanche, c'est qu'en dehors d'une tentative inspirée de cet esprit, il n'y a pour l'Europe et pour le monde point de salut.

LE PRÉSIDENT : Je donne la parole à M. Reininck.

M. REININCK : Un de mes amis, professeur à la faculté de droit, me disait un jour qu'en étudiant le droit civil international, il avait constaté qu'il n'existe pas qu'un seul droit civil international, mais un droit civil international néerlandais, un autre français, bref, autant de droits civils internationaux qu'il y a de peuples qui s'occupent de l'étude de cette partie du droit.

En écoutant certains discours prononcés jusqu'ici, j'ai été frappé qu'il en soit de même en ce qui concerne l'esprit européen. Les conceptions de cet esprit et les médicaments proposés pour sa guérison changent, notamment chez les premiers conférenciers, selon leur nationalité. Non pas au cours des conférences, où plusieurs sons différents se font entendre, mais bien pendant ces entretiens-ci, auxquels participent presque uniquement des Français et où l'on cite presque constamment André Gide et Paul Valéry. Plus d'un parmi ceux qui écoutent pourraient avoir l'impression qu'en Europe jamais il n'a paru aucune œuvre d'écrivains comme Kafka et Berdiaeff, Gasset et Ferrero, Pristley, Huxley et les Hollandais Huizinga et de Kadt, pour ne nommer que quelques-uns des plus importants. Dans cette salle, on dirait parfois que l'esprit européen soit un esprit européen français, ou mieux encore, un esprit français devenu européen. Si grande que soit mon admiration pour l'esprit ^{p.196} français, je déplore néanmoins ce fait, parce qu'il me semble que ces jours-ci porteraient

L'esprit européen

plus de fruits si c'étaient plutôt des écrivains internationaux que nous eussions l'occasion d'entendre discuter.

Il me semble qu'il y a très peu de pays au monde où l'on juge les questions internationales d'une façon aussi peu subjectivement nationale que dans ma patrie, la Hollande. Cette Hollande, toujours ouverte, par sa situation sur le continent, aux variantes française et allemande de la civilisation européenne, unie par les mers au monde anglo-saxon et, par sa position de nation coloniale, en contact perpétuel avec les grandes cultures orientales. Les sommets de la culture néerlandaise ont toujours été internationaux dans le vrai sens du mot, et ce n'est certes pas par hasard que, même pendant l'occupation allemande, les livres imprimés en cachette, avec les plus grandes difficultés, n'étaient pas uniquement des livres hollandais.

Cet aspect international caractérise toute notre vie intellectuelle, dans le présent aussi bien que dans le passé, et non pas seulement pour une petite élite d'intellectuels, mais pour une grande partie de la population. Chez nous, les livres étrangers n'ont pas besoin de traduction pour être goûtés. On connaît une vie musicale, un cinéma, un théâtre aussi internationaux que peut-être nulle autre part au monde. Tout ceci pour vous faire comprendre l'attitude du Néerlandais envers les problèmes qui se traitent pendant ces « Rencontres ».

Rempli de la même angoisse devant l'avenir de l'âme européenne que M. de Rougemont, le Hollandais ne peut pas s'inquiéter autant de l'avenir de la civilisation européenne, ou plutôt occidentale, parce qu'il en a vu si souvent se déplacer le centre.

La culture occidentale ne se perdra pas plus si la France et l'Angleterre cessent de la diriger, qu'elle ne fut perdue quand le Portugal, l'Espagne et la Hollande cessèrent d'être les nations dominantes et durent céder leur place à l'Angleterre, la France et l'Autriche. Le Néerlandais en a tiré la leçon qu'il n'est pas essentiel de se demander où est situé le centre de sa culture.

Nous vivons un temps dans lequel notre civilisation occidentale a conquis une grande partie du monde. L'Amérique, l'Australie, une grande partie de l'Afrique, la connaissent et il est certain que tout l'orgueil, toute la fierté, toute la tendresse et toute la passion du Quintette de Brahms vivront encore longtemps après que l'Europe, sous la forme où nous la connaissons, aura peut-être cessé d'exister.

L'esprit européen

Et voici un point sur lequel je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au cours de ces « Rencontres », ont témoigné qu'ils voulaient traiter nos problèmes dans le cadre strictement resserré de l'Europe. Je ne parle pas maintenant de politique ni d'économie. Il est bien possible que, pour des raisons politiques ou économiques, il soit nécessaire que l'Europe s'oppose à l'Amérique et à la Russie et tâche d'atteindre une unité autarcique. Ce n'est pas à moi d'en juger.

Mais, quand c'est dans le cadre culturel que, par exemple, M. de Salis dit que, pour nous autres Européens, le seul salut est dans un rassemblement de forces et dans l'isolement, je proteste. Nous ne saurions pas ^{p.197} impunément séparer notre culture européenne de celle du reste du monde. Par parenthèse, j'aimerais poser ici une question à M. de Salis. Il dit accepter comme frontière le « *limes romain* », et avec cela le Rhin. A ma remarque que je regrettais de voir exclure la plus grande partie de ma patrie, il m'a rassuré en disant que son idée du Rhin était tellement élastique que non seulement les Pays-Bas, mais même le Danemark et les pays scandinaves seraient compris dans ces frontières. Mais — et c'est une question sérieuse — l'Allemagne, M. de Salis la voit-il en dedans ou en dehors de son Europe ?

Après tout, nos plus grands problèmes sont des problèmes mondiaux et c'est même le cas pour le traitement de l'âme européenne qui, à première vue, semble pourtant être une affaire purement européenne. L'origine de tous les symptômes de déracinement qu'à son retour M. de Rougemont signalait sur le visage de son Europe aimée ne se trouve-t-elle pas dans la *peur* ? Cette grande peur que Ferrero, dans son livre excellent sur Talleyrand, dénonce comme la cause de toute la misère survenue à l'Europe à la fin du dix-huitième siècle et à laquelle le Congrès de Vienne sut mettre fin en restituant la confiance ? Toute notre histoire des derniers trente ans n'est-elle pas dominée par la réapparition de cette grande peur et n'est-il pas certain que non pas l'Europe, mais le monde tout entier périra si elle n'est pas abolie à temps ? S'il est vrai que la peur soit la racine de nos maux, notre âme européenne ne pourra pas être sauvée par les seuls médecins européens.

Il en va de même de la domination par l'homme de ses propres découvertes. L'apprenti a réussi à exécuter toute une série de trucs dangereux, mais le sorcier n'est pas là pour les neutraliser avec ses formules.

Ce problème, non limité à l'Europe seule, se pose également en Amérique

L'esprit européen

où, dirigé par le « Harvard University », un mouvement important se forme qui dit : l'homme a donné trop de ses forces au développement des sciences naturelles, de sorte que l'équilibre entre les sciences et les lettres est rompu ; à preuve notre science physique, notre chimie, en particulier la bombe atomique et la guerre biologique qui, moins connue, comporte des dangers au moins aussi grands. Essayons maintenant de développer les sciences morales qui, peut-être, aideront à freiner ces découvertes-là, en espérant que l'apprenti apprenne enfin la formule suprême qui fera de lui un vrai sorcier, sachant dominer les forces qu'il a conjurées.

« Essayons donc — dit ce groupe américain — de développer les sciences sociales et morales », et ils entendent par là l'étude de l'histoire, de la sociologie, de l'économie, de la psychologie, pour pouvoir contrôler et diriger les forces de la nature qui, à présent, menacent d'échapper et de devenir la destruction de l'humanité.

Je me demande s'il ne serait pas utile de faire connaître cette conception américaine et, au lieu de s'enfermer, de chercher plutôt ensemble une solution salubre pour tous, car à quoi servirait-il que l'Europe soit seule à la trouver, tandis que les autres, en adolescents impétueux, n'en reconnaîtraient pas la valeur ?

p.198 Il n'est pas superflu de faire entendre, en Europe aussi, un avertissement qui est illustré clairement par le fait que là aussi, partout, l'on demande de plus en plus des travailleurs scientifiques pour l'industrie et la préparation de guerre. Tous les pays entreprennent la recherche scientifique selon leurs moyens. En Angleterre, par exemple, on calcule qu'il sera nécessaire de doubler la capacité des universités si l'on ne veut pas se trouver, en 1956, en face d'un manque de dix mille travailleurs scientifiques.

En ce moment, nous nous trouvons devant la crise. Le monde, dans les années qui suivront, guérira ou bien périra. Partout le courant va dans la direction de la science toujours plus perfectionnée, qui mènera finalement à une explosion et à la destruction. C'est le seul point sur lequel, hélas, nous sommes tous d'accord. Il y a un point lumineux et c'est que non seulement ici, où M. Raymond et M. Spender ont parlé de la nécessité de concentrer sa pensée et de trouver un contrepoids dans le sentiment, mais, de même, sur l'autre rive de l'Océan, ce problème est à l'ordre du jour, dans des cercles influents qui jusqu'à

L'esprit européen

présent n'y avaient jamais prêté quelque attention ; et que, comme je vous le disais, on a fait le premier pas sur le chemin qui mènera peut-être à sa solution. C'est seulement en sauvant le monde qu'on guérira l'esprit européen.

LE PRÉSIDENT : M. le professeur Jaspers a demandé de prendre immédiatement la parole.

M. JASPERS¹ : M. Guéhenno a dit : « la politique est notre destin. »

C'est une parole qui rappelle Napoléon et qu'on ne peut pas contredire. Mais notre sujet, c'est l'esprit européen et non pas la politique. Exprimer une volonté de paix, c'est une parole à laquelle je souscris pleinement, mais c'est en même temps une déclaration politique. Hier, on a dit, au cours d'une conférence, qu'en 1941 s'était constituée l'alliance décisive des forces démocratiques, et un énoncé comme celui-ci, c'est encore un énoncé politique. Il faut séparer la méditation spirituelle de la réflexion politique.

Revenons à notre problème. Nous pouvons constater qu'à travers les conférences qui nous ont été faites se sont exprimées deux façons tout à fait opposées de considérer l'histoire.

M. de Salis nous a tracé, avec une force de traits qu'on pourrait comparer à de la gravure, les grandes lignes fondamentales de l'histoire européenne, sans toutefois les réduire à une unité. Devant la complexité des courants européens, il est rempli d'angoisse, d'inquiétude, de perplexité, il ne sait où nous allons, et il cherche la voie sans la trouver avec une certitude absolue. Une telle situation me paraît inévitable.

Au contraire, hier, nous avons entendu une conférence de M. Lukacs qui voit, dans l'histoire, une ligne claire et univoque. Cette connaissance soi-disant universelle de l'histoire dispense l'historien de l'étude des détails. Puisqu'on sait le tout, le tout suffit.

p.199 La première lignée d'historiens va de Rancke, par Burckhardt, jusqu'à Max Weber, et Max Weber peut servir d'exemple, justement, de cette façon d'étudier l'histoire qui reste mesurée, concrète, proche des événements particuliers de chaque moment et pleine de réserve dans les généralisations, car

¹ M. Jaspers s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

on n'y oublie jamais la multiplicité des facteurs réels, à côté des facteurs étudiés. Je citerai à ce sujet une parole de Max Weber. A l'aide de minutieuses recherches statistiques, historiques, recherches d'érudit, il avait relevé une relation causale entre le développement des conceptions réformées et celui du capitalisme. Interrogé un jour sur l'importance de ce facteur, il dit : « Je suis certain qu'il y a là un facteur causal. Si c'est le seul, je n'en sais rien, parce que j'ai étudié ce facteur-là, mais je ne peux pas savoir si j'ai étudié tous les facteurs. S'il est important ? Je ne le sais pas. Moi, je le tiens pour important. »

L'autre manière de concevoir l'histoire, au contraire, veut que l'homme possède une mono-explication, un mono-rapport causal, une science du tout. Hegel en est un exemple. Ce magnifique philosophe, cet historien qui s'attache aux détails concrets, sait néanmoins le tout. Il a une méthode qui s'appliquera à tout. Il est, lui, mono-causal, et sa conception le dispense de tout étonnement, puisqu'il sait le tout. Dès lors, étant donné qu'on connaît le tout, un pas suffit pour que le tout devienne un instrument de l'histoire. Cette attitude n'est pas propre aux marxistes seuls, on la trouve aussi chez Spengler. Mais je pense que cette attitude est dangereuse spirituellement. On se donne un savoir apparent qui permet de parler d'une façon pathétique de certaines choses, en se dispensant d'un savoir réel. Or, on ne sait jamais le tout, parce qu'on est *dans* le tout. On croit donc à ce moment-là savoir plus qu'on ne sait. On ne domine jamais l'histoire, même pas sa propre histoire, parce qu'on est toujours dedans.

Autre chose : M. Denis de Rougemont a fait une conférence pleine de relief et avec laquelle je suis en général d'accord. Pourtant, sur un point, je m'opposerai à lui. M. de Rougemont a délimité l'Europe contre la Russie et l'Amérique, en montrant que l'Europe est la patrie des polarités et des tensions tandis que la Russie et l'Amérique sont les patries de l'unification. Cela paraît exagéré, et sa crainte paraît exagérée, car l'Europe se trouve aussi en Russie et en Amérique.

En Russie, il y a beaucoup plus, actuellement, que la forme présente du bolchevisme, et de même il y a certainement beaucoup plus, en Amérique, que les conventions visibles, celles qu'on voit superficiellement. Les deux pays sont beaucoup plus riches et certainement moins unifiés qu'on ne l'a dit. J'aime l'Europe comme M. de Rougemont, mais cet amour de l'Europe, ce oui que nous disons à ce musée d'Europe, nous ne pouvons pas en vivre. Pour que nous puissions vivre, il nous faut le monde entier.

L'esprit européen

Spirituellement, nous sommes souverains, nous pouvons spirituellement penser en souverains ; politiquement, nous sommes impuissants à agir sur le tout. M. Lukacs a parlé hier des intellectuels qui se condamnent à l'impuissance. Je connais mon impuissance, mais je ne m'y condamne ^{p.200} pas. Je me suis senti atteint par cette phrase, parce que je pense, moi, que le chemin de l'avenir n'est, certes, pas de croire que le gouvernement du monde est en ordre et qu'il ne faut plus s'en mêler, mais il faut que chacun fasse, à sa place, ce qu'il peut faire, parce que parler du tout et contempler le tout alors qu'il échappe à notre puissance, c'est encore une façon de ne pas agir. Il faut, par conséquent, redevenir authentique, revenir à soi, il faut, philosophiquement et spirituellement, commencer en soi, par soi et autour de soi, dans les choses qui dépendent de soi ; là, nul n'est impuissant. La réalité doit s'accorder aux paroles, nous a-t-on dit, et c'est cela, le retour à l'authenticité. C'est là notre problème spirituel. Mais il est faussé quand on nous dit que nous pouvons nous sauver par le tout qui échappe à notre action. Lorsqu'il s'agit du tout, nous sommes impuissants, M. Lukacs aussi bien que nous tous.

LE PRÉSIDENT : Mesdames, Messieurs, M. Lukacs répondra quelques mots à M. Jaspers.

M. LUKACS ¹ : Je veux répondre brièvement à M. Jaspers parce que je suis soucieux de voir que certains préjugés nuisibles peuvent compromettre le succès de l'esprit de 1941 qui devrait sauver le monde.

M. Jaspers a dit qu'il séparait nettement la réflexion philosophique et la politique, et je veux donner deux réponses, l'une d'un point de vue objectif, et l'autre d'un point de vue subjectif.

D'abord le point de vue objectif. On constate dans l'histoire de la philosophie une tendance générale à l'universalité. La conscience de cette universalité existait, plus ou moins claire d'ailleurs selon les auteurs, selon leur conscience de l'interdépendance des divers domaines. Au début du XIX^e siècle, à l'époque du socialisme utopique, il s'est créé une sociologie séparée et une économie séparée pour le plus grand tort de l'une et de l'autre. Ma pensée n'est pas un

¹ M. Lukacs s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

système de mono-causalité. Il ne faut pas séparer la politique et la philosophie ; elles sont inséparables.

Le côté subjectif, c'est que, dans le monde moderne, le citoyen est mort pour laisser survivre seulement un individu privé et isolé. L'homme s'est trouvé coupé en deux. Il est inévitable qu'un homme coupé en deux soit impuissant. Mais cela n'est que le résultat de certaines évolutions sociales qui peuvent être surmontées. Par exemple, en Yougoslavie et dans la Résistance française, dans l'effort mené contre le fascisme, le citoyen a pris vie et est devenu membre d'une communauté agissante, et de ce fait, il était plus agissant contre le fascisme. M. Jaspers trouvera que je parle de nouveau de politique, mais en même temps je parle d'esprit, de culture et de tout. On a fait des quantités de choses p.201 pour surmonter cette impuissance dont M. Jaspers dit qu'elle est essentielle. Elle n'est pas essentielle. Elle est accidentelle et peut être vaincue. La politique cessera d'être un destin écrasant.

Je me suis exprimé dans la terminologie moderne, et j'espère avoir au moins amené quelques-uns d'entre nous à réfléchir sur eux-mêmes et à prendre conscience de ce nouvel aspect du problème.

LE PRÉSIDENT : M. Denis de Rougemont répondra quelques mots à M. Jaspers.

M. DE ROUGEMONT : Ce n'est guère une réponse. Je n'ai que deux mots à dire pour remercier M. Jaspers d'avoir apporté un correctif à mes distinctions.

J'ai insisté surtout sur ce qui distinguait l'Europe de l'Amérique et de la Russie, qui s'en sont séparées, mais qui viennent d'un tronc commun, et M. Jaspers a heureusement insisté sur leur ressemblance. Je crois que les deux choses sont justes. Tout dépend de savoir à quel niveau on se place. Si on se place à un niveau profond, dans une vue philosophique, on verra surtout l'origine commune, le grand Occident, comme le disait l'autre jour M. Jaspers. Et si on se place à un niveau un peu moins profond, qui est celui de la politique et des relations morales, niveau que je crois très important et lié au premier, comme M. Lukacs vient de nous le dire si justement, on insistera toujours sur les divergences. Je tiens tout de même à insister sur le fait que, dans ma causerie de l'autre jour, j'ai bien indiqué que ces distinctions entre l'Europe

L'esprit européen

d'une part, l'Amérique et la Russie d'autre part, n'étaient pas des distinctions fondamentales. Maintenant le problème est de revenir au tronc commun originel, à la situation spirituelle de l'homme occidental, et là, nous pourrions nous unir.

LE PRÉSIDENT : Je donnerai la parole à M. Rousseaux.

M. ROUSSEAU : Je voudrais simplement prononcer quelques mots d'expresse réserve sur ce que M. Lukacs a dit du caractère politique de la Résistance française.

Malheureusement, le caractère politique a existé et existe de plus en plus. Je dis malheureusement, parce que nous sommes un certain nombre de résistants pour qui la Résistance a été une mystique, en accord concret, si vous voulez, avec les vues d'ordre spirituel que le professeur Karl Jaspers a parfaitement raison de défendre. Le drame actuel de la Résistance française, c'est que cette mystique a été viciée par une politique, celle précisément dont se réclame M. le professeur Lukacs. Nous n'y sommes pour rien, et nous sommes de nombreux Français à le regretter. Je tenais à dire ceci pour qu'il n'y ait aucun malentendu.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Jean Guéhenno.

M. GUÉHENNO : p.202 M. Jaspers, Mesdames et Messieurs, nous a rappelé tout à l'heure qu'il m'était arrivé de dire que la politique est notre destin. Mais il a bien voulu rappeler que j'avais dit aussi que la vérité était, elle, notre vocation, et un mot corrige l'autre. C'est ce qui fait que je ne peux pas me sentir d'accord avec M. Lukacs. Oui, la vérité, la vérité critique est notre vocation, et du point de vue de la Résistance même, car enfin, on me pardonnera, à moi aussi, d'évoquer la Résistance ; je ne dirai pas avec la même force que mon ami André Rousseaux que la Résistance n'était qu'une mystique : je ne le crois pas ; la Résistance ne pouvait pas n'être qu'une mystique, parce que la trahison avait été politique ; comme la trahison était politique, il était fatal que la Résistance le fût aussi. Mais elle n'a pas été qu'une politique, elle a rassemblé les hommes les plus différents, elle a rassemblé les pensées, les mystiques — cette fois — les plus différentes. Et je ne crois pas qu'il serait honnête, devant l'histoire, tout simplement, de ne ramener qu'à une seule pensée, qu'à une seule vision du

L'esprit européen

monde, les espoirs qui ont conduit dans les maquis les jeunes gens que j'ai connus.

Voilà, sur ce point, tout ce que je voulais dire.

LE PRÉSIDENT : Mme Schidlof a une question à poser à M. Guéhenno.

Mme SCHIDLOF : La question que je voudrais poser m'a été suggérée par l'exposé de M. Guéhenno, mais je pense qu'elle s'adresse à tous ceux qui, participant à ces entretiens, se préoccupent de l'avenir immédiat de l'Europe, et qui ont de l'esprit européen une conception analogue à celle qu'a développée M. Guéhenno. Il me semble que cet avenir immédiat dépend non seulement de nous autres, adultes, mais encore de la jeunesse, des moins de vingt ans, de ceux qui ont en ce moment quinze à vingt ans, et alors je me suis demandé : même si nous autres, nous sommes d'accord sur ce que doit être l'avenir de l'Europe, que pouvons-nous faire pour que cette jeunesse d'aujourd'hui entre dans nos vues ? Est-ce qu'elle se laissera former et influencer par nous ? Et si ce n'est pas le cas, est-ce qu'il suffira que nous modifions radicalement nos méthodes d'éducation pour la former dans le sens de nos vues actuelles ?

Il me semble que c'est une question concrète, qu'elle se pose effectivement, non pas seulement dans les pays qui ont été ravagés par la guerre, mais même dans des pays épargnés comme le nôtre. Naturellement, je manque d'un nombre suffisant d'observations pour pouvoir assurer que j'ai constaté le fait, mais il me semble tout de même que, d'après beaucoup de témoignages concordants, la jeunesse d'aujourd'hui n'a plus du tout, ni de la culture, ni de la joie au travail, ni du gagne-pain — je résume ainsi ce que M. Guéhenno nous en avait dit — la même conception que nous, et je ne crois pas qu'il suffise de taxer simplement la jeunesse d'immoralité parce qu'elle ne réagit plus comme nous, et qu'il faille se dire non plus que c'est un phénomène transitoire, qu'il y a là une génération sacrifiée, et qu'après tout rentrera dans l'ordre.

Ma question se résume ainsi : Quels sont actuellement les rapports ^{p.203} entre nos vues sur l'esprit européen et l'état de la jeunesse ? Y a-t-il une possibilité ou une nécessité d'agir sur elle ? Si effectivement la question se pose, comme je le crois, peut-on considérer qu'il y a une crise de déseuropéanisation dans la jeunesse actuelle ? Si elle existe, est-elle due passagèrement à l'après-

L'esprit européen

guerre ? ou non ? Et s'il s'agit enfin d'un phénomène profond et définitif, comme je le crois, devons-nous tout bonnement désespérer, nous dire : tout est perdu ? Ou, au contraire, est-ce que ce n'est pas à nous de nous adapter à quelque chose de nouveau qui est en train d'apparaître ?

M. GUÉHENNO : Je voudrais pouvoir vous répondre, Madame, mais j'ai l'impression que la question est immense. Et, puisque les Rencontres internationales sont préoccupées d'avoir un sujet à traiter l'an prochain, je crois que, si elles posaient la question de la jeunesse européenne, elles ne manqueraient pas de provoquer de vastes débats.

Je crois deviner, Madame, au fond même de votre question, un certain pessimisme, une certaine angoisse, quant à l'état d'esprit de la jeunesse contemporaine. Je ne crois pas que nous ayons raison d'être angoissés. Je pense que la jeunesse est toujours quelque chose de confus qui se croit clair. A cette confusion, pour ma part, j'ai conscience de n'avoir pas échappé.

Nous avons toutes raisons de pardonner aux jeunes gens d'aujourd'hui de n'être pas plus clairs que nous n'avons été. Puis la notion de jeunesse est une notion bien vaste. Comment la résumer ? La jeunesse intellectuelle est une chose, la jeunesse ouvrière est une autre chose. Je ne crois pas que l'une et l'autre aient été également atteintes, détruites par nos misères. C'est aussi une notion qui peut varier, pour le moment, selon les divers pays. Je ne crois pas que la jeunesse allemande soit très exactement dans le même problème moral que la jeunesse française, que la jeunesse suisse. Une généralisation me paraît difficile.

Je ne parlerai que pour nous, je ne peux parler que de ce que je sais : de la jeunesse française. Je crois bien la connaître. Mon métier m'a tenu en relations très intimes avec elle pendant plus de vingt ans, et j'ai vu, j'ai su ce qu'était son drame. Je dis bien son drame, dans le cours des quatre dernières années.

Voyez-vous, il lui est arrivé la chose la plus horrible qui puisse arriver à une jeunesse. Des hommes de mon âge ont été assez portés à croire que la guerre était la plus grande épreuve pour un homme ou pour un peuple. J'ai vécu vingt années de ma vie dans cette conviction-là. Je suis maintenant sûr que je me trompais. La guerre n'est pas la plus terrible épreuve à laquelle une jeunesse puisse être soumise. La grande épreuve, la plus terrible épreuve, c'est la servitude.

L'esprit européen

De cela, je suis absolument sûr. La guerre donne après tout l'occasion à chacun de se reconnaître et de se mesurer avec la mort. Quand on survit, il ne reste aucun déshonneur.

La servitude, c'est une autre affaire. La misère de la jeunesse française est qu'il se soit trouvé, dans mon pays, en juin 1940, un certain ^{p.204} nombre de criminels pour faire, pour tout un peuple, du déshonneur une tentation.

Je ne crois pas, Mesdames et Messieurs, qu'il y ait pire crime contre l'homme. Il n'y a surtout pas pire crime contre une jeunesse. Voyez-vous, si effectivement la jeunesse française n'est pas toute brillante, ah ! que d'excuses elle a ! Les hommes ne sont pas des héros. Il ne faut jamais tenter un homme, un jeune homme, dans sa lâcheté. Nous pouvons toujours être lâches, surtout quand l'épreuve dure quatre années, quand la tentation dure quatre années, quand le déshonneur, quand la lâcheté sont recommandés pendant quatre années, quand on ne garde l'honneur qu'en acceptant d'être suspect, quand on ne garde l'honneur que contre la loi.

Ce sont là les excuses de la jeunesse française si, quelquefois elle a cédé. J'ajoute que, dans sa grande majorité, elle n'a pas cédé.

Je suis assez près d'elle ; je peux parler d'un petit groupe de jeunes Français. Je peux parler d'un petit groupe de jeunes Français des années 1940-1943, une classe de jeunes gens préparant l'École normale supérieure — c'était mon métier, de fabriquer des Normaliens. C'était une classe de soixante-sept jeunes gens. Parce que le régime était criminel, il avait fini par gagner un peu. Quand j'arrivai dans cette classe, en octobre 1942, il y avait, pour la première fois de ma vie, dans ma classe, des mouchards. C'étaient des choses recommandées par l'ordre moral. Mais voyez-vous, dans la servitude, il reste toujours un cœur assez délicat pour tout sauver. Et dans cette classe, savez-vous qui menait la résistance ? C'était celui qui pouvait être le moins suspect de la conduire, c'était un jeune garçon aveugle. Ses camarades l'avaient choisi comme leur chef parce qu'il était aveugle. Son nom est : Lusseyran. Il a passé huit mois à Buchenwald. C'était cela, la jeunesse française. Et le 10 février 1943, quand l'un des criminels, M. Bonnard, pour le nommer, déclara enfin à la jeunesse intellectuelle française qu'elle aussi serait astreinte au S.T.O., cessant avec cette politique qu'il avait jusqu'alors suivie, qui était une politique de division de la jeunesse française, ce jour-là, vingt-deux garçons de cette classe

L'esprit européen

se trouvèrent dans le cas de partir au S.T.O. Eh bien, Mesdames et Messieurs, aucun de ces vingt-deux garçons n'est parti au S.T.O. ! Aucun, absolument aucun, n'est allé en Allemagne. C'est cela, le trouble de la jeunesse française. C'est cette confusion, une confusion inévitable, le drame de la France, Mesdames et Messieurs. Le drame de la France est que si vous prenez dix jeunes gens, vous n'en trouverez pas deux qui aient les mêmes souvenirs, vous n'en trouverez pas deux qui soient passés par les mêmes épreuves, mais ils ont tous été capables de se classer selon l'honneur, et je vous assure qu'il y en a qui se sont classés assez haut ; je vous accorderai qu'il peut y en avoir qui sont en bas. Mais enfin, je ne cesse pas de voir autour de moi l'honneur grandir, si je puis dire, et je ne vois pas pourquoi cette génération vaudrait moins que celle à laquelle nous avons nous-mêmes appartenu.

Le drame de la jeunesse, c'est un drame de toujours qui finit toujours par se résoudre par l'honneur.

LE PRÉSIDENT : p.205 M. le professeur Jaspers désirerait ajouter deux mots.

M. JASPERS¹ : Après les paroles saisissantes prononcées par M. Guéhenno, j'ose à peine ajouter quelques paroles et surtout, je n'ose pas parler, à l'étranger, du problème de la jeunesse allemande, bien que celui-ci soit bien proche de mon cœur.

Je reviens au sujet philosophique. M. Lukacs dit, avec raison, que la politique et la philosophie ne peuvent pas être séparées. Il est parfaitement vrai qu'il n'y a pas de philosophie qui n'exerce en même temps une influence politique. Mais c'est le mouvement même de la pensée, de séparer les termes pour les réunir ensuite, sans confusion, sans passer de façon impure, de façon malpropre de l'un des termes à l'autre.

D'autre part, à M. Denis de Rougemont, je répondrai que je suis d'accord avec lui, mais pourtant, je ferai une petite réflexion politique : si on veut sauver politiquement l'Europe, on est forcé de considérer la Russie et l'Amérique. La situation de l'Europe est celle d'un Etat qui devient progressivement de plus en plus faible, et en état d'infériorité par rapport à ses grands voisins. Et alors,

¹ M. Jaspers s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

cette relative impuissance fera que, dans l'avenir, ou bien l'Europe deviendra le champ de bataille de ces grandes forces voisines, ou bien elle se fédérera et deviendra neutre. C'est-à-dire qu'elle sera ou bien balkanisée, ou bien helvétisée. D'autre part, cette neutralité ne peut acquérir en Europe une force suffisante, comparable à la force de neutralité qui existe dans le peuple suisse, qu'à condition que toutes les ambitions de puissance soient vraiment éteintes, que tous les impérialismes soient tombés et que l'Europe aille chercher son salut dans son impuissance même.

LE PRÉSIDENT : M. le professeur André Oltramare a demandé la parole.

M. OLTRAMARE : Mesdames et Messieurs, je n'ai pas demandé la parole comme philosophe, comme homme de lettres ; je suis simplement un homme d'action, engagé depuis bien des lustres dans un parti de gauche, mais j'affirme à M. Denis de Rougemont, ainsi qu'à beaucoup d'autres, que je crois toujours avoir gardé une pleine indépendance intellectuelle.

Je veux seulement ici exprimer trois souhaits, pour qu'une suite pratique puisse être donnée à ces entretiens.

Préalablement, j'annonce que je n'ai pas été du tout déçu, ni découragé, par la variété des opinions énoncées. Bien au contraire, et sur ce point je crois pouvoir donner raison à M. de Rougemont, cette multiplicité même, ce libre esprit critique me semble une garantie de survie pour l'esprit européen. Puisse donc, et c'est là mon premier vœu, cet échange d'affirmations très contradictoires être repris l'an prochain, mais sur un sujet, si possible, plus strictement délimité que cette année.

p.206 Et voici mon second souhait : Entre deux rencontres, tout doit-il être interrompu ? Une revue internationale paraissant simultanément en trois langues importantes, ne pourrait-elle pas continuer, entre octobre et août prochain, ces recherches et ces controverses ?

Et enfin, voici ma troisième demande ; il est beaucoup plus difficile d'y répondre : Puisque aucune unité européenne n'est possible en se basant sur des idées et sur la raison, — M. Jaspers a, je crois, péremptoirement démontré que c'était là un phénomène mondial, — puisqu'on ne peut pas adresser cet appel pour l'unité aux sentiments, qui ne relèvent que de la diversité des personnes,

L'esprit européen

ne faut-il pas, si l'on doit malgré tout donner à l'Europe une force de résistance qui lui vienne d'une sorte de cohérence, de cohésion plutôt, ne faut-il pas utiliser le seul moyen qui puisse encore s'offrir à nous, celui de l'action ? Je m'explique. Si les intellectuels conviaient, avec toutes les ressources de l'esprit, les Européens de toute opinion et de toute tendance à collaborer à une tâche immédiate, bien limitée, dont l'urgence deviendrait évidente pour tous, ne les habituerait-on pas à une sorte de travail d'équipe qui aurait, sur les antagonismes métaphysiques, politiques, religieux, une vertu apaisante ? Croyez-en un vieux pédagogue, c'est là une méthode efficace. En s'attelant à la même besogne urgente, les hommes qui luttent aujourd'hui les uns contre les autres apprendraient à se supporter et à se comprendre.

Quelle pourrait être cette tâche ? Proposera-t-on l'élaboration de livres scolaires pour éduquer la jeunesse de demain ? Ou bien une répartition plus équitable des biens matériels entre les nations qui souffrent d'avoir trop de superflu et celles qui manquent du nécessaire ?

D'autres idées ont été suggérées hier dans l'admirable discours que M. Spender a prononcé au micro (juste avant l'ouverture de *Fidelio*, si bien que vous n'avez pas pu l'entendre).

Je conclus donc, et je crois ne pas avoir dépassé les six minutes. L'unité de pensée et de sentiment est impossible en Europe et doit le rester. Mais on pourrait peut-être, devant le danger, donner une unité de volonté provisoire, limitée, à cet ensemble complexe. Cela semblera sans doute une échappatoire bien grossière, mais c'est la seule méthode que je voie. Elle permettrait, je crois, de grouper, pour la défense immédiate de l'Europe et de l'esprit européen, une foule immense d'éléments hétérogènes.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je puis dire que nous prêterons attention aux vœux et souhaits de M. Oltramare. Il n'est pas le seul à avoir formulé, ces jours, des vœux de ce genre. Un grand nombre d'entre nous, en effet, se préoccupent de maintenir, dans les mois qui vont suivre, les contacts qui se sont établis à Genève pendant ces journées.

Je n'en dirai pas davantage pour le moment, et je donnerai la parole à M. Spender qui a deux mots à répondre à M. Oltramare.

L'esprit européen

M. SPENDER¹ : p.207 Je représente l'organisation de l'U.N.E.S.C.O., qui est l'organisation culturelle et scientifique rattachée à l'O.N.U. Je suis d'accord avec les propositions de M. le professeur Oltramare, propositions qui sont déjà à l'étude au sein des comités de l'O.N.U. A mon tour, j'émet le vœu qu'un comité international soit fondé pour agir comme liaison entre l'organisation centrale de l'O.N.U. et des organisations telles que les Entretiens de Genève. Je propose que, pendant la période entre les Rencontres de cette année et les entretiens de l'année prochaine, un document étudiant les questions esquissées par le professeur Oltramare soit établi et soit soumis aux membres des entretiens ainsi qu'à ceux qui travaillent avec l'O.N.U. Ainsi, l'organisation des Entretiens serait en contact avec l'organisation centrale de l'O.N.U. et pourrait lui offrir ses suggestions et ses critiques.

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. von Schenk.

M. VON SCHENK² : Comme Suisse allemand, je rattacherai mes paroles aux paroles d'un autre Suisse qui a parlé ici, M. Denis de Rougemont. Je suis parfaitement d'accord avec ses conclusions positives qui rencontrent aussi celles de M. Jaspers, l'idée d'un fédéralisme européen indispensable.

Pourtant je me permettrai d'élever quelques critiques, parce que je crois, d'après ma propre impression et aussi d'après les réactions que les paroles prononcées par M. Denis de Rougemont ont éveillées dans le public, que certaines de ces paroles peuvent égérer.

M. de Rougemont a commencé par un tableau très pessimiste de l'Europe, mais néanmoins, pour finir, son amour pour l'Europe l'a entraîné à une sorte de nationalisme européen, dans l'opposition qu'il a faite entre l'Europe et la Russie, d'une part, et l'Europe et l'Amérique, d'autre part, et qui était tout à la louange spirituelle de l'Europe. Si nous tenons à une position pareille, si nous voulons affirmer cette opposition, nous sommes dans une position perdue. Il faut que nous comprenions cela, et la seule chose que nous puissions faire, c'est de savoir reconnaître non seulement que cette position est perdue, mais qu'elle est

¹ M. Spender s'exprime en anglais. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

² M. von Schenk s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

perdue par notre faute. Nous avons mérité cette impuissance, parce que nous sommes responsables, non seulement de la défaite de l'Europe, non seulement d'avoir perdu la guerre, mais encore du chaos que nous avons déchaîné dans le monde entier. Nous avons contribué aux dangers que court le monde dans son ensemble, à tel point que nous ne pouvons plus nous permettre aucune espèce de supériorité de ton, en parlant soit de ce qui est à l'est, soit de ce qui est à l'ouest. Nous n'avons qu'à nous mettre partiellement à l'école des deux et essayer d'en réaliser la synthèse.

p.208 S'il est vrai que dans peu d'années nous serons les mendiants du monde, il faut le comprendre. Pendant plus de deux siècles, nous avons eu un standard de vie incroyablement supérieur à celui des autres continents, grâce à la colonisation et à l'exploitation de ces autres continents, et maintenant, c'est fini. Il faut se mettre dans la tête que c'est fini, et que, du fait que c'est fini, toute la situation de l'Europe se trouve changée, notamment la situation spirituelle et matérielle de sa couche intellectuelle et de son intellectualité en général. L'intellectualité des intellectuels devient une sorte de produit de luxe dont il s'agit de savoir si l'Europe peut encore se l'offrir.

M. de Rougemont s'est déclaré protestant. Une telle déclaration prend un peu le caractère d'un monopole revendiqué pour soi, comme si l'on disait : « Voilà ce qui arrive dans le monde ; si on m'avait écouté, moi, chrétien protestant, tout serait allé beaucoup mieux. » Mais tout de même, dans ce contexte, je dirai que moi aussi j'essaie d'être un chrétien protestant. Malgré cela je voudrais, pour finir, parler non d'un protestant, mais d'un catholique resté catholique et qui peut être pour nous un exemple. Je veux dire Erasme de Rotterdam. Dans sa *Querela pacis* on trouve non pas « Dieu, pardonne-moi ma faute », mais « Dieu, pardonne-nous notre faute », formule par laquelle il se mêle, lui individu, à la collectivité, bien avant la crise dont M. Lukacs a parlé. L'individu se trouve, dès ce moment, inséré dans la collectivité, conformément à la tradition européenne, et cela dans l'esprit d'un grand humaniste.

LE PRÉSIDENT : Je donnerai maintenant la parole à M. Maurice Druon, de Paris.

M. MAURICE DRUON : Je vais tâcher d'être très bref, mais je crois que mes paroles se rattachent directement à ce qu'a dit tout à l'heure M. Guéhenno, que

L'esprit européen

je remercie d'avoir rendu témoignage pour notre jeunesse, pour une génération dont je fais partie, et qui a eu besoin grandement, pour trouver sa direction, d'aînés comme M. Guéhenno. Je pense également que cela se rattache aux suggestions qui ont été faites par M. Spender et, avant lui, par le professeur Oltramare.

J'ai connu, comme ma génération, mais peut-être un petit peu mieux, deux Europes, deux Europes qui ont existé. L'une, l'Europe nocturne qui commença en 1940, et pour d'autres peuples bien avant, une Europe pour laquelle, un moment, le soleil qui se levait sur le Caucase se couchait sur l'Atlantique. Cette Europe-là, il n'est pas besoin de la définir, nous savons tous ce qu'elle a été.

J'ai connu une autre Europe, une Europe faible, une Europe qui est née, qui avait son siège à Londres, une Europe faite de quelques évadés, de quelques volontaires, tous Européens, parce qu'ils n'appartenaient pas seulement à leur nation d'origine, mais parce qu'ils appartenaient vraiment à une lutte commune, et c'est cette Europe-là qui, en fin de compte, a gagné.

L'autre jour, M. Benda niait certaines capacités à la langue anglaise. ^{p.209} Je voudrais rendre hommage à la langue anglaise, parce qu'elle a été la langue du combat des peuples libres, qu'elle a été le moyen d'expression de nos vérités, de nos espoirs, de nos désirs, et que, sans cette langue d'Angleterre, peut-être que l'autre Europe s'étendrait encore, mais au-dessus de nos ventres et de nos libertés.

On demandait qu'il y ait des conclusions pratiques. Savez-vous que la réunion qui est ici, en ce moment, représente le rêve de ces Européens volontaires qui étaient là-bas, et de ces Européens volontaires qui étaient dans les caves de la clandestinité, et que des milliers de jeunes gens se sont réunis par trois, par quatre, rêvant d'appeler à eux des penseurs de leur pays et des penseurs d'autres nations, et de les voir confronter leurs principes, et de leur voir dégager des actes ? Et voici que ce rêve que j'ai vu à tant de mes camarades, que j'ai eu moi-même, il est là, devant nous, réalisé, et les générations mêlées, et les plus jeunes auprès des aînés, et ceux qui montent auprès des maîtres. Ah ! c'est une occasion à ne pas perdre. J'emploie mal les entités, les définitions abstraites ; je n'y suis pas à mon aise.

Voyez-vous, dans les anciens régiments russes, il y avait les danseurs qui marchaient devant le régiment et qui l'entraînaient. Seulement, les danseurs

L'esprit européen

n'étaient pas deux kilomètres en avant, ils ne se confondaient pas avec la ligne d'horizon. Je voudrais qu'on se tournât, que les hommes de pensée se retournassent vers le troupeau devant lequel ils sont, mais dont ils sont, et qu'ils voient ce troupeau d'Europe et ce troupeau du monde prêt à la haine, prêt à la révolte, capable de faire, mais de faire bien ou de faire mal, et que l'on donne à cette violence qui ne demande, au fond, qu'à être bonne, qu'on lui montre son chemin, vers ce que les esprits de raison auront jugé comme point de leur accord.

Et c'est pourquoi je propose (et en cela je crois porter parole pour un certain nombre d'entre nous à qui cette idée est venue spontanément, ou qui l'ont spontanément acceptée dès qu'elle a été exprimée devant eux) que tout de suite, car il y a urgence, et il y a urgence au fond pour cette raison que, si l'on ne s'entend pas d'un jour à l'autre, tout peut sauter, que tout de suite, avant de nous séparer, nous ayons pu, vous ayez pu (et je m'adresse aux vrais penseurs et philosophes qui sont ici) déterminer les raisons de notre indignation devant l'incapacité ou l'impuissance des hommes d'Etat réunis avec bien de la peine en ce moment et perdus dans des questions de procédure pour masquer leur faiblesse ; je propose que nous tentions d'exprimer les principes, et peut-être bien les principes permanents sur lesquels nous sommes d'accord (et il y en a sûrement, sinon vous ne seriez pas là) ; et peut-être que nous tâchions de dégager tout de suite ce qu'il y a à demander comme application immédiate, et de dégager une ligne de conduite pour les intellectuels de notre continent et peut-être du monde entier.

J'ai rompu peut-être avec le cadre de ces débats. Je m'en excuse, mais je crois que vraiment cette rédaction de nos principes, c'est notre devoir.

LE PRÉSIDENT : p.210 Mesdames et Messieurs, nous n'avons jamais pensé que ces débats devaient être purement académiques. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne nous déplaît pas de voir que la pensée et l'action peuvent être liées. Je me permettrai de donner la parole pour trois minutes à M. Antoine Goléa, envoyé spécial de *Spectateur* et de *Franc-Tireur*, de Paris, qui doit quitter Genève demain, et qui désire poser une question pour terminer cet entretien.

M. GOLÉA : Mesdames et Messieurs, je m'excuse de poser cette question aujourd'hui, étant donné qu'elle s'adresse avant tout à M. de Salis qui, malade,

L'esprit européen

n'a pas pu prendre part à notre entretien d'aujourd'hui. Si mes obligations professionnelles ne m'obligeaient pas à quitter Genève demain, je serais bien volontiers resté jusqu'à la fin de la semaine.

D'ailleurs, depuis que j'ai formulé cette question, M. Denis de Rougemont, M. Guéhenno et M. Lukacs ont parlé, et ceci élargit le champ de la question elle-même et me permet tout de même de m'adresser à des personnes présentes.

Voici : Vous vous souvenez peut-être que, dans la première partie de son exposé, M. de Salis nous a brossé, dans un tableau saisissant, la naissance et l'évolution de l'Europe dans l'antiquité, sous l'influence du christianisme. Il a fait, à ce moment-là, la différence entre une Europe occidentale née sous l'influence catholique et romaine et une Europe orientale née sous l'influence orthodoxe et byzantine. Il semblait à ce moment-là, dans son exposé, bien entendu que l'Europe était aussi bien à l'occident qu'à l'orient. D'ailleurs, dans la suite de son exposé, M. de Salis ne semble pas avoir voulu éliminer l'Europe orientale de toute l'Europe.

En faisant allusion (de cette manière saisissante, de cette manière de gravure sur bois, dont parlait tout à l'heure M. Jaspers), en faisant allusion aux transformations qui se sont développées en Europe occidentale, à partir de la Renaissance (la Renaissance, la Réforme, et pour finir la Révolution française), en faisant allusion à ces transformations profondes qui ont réellement modifié l'aspect de l'homme et l'aspect de l'humanité alors connue, M. de Salis ne semblait pas du tout vouloir dire par là que l'Europe avait cessé d'exister. L'Europe, et plus particulièrement l'Europe occidentale, n'avait pas cessé d'exister parce que, d'Europe moyenâgeuse qu'elle était, elle était devenue l'Europe de la libération des intelligences, l'Europe de la critique religieuse et l'Europe de l'émancipation d'une classe alors soumise : la classe bourgeoise.

Or, dans la suite de son exposé, M. de Salis a fait une chose qui m'a, à proprement parler, sidéré, si vous me permettez d'employer une expression un peu familière.

A partir du moment où l'Europe orientale, avec un retard considérable sur l'Europe occidentale, a commencé à se transformer, à partir de ce moment-là, M. de Salis a l'air de vouloir dire (et je m'excuse, j'ai peut-être mal compris, je ne suis ni un historien, ni un philosophe, c'est pourquoi mon intervention a surtout et vraiment le sens d'une question que je pose et je ne demande qu'une

L'esprit européen

chose, c'est d'avoir mal compris, d'avoir ^{p.211} mal entendu), à partir de ce moment-là, il m'a semblé que M. de Salis éliminait, par un tour de passe-passe gigantesque, l'Europe orientale de la communauté européenne. M. de Salis a même tracé des frontières à notre Europe, et, si je me souviens bien, ces frontières étaient les suivantes : la Méditerranée, l'Océan, le Rhin et le Danube. Que voilà une petite Europe ! Petite Europe dans laquelle, par hasard, par un hasard purement géographique, l'Espagne — dont je ne veux pas parler davantage ici — se trouve englobée, alors que la Russie s'en trouve éliminée.

Eh bien, il faut dire ici une chose, et ceci a d'ailleurs été déjà dit en partie par M. Jaspers, la Russie, avant d'être la Russie bolchevique, était déjà la Russie, et, géographiquement parlant, j'ai appris moi-même au lycée que l'Europe finissait à l'Oural. Il y a évidemment une Russie d'Asie, il y a la Sibérie, mais enfin, tout de même, si on considère que la Russie ne fait pas partie de l'Europe, si on considère que la Russie est un véritable continent extra-européen, je ne vois pas du tout pourquoi la Grande-Bretagne, avec l'empire des Indes, ferait partie de l'Europe, et même pourquoi la France, avec son empire colonial, serait une partie de l'Europe. Il n'y a absolument aucune raison. Il n'y a absolument aucune différence, à ce point de vue-là, entre ces trois puissances.

Mais il y a plus : les richesses spirituelles de la Russie qui n'ont pas attendu la Russie soviétique pour éclore, ces richesses spirituelles ont toujours existé, et ont toujours été un capital européen. M. Ansermet — je crois qu'il n'est pas là aujourd'hui, mais s'il était là — aurait sans doute approuvé la pensée que des musiciens comme Moussorgski, Rimski-Korsakov, Stravinski, Prokofiev, sont des musiciens européens, pour ne plus parler de Tchaïkowski, à qui l'on reproche d'être trop européen et pas assez russe.

Les penseurs et les littérateurs et les amoureux de la littérature qui sont dans cette salle ne nieront jamais que la contribution de Dostoïevski soit une contribution européenne, à l'égal de celles de Tolstoï et de Tourguéniev, et de quelques autres.

Or, si la Russie soviétique, sur le plan culturel, avait eu tendance à annihiler complètement ces apports, on aurait pu discuter de sa qualité européenne. Mais ici, vous me permettrez de me référer à une statistique publiée, il y a quelques mois, — malheureusement je ne l'ai pas sous les yeux

L'esprit européen

— dans une revue qui n'est certainement pas suspecte de communisme orthodoxe, j'ai parlé des *Temps Modernes*, dont un des plus illustres représentants est ici. Dans cette statistique on pouvait voir que jamais, avant la guerre de 1914-1918, et avant la révolution russe, les grands auteurs, les grands classiques russes, même les catholiques, même les chrétiens, même le Tolstoï de la dernière période de sa vie, n'ont été aussi lus, aussi répandus, aussi imprimés en éditions populaires en Russie.

Sur le plan culturel, il me semble incontestable que le patrimoine spirituel de la Russie a été englobé par la Russie soviétique.

Evidemment, vous me direz que la politique actuelle de l'U.R.S.S., ce n'est pas tout à fait ça, que la politique actuelle de l'U.R.S.S. est la p.212 politique du parti de l'oppression, je dis le mot parce que je le pense, d'une certaine liberté intellectuelle ainsi que M. Denis de Rougemont, avec une ironie que j'ai fort appréciée parce qu'il faisait allusion à des choses qui se passent à Paris et que je connais fort bien, l'a évoquée l'autre jour. Il y a tout de même ici quelque chose à dire, et ceci se rapproche de ce que M. Guéhénno a dit l'autre jour. Il y a tout de même à prendre en considération qu'il y a des masses, des masses d'êtres humains qui ne sont pas moins des êtres humains pour être des masses, qui sont répandues sur la surface du globe terrestre, et que ces masses ne peuvent pas encore — alors que nous nous ne pouvons plus, comme l'a dit tout à l'heure M. von Schenk — ne peuvent pas encore avoir accès à cette culture, parce que, pendant des siècles et des siècles, le plus élémentaire, le côté des besoins matériels lui a manqué, et qu'il faut tout de même travailler d'abord dans le sens de l'élévation du niveau de vie de cette masse, avant de l'amener à cette liberté spirituelle que nous chérissons tous. Il y a là un problème très grave, très ardent, très pathétique, mais auquel nous ne pouvons pas échapper.

Je crois avoir saisi, dans la conférence de M. Denis de Rougemont — il excusera ce terme, et je prie M. le Président de croire que ce n'est pas du tout dans l'esprit de donner à ces débats une allure de polémique, ce que je dis, je le dis personnellement — il m'a semblé relever dans ses propos cet immense orgueil d'être européen et d'être européen au sens le plus étroit du mot. Cet immense orgueil qui a fait finir M. de Rougemont sur un calembour dont nous avons tous apprécié la qualité : « Je pense, donc j'en suis. » En, c'est-à-dire de l'Europe.

L'esprit européen

Eh bien, cela me semble fantastique, parce qu'enfin si, à côté de M. Amrouche, qui nous a apporté ici l'autre jour la voix de la civilisation arabe (et je tiens à ce propos à lui rendre un particulier hommage, parce que M. Amrouche, malgré la tradition berbère dont il se réclame, est actuellement le rédacteur en chef d'une revue littéraire française qui est peut-être la plus belle et la plus française en même temps que la plus européenne des revues littéraires), eh bien si, à côté de M. Amrouche, nous avons eu le bonheur d'avoir ici des représentants — je ne parlerai que de deux civilisations — des représentants de la pensée chinoise et de la pensée hindoue, qu'auraient-ils dit devant cette explosion d'orgueil ? Encore une fois, M. de Rougemont, je vous prie de m'excuser, mais devant cette suffisance qui consiste à dire : « Je pense, donc j'en suis », on pense tout naturellement à la phrase contraire : « Je ne pense pas, donc je suis autre chose ». Eh bien non ! Non, tout de même !

Par conséquent, je conclus en disant ceci : Si l'Europe, au sens étroit du mot, refuse de reconnaître que la Russie fait partie d'elle-même, si l'Europe, au sens étroit du mot, s'accroche à des valeurs que j'aime autant que quiconque, si elle s'y accroche, comme Faust que M. de Salis a si bien cité l'autre jour, et si elle dit à cette civilisation splendide, à ce moment qui a duré je ne sais combien de siècles, à ce moment qui a peut-être commencé à Hérode, — mais non, qui a commencé à Jésus-Christ : « *Verweile doch, du bist so schön...* », si elle s'accroche à ce moment, le moment restera, peut-être, mais nous en crèverons tous !

LE PRÉSIDENT : p.213 Mesdames et Messieurs, M. Denis de Rougemont désire répondre deux mots.

M. DE ROUGEMONT : Pour répondre à M. von Schenk et à l'orateur précédent, on a vu, dans mon exposé, de la suffisance, de l'orgueil et un ton de supériorité vis-à-vis de la Russie et de l'Amérique. C'est un énorme malentendu. Je dirai tout de suite à l'orateur précédent que mon mot de la fin, et je m'étais excusé du calembour, comme je le fais encore, ne signifiait nullement : « Je pense, donc je suis Européen. » Ma phrase était, en songeant à la vocation mondiale, fédératrice de l'Europe, je disais : « Je pense, donc j'en suis », car nous ne pouvons penser rien d'autre que l'unité du monde. C'était donc exactement le contraire de ce qu'on me reproche, exactement le contraire d'une affirmation d'impérialisme européen.

L'esprit européen

Maintenant, je veux répondre à M. von Schenk que j'ai commencé ma conférence en énumérant toute la série de monopoles et de supériorités qu'avait l'Europe et qu'elle a perdus, qui sont maintenant les monopoles des deux grands empires. Je disais il ne lui reste qu'une supériorité, une toute petite, qui est la culture, et cela, nous devons le garder, non pas pour nous-mêmes, mais pour tous. Et là encore, c'était le contraire de l'impérialisme.

Je crains qu'il y ait, dans certaines des interventions ici, une certaine tendance qui serait de l'impérialisme retourné, et c'est contre cela que je voudrais mettre en garde. Cette tendance qui consisterait à nous donner à nous, à cause de nos fautes, une sorte de monopole de l'humilité. Je proteste contre cet impérialisme européen de l'humilité.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je déclare l'entretien terminé.

@

STEPHEN SPENDER ¹

@

p.215 Dire que l'Europe est arrivée au tournant le plus décisif de son histoire, ce serait trop peu dire. Car un tournant implique un changement de direction, un coude, au delà duquel la route continue (quelle que soit la direction qu'elle prenne, large et longue), assez semblable à ce qu'elle était auparavant. Mais lorsque nous comparons aujourd'hui l'Europe à une route, c'est à une route qui menace de s'arrêter soudain, ou de se rétrécir jusqu'à n'être plus qu'un sentier, ou encore de se transformer en un chemin défoncé par les obus, noirci par les incendies et traversant un paysage de boue et de ruines.

L'idée qu'évoque désormais l'avenir de l'Europe, c'est que le continent que nous avons connu, le centre de la civilisation occidentale, la source de culture d'où sont parties toutes les influences qui se sont exercées sur les Amériques, les dominions et les colonies des puissances impérialistes, cette orgueilleuse Europe-là touche peut-être au terme de son existence.

Et la question n'est pas de savoir si notre civilisation peut surgir à nouveau, riche et puissante, et recouvrer la position dominante qu'elle occupait à l'égard du reste du monde. La question n'est pas non plus de savoir si, passé le tournant, elle pourra continuer à piloter sa machine de politique de puissance. Non, il s'agit de savoir si, dans le cadre élargi d'une nouvelle vie

¹ Conférence du 11 septembre 1946.

L'esprit européen

universelle, l'Europe peut renaître.

Si l'on considère cette renaissance en termes de puissance, c'est-à-dire si l'on envisage la persistance de la domination militaire et économique des Etats de l'Europe occidentale sur une aussi ^{p.216} grande partie du monde, alors non seulement la renaissance en question semble impossible, mais en admettant qu'elle soit possible, elle serait indésirable.

Au moment où l'Europe est accablée par les irréparables pertes de vies humaines et de matériel qu'elle a subies au cours de cinq années de guerre, où les grandes puissances européennes ont cessé d'occuper dans le monde des positions dominantes, l'Europe doit plus que jamais conserver sa foi en elle-même et montrer le chemin. Elle le doit parce que, quelle que soit sa position matérielle, elle est en possession de valeurs civilisatrices dont le monde a désespérément besoin. Le succès, la prospérité, la victoire, la puissance, l'agressivité, l'esprit d'invention ne peuvent pas sauver la civilisation. Il y a même lieu de se demander si, laissés à eux-mêmes, ils sont capables de contribuer à autre chose qu'à sa destruction.

C'est pourquoi l'Europe — bien que meurtrie et à demi détruite — doit réagir de ses ruines afin de montrer au monde comment il peut échapper au désastre. Car l'Europe a encore des traditions de vie religieuse, de liberté, de recherche désintéressée de la vérité, d'art et de valeurs spirituelles qui représentent les plus hautes aspirations de l'humanité et qui sont des buts en eux-mêmes.

Nous avons essayé ces derniers jours dans cette salle d'analyser et de définir les éléments du caractère européen. Je ne vais pas essayer présentement d'ajouter quelque chose à ce qui a

L'esprit européen

été déjà défini par plusieurs conférenciers. Pourtant je voudrais suggérer que peut-être la signification de l'Europe dans le monde d'aujourd'hui pourrait être exprimée dans l'idée d'une cristallisation. Ce qui paraît une flagrante faiblesse militaire et politique de l'Europe actuelle, sa petitesse physique, est peut-être une source de puissance spirituelle : la concentration dans un espace relativement restreint d'une variété de cultures, de traditions et de passés historiques. L'Europe est la partie du monde où les accomplissements d'un génie incontesté, dans la tradition, dans les structures politiques, la littérature, l'art et la science, sont le plus puissamment condensés. Et sans cette cristallisation de la culture — l'Europe —, la civilisation pour les autres continents pourrait bien se perdre dans l'extension des conflits actuels des intérêts et des masses.

p.217 Il suffit d'imaginer un monde sans l'Europe pour comprendre ce que perdrait la cause de la liberté — cause qui est celle de tous les esprits les plus désintéressés et les plus détachés de la puissance et du gain.

Il ne suffit pas toutefois d'insister pour que l'Europe continue à exister telle qu'elle était et telle qu'elle est. Il faut que les valeurs européennes qui ont subi une destruction partielle — au sens matériel de ce mot — renaissent, de l'aisance, de la respectabilité et de l'ascendant qui étaient l'apanage de l'Europe d'avant guerre.

Cette renaissance spirituelle ne peut se produire que si nous avons pleine conscience de notre situation actuelle.

D'une part, nous sommes appauvris, ruinés, désintégrés, meurtris, corrompus par les fléaux du fascisme et de la guerre. La plus grande partie de l'Europe est divisée en deux camps : celui

L'esprit européen

des pays qui n'ont pas souffert du tout ou qui ont seulement souffert en partie de la guerre, et celui de ceux qui ont été ravagés et détruits. Le manque de compréhension entre ces deux camps est d'autant plus alarmant que les différends sont d'ordre plus psychologique que politique. Les pays ravagés — tels que la Pologne — se sentent aux prises avec une réalité écrasante. Les autres — tels que la France — sont enclins à se faire illusion et à croire que, parce qu'ils n'ont pas subi de grands changements physiques, ils peuvent retrouver l'éclat des années qui ont précédé 1939.

Il faut avoir voyagé d'un bout à l'autre de l'Europe pour se faire une idée de la profondeur de l'abîme qui sépare ces deux catégories de pays.

Au sein des pays dévastés et dans l'Allemagne vaincue, une autre espèce de désunion est née. C'est celle qui sépare les habitants des caves et des trous dans les amoncellements de décombres qui furent les villes, des habitants des campagnes en qui une prospérité relative développe un égoïsme grandissant. Les différences de traditions et de genre de vie qui séparaient autrefois l'Occident des vastes populations de l'Est sont devenues autant de barrières et l'Occident se rend soudain compte de sa petitesse et de sa faiblesse.

p.218 Atteinte dans sa richesse et dans sa puissance, l'Europe semble ainsi condamnée à la désintégration et au retour au chaos. C'est comme si, ayant joué son rôle de centre des empires mondiaux, elle se préparait à céder à d'autres puissances, l'Amérique, la Russie, peut-être même l'Inde ou la Chine, la place qu'elle a abandonnée au faite des honneurs. C'est en effet l'opinion de maint observateur.

L'esprit européen

Mais la situation a un autre côté, un autre aspect. Nous vivons dans une époque si exceptionnelle qu'il serait faux — plus faux que jamais — de juger le présent d'après le passé. Car en ce moment où l'Europe semble sur le point de sombrer, la conception de l'histoire contemporaine comme une lutte pour l'hégémonie entre grandes puissances, que l'on s'est faite jusqu'ici, semble être périmée. Le processus historique qui a conféré à l'Europe sa position dominante approche d'une fin certaine et presque aussi rapide que celle qui attendrait l'Europe si ce processus venait à suivre son cours. Si l'on base sa conception du monde actuel sur les notions d'empire, de grande puissance, de lutte pour le pouvoir, on ne peut se défendre de l'impression que tout le processus historique qui a conduit à l'état présent, non seulement de l'Europe, mais du monde entier, touche à sa fin. Mais, en même temps, une autre possibilité se présente à notre esprit : l'homme devenu maître de la nature et possesseur de nouvelles armes qui lui permettent d'anéantir toute civilisation, l'homme ne peut-il pas se rendre maître de son propre sort dans l'histoire ? Il a, pour la première fois, le tableau mental d'un processus historique qui peut conduire le monde entier à un seul immense but final. C'est la conscience de ce seul but qui donne à nos luttes actuelles le caractère qui les distingue de celles d'autrefois. Autrefois, en effet, toute lutte pour le pouvoir se terminait en victoire et en profit pour les uns, en défaite et en perte pour les autres. De nos jours, la lutte pour le pouvoir mène fatalement à la guerre et ne peut avoir qu'une fin, l'anéantissement de la civilisation.

Cette nouvelle situation est étrange et il nous faut du temps pour nous y habituer. Elle nous rapproche de la sagesse de l'Ancien Testament et des visions apocalyptiques du Nouveau.

L'esprit européen

Dans ce ^{p.219} monde à venir, les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers. Ceux qui ont tout perdu sont peut-être mieux à même de comprendre ce qui nous arrive que ceux qui ont gagné. Même en Europe, ceux qui ont perdu et qui vivent dans les ruines de leurs foyers détruits sont plus près que ceux qui ne sont pas conscients du changement de concevoir l'anéantissement auquel tout peut nous mener et ils sont, par conséquent, mieux placés pour nous dire comment échapper à cet anéantissement.

L'Europe est comme quelqu'un qui aurait été vaincu à la course au moment où la course elle-même et tous les règlements qui la régissaient viennent d'être abolis.

Ce qu'il nous faut à tout prix en ce moment, c'est une connaissance nette et désintéressée de notre situation et une compréhension des traditions applicables à cette situation. Le fait d'avoir perdu son actualité de puissance tout en conservant la plupart de ses traditions fournit à l'Europe l'occasion de comprendre son propre passé, de réévaluer ses traditions, d'analyser ses récentes erreurs. C'est cette réévaluation qui permet d'espérer que le monde se détournera de la destruction pour se diriger vers un avenir constructif.

L'avenir spirituel de l'Europe dépendra de la réalisation par les Européens, dans leur vie, leur conduite et leur pensée, des valeurs que représentent leur architecture, leur peinture, leur littérature, leurs hommes et femmes de génie. Les œuvres du passé doivent renaître en nous sous la forme de valeurs telles que la recherche désintéressée de la vérité, l'amour du beau, la fraternité humaine, valeurs qui donnent à la vie d'autres buts que ceux qui lui sont dictés par la rapacité ou la crainte et qui mènent à l'anéantissement. Ces valeurs ne doivent pas être des choses

L'esprit européen

mortes comme l'argent dans les coffres-forts des banques et les œuvres d'art dans les musées. L'Europe ne doit être ni une banque ni un musée. Ce que le monde considère comme une accumulation matérielle d'œuvres du passé, dans notre continent, doit maintenant renaître en devenant le but d'existence que les êtres humains doivent poursuivre dans leurs actions et dans leur conduite.

Pendant la guerre, tant en Angleterre que dans les autres pays d'Europe, il nous a parfois semblé que la destruction de choses p.220 matérielles coïncidait avec la renaissance dans nos esprits et dans nos volontés de l'idée qui avait présidé à leur création. Que l'on se remémore, par exemple, les bombardements aériens des villes d'Europe, ces bombardements qui, en un nombre de jours relativement restreint, détruisirent les centres de Bristol, Coventry et la Cité de Londres — ou si vous voulez, Varsovie, Hanovre et Berlin. Je me rappelle nettement — pour ne citer qu'un exemple — que la destruction de Coventry fit naître dans l'esprit de centaines de personnes le désir de reconstruire une ville meilleure.

En détruisant les villes, les bombardiers provoquaient à l'égard des œuvres du passé des réactions diverses qu'il importe de connaître.

C'était d'abord l'opinion commune à tous ceux qui prenaient part au combat que l'issue d'un conflit contemporain était plus importante que tout ce que le passé avait édifié. Au cours de cette guerre d'idéologies, nous nous sommes montrés prêts à sacrifier toutes les œuvres du passé pour décider par le combat d'une question d'histoire contemporaine.

Cette conduite avait deux aspects. Premièrement, elle

L'esprit européen

exprimait, à l'égard du passé, un dédain remarquable. Deuxièmement, elle était la manifestation de l'étonnante foi qui nous animait lorsque, prêts à détruire toutes les formes et les traditions dans lesquelles nos idéaux passés se trouvaient cristallisés, nous nous croyions capables d'incarner nos propres idéaux dans la victoire en vue de laquelle nous combattions. Malgré le désespoir, la dépression, l'épuisement et la destruction, une foi immense nous accompagnait dans la lutte : nous croyions au présent et nous nous faisons forts de modeler nous-mêmes notre avenir. Derrière toutes les définitions alliées des buts de la guerre, on retrouve la conviction que l'humanité peut effacer tout le passé et créer un avenir méritant notre foi. Je crois que, malgré le découragement actuel, les peuples conservent au fond de leurs cœurs cette conviction et que ce qui contribue le plus à leur faire perdre courage, c'est l'exaspérante pensée que seule l'impossibilité de s'entendre empêche l'humanité de créer un monde meilleur que tout ce que le passé a jamais réalisé.

p.221 Nous ne pouvons admettre, sans nous montrer très critiques à l'égard de cette idée, que la survivance matérielle de l'Europe soit en elle-même d'une importance telle pour la civilisation contemporaine qu'elle suffise à justifier le caractère quasi sacré de l'idée que le monde se fait de l'Europe. Le fait de vivre parmi tant de trésors dus à notre activité passée n'est un avantage que si nous sommes à même de comprendre le sens du passé en tant que réalité spirituelle contemporaine, c'est-à-dire en tant que valeurs servant à mesurer et à apprécier le présent, en tant que traditions que nous devons faire revivre dans le présent sous des formes évoluées et parfois modifiées au point d'être méconnaissables.

L'esprit européen

Récemment, me trouvant en Allemagne, je fus témoin d'un incident qui me fit une impression plus profonde que des événements autrement sensationnels et dont l'importance, vue à travers mon souvenir, me paraît de plus en plus grande.

Je m'étais rendu à la Niklauskirche, l'église principale de Bonn sur le Rhin, et mon attention y fut attirée par la structure d'un crucifix baroque au-dessus d'un autel à demi détruit. Un petit fragment de bois doré, qui avait fait partie des rayons de l'auréole placée derrière la tête du Christ, avait été arraché et je pus constater qu'il n'était pas d'or massif, mais qu'il était creux et que, sous la dorure, il était poussiéreux, minable et de la couleur du plâtras. Ce n'était qu'un débris semblable à n'importe quel fragment de meuble détruit. Je ressentis alors une impression de dégoût et je compris que l'espèce d'antipathie que m'avait inspirée l'art baroque provenait de ce que cet art est fait en si grande partie de décors, de charpente, de bois, de toile et de plâtre cloués et collés ensemble, sculptés, peints et dorés. Je me dis alors que l'un des aspects de l'esthétique, apprécié par toutes les époques mais négligé par la nôtre, est celui de la pérennité du matériel servant à créer les œuvres d'art en peinture et en architecture. Dans l'Ancien Testament, on remarque que les louanges adressées aux sanctuaires et aux idoles font toujours mention des matériaux qui ont servi à leur création. Les artistes orientaux ont toujours excellé dans l'art de travailler les substances les plus réfractaires — le cristal, le métal, l'ivoire et les bois les plus durs. L'esprit — qu'il fût religieux ^{p.222} ou artistique — avait ce que l'on pourrait appeler son « étalon-or », son « étalon-marbre », son « étalon-ébène ». Son ambition était de représenter les idées en métaux que le temps serait impuissant à corroder et à corrompre. Et si les

L'esprit européen

poètes ne pouvaient sculpter dans le granit, ils pouvaient du moins dire avec Shakespeare que leurs vers immortels survivraient aux monuments de marbre et d'or.

Aujourd'hui, tout cela est fini. Ni l'acier, ni le marbre ne peuvent résister à la chaleur effroyable de la bombe atomique. La lutte matérielle a été gagnée par les méthodes matérielles si bien que nul matériel ne peut soutenir l'assaut matériel et qu'aucun symbole n'offre plus à l'esprit de sanctuaire permanent. Il n'existe aucun matériel, ni le marbre, ni l'acier, ni le diamant, qui ne puisse être instantanément volatilisé et réduit à un grain de poussière.

Ce ne sont pas seulement les formes matérielles du monde moderne qui sont ainsi constamment menacées de dissolution, de sorte que les symboles les plus solides sont devenus des symboles de désintégration instantanée ; mais les mesures à l'aide desquelles nous établissons les étalons de grandeur, les angles qui servent à déterminer la relation de l'œil humain avec la chose vue subissent eux aussi de continuelles modifications. Ceux qui ont l'habitude de voyager en avion ont à l'égard du paysage et de l'architecture une attitude nouvelle. Car les édifices et les décors naturels ne sont imposants que pour autant qu'on les contemple du sol. C'est quand on se sent enfermé entre les murs d'un square ou les flancs escarpés d'une étroite vallée qu'on se rend pleinement compte de la hauteur d'un édifice ou d'une montagne. Mais lorsqu'on s'est accoutumé à les voir du haut de l'air et qu'on a vu les montagnes aussi dépourvues de relief que celles qui sont dessinées dans l'atlas d'un écolier, on conçoit l'insignifiance des rapports qui nous sont imposés par l'architecture et le paysage et notre attitude mentale se transforme. Les proportions architecturales deviennent une illusion esthétique, un mirage dont

L'esprit européen

nous ne sommes plus dupes. Elles ne sont plus une émouvante évocation de la petitesse de l'être humain comparé à une construction monumentale.

La vieille Europe existe donc dans ce monde de mesures modifiées, dans ce monde qui, de toutes parts et à chaque instant, est ^{p.223} menacé de destruction. Nous ne pouvons plus compter sur la durée des choses, non que les idées représentées par ces choses aient perdu de leur force, mais parce que nous n'avons plus la foi qui nous faisait croire que l'idée continuait à exister dans la chose, indépendamment de notre pensée.

Les artistes d'autrefois avaient réussi à marier dans des millions d'œuvres d'art la matière et l'esprit, mais ces unions se dissolvent maintenant partout et elles continueront à se dissoudre. Cela ne signifie pas que l'esprit ait cessé d'exister, pas plus qu'il n'a cessé d'exister dans les affaires humaines. Au contraire, cela signifie que l'esprit est devenu un devoir et un art plus urgents que jamais maintenant que nous ne pouvons plus nous reposer sur les œuvres et les institutions matérielles. Le monde spirituel est en train de se séparer du monde matériel et de devenir pour nous infiniment plus important et plus nécessaire, parce que les calamités dont le monde est victime sont d'ordre matériel et qu'elles marquent la fin d'une philosophie matérialiste. Désormais, nous devons attacher plus d'importance à l'existence, c'est-à-dire à ce que nous sommes et aux valeurs d'après lesquelles nous vivons ainsi qu'à notre conscience de l'humanité au sein de laquelle nous avons notre existence.

Il nous faut reconnaître que dans le monde où nous vivons, la forme extérieure des choses change continuellement et avec une rapidité croissante. De nouvelles formes d'architecture, de nouvelles techniques surgissent. Elles sont non seulement les

L'esprit européen

manifestations impressionnantes du pouvoir de l'homme sur la nature, mais elles ont encore pour effet de dépasser et de rapetisser le passé.

On pourrait croire que le passé n'existe que pour être oublié, ignoré et dépassé. Rien n'est plus faux. Nous ne sommes pas appelés à détruire le passé, mais bien à le comprendre de manière à ne pas nous laisser engloutir par l'immensité et la rapidité du présent. Il ne faut ni détruire le passé ni s'y ensevelir. Il faut savoir le réinterpréter sans cesse, le redécouvrir et en réaffirmer la vie. En comprenant profondément les attitudes et les proportions, il faut savoir le recréer dans la technique de formes d'art entièrement ^{p.224} neuves ainsi que dans le grand art de vivre. La valeur du passé vient de ce qu'il engendre, dans la culture par l'intermédiaire de laquelle il nous parvient, un triomphe de la vie. Cela s'entend non seulement dans le sens rudimentaire d'une victoire remportée par l'artiste sur la mort en conquérant l'immortalité, mais encore dans ce sens que les grandes œuvres des morts enseignent aux vivants à se servir de leurs sens et de leur esprit, à vivre leur vie sans se laisser entraîner par le courant passager des événements et des impressions. De la même manière, le passé nous enseigne à entendre, à sentir, à penser, choses que nous n'apprendrions jamais si nous étions entièrement absorbés dans le présent.

Mais se laisser inculquer par le passé l'art de penser, de sentir, d'entendre et de voir ne signifie pas qu'il faille rester enchaîné à ses formes extérieures, à sa technique et à ses modèles. Cela signifie qu'il faut y trouver la force de libérer ses sens de ce qui est extérieur et d'en projeter l'enseignement d'expérience sensorielle et spirituelle dans des formes nouvelles.

L'esprit européen

On court un danger également grand de se laisser enterrer dans le présent que de se laisser enterrer dans le passé. Le présent n'est qu'un autre tombeau, plus bruyant, plus désordonné et plus encombré. Le devoir qui incombe à notre époque n'est pas de détruire le passé en nous-mêmes, mais d'arriver au maximum de vie dans notre corps comme dans notre esprit. L'homme moderne doit, dans un sens, être plus vivant, maintenir ses sens plus éveillés, être à la fois plus physique et plus spirituel s'il ne veut pas devenir la victime de l'âge de la machine. Un des secrets de la vie se trouve dans le pouvoir de réinterpréter le passé dans les formes et les techniques nouvelles du présent.

Ici, il faut reconnaître que les artistes et les penseurs européens ont fait preuve d'une étonnante vitalité. C'est en Europe que l'esprit nouveau — qui est aussi l'ancien — a atteint la suprématie et, lorsqu'on emploie le mot « moderne » pour qualifier une œuvre d'art, c'est à l'Europe que l'on pense. Dans ce domaine, malgré tous les découragements, des artistes, des penseurs et même quelques hommes d'Etat ont maintenu vivante l'idée de la liberté pendant que, par millions, les hommes mouraient pour elle.

p.225 La distinction faite dans l'esprit de l'homme contemporain entre les valeurs spirituelles et l'œuvre matérielle de l'Europe est loin d'être un malheur, elle est au contraire la grande espérance et la grande chance de l'Europe. Rien ne saurait mieux rajeunir une vieille civilisation que la nécessité de réévaluer ses anciennes valeurs au lieu de les accepter telles quelles.

L'un des dangers auxquels nous sommes exposés est celui de mal interpréter le passé ou d'essayer de l'imiter trop servilement dans le présent. Les exemples de nations qui ont voulu imiter les exploits de leurs ancêtres ne manquent pas. L'histoire récente de

L'esprit européen

l'Allemagne et de l'Italie ne représente que les efforts les plus récents pour tenter de ressusciter l'empire romain ou les Nibelungen. Il est évident que toutes les formes de nationalisme doivent être combattues. C'est là un truisme que nombre d'écrivains ont exprimé. Mais ce qui importe, ce sont les moyens auxquels on a recours pour combattre le nationalisme. Il est peut-être erroné de croire qu'on peut le faire en prêchant un internationalisme qui nie tous les principes soutenus par le nationalisme. On devrait pouvoir trouver une réponse aux nationalismes européens dans une conception plus vraie et plus profonde de la grandeur nationale. Cette grandeur ne se manifeste pas par la violence et la force brutale, mais par la manière dont la nation réalise sa grandeur aux temps dans lesquels elle vit. La compréhension du monde actuel jointe à celle de l'histoire des peuples montre que l'agressivité et le nationalisme de violence sont d'une stupidité qui touche à la démence. Mais il est possible qu'on s'en rende compte sans pour cela en venir à la conclusion qu'au point de vue historique, le nationalisme est périmé ou absolument destructif. Il reste aux nations assez d'occasions de se montrer grandes sans se laisser enliser dans un internationalisme amorphe. Mais on ne parvient à la grandeur que si l'on a su découvrir la vraie gloire. Ce qui est vrai des nations l'est aussi des individus. Une nation peut être célèbre et aussi forte par ce qu'elle a donné que par ce qu'elle a acquis ou conquis, par son excellence que par sa brutalité. Personnellement, en tant qu'Anglais, je puis affirmer que le moment le plus grand de l'histoire de mon pays fut celui où la Grande-Bretagne mit en jeu tous ^{p.226} les intérêts de son empire en 1940. L'Angleterre connaîtra un moment plus grand encore si elle est capable, dans la paix, de transférer son autorité à un gouvernement mondial.

L'esprit européen

Hitler et Mussolini avaient raison de dire que leurs nations devaient vivre intensément et même dangereusement, mais ils ont voulu atteindre leur but par la voie facile des méthodes violentes. On sait maintenant que ces mêmes nations auraient pu devenir grandes par des méthodes pacifiques et leur ruine peut être mesurée par la somme de courage et d'énergie dont on a aujourd'hui un si grand besoin et que leurs chefs ont follement gaspillée.

Une attitude purement négative est aussi insuffisante à l'égard du nationalisme qu'à l'égard de n'importe quel fléau. Je dirais même qu'une telle attitude porte les peuples à admirer secrètement le démon nationaliste.

Après sa renaissance spirituelle, l'Europe aura pour tâche d'accomplir une œuvre positive et concrète et les buts auxquels elle aspirera seront tellement plus hauts que ceux du nationalisme que ce dernier lui paraîtra une ancienne menace, une fable à demi oubliée du temps de son enfance.

L'avenir de l'Europe dépend de certaines conditions essentielles. La première est un minimum de sécurité et de bien-être matériel. Je ne suis pas ici pour faire de la politique, mais je tiens à insister sur le fait que sans cette sécurité fondamentale, personne ne s'occupera d'autre chose que de politique et les conditions de la vie culturelle deviendront presque insoutenables. Lorsque nous demandons la sécurité, nous ne demandons pas autre chose. Nous ne voulons pas dire une sécurité qui soit implicitement dirigée contre une autre puissance. Je préférerais une bonne part d'insécurité à la prétendue sécurité du bloc occidental telle que l'interprètent certaines personnes.

L'esprit européen

La deuxième base de notre avenir spirituel est la prise de conscience par tous les Européens de la situation dans laquelle se trouve l'Europe, prise de conscience à laquelle nous devons tous participer. Nous devons arriver à une unité spirituelle fondée sur la conviction que les ruines de certains pays sont une perte, une responsabilité et un malheur pour tout le continent. Les pays les p.227 plus fortunés ne doivent pas se sentir séparés des moins fortunés par le fait que leurs murs sont encore debout. Il ne faut pas qu'une moitié de l'Europe passe son temps à essayer de revenir à l'état de 1939 tandis que l'autre moitié s'enfonce dans une ruine apparemment irréparable. Il faut que 1946 et 1947 nous voient avancer, portant notre part du fardeau des ruines visibles de certains pays et des désastres invisibles qui se sont abattus sur d'autres pays.

Troisièmement, nous devons être conscients de la grande souffrance humaine qui a détruit ou mutilé des millions d'êtres pendant ces dernières années. Nous ne devons pas feindre d'ignorer que l'oppression, la famine, la misère et la dispersion règnent encore. Avant de prononcer un jugement sur cet état de choses — et du point de vue spirituel, il est plus important de s'en rendre compte que de le condamner — nous devons nous efforcer d'y apporter toute notre sympathie et de sentir que rien de ce que nous pourrions accomplir au cours des années à venir n'aura la moindre valeur si notre activité ne tient pas compte, d'une manière ou d'une autre, de cette grande marée de souffrance.

Quatrièmement, il faut prendre — ou du moins seconder — les mesures nécessaires pour alléger ces souffrances. Il faut soigner et éduquer les victimes de la guerre, rééduquer la jeunesse pervertie au cours des quinze dernières années par le fascisme ou

L'esprit européen

par les exigences de la guerre. Il faut se préparer à faire face à d'autres désastres moraux, à des crimes commis par des gens dressés pour l'aventure et la violence, à la haine, aux erreurs. Sans me faire l'avocat de la faiblesse, je voudrais que l'on accueillît ces revers avec une certaine patience, sans perdre courage, et qu'on les considérât et les traitât comme s'il s'agissait de maladies.

A ces tâches fondamentales s'en ajouteront d'autres plus intellectuelles et spécialisées. Il me semble que toutes les personnes possédant les qualifications requises et étant en état de le faire devraient se consacrer à une étude sérieuse et approfondie du fascisme en le considérant, non point comme un phénomène isolé et spécial, mais comme un mal susceptible de se propager à d'autres pays que l'Allemagne et l'Italie.

p.228 Dans le même esprit, il faudrait étudier les conditions de vie dans les camps de concentration et celles du travail forcé. L'Europe doit rendre accessible toute la vaste documentation relative à la terrible maladie dont le monde vient de souffrir afin que nous ne retombions pas dans les mêmes erreurs et que nos âmes soient purgées de la faute.

Il est vrai aussi que la grande tâche spirituelle de l'Allemagne est la reconnaissance de sa faute. Par là, je n'entends pas une attitude purement passive. Je veux dire que l'aveu par les Allemands en général qu'ils furent responsables de l'hitlérisme et l'étude qu'ils feraient des erreurs qui conduisirent à l'acceptation de ce gouvernement et de ses actes serait déjà un grand pas en avant vers la renaissance spirituelle de l'Europe.

Les intellectuels européens ont donc la tâche surhumaine de réintégrer l'Allemagne dans la vie européenne. Là, il me semble

L'esprit européen

qu'il est du devoir des chefs spirituels et des intellectuels de l'Europe de rechercher et d'encourager leurs collègues allemands. Si nous désirons la guérison spirituelle de notre continent, il y a de nombreuses questions que nous devons discuter avec les Allemands et que nous ne pouvons discuter que dans un esprit de confiance et d'égalité.

Nous ne pouvons savoir la vérité sur les récents désastres qui se sont abattus sur l'Europe sans avoir, sur ce qui s'est passé en Allemagne, des renseignements dont nous ne possédons qu'une petite partie et que seuls les Allemands peuvent compléter. Il s'impose, en outre, une réévaluation de l'histoire d'Allemagne, de la philosophie allemande, de la conception allemande du pouvoir et du rôle de l'Allemagne dans le monde. Cette réévaluation ne peut se faire que si ces questions sont examinées avec les chefs de la pensée allemande. Il y a encore un aspect de l'expérience allemande que nous devons connaître, c'est tout ce qui a trait aux prêtres, aux chefs politiques et aux intellectuels qui se sont opposés à l'hitlérisme et qui ont souffert pour leurs convictions. Il faut que nous sachions ce qu'ils ont eu à souffrir et ce que ces années d'épreuve leur ont appris.

Les leçons de la souffrance sont quelque chose de trop précieux p.229 pour que nous les laissions se perdre. Or, nous sommes en danger de les perdre parce que nous n'en voyons pas l'utilité immédiate. Nombre d'Européens ont bénéficié ces dernières années de grandes leçons, tant dans le domaine politique que dans celui de la souffrance. Ils ont acquis une règle de vie, une discipline intérieure et, peut-être aussi, un bonheur caché. Je pense ici à un groupe de travailleurs de la Résistance française que j'ai rencontrés en Provence il y a quelques mois et qui se

L'esprit européen

rassemblent régulièrement dans le but de parler de leurs expériences personnelles et de discuter les valeurs que les années de lutte et de détention leur ont révélées.

Ils m'ont raconté, par exemple, que le jeûne, la détention solitaire et la discipline qu'ils s'étaient imposés à eux-mêmes leur avaient appris beaucoup de choses. Ils cherchent maintenant le moyen d'incorporer cet enseignement dans leurs aspirations sociales et politiques. Nous ne devons pas seulement viser à des fins politiques ou culturelles. Nous devons rechercher une règle de conduite personnelle basée sur l'étude de l'expérience religieuse d'autrefois et sur la compréhension des expériences des nouveaux individus auxquels j'ai fait allusion.

Il me semble qu'il serait bon d'avoir une revue européenne internationale où les problèmes d'ordre pratique et intellectuel pourraient être constatés. On y signalerait des exemples d'activité créatrice qui seraient les signes précurseurs de la guérison spirituelle de l'Europe. Sur ce terrain, les penseurs et les poètes allemands pourraient se rencontrer et échanger leurs vues avec leurs collègues des autres pays d'Europe.

Plusieurs organisations se sont déjà occupées de quelques-unes de ces tâches et elles méritent toutes notre appui. L'une d'elles est l'U.N.E.S.C.O. (Organisation d'éducation, de science et de culture des Nations Unies) qui, pour l'instant, n'est encore qu'une commission préparatoire, mais qui est destinée à devenir une organisation mondiale dont le but sera de faciliter la coopération internationale entre les travailleurs de la science, de l'éducation et de la culture. Cette organisation pourra sans doute beaucoup pour la guérison spirituelle de l'Europe, mais elle ne peut être efficace que si elle obtient l'appui nécessaire et si elle devient un symbole

L'esprit européen

p.230 d'espérance et de renaissance pour un grand nombre de personnes dans toutes les parties du monde. Cette œuvre internationale entreprise par les ressortissants de différentes nations verra la nécessité d'arriver à des résultats pratiques : rapprocher des gens qu'un abîme sépare encore. Elle aura à combattre l'analphabétisme, à procurer des livres, des tableaux noirs, de la craie aux écoles des pays dévastés, du matériel de peinture aux étudiants des beaux-arts. Elle devra instituer des bibliothèques et des centres d'information qui permettront aux étudiants de chaque pays de connaître le travail des autres en attendant que, de progrès en progrès, nous arrivions aux échanges entre les intellectuels des différents pays, aux conférences, aux expositions et aux concerts internationaux.

L'organisation peut nous déplaire, mais permettez-moi de dire aussitôt ma conviction que nous avons le devoir de supporter des organisations qui ont pour but de promouvoir la compréhension internationale. Je voudrais répondre ici à beaucoup de personnes qui prétendent ne pas vouloir soutenir des bonnes causes sous prétexte qu'elles ne produisent pas de résultats. On a le devoir d'appuyer les organisations qui visent la paix même si l'on n'en attend aucun résultat. Pensez aux milliers de personnes qui furent tuées ces dernières années sans s'attendre à ce que leur mort améliorerait le monde de quelque façon, mais pour la seule justice de la cause à laquelle elles donnaient leur vie. Si ces milliers de personnes qui n'attendaient aucun résultat, mais pensaient simplement que la paix était préférable à la guerre, avaient appuyé la Société des Nations, nous vivrions aujourd'hui dans un monde meilleur. Mais, bien que les organisations soient nécessaires, la renaissance spirituelle de l'Europe n'est pas une

L'esprit européen

question d'organisation, elle ne peut s'accomplir que dans l'esprit et dans le cœur des individus.

Il faut espérer qu'il existe des individus qui, dans la solitude et la méditation, sauront d'eux-mêmes se rendre compte de la réalité de notre situation, des prophètes qui, après leur expérience dans le désert, sauront nous communiquer leurs prophéties.

Si les rares humains, cette élite, à qui il est donné d'entrevoir la vision de notre histoire contemporaine sont capables de nous ^{p.231} dire ce qu'ils ont vu, tout porte à croire qu'ils seront écoutés par un plus grand nombre de gens qu'on ne l'imagine. Car l'Europe a subi, ces dernières années, une grande épreuve spirituelle. Il nous a été démontré que la morale n'est pas seulement une question de conduite personnelle, mais que toute une nation peut être entraînée dans le mal, un mal dont tous les membres de la nation en question et même certains membres d'autres nations sont directement responsables.

Le nazisme nous a appris que la société industrielle moderne n'est pas un progrès automatique de forces mécaniques menacé au sein de son mécanisme par une lutte également automatique de classes et d'économie. Nous avons appris que même une grande nation moderne, avec toutes ses fabriques, ses villes et sa façade de « surhumaine humanité », peut se rendre coupable de mensonge, de meurtres, de malignité, de folie, tout comme un être humain diabolique. Nous avons connu des abominations et maintenant, tandis que leur ombre plane encore au-dessus de nous, nous avons tendance à croire que, mise en demeure de choisir, la société ne sait choisir que le mal.

Pour surpasser les effrayantes, les apocalyptiques révélations

L'esprit européen

de cette ère étrange, l'invention des armes V et de la bombe atomique nous ont montré que la maîtrise de l'homme sur la machine venait de provoquer une étonnante révolution. Nous avons pris l'habitude de considérer la machine d'une part comme quelque chose dont nous tirions certains bénéfices, d'autre part comme la cause de l'établissement d'une routine qui faisait de la vie quotidienne de beaucoup de gens un véritable esclavage. Nous en avons conclu que toute l'organisation de la grande production mécanique diminuait notre humanité en nous entraînant tous dans ses besoins et qu'elle diminuait en même temps notre responsabilité en nous dictant les lignes de conduite nécessitées par les lois de l'offre et de la demande. Nous avons même tendance à croire que la guerre faisait en quelque sorte partie de ce cycle de productivité mécanique né de forces qui, si elles n'échappent pas complètement au contrôle humain, sont du moins très difficiles à contrôler.

p.232 Et voici que, tout en restant accablés par le sentiment d'impuissance que nous procure le machinisme, nous voyons soudain la machine sous un nouveau jour, comme un instrument de la volonté satanique de l'homme, un instrument qui, mis au service d'une intention pernicieuse, peut détruire tout l'immense mécanisme du machinisme, toute la production et toute l'organisation de la société moderne.

Nous avons été amenés à réaliser que la volonté du mal est au cœur de la machinerie qui est capable de détruire tout autre machinisme. Il n'est désormais plus question d'inventer des machines qui puissent lutter ou nous défendre contre d'autres machines. Nous avons à changer la volonté du mal qui est sous-jacent à la machine et cette volonté c'est moi-même, vous, moi,

L'esprit européen

l'Europe et le monde. Cette volonté qui peut détruire la civilisation doit au contraire rechercher la création d'une civilisation. Et si l'on veut simplement que cette civilisation continue à exister, elle doit être voulue constamment et entièrement transformée. Rien ne compte excepté cette vérité : à savoir que nous devons vouloir notre civilisation. Et l'Europe est la partie du monde où nous sommes le plus proches de cette vérité.

Nous devons dès lors admettre que les maux qui nous sont arrivés sont ceux que nous avons nous-mêmes choisis. Nous sommes pleinement responsables de la forme de société dans laquelle nous vivons et de ses méthodes et inventions. L'âge de la mécanique n'est pas simplement une machine dans laquelle nous sommes assis et portés. Il est la projection de nous-mêmes et de nos âmes. Nous sommes responsables à la fois de sa forme et des directions qu'il prend.

Ces généralisations s'appliquent naturellement non seulement à l'Europe mais au monde entier. Pourtant, lorsque nous les formulons, nous réalisons, je pense, que l'Europe est la partie du monde où les hommes sont dans la meilleure posture pour faire face à leur situation et pour la modifier. En Europe, comme je l'ai dit, se trouve la plus grande concentration de traditions, lesquelles n'ont pas revêtu des formes rigides mais restent capables de s'adapter aux conditions modernes.

^{p.233} D'autres parties du monde peuvent continuer à espérer que leurs vastes territoires pourraient ne pas être totalement détruits par une autre guerre. Elles peuvent continuer à marcher aveuglément dans des chemins qui sont ceux de la dictature ou de l'exploitation sociale. Cette Europe concentrée et atteinte de claustromanie est faite de populations réalisant clairement la facilité

L'esprit européen

qui les entraîne. Mais elle reste néanmoins un cristal de connaissance lucide et réaliste.

Ajoutons à cela que nous devons utiliser la science pour transformer les méthodes et les réalisations scientifiques, et que nous devons nous servir de notre intelligence pour changer nos formes de pensée. Oui, il faut utiliser la science pour transformer les hommes de science, et l'intelligence pour transformer les intellectuels. De ce point de vue, la raison et l'intellect précèdent toute autre démarche humaine.

Néanmoins, si nous voulons constituer une nouvelle Europe, nous devons faire participer tout notre être. Comment aurons-nous la force d'agir si nous n'avons pas une suffisante vision imaginative et si nous ne sommes pas puissamment convaincus de la nécessité d'une action immédiate ? Comment aurons-nous la volonté de transformer notre structure politique si nous ne sommes capables de concevoir au moins l'idéal d'une meilleure société ? Et comment pourrions-nous former le plan d'une pareille société avec des valeurs humaines si nous n'appliquons pas à l'avance ces valeurs dans le plan que nous voulons concevoir ?

Il nous faut comprendre qu'en vue d'agir, il nous est indispensable de concentrer à un moment donné notre volonté d'agir et notre conviction de la nécessité de cette action. Et je ne vois pas comment nous pourrions le faire sans une fusion de la volonté intellectuelle et de l'imagination poétique.

Je crois que nous ne pourrions recréer l'Europe qu'au nom de l'humanité entière.

Pour cela nous avons besoin de toutes nos qualités humaines inséparablement unies les unes aux autres. L'objectif de l'Europe

L'esprit européen

doit être de créer une communauté d'êtres humains qui ont trouvé, et qui façonnent leur avenir par la foi dans la liberté et par la claire vision de la nature humaine dans son intégralité.

@

QUATRIÈME ENTRETIEN ¹

présidé par M. Victor Martin

@

LE PRÉSIDENT : p.235 Mesdames et Messieurs, la liste des orateurs qui désirent prendre la parole est extrêmement longue et nous n'avons que deux petites heures pour donner satisfaction à ces nombreux orateurs.

Mesdames et Messieurs, Platon, je crois, enseignait que le loisir illimité était une condition indispensable pour la découverte de la vérité, et se moquait des plaideurs qui étaient obligés d'accommoder leur raisonnement aux exigences du temps. Hélas, Mesdames et Messieurs, nous ne sommes plus sous les platanes de l'Ilissus. L'étrange époque dans laquelle nous vivons semble avoir pour mot d'ordre la précipitation et même dans les choses de l'esprit nous sommes obligés, si vous me permettez d'employer ce jargon sportif, à courir contre la montre. Je me vois donc, comme mes prédécesseurs, contraint, bien à contre-cœur, de prier les orateurs d'observer la plus grande concision possible, et ceci par solidarité envers les autres. Car celui qui parle trop longtemps empêche quelqu'un d'autre de parler.

Les premiers orateurs qui désirent se référer à la conférence de M. de Salis, puisque nous avons le privilège d'avoir M. de Salis parmi nous, je commencerai par leur donner la parole.

Mme Maret ? Mme Maret retire sa question.

Dans ces conditions, je donnerai la parole à M. Fernand Müller.

M. MÜLLER : Mesdames et Messieurs, je voudrais simplement énoncer quelques remarques qui se réfèrent à la fois à la conférence de M. de Salis et à celle de M. Denis de Rougemont.

Des conférences de mes deux compatriotes m'est apparue une sorte de volonté de rétrécissement chez l'un, de raidissement chez l'autre.

¹ A l'Athénée, 12 septembre 1946.

L'esprit européen

Chez M. de Salis, la conclusion m'a paru, en somme, un peu celle-ci : inventons nos biens, cultivons notre jardin, réalisons une sorte d'union sacrée sur le terrain d'une Europe délimitée d'une certaine façon.

Chez M. de Rougemont, c'était en somme un culte exclusif et un peu hautain de la personne.

p.236 Quelle que soit la conception que l'on se fait du développement historique, ligne continue et rationnelle, ou ligne compliquée, sinueuse et discontinue — et je pense ici au débat si intéressant qui a mis un moment aux prises M. Jaspers et M. Lukacs — on ne peut nier qu'il y a procès. Procès qu'il faut admettre ou auquel on peut évidemment dénier toute valeur. Mais je me méfie, pour ma part, de ces positions intermédiaires qui consistent à choisir dans ce procès ce qui plaît et à refuser le reste ; par exemple, admettre le protestantisme, la Renaissance, la Révolution française, et se montrer entièrement négatif à l'égard de la Révolution russe.

M. Raymond a excellemment parlé ici de l'activisme contemporain né du renversement du rapport établi entre l'homme et la nature devenue objet de conquête (auquel renversement se joint une prédominance des sciences analytiques qui décomposent l'homme lui-même considéré comme un objet) et du déséquilibre spirituel et moral ainsi engendré. Il s'agit évidemment là d'un drame profond.

On a parlé du christianisme. Et comment ne l'aurait-on pas fait ? Mais le fait est là, et c'est le drame que nous vivons, que depuis la Renaissance le procès historique marche dans le sens d'une dissolution de l'enveloppe théologique du christianisme. Aujourd'hui, des notions comme celles de « rédemption », de « salut », de « royaume de Dieu », ne sont plus intimement vivantes dans l'âme des hommes, et, pour la forme populaire du christianisme, l'espoir basé sur l'image d'un Dieu bienveillant penché sur les hommes, chargé de restaurer ici ou dans l'au-delà la justice outragée, cet espoir ne vit plus dans le tréfonds de l'âme d'innombrables Européens.

On a assisté à un abandon du transcendant qui a fait surgir, sur le terrain de l'histoire, des forces immenses aux exigences souvent obscures. Mais c'est un drame qu'il faut vivre positivement, et je reviens à ce que je disais au début : Ou bien on s'accroche à une conception statique, et je pense qu'il est alors plus logique de s'en tenir à saint Thomas qu'au rationalisme illuministe de M. Benda,

L'esprit européen

lequel contient en germe la Révolution française ; ou l'on admet le monde nouveau dans lequel nous sommes plongés, avec ses lumières et avec ses ombres, sans prétendre figer l'histoire et sans cultiver le vain espoir d'une restauration d'un passé mort, sans condamner en bloc, sommairement, des civilisations dont certains des aspects heurtent notre sensibilité et notre conscience actuelles ; ce qui revient en somme à employer d'une façon plus subtile ces slogans qu'on réprovoque ailleurs, et à juste titre. Je ne puis oublier, pour ma part, que si le protestantisme est un produit européen, le capitalisme aussi est un produit européen, et aussi l'exigence collectiviste née des abus de ce capitalisme.

Plutôt que juger trop facilement, ne pourrait-on pas s'efforcer de se libérer des préjugés de classe, de comprendre les forces nouvelles surgies sur la scène du monde, de surmonter la crainte, car il y a beaucoup de crainte dans certaines positions de pensée actuelles, sans se cramponner à des formes historiquement dépassées. Il n'est pas besoin, aujourd'hui, d'un grand effort pour imaginer le pire, et c'est aussi un drame ^{p.237} que ce sentiment d'impuissance lorsqu'on fait appel aux forces intérieures, puisque ces forces n'ont sur la réalité qu'une efficacité lente, une action lente. Mais, de même que le semeur se fie aux forces naturelles qui feront lever le grain qu'il jette, celui qui agit selon la conscience ne peut que s'en remettre à la rationalité des choses.

L'Europe a rayonné dans le monde, de cela nous sommes tous d'accord. Elle peut jouer un rôle encore, si elle est capable de se reconnaître solidaire, de ne pas rejeter indéfiniment sur certains de ses membres la cause de ses malheurs actuels, si elle est capable de hardiesse généreuse et compréhensive. Condamner radicalement cette Russie, par exemple, dont, M. Goléa le rappelait justement l'autre jour, la culture a enrichi celle de notre continent, c'est considérer comme ennemis des millions d'Européens, parmi les plus actifs et les plus audacieux, qui ont les yeux tournés vers elle et qu'anime, à tort ou à raison, un immense espoir. Cela me paraît peu chrétien, d'abord, et peu politique ensuite. Car quelques intellectuels « non engagés » et la classe paysanne, c'est insuffisant pour créer un monde nouveau.

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. Starobinski.

L'esprit européen

M. STAROBINSKI : Pendant longtemps il fut possible de mesurer toute civilisation à l'échelle de l'Europe. Aujourd'hui, il nous faut mesurer l'Europe à l'échelle de la civilisation. L'Europe, devant le monde, est une restriction. Et l'esprit, dans sa manifestation européenne spécifique, est une restriction aussi, par rapport à l'esprit en extension universelle. Mais, s'il est vrai que l'Europe en elle-même n'est pas son propre achèvement, s'il est vrai que l'Europe réclame le monde, le monde en revanche réclame l'Europe.

Que l'Europe soit la patrie de l'esprit, ou le siège de l'âme du monde, on peut être tenté de le croire. Je n'en suis pas assuré. Elle n'est qu'un lieu de passage de l'esprit, comme elle vient d'être aussi le lieu de passage de la plus féroce négation de l'esprit. Pour ma part, ce n'est pas de l'Europe que je prétendrai jamais me réclamer, c'est de l'esprit tout court. L'esprit européen sera ce qu'en fera l'homme européen. Il n'est pas une chose qui nous appartienne immuablement ; il n'est pas un produit que nous aurions acquis avec la garantie pour mille ou pour deux mille ans. Nous sommes responsables de son avenir ; et nous sommes aussi responsables de son passé : si nous ne savons donner issue aux problèmes capitaux de notre temps, tout ce que fut l'esprit européen dans le passé risque d'avoir été en vain.

On a assez dit que l'anti-Europe est en Europe et non au dehors. Ceci est vrai, mais suppose je ne sais quelle vision d'un combat entre une bonne et une mauvaise Europe. En réalité, cette Europe et cette anti-Europe ne font qu'un. C'est pourquoi je me refuse à séparer ou à isoler une idée pure de l'Europe, qui demeurerait intacte, indemne, inaltérable, identique à elle-même, et définissable de la même manière en 1936 et en 1946. Je ne sais pas s'il y a une vraie ou une fausse Europe, mais je sais qu'il y a une vérité et un mensonge ; et à la vérité ^{p.238} du moins je suis tenu. Hitler, qui prétendait se battre pour l'Europe, nous a mis en garde : son entreprise était peut-être bien la dernière chance de l'Europe, dans l'ordre de la puissance politique et militaire. Ceux qui tiennent cette puissance pour l'essentiel finiront par trouver des excuses à Hitler. Peut-être le font-ils déjà dans le fond de leur pensée. Mais les raisons de la justice ont voulu qu'une telle Europe ne fût pas, et je préfère les raisons de la justice.

En proclamant ma préférence pour la justice, je sais que j'obéis à l'un des impératifs constants du judaïsme. Les prophètes de la « nouvelle Europe » ont

L'esprit européen

prétendu s'en passer, et ils ont fait aux hommes et aux femmes de ma religion le terrible honneur de les considérer comme leurs ennemis mortels... Il semble pourtant que l'on ait assez vite oublié ces six millions de morts juifs, et tout semble se passer ici comme si l'esprit européen, dans sa généralité abstraite, ne s'en portait pas plus mal qu'auparavant. Il s'agirait de savoir si, en profondeur, nous ne sommes pas tous accablés d'angoisse en face de ces morts — et je ne parle pas seulement des Juifs — auxquels nous n'avons pas su tenir parole. Pour moi, je crois que le bruit de toutes nos phrases ne parvient pas à couvrir le silence de ces morts. On dit que les morts crient justice. Non, ils se taisent et c'est bien plus grave. Car c'est à la mesure de leur silence qu'éclate l'inanité de nos paroles. Le silence hostile des morts menace de nous dévorer : ils ne sont pas apaisés. Ce n'est pas la sépulture qu'ils demandent, comme dans la légende antique, ni la libation rituelle : ils réclament cette justice dont l'absence effrayante a voilé leur dernier regard.

L'Europe a mauvaise mine, disait M. Denis de Rougemont... Elle a aussi mauvaise conscience. Voyez ses dilemmes : sans l'Allemagne, elle a mauvaise conscience, mais avec l'Allemagne telle qu'elle est aujourd'hui (c'est-à-dire à peine moins nazie qu'il y a dix ans), elle a encore plus mauvaise conscience. Comment n'y aurait-il pas, dans de telles conditions, un vaste complexe d'infériorité européen ? L'Europe ne l'aurait pas volé. Au demeurant, l'on peut se demander si le complexe d'infériorité actuel n'est pas l'apanage exclusif des classes qui ont gouverné l'Europe jusqu'à ce jour.

Je désire avancer quelques remarques qui se rattachent, de près ou de loin, aux idées qui nous ont été proposées par divers conférenciers.

M. Jean de Salis, au début de sa conférence, nous avait rappelé que la Grèce, et Rome ensuite, se définissaient en face des barbares. Je crois cette opposition d'une extrême importance et peut-être touchons-nous là une des grandes lois de la civilisation. J'avoue être extrêmement frappé par le fait que voici : la civilisation — et j'entends par ce mot le mélange instable, l'alliage complexe de puissance matérielle et de culture — la civilisation a été pendant longtemps le fait de « foyers » isolés, localisés, mais entourés d'un large *cercle barbare*, ou prétendu barbare. La civilisation a conscience d'émerger au-dessus de ce vague entourage étranger, comme une lumière émergeant des ténèbres. Il semble qu'elle n'ait jamais pris conscience de soi que dans son opposition à

L'esprit européen

un terme négatif, qu'elle refuse. Elle ne se pose qu'en s'opposant. C'est p.239 pourquoi la notion du barbare — de l'*autre* que nous ne voulons pas être — devait être créée à tout prix, pour que la civilisation pût se donner une représentation d'elle-même, représentation la figurant comme un positif en face du négatif, comme un plein en face du vide. Ce terme négatif entre dans l'acte même par lequel la civilisation se constitue. Si la civilisation, comme je le crois, est forcément un choix, elle se choisit contre ce qu'elle rejette ou ce qu'elle refuse d'adopter. Le cercle de ténèbres barbares est la figuration mythique de ce qui a été refusé ou surmonté. Ce que les hommes rejetaient d'eux-mêmes, ils le projetaient sur un au-delà géographique. Ce terme négatif auquel la civilisation s'oppose, il avait donc une localisation dans l'espace, mais il représentait une réalité intérieure.

Or la civilisation a connu une progressive extension : l'empire romain absorbe la Grèce, l'Europe du moyen âge dépasse la plupart des limites de l'Empire romain, etc. Par un mouvement continu d'accroissement, ces foyers de civilisation, de localisés qu'ils étaient, s'étendent sur des espaces toujours plus larges. Mais toujours autour d'eux ils ont ces *terrae incognitae*, cet espace vierge grâce auquel la civilisation prend conscience de ce qu'elle est, en face de ce qu'elle a résolu de n'être pas. L'au-delà géographique inconnu a joué, pour l'esprit humain, le rôle qu'on attribue à l'air de réserve en physiologie de la respiration.

Mais, au terme de l'effort de découverte et de colonisation entrepris par l'Europe, il n'y a plus d'au-delà géographique, il n'y a plus d'*ailleurs*, sinon hors du monde. La civilisation, du moins dans ses valeurs matérielles, s'est emparée de la totalité du globe. Que devient alors, à ce stade de généralisation, cette loi d'opposition que nous constatons au niveau des foyers localisés de civilisation ? Elle persiste. Mais comment va-t-elle se manifester, et contre quelle réalité négative cette totalité matérielle va-t-elle s'affirmer ? Comment ce *tout* — le monde — va-t-il se poser, à quoi devons-nous l'opposer ? Eh bien, il n'y a plus d'autre terme d'opposition que le *rien*, le rien le plus pur que nous puissions penser ou rêver. Et ce rien, force nous est de le considérer en nous. Il n'y a plus d'au-delà géographique qui puisse lui tenir lieu de représentation mythique. Voici donc apparaître, en termes purs, en termes absolus, cet antagonisme premier qui fonde la civilisation dans son existence et qui la menace sans cesse. Et cet antagonisme se situe plus que jamais en nous-mêmes. Nous sommes

L'esprit européen

hantés par l'idée d'une prodigieuse alternative : tout ou rien. C'est ainsi qu'aujourd'hui chacun de nous porte en soi à la fois le désir passionné de la totalité et la tentation d'une négation radicale. Il y a là une de ces tensions, une de ces contradictions intérieures dont nous a parlé M. Denis de Rougemont ; il nous a dit qu'elles étaient l'une des caractéristiques de l'homme européen et qu'elles créaient en lui un équilibre heureux. On peut toutefois se demander si ce déchirement de l'homme entre l'ambition du tout et la tentation du rien n'est pas en passe de devenir une constante universelle. On peut se demander aussi comment il se fait qu'une telle tension, quand elle s'est manifestée dans les masses allemandes, ait été génératrice de catastrophe, de rupture dégradante, et non d'équilibre. Serait-ce p.240 faute d'avoir été assez intérieurement méditée, assez consciemment assumée ? Serait-ce que l'alternative du tout ou du rien, en devenant l'alternative du totalitarisme et du nihilisme, a fini par faire du totalitarisme un nihilisme et du nihilisme un totalitarisme ?

Voici une autre question : Quand vous nous mettez en demeure de choisir le monde ou la bombe — comme M. Guéhenno nous donnant à choisir « la vertu ou la mort », ou M. Amrouche nous demandant de refaire l'homme sous peine de périr — ne croyez-vous pas que, même si nous choisissons le monde, la bombe y sera ? C'est-à-dire que l'alternative persistera indéfiniment, que votre choix devra être constamment repensé, devant une menace à exorciser, et sans nulle possibilité de détente. L'état de crise — c'est-à-dire la décision — semble devoir être la condition permanente des hommes de demain. De sorte qu'à l'avenir, l'existence ne sera plus quelque chose qui nous est donné sans condition, mais devra être consciente de soi comme foi ou comme volonté d'existence sans cesse réaffirmée, en face de la mort sans cesse possible. Nous tenons dans nos mains les clefs de la mort, et nous pouvons, sans difficulté, réaliser l'un des termes de l'alternative : le rien. Ce choix de la vie pour la vie est-il possible en dehors d'une foi religieuse, et le rien désormais si proche de nous peut-il être exorcisé par d'autres moyens que ceux du sacré ?

Mais l'autre terme de l'alternative, le tout, me paraît poser un problème plus angoissant encore, par cela même que toute déception dans la poursuite du tout risque de nous précipiter vers le rien. Sommes-nous ou non capables de réaliser ce tout ? Pouvons-nous faire en sorte que nous nous sentions exister en fonction d'un tout, qui serait nous et plus que nous-mêmes, sans rien qui nous échappe. Le totalitarisme a été la caricature de cette ambition de totalité : il a voulu faire

L'esprit européen

cette totalité au plus vite, ici et maintenant, quitte à supprimer brutalement tout ce qui ne pouvait être intégré. Je demanderai alors à M. Karl Jaspers si la grande faute n'est pas de vouloir réaliser cette totalité ici et maintenant, d'en faire un absolu contrôlable, plutôt que de la considérer comme un but lointain, que l'on vise sans cesse et qui nous fuit sans cesse. Devons-nous continuer à désirer et à viser ce but, et le pouvons-nous sachant d'avance qu'il nous échappera ?

Je poserai encore cette question : Cette totalité doit-elle être cherchée dans l'homme seul ou dans la communauté ? Faut-il viser l'homme total, ou la communauté totale ? Les deux termes sont-ils simultanés ? Ou y en a-t-il un qui prime l'autre ?

En nous parlant du citoyen, M. Georges Lukacs désignait un type humain qui aurait vaincu la division intérieure, surmonté la fragmentation qui le réduit à l'impuissance. Ce type humain qu'il nous propose est à la fois un idéal d'unité et de totalité — unité et totalité couronnées d'efficacité active. Mais la notion du citoyen appelle nécessairement la notion de l'Etat. L'homme n'est citoyen que par son appartenance à un Etat. Or, si l'homme-citoyen que nous propose M. Lukacs est loin d'être un terme nul (le « zéro » dont parle Koestler), l'Etat à son tour ne peut se donner pour un absolu transcendant (un « infini » dirait le p.241 même Koestler). Mais, sitôt que l'homme prétendra entrer en relation avec un absolu ou avec un terme transcendant — que ce soit dans la pensée de la mort ou dans l'amour, pour ne rien dire du problème religieux — ne cessera-t-il pas d'être uniquement citoyen, ne reviendra-t-il pas à la condition d'homme privé, échappant ainsi à l'Etat et rétablissant une division et une séparation que M. Lukacs considère comme l'un des grands malheurs de l'homme vivant en société bourgeoise ? Cette division semble devoir se reproduire fatalement, à moins que l'Etat n'étatise l'absolu et le transcendant, à moins donc que l'Etat ne se proclame infini.

M. Lukacs nous a dit que la notion de citoyen reparaisait en Europe à la Révolution française, pour la première fois depuis la destruction de la société antique. Or, à Rome et en Grèce, les dieux étaient nationaux, la religion était religion d'Etat. Robespierre lui aussi semble avoir dû imposer une religion d'Etat, dans la mesure même où devait être exaltée la notion du citoyen : il fallait que le citoyen ne cessât pas un instant d'être citoyen, dans ses actes et ses

L'esprit européen

pensées... Croyez-vous donc, M. Lukacs, que la notion du citoyen doit impliquer soit une religion d'Etat, soit une religion de l'Etat divinisé ? Et une telle religion n'est-elle pas une restriction fâcheuse par rapport à l'absolu inconditionné que nous visons dans notre liberté ?

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, M. Starobinski ayant mis en cause à peu près tous les conférenciers, je ne pourrai faire autrement que de leur donner la parole pour répondre aux observations de M. Starobinski. Mais auparavant, je demanderai à M. Aron de bien vouloir prendre la parole.

M. ARON : Je réponds d'autant plus volontiers à l'invitation de notre président de séance que l'intervention que j'ai à faire apparaîtra un peu comme une sorte de parenthèse dans le débat qui commence à s'instituer. Elle se réfère à quelques interventions qui ont eu lieu au dernier entretien et qui portaient — avec d'ailleurs l'agrément des membres du comité — sur les conséquences pratiques et les prolongements que pouvaient avoir ces Rencontres. C'est là une question qui est à la fois une question pratique et une question de méthode intellectuelle, et sur laquelle je voudrais rapidement vous demander de réfléchir ensemble.

C'est, en effet, un destin très singulier que celui de l'intellectuel lorsqu'il se soucie d'agir. Tantôt il vise trop court, tantôt il vise trop long ; rarement il atteint son but. Il vise trop long, de la façon dont il semble que certaines des interventions faites ici se soient tenues assez loin et assez au-dessus des problèmes d'urgence qui se posent, même quand elles voulaient les évoquer. Ou bien il vise trop court, comme il m'a semblé que font tous ces intellectuels qui sont tentés de s'engager, comme on dit, en des positions partisans où ils risquent de perdre leur indépendance et leur pouvoir de création. Tous atteignent rarement leur but, comme il semble que ce soit presque une tradition parmi les ^{p.242} intellectuels, parmi les esprits même les plus distingués, même les plus efficaces, lorsqu'ils s'engagent dans l'action politique.

C'est par exemple Lamartine qui, en 1849, se met, à l'Assemblée constituante, à donner son avis sur les avantages ou les risques du projet d'élection du président de la République par le moyen d'un plébiscite, qui devait mener, comme vous le savez, au Second Empire. Il répondit cette phrase (magnifique à un certain point de vue) : « Parce que l'on peut empoisonner une

L'esprit européen

rivière, on ne réussira pas à empoisonner l'océan. » L'océan était le suffrage universel s'exprimant par la voix du plébiscite. Et, malgré cette éloquence, Napoléon III fut élu.

Méfions-nous des trop belles phrases. C'est aussi Karl Marx qui, malgré la précision de sa construction géniale (laquelle, soit qu'on l'approuve, soit qu'on ne l'approuve pas, a exercé une influence définitive sur le développement de notre vie sociale, et peut-être même de notre vie philosophique) semble avoir connu au contraire une très grande imprécision chaque fois qu'il s'est agi de prévoir l'avenir : à l'en croire, la Russie aurait été le dernier pays où devait s'instaurer le communisme, tandis que je crois bien que l'Angleterre en aurait dû être le premier.

C'est enfin Proudhon qui un jour, en 1848, vit arriver une délégation de gardes municipaux. Les gardes municipaux lui dirent à peu près ceci : « Citoyen, nous savons que vous avez un peu, ou beaucoup, réfléchi sur les questions politiques. Voulez-vous être assez aimable pour nous faire un projet de constitution ? » Proudhon — quelle belle époque ! — éberlué par l'aubaine, se mit au travail et, au bout de quelques semaines ou de quelques mois, ayant fini son pensum, convoqua les gardes municipaux. Ceux-ci se montrèrent fort déçus et le projet ne fut pas adopté. Et c'est peut-être depuis ce temps que l'État et l'intelligence ne marchent plus de compagnie.

Il y a là quelque chose de véritablement tragique et qui doit nous faire réfléchir. Et je voudrais sur ce sujet redoutable, sur ce sujet urgent, vous indiquer très rapidement deux conditions à remplir et trois projets à réaliser.

Première condition : Il ne faut d'abord pas se faire trop d'illusions sur notre action immédiate. Bien voir que la pensée, j'entends du moins celle qui est active et efficace, constitue, dans la meilleure hypothèse, une sorte de Bikini à retardement dont les appareils enregistreurs, les victimes ou les profiteurs, ne sont pas parmi nos contemporains. Ses effets peuvent être énormes ; ils sont rarement instantanés. Notre pouvoir est tout au plus d'en apprécier les délais.

Il me souvient d'un mot splendide et où, pour ma part, je serais assez tenté de trouver une règle de vie, qui fut prononcé par un grand réalisateur français qui travaillait pour l'avenir. Lorsque le maréchal Lyautey traçait, à Rabat, les plans des jardins de la Résidence, il désigna une sorte d'arbre dont le feuillage lui convenait. Un forestier de son conseil lui fit remarquer que de tels arbres

L'esprit européen

pour s'épanouir demandaient deux ou trois siècles. Le maréchal Lyautey répondit : « Il n'y a donc pas un instant à perdre, plantez l'arbre dès aujourd'hui. » Je crois que ceux ^{p.243} qui visent trop long ou trop court, mis à la place du maréchal Lyautey, ou bien auraient laissé la terre en friche, ou bien l'auraient plantée de quelques végétations saisonnières d'une couleur ou d'une forme très agréable mais qui n'auraient pas duré.

Il nous faut être, à son exemple, à la fois très diligents et très patients, ne pas croire que nous allons immédiatement agir sur les gouvernements ou avec eux, mais être sûrs qu'il nous faut préparer une opinion qui finisse par agir sur eux : moyennant quoi, du train où va le monde, je ne pense pas que nous ayons à attendre au delà de notre mort l'occasion de nous accomplir.

Je sais bien que nous sommes à une époque où, comme on dit, les événements pressent, où les circonstances menacent, et qu'une telle patience peut sembler avoir quelque chose d'un peu inhumain ou même coupable. On me dira que le temps presse. On me dira qu'il n'y a plus beaucoup d'hommes ou de forces pour résister à l'approche des catastrophes. Je répondrai : raison de plus, ce n'est pas parce que les forces sont rares qu'il faut prématurément les gaspiller ou, pour parler par parabole : ce n'est pas dans les moments de disette qu'il faut manger son blé en herbe. Et puis évitons, car ce serait la pire perversion, de jouer les messieurs Le Trouhadec saisis par la débauche des réunions électorales.

Et maintenant, seconde condition : Ne pas nous faire d'illusion sur la nature de notre action. Et pour cela, pour tendre à cette efficacité qui nous reconforte à nos yeux, faire la distinction nécessaire entre deux faits que, d'ordinaire, on a tendance à confondre, pourtant très différents, et dont l'un est l'autorité et l'autre est le pouvoir. Le pouvoir, on pourrait dire à peu près qu'il est le muscle des sociétés ; et si un jour Denis de Rougemont a écrit qu'il fallait penser avec les mains, je ne crois pas que cela signifie qu'il faille penser avec les muscles, ces muscles qui, parfois, disposent de la police, de l'administration, de tous ces grands corps sans âmes qui servent sous tous nos régimes. Nous n'avons pas à les suivre, pas à nous aligner sur eux, mais peut-être qu'eux, au contraire, se rendront compte qu'aujourd'hui, si ces réunions aboutissent, nous pourrons contribuer à constituer la tête d'une autorité spirituelle qui ne soit ni policière, ni non plus politicienne.

L'esprit européen

Et maintenant les trois projets : je suggère d'abord à nos amis genevois d'obtenir que leur radio joue dans l'Europe asservie, ou bien menacée, le même rôle qu'en d'autres temps a joué la radio de Londres pour les peuples prisonniers. Nous guettions chaque jour l'indicatif « Les Français parlent aux Français ». Nous voudrions aujourd'hui entendre ce nouvel indicatif : « Les Européens parlent aux Européens » ; les Européens souhaitent une voix qui leur dise encore quelles sont leurs raisons d'espérer, les erreurs à éviter, les tâches à accomplir ; tout cela, sans le faire évidemment sur un ton de polémique qui s'expliquait en temps de guerre, mais avec un franc parler qui montre que les speakers ne sont au service d'aucun intérêt, ni privé ni public.

Je suggère, en second lieu, à nos amis genevois qu'ils instaurent dès cet hiver, à Genève, des cours de civilisation européenne où chacun, puisant dans sa tradition nationale ce qui est à la fois le plus actuel et le ^{p.244} plus éternel, le plus nouveau et le mieux enraciné dans le passé de sa culture, prépare pour notre temps une encyclopédie nouvelle qui serait l'encyclopédie de l'Europe.

En outre, et sans préjuger d'autres résolutions, je voudrais véritablement que le cours de ces conférences, de ces réunions, se termine par une sorte de manifeste et de déclaration destinée à une large publicité. Je voudrais que ce projet aboutisse.

Je sais, je l'ai constaté encore il y a quelques jours, je sais qu'il est extrêmement difficile de réaliser un accord entre intellectuels. Je sais que chacun tient, et il a raison, tellement à la précision de sa pensée qu'il a du mal à l'accorder avec la précision des autres pensées. Mais je crois que malgré tout, que ce soit de la part des participants étrangers de cette séance, soit de la part du comité, il est extrêmement important qu'il reste un texte aussi succinct et limité que possible, pour faire savoir à ceux qui n'ont pas assisté à ces réunions ce qui y a été fait et dit.

J'étais, en décembre 1942, dans une prison d'Espagne. C'était une prison modèle, ce dont nous ne tirions nul orgueil. La discipline y était très stricte, mais il arrive, même en prison, que la discipline se relâche. La veille de notre départ pour le camp de Miranda del Ebro, seconde étape dans « l'univers concentrationnaire », la prison offrit le relâchement, l'abandon et peut-être la joie de vivre que l'on observe dans les dernières classes de lycée à la veille des grandes vacances ; on pouvait se rendre visite d'une cellule à une autre cellule,

L'esprit européen

on interpellait ses geôliers, on visitait ses camarades. Ainsi, nous autres Français, qui n'avions passé dans la prison de Pampelune que pour quelque temps, nous pûmes connaître les prisonniers espagnols qui y étaient pour la vie. Et l'un d'eux me raconta la plus fabuleuse histoire qui caractérise notre époque et qui doit nous servir de leçon. « Voyez, me dit-il, en se penchant sur la passerelle qui reliait nos deux cellules, voyez là-bas ce petit bossu (il s'agissait d'un autre prisonnier qui, en cet instant précis, balayait le fond de la cour), il ne faut le dire à personne, mais c'est notre ministre de la justice. Voyez, là-bas, ce détenu qui par une faveur spéciale travaille au bureau de la prison, il était autrefois avocat, c'est notre ministre de l'éducation nationale ; mais surtout n'en parlez pas. » Il ne s'agissait pas d'anciens ministres républicains qui eussent été incarcérés, mais, à l'intérieur de leur prison, tous ces détenus avaient formé un ministère dont les membres se disaient prêts à assumer leurs fonctions dès que la dictature céderait, dès qu'ils seraient en liberté. Ainsi, l'espoir ne cessait pas de palpiter dans les cellules ; en aucun temps, et nulle part, nul conseil ne connaissait autant de gravité et de ferveur que ces assemblées fictives.

Je crois qu'il y a encore aujourd'hui, en Europe, et qu'il risque demain d'y avoir autant, sinon davantage, de ces morts vivants, de ces esprits affolés par l'oppression, qu'il existe de ces hommes qui, à tâtons, pressentent l'inaccessible liberté, et je crois, d'après l'expérience assez courte que j'ai pu avoir des prisons, que si, à travers les murs des geôles, dans l'intervalle des cris obsédants des sentinelles qui scandent toute la nuit, nous proclamions le réveil de l'esprit ^{p.245} européen, nous aiderions à vivre beaucoup de ces moribonds et empêcherions de mourir ce qui leur reste et ce qui nous reste de vie.

Je voudrais qu'ensemble, en donnant à ce mot les deux sens qui conviennent dans cette cité de Calvin, nous fassions effort, à la suite de ces entretiens, pour instituer un ministère de vérité.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je crois que M. Dovaz, directeur de Radio-Genève, aurait une courte déclaration à faire, en rapport avec l'une des propositions que nous venons d'entendre.

M. DOVAZ : Je voudrais répondre brièvement à M. Aron, quant à la première de ses suggestions. Je crois pouvoir interpréter la pensée du directeur général de la Radiodiffusion, M. Glog, ici présent, en précisant que la Radiodiffusion suisse

L'esprit européen

envisage avec faveur la création d'une série d'émissions consacrées à l'esprit européen. Elle ne fera là, d'ailleurs, que prolonger son œuvre, puisque aussi bien, durant la guerre, M. de Salis et M. Fayot ont fait entendre la voix de la Suisse, qu'on s'est plu à identifier avec la voix de la pensée libre. Dès lors, nous apporterons notre appui à une proposition qui émanait de M. Aron et de moi-même. Bien mieux, nous y apporterons notre enthousiasme et notre foi, parce que nous y voyons l'accomplissement d'une des missions de la Radio-diffusion suisse.

On a entendu dire que les discussions des « Rencontres Internationales » resteraient byzantines. La radio ne sait que faire du byzantinisme. Elle est imprégnée d'esprit pratique et du sens des réalisations. Il faut maintenir l'esprit de l'Europe, il faut en faire connaître le rayonnement et la valeur, il faut surtout faire connaître par delà les frontières les vraies valeurs, qu'elles viennent de la France, de l'Italie, de l'Allemagne ou de la Russie. La Suisse, sorte de belvédère européen, peut mettre ses stations d'émission, qui travaillent en trois langues, au service de la pensée de l'Europe. Elle peut diffuser, d'un pays exempt de tout impérialisme, et dans sa politique et dans sa pensée, une doctrine restituant au monde une foi en sa destinée.

LE PRÉSIDENT : Nous revenons maintenant aux questions posées par le premier orateur, et je prierai M. de Salis de répondre.

M. DE SALIS : Monsieur le président, Mesdames, Messieurs, permettez-moi de répondre brièvement à quelques questions qui m'ont été posées, à quelques remarques qui m'ont été faites.

Il y en a qui ont été faites en mon absence — je regrette d'avoir été empêché de participer au dernier entretien — par M. Goléa. M. Goléa a eu l'amabilité de me remettre son intervention par écrit, et comme lui-même a dû repartir, a dû quitter Genève, je lui ai dit que je lui répondrais, en son absence sur la foi du papier qu'il a bien voulu me remettre.

D'autre part, je tâcherai de répondre brièvement également à ^{p.246} M. Fernand Müller. Je commencerai même par dire quelques mots au sujet de l'intervention de M. Müller.

Il a dit notamment que je m'étais montré entièrement négatif à l'égard de la

L'esprit européen

Révolution russe. J'ai noté la phrase. J'ai le souvenir très exact, et je pourrais le montrer sur mon manuscrit, d'avoir dit que la Révolution russe a été un événement immense dont les conséquences sont encore incalculables. Je ne sais pas si on se montre négatif quand on dit d'un événement historique qu'il a été immense. Toujours est-il que je n'ai nullement condamné entièrement la Russie comme l'ont cru entendre MM. Fernand Müller et Goléa.

Peut-être puis-je me référer à une idée que j'ai brièvement exposée à l'aula de l'Université, quand j'ai dit qu'il n'y avait pas de révolte sans répression, pas de révolution sans contre-révolution, pas de réforme sans contre-réforme, etc., et je pose ici une question, une simple question. Je n'oserai pas y répondre, parce que ma religion n'est pas encore faite sur ce sujet-là. N'y aurait-il pas, par hasard, contre-révolution en Russie ? Ne s'agit-il pas plutôt de la répression après la révolte ? Est-ce que les héritiers de cette révolution, vieille de trente ans, n'auraient pas trahi, par hasard, cette révolution ?

Mesdames et Messieurs, encore une fois, je ne réponds pas à ces questions, mais il faut se les poser, et il faut se les poser après avoir lu, par exemple, le livre récemment paru de Fritz Buchbacher, le philosophe révolutionnaire zurichois, ami de Lénine, de Trotzky et de toute la première génération bolchevique — livre que je vous recommande. Il a paru à Zurich sous le titre *Der Sinn des Lebens*. M. Spoerri, qui est là, dans la salle, pourra témoigner à son tour de l'importance de la personnalité, de la pensée de Fritz Buchbacher, lequel affirme, et semble apporter des preuves pour étayer son affirmation, qu'il s'agit de trahison de la révolution russe.

Quoi qu'il en soit, on ne peut dire qu'on n'ait tenu aucun compte de la révolution russe, qu'on condamne entièrement la Russie quand on est venu dire qu'il y a eu deux Europes, l'une descendant de l'empire de Rome d'Occident, et l'autre de l'empire byzantin, quand on a essayé de montrer le parallélisme même et les différences entre ces deux Europes que j'ai toujours appelées deux Europes. Je n'ai pas dit que la Russie byzantine, slave, orthodoxe, bolchevique était l'Asie. J'ai dit que la Russie, dans son histoire de toujours, est citée entre l'Europe et l'Asie, qu'elle a été à la fois un rempart contre l'Asie, et je ne suis pas loin de penser qu'elle sera peut-être de nouveau un rempart contre l'Asie, et à la fois un canal qui fait communiquer l'Europe et l'Asie. Je ne crois donc pas avoir condamné entièrement la Russie.

L'esprit européen

Comment le ferais-je, puisque je me suis nourri comme vous tous des œuvres de Tolstoï, de la musique russe, etc. ? Comment le ferais-je, puisque l'histoire russe me paraît une des plus passionnantes et des plus riches en enseignement, et que l'histoire de la Révolution russe, la révolution de Lénine et de ses camarades, m'a toujours paru un des plus grands événements de l'époque contemporaine ? Je n'ai donc jamais dit, ni pensé, qu'il fallait concevoir un esprit européen qui vivrait ^{p.247} dans l'ignorance du phénomène russe ou du phénomène allemand. — « Sinon dans leur ignorance... » ce sont les termes du papier que M. Goléa m'a remis. — Ce que j'ai dit, je le résumerai comme suit :

Il y a deux Europes, l'une d'Occident, l'autre d'Orient, qui ont une origine commune, mais qui ont suivi une évolution différente. Puis, j'ai montré qu'une vaste zone géographique intermédiaire entre l'empire romain et l'antique Byzance est moscovite, et qu'entre ces deux vieux empires, ces deux vieilles civilisations, chez les peuples habitant ces terres géographiques intermédiaires, on a assimilé le christianisme romain et d'autres éléments de l'esprit occidental, et que cet esprit y paraît moins profondément enraciné que dans les pays situés en deçà du Niémen (lequel, entre parenthèses, traverse l'Allemagne, la partage en deux, et je ne serais pas trop loin de penser que ce partage de l'Allemagne en une *Germania superior* autrefois romaine et une Germanie autrefois barbare serait une des causes profondes de cette difficulté qu'éprouve la nation allemande à trouver une unité véritable et profonde). J'ai dit, en outre, que les pays également occidentaux qui ont assimilé les libertés anglaises et les réformes économiques et politiques apportées par la Révolution française font preuve d'une plus grande stabilité politique et sociale que les pays de l'Europe centrale et orientale demi-féodaux et travaillés en profondeur par les bouleversements des trente dernières années.

Une phrase de Paul Valéry me paraît éclairer ce débat. « Toute race — disait Paul Valéry — et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise quant à l'esprit à la discipline des Grecs, est absolument européenne. » J'en conclus qu'il y a des races et des terres qui ne le sont pas absolument, mais seulement partiellement. Il y a donc des degrés. Il faut admettre des paliers, des phénomènes intermédiaires. Et quand j'ai parlé de sphère géographique s'étendant entre la Méditerranée, l'Atlantique, le Rhin et le Danube, c'était pour dire deux choses :

L'esprit européen

Premièrement, dans ces sphères absolument européennes, il faut organiser une défense de l'Europe d'Occident. J'ai dit de l'Europe d'Occident et de l'esprit qu'elle représente.

Deuxièmement, il faut rallumer un phare, c'est-à-dire rendre à cet esprit son rayonnement et aider les autres peuples de l'Europe à retrouver leur caractère occidental.

Enfin, rien n'est plus loin de moi qu'une hostilité quelconque à l'égard du peuple russe, je l'ai dit en commençant ; ce peuple russe que j'ai admiré, que j'ai suivi pendant ces affreuses années de guerre. Je vais plus loin : nous pouvons comprendre que certaines méthodes de gouvernement autoritaires, policières, aient été appliquées dans un pays arriéré et rural, afin de lui donner rapidement un outillage industriel moderne. Cette industrie réalisée par la Russie à la suite de la Révolution russe n'a été possible que par les moyens et les méthodes que nous savons.

Mais, Mesdames et Messieurs, autre chose est de voir cette Europe d'Orient autocratique et totalitaire disputer sa primauté à l'Occident. ^{p.248} Ici, il s'agit d'un phénomène de domination par la force, et je ne conçois pas que l'esprit européen ait une obligation quelconque de faire sa soumission à une entreprise de domination quelconque. Ne faisons pas de politique, disait hier Spender. Il ne m'en voudra pas si je cède un tout petit peu, en concluant, à la tentation de faire de la politique. Et, comme personne ne me l'a défendu, de ne pas m'en tenir à une interdiction à laquelle je ne suis pas assujetti.

Ce dont il s'agit est plutôt un reclassement des valeurs spirituelles ou morales de l'Europe. Nous nous persuaderons que nous aurions tort d'adopter une attitude d'humilité qui rappellerait trop une certaine humilité qu'on a rencontrée sur notre continent en 1940 et 1941, et, Mesdames et Messieurs, il me semble que nous faisons un peu trop l'ange ici, et j'ai très peur que nous puissions être amenés, d'ici quelques années, à faire la bête. Disons donc simplement que la contrainte, la dictature policière, le totalitarisme, les camps de concentration, les déportations de populations entières, le nationalisme outrancier, le militarisme, l'esprit de domination, la politique de puissance et de prestige ne sauraient, à mon humble avis, correspondre à l'idée que nous nous faisons de l'esprit européen, et qu'il est absolument indifférent à nos yeux qu'une pareille politique se réclame d'une doctrine brune, noire ou repeinte en rouge.

L'esprit européen

Mesdames et Messieurs, quelqu'un qui nous manque cruellement ici, c'est Albert Thibaudet, feu Thibaudet, et vous savez tous que Thibaudet avait cette méthode très curieuse et très instructive de classer les valeurs spirituelles et les hommes de lettres, et les écrivains et les philosophes, comme sont classés les partis d'un parlement, allant de l'extrême-gauche à l'extrême-droite. Et je me suis souvent demandé en me promenant à Genève, où Albert Thibaudet a vécu la fin de sa vie, comment Thibaudet aurait classé, dans son parlement intellectuel et spirituel, les représentants des différentes doctrines contemporaines.

Je crois que Thibaudet aurait dit probablement qu'il n'y a pas un totalitarisme de gauche ou de droite, mais qu'il n'y a qu'un totalitarisme. Qu'il n'y a pas un nationalisme de gauche ou de droite, mais qu'il n'y a qu'un nationalisme, qu'un impérialisme, et que ces valeurs-là, dans le parlement des intellectuels, siègent sur l'extrême-droite. Et Albert Thibaudet aurait ajouté que les intellectuels de gauche ont, au contraire, un idéal de liberté individuelle et civique, de liberté de conscience, de droit de la personne humaine, de raison et de bon sens, un idéal de progrès social, de socialisme humaniste (tel que l'entendent Léon Blum et, parmi les intellectuels, je suppose un Silone et, si je l'ai bien compris, un Guéhenno), un idéal d'indépendance des nations, de toutes les nations, de justice pour toutes les nations et pour tous les hommes, un idéal qui se placerait dans le cadre d'un internationalisme ayant pour but de faire avancer la compréhension réciproque basée sur la bonne foi sans équivoque, compréhension entre peuples libres, en progrès démocratique et social, entre peuples désireux de se réconcilier dans un but de progrès général.

Je considère, Mesdames et Messieurs, que quiconque défend cet idéal est, spirituellement parlant, et selon les définitions établies par ^{p.249} feu Albert Thibaudet, un homme de gauche, et que quiconque défend un idéal contraire, de soumission docile à des dictatures étrangères, est, dans le langage commun édicté par la bonne foi et par le bon sens, un collaborateur et un réactionnaire.

J'ai dit.

LE PRÉSIDENT : Je donnerai maintenant la parole à M. Lukacs.

L'esprit européen

M. LUKACS¹ : Je suis heureux de répondre à M. Starobinski qui m'a donné l'occasion de préciser ma pensée sur bien des points.

Le monde, a dit M. Starobinski, tend à la totalité et se trouve devant un problème total. En effet, progressivement, la civilisation a éliminé le monde barbare, diffus autour des civilisations restreintes. Mais M. Starobinski a négligé la cause de cela, qui est en somme simple et pas spirituelle. Si le monde a évolué de cette manière, c'est que le capitalisme, actuellement, a pénétré dans le monde entier, et c'est la pénétration universelle du capitalisme qui a supprimé la configuration de culture limitée, dont M. Starobinski a parlé.

Par contre, à l'intérieur des communautés, la contradiction subsiste et est plus agissante que jamais. En effet, il existe des systèmes économiques partiels qui cherchent l'hégémonie et qui compromettent l'équilibre du tout. C'est de là que proviennent les violences du fascisme et c'est ainsi que le fascisme s'est constitué en caricature de la totalité.

Je veux répondre à M. de Salis sur plusieurs points de son exposé. D'abord M. de Salis a dit, en l'affirmant, que n'importe quel gouvernement agissant par la force peut être assimilé à n'importe quel autre, et qu'il faut tous les mettre dans la même catégorie. C'est une simplification erronée. Il faut en effet considérer le but que se proposent ces gouvernements, et d'ailleurs le critère adopté par M. de Salis n'est ni net ni valable. M. de Salis a dit que la Russie est peut-être actuellement contre-révolutionnaire. Par cette suggestion, il nous ramène à un état malheureux d'avant la guerre qui a laissé l'Europe sans défense contre la catastrophe.

Les idées de M. de Salis concernant les deux Europes me paraissent dangereuses, parce que cela nous pousse à mettre l'accent sur le contraste entre les deux, ce qui risque de nous ramener à l'état d'avant-guerre, comme si nous n'avions rien appris, ou tout oublié, à la façon des émigrants de la Révolution française. Il ne faut pas oublier le tournant définitif qui s'est produit en 1941, lorsque Roosevelt et Staline ont forgé ensemble la grande pensée selon laquelle, devant la menace fasciste, il faut que toutes les forces démocratiques s'allient, malgré leurs différences. Tout dépend du sort qui sera fait à cette pensée en temps de paix.

¹ M. Lukacs s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

Il y a, évidemment, de grandes différences entre les différents types de démocratie, mais il y a aussi, à mon avis, de grandes différences entre la démocratie française et la démocratie anglaise.

p.250 D'autre part, au point de vue spirituel, pour ne pas rester dans la politique, on peut dire que la culture philosophique de l'Europe du XVIII^e siècle, française notamment, se trouve particulièrement vivante aujourd'hui en Russie.

Pour répondre à M. Starobinski quant à la notion de citoyen, je ne pense pas qu'une personnalité entière puisse s'identifier avec le rôle et la fonction de citoyen. Non. Mais il est indispensable, si l'on veut avoir des personnalités complètes, qu'elles soient aussi des citoyens, sinon on a des êtres mutilés et appauvris ; tel était l'homme du XIX^e siècle, bien diminué en comparaison de l'homme antique ou du citoyen recréé par la Révolution française.

De même, il ne s'agit pas du tout d'instaurer un nouveau fétichisme d'Etat. Au contraire, on peut constater que dans l'antiquité il n'y a pas eu de tel fétichisme d'Etat. Celui-ci ne surgit qu'au moment où l'Etat se sépare de la société et où, par suite de cette désintégration, de cette rupture d'unité, l'homme lui-même se morcelle. La notion de citoyen, au contraire, empêche cela, lorsqu'il n'y a plus de conflit absolu entre l'intérêt individuel et celui de la communauté, l'Etat peu à peu tend à perdre de son importance, il tend à se résorber, pour ainsi dire, dans le fonctionnement du tout. Il faut tendre, par conséquent, à diminuer l'importance de l'Etat, du point de vue propre au socialisme, au marxisme.

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. Jaspers.

M. JASPERS ¹ : Le problème philosophique soulevé par M. Starobinski et par M. Lukacs est extrêmement difficile à résoudre : c'est celui de la totalité telle qu'elle se trouve devant les possibilités de l'esprit humain. D'une façon générale, l'homme est-il capable de saisir, de connaître, de vouloir, de planifier le tout ? Est-ce que la totalité est un objet de pensée et un but d'action pour l'homme ? A mon avis, c'est impossible. La science qui, à l'époque de l'ancienne physique, paraissait se clore et faire du monde un tout fermé, s'est brisée.

¹ M. Jaspers s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

Aujourd'hui, ne fût-ce que sur le terrain des sciences de la nature, la science nous a appris le caractère brisé avec lequel le monde s'offre à nous et à notre connaissance. Nous ne possédons pas un monde unifié et fermé. De même, il est impossible de concevoir une totalité idéale d'organisation, ou même une totalité idéale de l'homme. Chaque fois que nous le faisons, chaque fois que nous cédon à la tentation de concevoir une totalité dans ce domaine et de compter sur elle, nous détruisons en nous des possibilités existentielles.

Nous ne vivons pas en face d'un monde que nous connaissons, mais dans un monde et, dans ce monde, nous ne connaissons que des éléments partiels et des aspects. Autour de ce que nous saisissons dans le monde, il y a toujours un horizon qui chaque fois se déplace, au fur et à mesure qu'on est arrivé à posséder quelque chose, un horizon qui est toujours p.251 l'enveloppant par rapport à ce qui a déjà été atteint. Si nous négligeons cette réalité de la fuite perpétuelle de cet horizon, nous détruisons les possibilités de notre existence même. M. Lukacs a brossé le tableau d'un monde entier planifié selon le système socialiste, mais le monde à réaliser n'est pas objet de foi, de croyance. Il faut que nous devenions conscients de la transcendance que l'horizon, justement, conserve toujours, par rapport à nous. Il est, par définition, ce qui transcende, ce qui dépasse, ce qui est au-delà de ce que nous atteignons chaque fois que nous prétendons posséder. Pour nous, il n'y a pas de possession du tout, il n'y a qu'un chemin, un chemin qui va jusqu'à un horizon que nous ne devinons pas du regard. Il n'y a jamais de totalité atteinte, même pas de totalité qu'on puisse, en principe, un jour, atteindre. Il ne faut pas se laisser tromper par l'illusion et la tentation d'un bien qui serait placé devant nous dans l'avenir. Toutes les totalités se brisent devant nous et, en se brisant, elles nous rejettent justement dans la situation concrète, ici, maintenant, à ce que nous pouvons faire ici, maintenant, et nous n'avons pas l'alibi de nous dire que plus tard, d'autres bénéficieront de ce que sera le tout.

Cela signifie que nous restons attachés, d'une part au moment précis dans lequel nous nous trouvons, et au lieu où nous nous trouvons, et à ce que nous pouvons faire, et, d'autre part, à la divinité. L'action immédiate impose de limiter ce qui est commun aux hommes, justement à deux ordres de réalité. Ce qui s'impose à la raison de façon scientifique, d'une part, et, d'autre part, ce qui est techniquement commun, ce qui doit être réalisé en commun sur le plan de la technique.

L'esprit européen

La politique n'est pas la totalité d'un tout. Le rôle de la politique n'est pas d'établir la totalité d'un tout ; le rôle de la politique, c'est d'assurer une base sur laquelle puisse ensuite s'épanouir, en dehors d'elle, la richesse de la communication humaine.

Tout cela, ce ne sont que de simples allusions. Il est impossible de développer systématiquement toutes ces questions.

Je termine sur une remarque de professeur de philosophie à professeur de philosophie adressée à M. Lukacs. Il s'agit de Hegel. M. Lukacs a dit que Hegel avait posé l'Etat en tant que totalité, dans ses œuvres tardives. A ce moment-là, il a aussi écrit la Philosophie du droit. Mais, en réalité, Hegel a justement fait ce que M. Lukacs ne voudrait pas qu'on fit, et il n'a pas fait ce qu'il voudrait qu'on ait fait. Mais, de toute façon, l'idée de l'Etat comme totalité, telle qu'on la trouve chez Hegel, est bien dangereuse, elle représente ce danger contre lequel je m'élève pour une tout autre raison que M. Lukacs.

M. LUKACS¹ : Tout d'abord, M. le professeur Jaspers a développé, non pas le point de vue philosophique en soi, mais les traits fondamentaux de sa propre philosophie, qui est la philosophie de l'existence.

p.252 A mon avis, cette philosophie est une construction ingénieuse et pleine d'esprit, mais n'est que le reflet de l'homme privé et brisé dont j'ai parlé dans ma conférence.

D'autre part, l'idée de la totalité n'est pas l'invention d'un philosophe, mais elle s'impose d'elle-même dans la vie quotidienne ; lorsqu'un citoyen ne paie pas son loyer, par les conséquences que cela aura, la totalité s'impose à lui avec toute sa force, et la pensée marxiste ne fait qu'élever à un niveau de pensée supérieur cette totalité que nous sommes forcés de vivre dans la vie quotidienne, que nous le voulions ou non, que nous en prenions conscience ou non, que nous en tirions les conséquences ou non. Je crois en avoir tiré les conséquences.

M. MERLEAU-PONTY : Je me félicite beaucoup, pour ma part, de la tournure qu'ont pris nos entretiens ce matin. Il me semble que ces échanges de vues

¹ M. Lukacs s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

entre M. Jaspers et M. Lukacs ont ceci d'intéressant que M. Jaspers et M. Lukacs ont été, l'un et l'autre, amenés à préciser leur opinion, de telle façon qu'en ce moment-ci une comparaison devient possible entre ces positions. Voici ce que je veux dire : Il me semble que M. Jaspers oppose à l'idée qu'a soutenue M. Lukacs, l'entité d'une totalité historique. M. Jaspers oppose une objection qui n'est plus une objection de principe. M. Jaspers dit : « En fait, moi, homme, je n'embrasse pas la totalité de l'histoire, et il y a toujours, au delà de ce que je vois, un horizon, un horizon d'englobant.

Je pense que M. Lukacs pourrait répondre ici que, même du point de vue marxiste, il en est évidemment ainsi. Ni Marx ni Hegel — Hegel peut-être si, mais Marx sûrement pas — n'ont prétendu nous offrir une vue totale de l'histoire universelle. Il y a un mot qui est venu sur la bouche de M. Jaspers et qui est un mot du vocabulaire marxiste, c'est le mot de perspective. M. Jaspers semblait dire, en somme, que nous ne pouvons apercevoir l'avenir de l'humanité qu'en perspective. Eh bien, ce mot de perspective est justement un mot marxiste. Les marxistes praticiens comme Lénine ont toujours pensé qu'il était impossible de prévoir d'une manière scientifique l'avenir, qu'on n'avait connaissance que des lignes générales de la vie, et que même le devenir historique dans son détail, les voies par lesquelles cet avenir finalement serait réalisé demeuraient des choses que l'on ne peut que conjecturer, que l'on peut esquisser d'après des conjectures probables, mais qui, de toute façon, ne se présentent pas avec le caractère d'un savoir scientifique. C'est pourquoi il y avait par exemple chez Lénine cette fameuse théorie du compromis marxiste où Lénine expliquait très clairement que, quelle que soit la voie qui paraisse être la voie droite, ce n'est pas en vérité la véritable voie révolutionnaire. De sorte qu'il me semble que, même du point de vue de M. Lukacs, cette notion d'un horizon peut être acceptée à une condition, c'est que cet horizon ne nous demeure pas, par principe, inaccessible, et alors, c'est ici que je voudrais discuter ce qu'a dit M. Jaspers. M. Jaspers semble vouloir dire que nous ne pouvons pas songer un instant à nous glisser dans le secret de l'histoire, mais qu'il faut s'y résigner.

p.253 Mais je répondrai que la volonté de prévoir ce qui arrivera, la volonté chez l'homme de devenir maître de sa propre histoire n'est pas une folie, parce qu'elle est une nécessité. Si nous ne le faisons pas, les événements tomberont sur nous sans que nous les comprenions, nous serons brisés, coupés de cette histoire qui se déroulera selon un rythme que nous n'aurons pas pu prévoir. Un

L'esprit européen

certain rationalisme, un certain postulat de la rationalité de l'histoire est quelque chose que nous ne pouvons pas éviter, parce que cela se confond avec les nécessités de notre vie. N'importe quel homme, du moment qu'il prend une position politique, n'importe quel homme a une certaine conception d'ensemble de la vie historique et, s'il ne la formule pas en mots, il l'exprime néanmoins par ses actes.

Je vois, par exemple, en France, qu'un théoricien comme Raymond Aron, qui a soutenu cette idée que l'histoire n'est pas susceptible d'interprétation objective, est néanmoins amené, quand il prend position personnellement, à impliquer dans cette position toute une conception de l'avenir.

De sorte qu'il ne dépend pas de nous d'accepter ou de refuser cette idée, elle s'impose à nous et, à mon sens, le mot « existence », au sens personnel que j'entends, renferme indissolublement les deux idées suivantes : Nous sommes dans un entourage circonscrit, et nous ne pouvons pas savoir le tout, mais en même temps, nous sommes reliés à ce tout, et si nous refusons de prendre en considération ce tout, nous nous mutilons nous-mêmes.

Je voudrais ajouter quelque chose concernant, non plus la discussion de tout à l'heure, mais la conférence de M. Lukacs l'autre jour, avec lequel je suis d'accord sur la méthode, et je crois que M. Jaspers, finalement, n'est pas en désaccord non plus. Cette méthode, qui consiste à prendre les événements non pas au simple niveau de l'idéologie, mais sur tous les plans, cette méthode pourrait s'appeler idée de la totalité, ou même idée de l'incarnation. Sur le problème du libéralisme, je pense aussi que tout le monde est d'accord. Le côté négatif du marxisme, bref, la critique de la démocratie formelle que M. Lukacs a reproduite d'une façon extrêmement précise, ce côté négatif me paraît être une sorte d'acquis. Je me demande qui pourrait nier qu'il y ait une crise des concepts démocratiques et que ces concepts ne jouent pas, dans l'histoire effective, le rôle qu'ils jouent officiellement. Je m'attendais donc à ce que M. Lukacs, ayant fait la critique de la démocratie formelle, au nom de la démocratie réelle, je m'attendais donc à ce que la conclusion fût l'exposé de la solution marxiste. Cette solution est de faire passer le libéralisme du formel au réel. Chez Marx, cela se présente d'une façon très claire et très précise. Marx estime qu'en même temps que le libéralisme se vide, en quelque sorte, de son contenu, en même temps, par le mouvement même de l'histoire, se prépare dans la

L'esprit européen

société existante une catégorie d'hommes qui sont les porteurs de l'avenir. Ces hommes, c'est ce que Marx appelle les prolétaires, qu'il qualifie d'un mot très intéressant en disant que ce sont les hommes de l'histoire universelle. Le prolétaire est, pour Marx, précieux dans l'histoire, parce que le ^{p.254} prolétaire est l'homme de l'histoire universelle, c'est-à-dire qu'il est tellement coupé des particularités locales ou nationales, il est tellement réduit à rien par les conditions économiques qu'il subit, qu'il se trouve en position de réaliser, par son accord avec les prolétaires de tous les autres pays, une universalité concrète et une nouvelle humanité. Voilà la solution classique marxiste.

Or, dans l'exposé de M. Lukacs, je ne l'ai pas vue figurer à la fin. M. Lukacs n'a pas présenté cette solution. Et, après la critique de la démocratie formelle qu'il a donnée, il a conclu que celles des démocraties formelles qui subsistent doivent simplement s'allier, rester alliées comme elles l'ont été dans la guerre, avec l'U.R.S.S., considérée comme l'ébauche au moins de la démocratie réelle. Or, je lui poserai une question, car c'est vraiment une question, ce sont des éclaircissements que je voudrais provoquer et non pas des polémiques que je voudrais amorcer. Je lui demanderai : comment la solution est-elle possible, si la première partie de son exposé est exacte ; s'il est vrai que la démocratie formelle a dépéri depuis un siècle, et est arrivée au comble du dépérissement ; s'il est vrai qu'elle doit être transformée en une démocratie réelle, et une démocratie prolétarienne. Alors comment peut-on lui donner la consigne de se survivre historiquement, alors qu'elle est condamnée par l'histoire ? Des catégories comme liberté, égalité, des catégories qui ont été vidées par le devenir historique, doivent recevoir un nouvel éclat. Est-ce que ce travail qui consiste à redorer les blasons ou à faire reluire des idées usées, est-ce que, ce travail, nous pouvons le faire, et comment est-ce possible ? Je pose la question.

Il est évident qu'une analyse de la situation politique en France mettrait en évidence cette sorte d'usure des idées, et ce qu'il pourrait y avoir d'artificiel dans un travail qui consiste à leur donner une nouvelle jeunesse par les simples moyens du talent littéraire ou philosophique. Si M. Lukacs croit que cette persistance de la démocratie formelle est possible, s'il donne au tournant de 1941, à l'alliance de l'U.R.S.S. et des démocraties formelles, la valeur d'un événement qui annonce toute une phase historique, si donc nous prenons au sérieux ce qu'il nous a dit tout à fait à la fin de son exposé, est-ce qu'alors nous ne sommes pas en train d'abandonner la perspective marxiste classique que

L'esprit européen

tout à l'heure je résumais ? Perspective qui nous présente l'histoire comme avènement progressif du prolétariat. Est-ce que, autrement dit, il ne s'agit pas ici, dans la suggestion de M. Lukacs, de quelque chose d'extrêmement important ? Car, sur le plan français, par exemple, où je me tiens volontairement, on voit ce que signifie finalement la formule stalinienne du socialisme dans un seul pays : le socialisme est préparé dans un seul pays et, dans les autres pays, on a simplement un maintien de la démocratie formelle, un effort pour faire briller ses idées. Est-ce que c'est là ce que M. Lukacs veut dire ?

Je dirai que ceci nous ramène à notre discussion de tout à l'heure. M. Lukacs disait : « Je ne suis pas pour une religion de l'Etat ». Bien entendu, quiconque a lu Marx reconnaîtra qu'il n'y a rien de pareil chez Marx. Il y a même chez Marx une théorie, celle du dépérissement de ^{p.255} l'Etat. C'est-à-dire que dans la phase supérieure du communisme, selon Marx, l'Etat, qui n'était qu'un appareil de contrainte, n'ayant plus de raison d'être en quelque sorte, se résout dans la réalité de la société existante. Cela est vrai. Mais si, comme je le supposais tout à l'heure, nous abandonnons la perspective finale d'une société prolétarienne où l'homme véritablement ne dépend plus de l'homme, si nous abandonnons cette perspective, alors il nous faut abandonner la théorie du dépérissement de l'Etat et nous nous trouvons alors très près du Hegel de la *Philosophie du droit* dont il était question tout à l'heure, ce Hegel qui, lui, ne croyait pas que tous les hommes pussent participer effectivement à l'histoire, qui pensait que le fonctionnaire prussien était chargé de voir l'avenir et que les autres hommes étaient chargés de réaliser une histoire dont ils ne savaient rien et dont en fin de compte ils ne pouvaient rien vivre vraiment. Nous sommes tout près d'un *Wertkeim* transcendant tel que celui que Hegel indique dans sa dernière philosophie.

Je ne crois pas que ce soit là ce que M. Lukacs a voulu dire, et je vois là une des raisons pour lesquelles je voudrais l'entendre sur ce point. En un mot, la question que je pose est la suivante : M. Lukacs a condamné l'irrationalisme. On ne peut pas être irrationnel, nous sommes condamnés à la raison. Les conditions de notre existence, le sens de cette existence sont tels que nous sommes ouverts sur l'universalité, et nous la cherchons dans la réflexion et dans l'action. Il ne suffit pas de condamner verbalement l'irrationalisme, la question que je pose en face de la situation du inonde et en face de l'exposé de M. Lukacs est la suivante :

L'esprit européen

Assistons-nous à une phase, simplement une phase surprenante dans l'évolution de l'histoire telle qu'elle nous a été décrite par Hegel et Karl Marx ? Avons-nous là simplement un détour, ou bien est-ce le sens même, le sens final de cette histoire telle qu'elle a été fixée ? Est-ce que c'est ce sens même qui est abandonné ? Avons-nous à faire un détour dialectique, ou bien avons-nous à faire à la fin de la dialectique, et à cette sorte d'échec de l'histoire dont Marx s'est assuré la possibilité quand il a dit qu'en fait, il est possible qu'un jour se réalise la société prolétarienne et possible que, lorsque la société prolétarienne se réalisera, nous arrivions au chaos. Cette possibilité, est-elle en train de se réaliser ? Voilà une question que je me pose. Et j'avoue que, pour ma part, je voudrais beaucoup qu'il fût possible à M. Lukacs de répondre en quelques mots à ces questions. D'y répondre, soit sous la forme très théorique que je viens de leur donner, soit sous une forme très concrète. Après tout, nous avons la chance de rencontrer, en M. Lukacs, un professeur de philosophie, un philosophe, un théoricien marxiste de premier ordre, tout le monde le sait, un homme qui a une expérience politique, un homme qui a vécu en U.R.S.S. pendant la durée de la guerre. C'est une chance qui ne nous arrive pas souvent. Nous nous sommes tous plaints en Occident que le rideau était fermé et qu'il ne nous était pas possible d'entrer en discussion avec l'U.R.S.S. Je suis heureux de saisir l'occasion d'avoir M. Lukacs ici ; et si M. Lukacs, incidemment, pouvait nous indiquer quel est à son avis le sens qu'ont donné à la guerre, je dirai les p.256 différentes couches sociales que l'on trouve en U.R.S.S., les fonctionnaires, professeurs ; si M. Lukacs pouvait nous dire ce qui demeure de l'humanisme marxiste dans l'enseignement des universités, par exemple, en U.R.S.S. — est-ce qu'on note un changement ou bien est-ce qu'on demeure dans la perspective classique que j'ai rappelée tout à l'heure ? — ; si M. Lukacs pouvait nous dire ce que les Russes pensent de l'Occident, pensent de l'Amérique, tout ceci serait important, et ce serait une manière, en quelque sorte, plus pittoresque de répondre à la question assez abstraite que j'ai posée tout à l'heure.

LE PRÉSIDENT : La parole est à M. Goldman.

M. GOLDMAN : Nous avons le plaisir d'avoir ici les deux personnalités les plus représentatives sur le plan spirituel et sur le plan social, M. Lukacs, marxiste, et M. Jaspers, existentialiste. Deux visions du monde se sont opposées. Je

L'esprit européen

voudrais seulement ajouter, aux deux problèmes fondamentaux qui se sont confrontés, quelques mots, avec toute la réserve et la modestie qui s'imposent.

M. Jaspers nous a dit : Le marxisme, c'est la totalité ; le totalitarisme, c'est une conception qui considère que tout est nul. Cela est faux. Il dit que la perspective d'avenir n'est pas essentielle, qu'il y a le présent limité et puis l'éternité, et, conséquence logique, qu'en politique, l'intellectuel est impuissant. On peut bien penser qu'il ne se désintéresse pas, mais il ne peut pas avoir d'influence décisive.

Si je regarde l'autre côté, le marxisme, non pas, tel que nous l'indiquait M. Jaspers, totalitaire, mais tel que nous le trouvons chez Marx, chez Lukacs lui-même, il y a un trou. L'intellectuel n'est pas séparé, mais il nous indique les aspects essentiels de la totalité, l'essai de solidarité même qui est à réaliser. Nous devons réaliser une solidarité humaine, et ce n'est que dans cette solidarité humaine que l'homme pourra, dans la communauté des hommes, agir sur sa destinée, influencer sa destinée et la former. Il me semble que nous ne sommes pas devant le dilemme d'être tout-puissants ou impuissants, mais qu'il faut essayer de faire, d'agir autant que possible, autant que nos forces le permettent, tenter l'expérience ; et pour cela, le marxisme a apporté la réponse qui semble la plus importante, la plus décisive : l'individu est impuissant et c'est si nous nous unissons dans la solidarité humaine, dans la pensée humaine, qu'il y aura la possibilité de faire ce chemin. Et c'est à partir de là que je voudrais aborder le problème de l'intellectuel, de l'esprit.

Je ne crois pas, partant justement de là, que l'intellectuel ait à vouloir être la tête, à vouloir imposer une solution. Dans un domaine où chacun fait quelque chose, l'intellectuel, le philosophe, l'artiste ont une tâche très spéciale, celle d'introduire de la clarté, d'essayer de comprendre. Le marxisme nous dit que les phénomènes économiques, sociaux, ne sont pas autonomes ; pour les étudier, il faut les séparer ; il faut aussi s'efforcer de comprendre le tout, leur relation d'ensemble. Et dans ce domaine, l'intellectuel a une tâche très précise, c'est de faire comprendre aux hommes, de leur apporter de la clarté. L'intellectuel, le spirituel ^{p.257} n'a pas à devenir politicien, mais, par ses définitions mêmes, politique, dans le sens que nous donnons au mot, un sens beaucoup plus vaste, celui d'action sur la vie sociale ; l'intellectuel doit comprendre ce qui se passe, tout ce qui touche à l'homme, à l'humain, et le dire. Dans ce sens-là, il est

L'esprit européen

évidemment obligé de toucher et la philosophie et la politique, dans le sens de ce qui apporte quelque chose à l'action commune des hommes. Et même, vouloir que l'intellectuel se désintéresse de la politique, c'est une politique, c'est une politique d'abandon : laisser l'action en dehors de la clarté, que l'intellectuel aurait dû, par sa pensée, y apporter. Et c'est pourquoi, ici, je vois le danger, malgré tant de pénétration et de profondeur, de la philosophie que représente M. Jaspers. Le rôle de l'intellectuel, tel que le voit le marxisme, est d'essayer de comprendre, de voir l'ensemble, de voir les relations, et d'apporter la clarté, et, sans plus de prétention qu'un ouvrier ou un paysan, apporter ainsi sa petite contribution à la tâche commune. Mais si, quand il doit chercher la vérité, il en abandonne une partie, c'est comme si un ouvrier faisait une mauvaise locomotive ou laissait une roue de côté ; là, il gâche sa mission.

Je voudrais encore maintenant, après les apports extrêmement essentiels de Merleau-Ponty à la discussion, poser deux questions à M. Lukacs.

M. Lukacs, à la fin de son exposé, en appelle à l'idée de 1941, et il insiste sur la nécessité d'une union entre les démocraties occidentales et la démocratie populaire que représente aujourd'hui le socialisme, union dont l'échec mènerait à une guerre dont le danger se dessine déjà et qui serait la catastrophe de l'humanité. Je ne crois pas que M. Lukacs, en montrant cette perspective, pensait qu'elle se réaliserait sûrement. Il voulait dire : c'est dans ce sens qu'il faut agir. Mais là encore, il ne s'agit pas de poser politiquement un programme. L'intellectuel doit aussi analyser le tout, voir les relations, essayer de demander dans quelle mesure c'est possible. Nous savons que cette union s'est réalisée devant un danger. La question est de savoir dans quelle mesure les forces économiques, sociales, intellectuelles et politiques tendent à l'opposition, et nous savons qu'elles sont fortes. A quel point aussi il y a des forces de cohésion, quelles elles sont, c'est là ce que les intellectuels devraient nous apporter clairement, afin que chacun d'entre nous puisse ensuite agir dans sa sphère, afin tout simplement d'éviter cette guerre. Les marxistes, entre autres, doivent nous apporter une analyse sérieuse, économique surtout, — car on doit savoir à quel point l'économie est décisive dans la vie sociale.

Et enfin, dernier point auquel je m'arrêterai, Lukacs a posé le problème de l'humanisme, problème angoissant et extrêmement important pour les intellectuels. Le socialisme dans sa tradition, depuis toujours et actuellement

L'esprit européen

encore, je crois, englobe toutes les valeurs de l'humanisme européen : l'unité de l'homme, la liberté de la pensée, enfin (tout le monde sait ce que cela représente) les valeurs morales et éthiques. Marx a pris la suite de Hegel, dans l'idée classique du socialisme. Ceci est clair. Mais, il faut le dire, dans une interview qu'il a donnée au p.258 *Journal de Genève*, M. Lukacs a dit : « Le socialisme se trouve dans sa phase de réalisation, en allant toujours en avant dans la lutte pour la réalisation de cet humanisme, englobant l'humanité entière, embrassant même les peuples asiatiques et les colonies étouffées dans le combat, dans la guerre. Le socialisme a pris lui-même, devant l'attaque de l'adversaire, un visage nouveau, et nous le voyons aujourd'hui produire des phénomènes qui sont angoissants. Nous voyons des phénomènes où toute la vie intellectuelle, la vie spirituelle qu'a représentée le marxisme faiblit devant la nécessité d'un combat qui devient presque un combat de guerre, d'organisation armée. L'intellectuel, pour apprécier son importance, est affaibli. L'humanisme marxiste risque de devenir implicite et de perdre son analyse des écrivains. »

Là encore, je crois que le rôle de l'intellectuel est de signaler cela, mais non plus de tirer de là des conséquences opposées, de se placer dans le camp opposé, c'est-à-dire de devenir l'adversaire de toutes ces forces humanistes que représente, malgré la déformation du moment, le socialisme, mais d'essayer, à travers ces nécessités, de maintenir au moins par son activité, par ce qu'il dit, par ce qu'il fait, la tradition humaniste aussi vivante qu'elle peut l'être aujourd'hui, pour qu'elle puisse s'épanouir dès que la possibilité en sera rétablie.

Quelques mots, pour finir, de la perspective qu'a posée Merleau-Ponty. Si l'union des démocraties orientale et occidentale, de la démocratie formelle et de la démocratie socialiste, se fait, est-ce que l'Etat ne deviendra pas un absolu ? Je voudrais déjà dire à Merleau-Ponty que dans la mesure où le danger deviendra moindre, je suis convaincu que justement les possibilités de vie intérieure du marxisme, de liberté, se produiront d'elles-mêmes.

Pour le moment, le danger est là. D'où, essai d'établir une collaboration. Il faut des analyses concrètes. Il me semble important, pour les intellectuels, contrairement à la position de M. Jaspers, de ne pas perdre espoir, de ne pas prendre position d'abandon, mais de dire l'importance de toutes les valeurs, même humanistes, de pensée, d'esthétique, de morale, au milieu des divergences nécessaires et malgré elles.

L'esprit européen

M. JASPERS¹ : Je répondrai en quelques phrases d'abord à M. Merleau-Ponty. Il n'est pas question, comme M. Merleau-Ponty croyait l'avoir compris, de se détacher de l'horizon ou de l'enveloppant ; au contraire, il s'agit de s'y attacher par tous les moyens. La science même, qui ne peut pas l'atteindre, avance en réalité par son désir de l'atteindre et, sans lui, elle ne ferait pas un pas en avant. D'autre part, la philosophie aussi s'y attache, essentiellement et directement. Par conséquent, je suis pleinement d'accord pour dire que l'attachement à cet horizon est indispensable à la notion même d'existence.

A l'orateur précédent, je répondrai ceci : la séparation que j'ai faite entre la philosophie et la politique n'a pas du tout le sens qu'il lui prête. p.259 Il n'est pas question d'être impuissant dans le sens de se croiser les bras, il n'est pas question de se dire que l'avenir est sans importance. L'avenir a une énorme importance, une énorme signification, mais seulement dans la mesure où nous existons actuellement. Il perd son importance, au contraire, lorsqu'on s'attache à lui aux dépens du moment présent, et alors lui-même devient vide et vain. Il faut évidemment, comme j'ai été obligé de le faire, introduire un certain nombre de distinctions claires, mais la dialectique philosophique veut que, d'autre part, ces claires distinctions soient ensuite surmontées et que les éléments soient réunis. Il est bien évident qu'il faut tendre à établir une solidarité humaine, et je suis pleinement d'accord sur ce point, mais il s'agit de savoir par quels moyens. Doit-on le faire par de grands moyens de contrainte extérieure, ou bien doit-on se dire : « Je ne suis libre que si tous les autres le sont aussi » ?

M. ARON : Je voudrais ajouter un mot. Je ne suis pas du tout d'accord avec M. Goldman sur la conception du rôle de l'intellectuel. Je ne crois pas que ce rôle soit uniquement de comprendre ce qui se passe et d'apporter de la clarté. Cela, si vous voulez, est un peu un rôle mineur, le seul évidemment qui ait l'avantage de pouvoir être contrôlé. Mais le rôle essentiel de l'intellectuel est un rôle de création, un rôle qui ne peut pas être prévu. Je sais bien que l'intellectuel qui crée est un peu comme quelqu'un qui jette son enfant à la mer, sans savoir qui le recueillera, et je sais qu'un des plus grands exemples d'intellectuel, Descartes, est quelqu'un qui a agi dans ce sens. Il y a une devise de Descartes qui me semble être la devise de ce genre d'intellectuel, c'est la devise : « Je

¹ M. Jaspers s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

m'avance masqué », sans savoir exactement où vont les idées que je vais émettre, et sachant très bien que ce masque, non seulement me masque aux autres, mais que moi-même, je ne sais pas toujours exactement ce qu'il peut recouvrir.

LE PRÉSIDENT : Je donne maintenant la parole à M. Baldacci.

M. BALDACCI : Je m'excuse avant tout de mon mauvais français. J'ai voulu parler dans votre langue pour n'obliger personne à me traduire, et j'espère que vous me comprendrez quand même.

Pendant ce congrès, des contributions positives ont été apportées à la connaissance de l'esprit européen, quoiqu'il s'y mêlât parfois un certain goût de l'excitation intellectuelle. Toutefois, les lacunes, qui m'ont frappé surtout lorsqu'on a abordé le rivage des grands penseurs, me laissent perplexe. Par exemple, et je le dis non comme Italien, mais comme Européen, on a presque oublié le mouvement culturel qui a vraiment marqué la fin du romantisme, en ceci surtout qu'il en a accepté la découverte de l'autonomie du facteur économique, de la passion, de l'intérêt, du besoin. Croce a dit que la nature n'est pas soumise au dilemme du bien et du mal en la déclarant une force vitale moralement indifférente. Mondaine et antiascétique, son éthique reconnaît l'insuppressible réalité de cette donnée immédiate, en reconnaissant en même p.260 temps que cela donne à toute la vie de l'esprit une sorte de généreux frémissement et un ton plus élevé, qu'elle constitue, pour ainsi dire, la matière au degré supérieur de la vie morale. Cette constatation nous permet de restaurer dans son plein, rigueur et valeur, la conscience morale qui est humanité, justement parce qu'elle dépasse l'animalité vitale, en représentant la victoire sur les instincts. Nous vivons pourtant dans une recrudescence de romantisme. Le romantisme a été une célébration orgiaque de l'immédiat, de la prétendue nature, dans sa fraîche naïveté et dans sa sincérité primitive.

La vieille éthique classique et chrétienne avait condamné la folie des passions, les instincts, la chair, la violence. Depuis les premières considérations de Montaigne sur l'homme naturel jusqu'à *l'Éloge de la folie*, d'Erasme, à l'éloge libertin des vices, à l'identification du bien avec la primitivité affective et sentimentale que fait Rousseau, le monde moderne a de plus en plus réhabilité la nature. Les vertus classiques, toutes fondées sur l'empire des passions, ont

L'esprit européen

été méprisées, et le rebelle, l'homme (ou la femme) fatal est apparu, à la fois victime, martyr et héros de ses passions. Le romantisme a prétendu rendre sacré ce qui est profane. Il ne s'est pas contenté d'opposer à la raison, et aux froides vertus qu'elle dictait, l'heureuse fécondité des instincts, mais a prétendu renverser la condamnation ascétique en lui substituant une éthique irrationnelle. Couronnant cette matière d'une auréole mystique, il a abouti à une exaltation de la luxure, il a célébré la pure politique, c'est-à-dire la force, en la considérant elle aussi comme puissance, et la guerre, jusqu'à parvenir à ce que l'on appelle la mystique de l'action.

En Italie, nous avons pu observer ce phénomène *in vitro* comme disent les philologues : futurisme, nationalisme, fascisme, voilà la conclusion d'une crise culturelle et politique à laquelle M. Croce et ses disciples s'opposèrent dès le commencement, en dénonçant l'erreur et en la combattant avec vigueur. Et au nom de quoi l'ont-ils combattue ? Au nom justement de l'esprit européen, parce que le fascisme démontrait clairement son appartenance à ce que l'on peut appeler l'anti-Europe. Voilà la raison pour laquelle je m'étonne en entendant parler d'anti-Europe en termes géographiques. L'anti-Europe vit encore parmi les pays de l'Europe occidentale, comme esprit totalitaire, comme tendance à niveler les esprits, comme sectarisme, aussi bien que l'Europe peut être partout, si l'on entend par Europe, comme on le doit, l'esprit qui nous permet, par exemple, de considérer l'Allemagne, l'Allemagne de la grande culture et de la vieille tradition européenne, comme un élément absolument nécessaire à une synthèse équilibrée de l'Europe.

L'anti-Europe peut être envisagée dans la Russie ou ailleurs, mais elle est aussi vive et menaçante dans le sein de celle que nous avons nommée jusqu'ici la seule Europe. Et les raisons pour lesquelles la Russie, par exemple, nous apparaît comme la plus concrète et plus proche expression de l'anti-Europe, sont nées et ont grandi parmi nous ; ce furent hier le nazi-fascisme, ce sont aujourd'hui les nombreuses aberrations politiques et culturelles, etc. ; la source inépuisable de tous ces motifs anti-européens est la « masse » en révolte.

p.261 Or, si vous réfléchissez que, dans la lutte contre toute forme d'oppression absolutiste et dictatoriale, la partie la meilleure de tous les peuples de l'Europe s'est réunie, comme nous autres Italiens, sans différences de parti, autour de ceux qui défendaient la tradition de l'esprit européen, cela veut dire

L'esprit européen

que l'Europe est une solidarité d'esprit et de culture qui va au delà des partis politiques, des mouvements sociaux et des barrières nationales, et qui trouve son point de fusion en la défense de quelques libertés essentielles à la vie de l'homme.

Le sens profond de l'esprit européen est donc l'affirmation de la liberté humaine, et cela ne peut échapper, dans les devoirs qu'il impose, à la culture européenne. Le marxisme même, qui a conduit au totalitarisme communiste, est, dans sa vérité la plus profonde, inspiré par des motifs libéraux ou libérateurs de l'homme.

Ceux qui l'ont appliqué sans esprit européen n'ont pas compris. Ils ont, au contraire, rejeté ce moyen qui est le plus hautement européen de la pensée marxiste. Il s'agit donc, pour nous, de nous donner des buts bien déterminés, de nous associer sur cette base dans un effort commun auquel toutes les forces authentiques de la culture européenne consentiront ; c'est l'effort de rendre à l'homme-masse le sens de la dignité humaine, qu'il a perdu à cause du développement de la science, non pas à cause de la science, avec le destin de laquelle l'homme-masse, c'est-à-dire l'anti-Europe, n'a aucune solidarité morale puisqu'il s'en sert désormais comme de l'aspirine.

LE PRÉSIDENT : La parole est maintenant à M. François Bondy.

M. BONDY : Mesdames et Messieurs, la grande question qui nous a préoccupés après ces entretiens, que, pour ma part, j'ai trouvés très dramatiques, c'est celle de la totalité et de l'autonomie, et ici, je veux tout de suite poser brutalement la question.

M. Jaspers nous a montré une société qui, sur le terrain économique, et dans la mesure où cela est nécessaire, serait socialiste, et où, sur le plan intellectuel et spirituel, une multitude d'opinions pourraient librement se confronter. Tandis que M. Lukacs nous a donné en exemple des démocraties nouvelles où cette libre confrontation d'idées diverses, sans lesquelles une totalité authentique ne saurait d'aucune façon s'instituer, ne saurait jamais exister.

Dans la société que propose M. Jaspers, le socialisme, sur le plan économique, et dans la mesure où il est nécessaire, serait possible. M. Lukacs même pourrait, dans cette société, avoir une chaire de philosophie et professer

L'esprit européen

ses idées. Dans la société que préconise M. Lukacs, M. Jaspers ne saurait y avoir de chaire de philosophie, et n'y aurait jamais la liberté de défendre les idées qu'il nous a dites ici.

Si nous voulons déterminer une valeur, je ne crois pas qu'il faille chercher là des compromis ou des synthèses impossibles, mais dire pour lequel des deux systèmes on veut opter, tout en sachant que cette option n'a aucun rapport avec l'autonomie.

La deuxième chose, c'est que la critique à la fois s'élève contre une ^{p.262} autonomie trop radicale, dans laquelle nous ne pouvons pas vivre, c'est-à-dire celle d'une politique qui se détacherait complètement de la morale, mais constate que nous pouvons tout aussi peu vivre dans une société où il n'y a plus d'autonomie du tout. Et il faut chercher un compromis, parce que sur le plan de la réalité politique on n'aboutit jamais qu'à un compromis ; ce n'est que dans l'œuvre d'art et la création de l'individu qu'on peut arriver à la synthèse. La société ne nous a jamais donné une synthèse, mais on avance par compromis et on ne fait aucun progrès sans abandonner quelque chose, et c'est là un point qui, jusqu'à présent, n'a pas été assez souligné. On ne peut pas diviser ce qui était bon et ce qui était mauvais en Europe, ce qui était sa liberté et son fascisme, sa vertu et sa terreur. Quand on veut se placer simplement en définissant ce qu'était l'Europe, on n'aboutit à rien du tout. Si on disait que l'épanouissement de la civilisation anglaise en Amérique est merveilleux, mais qu'alors la spoliation des Peaux-Rouges est mauvaise, comme nous ne pouvons concevoir l'un sans l'autre, nous ne pouvons alors concevoir aucune création réelle de l'Europe, sans ce que M. de Rougemont appellerait la part du diable. Donc la définition statique, disant : voilà ce qui est bon et que nous voulons, et voilà ce qui est mauvais et que nous ne voulons pas, est en effet impossible. A moins que nous émondions la discussion, c'est-à-dire que nous ne recherchions pas une définition à l'Europe qui est impossible, mais que nous cherchions un chemin à l'Europe, ce qui est autre chose, et, par rapport à ce chemin, les conditions de notre survie ; alors oui, nous pouvons dire ce qui est bon et ce qui est mauvais. Nous pouvons rejeter les économies radicales qui détachent totalement la politique, la littérature, l'art, le domaine religieux en des choses tout à fait cloisonnées ; et d'autre part, rejeter le totalitarisme, même en distinguant entre les différents totalitarismes qui ne sont certainement pas égaux, mais en sachant que la totalité qui veut vraiment s'incarner ne saurait

L'esprit européen

jamais se représenter qu'en caricature et pas en vérité. Et c'est pourquoi je crois que le problème de la liberté, de l'autonomie européenne, se place dans une neutralité, et même sur le plan spirituel ne saurait se placer que de cette façon, en sauvant les autonomies non pas radicales, mais relatives qui permettent que certaines idées aient le droit d'être dites.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je crois que, sur cette intervention qui paraît être un modèle à suivre par sa brièveté et par sa précision, nous pouvons lever la séance, tout en disant nos excuses aux orateurs auxquels nous n'avons pas pu donner la parole et qui trouveront, j'espère, l'occasion de s'exprimer dans les prochains entretiens.

@

GEORGES BERNANOS ¹

@

p.263 Ceux qui, voilà six mois, m'ont fait l'honneur de m'inviter à parler ce soir devant vous, ne se faisaient certainement pas d'illusions sur mon compte. Ils ne s'en font pas davantage aujourd'hui. Au fond, je n'ai aucun titre sérieux à vous entretenir de l'esprit européen, sujet grave, toujours réservé à un petit nombre de doctinaires ou d'hommes d'Etat. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis pas un homme d'Etat ; je crois qu'il suffit de me regarder. Je ne suis pas non plus un doctinaire, un professeur de doctrine, et moins encore une de ces bêtes à jugement qui donnent à l'agonie de ce monde un caractère de farce macabre. Les médecins de Molière autour de l'agonie du monde, voilà ce que vous voyez tous les jours, et vous y êtes si bien habitués qu'il vous paraîtra peut-être demain naturel de mourir vous-mêmes au milieu de ces guignols, comme un vieux monsieur cardiaque frappé à mort un soir de mardi gras, dans les salons d'un mauvais lieu.

Oh ! sans doute, il n'est guère habile de vous arrêter dès maintenant sur une image aussi déplaisante, mais je ne me flatte pas d'être habile. Non, je ne me flatte pas d'être habile. Entrons donc tout de suite dans le vif du sujet, comme on disait autrefois.

L'Europe se décompose, et les systèmes qu'on nous vante sont des systèmes de décomposition, même quand ils feignent de

¹ Conférence du 12 septembre 1946.

L'esprit européen

s'inspirer d'une formule de réconciliation. Après tout, décomposer est aussi, en un certain sens, réconcilier. La réconciliation dans la corruption n'est pas une mauvaise idée, mais les systèmes sont p.264 impuissants à la réaliser. Le marché noir y a réussi du premier coup, précisément parce qu'il n'est pas un système. Le marché noir n'a pas pris naissance dans un bureau de techniciens. Le marché noir s'est fait lui-même, il est l'œuvre de tous. Il n'y a pas plus de Constitution du marché noir qu'il n'y a de Constitution anglaise, mais l'Angleterre et le marché noir fonctionnent très bien quand même. Le marché noir ayant sur les systèmes l'énorme avantage de ne pas exister seulement sur le papier, tout l'effort des techniciens ne saurait l'abolir, ni même le contrôler sérieusement. Le marché noir est la véritable image du monde moderne, l'image populaire, l'image d'Épinal du monde moderne, il est le monde moderne en action et, si la planète devait se désintégrer demain, la dernière forme, un peu grossière sans doute, mais cette fois réellement efficace, de la démocratie. Contre la démocratie du marché noir, toutes les recettes du dirigisme se sont montrées vaines, et quand le marché noir mourra, il mourra de sa propre mort, comme il a vécu de sa propre vie. On peut très bien comparer — ne vous récriez pas avant de m'entendre ! — le peuple du marché noir au peuple des cathédrales, ou même des Croisades. Les cathédrales et les Croisades sont une œuvre collective inspirée par la foi et qui a fait un moment l'union de tous. Le marché noir n'est pas inspiré par la foi, c'est entendu, mais l'élan y est tout de même ; ce n'est pas un saut en hauteur, c'est un saut dans le vide, mais c'est néanmoins un saut, on ne peut pas dire le contraire. Le marché noir a réconcilié toutes les classes, toutes les classes y sont représentées. Il y a le marché

L'esprit européen

noir des barons, il y a le marché noir de Pierre l'Ermite et de Gauthier-sans-avoir, il y a même la Croisade des enfants, le marché noir des lycées... Oui, toutes les classes sont présentes au marché noir, et si la classe paysanne se trouve au premier rang, la classe ouvrière n'y fait pas figure d'arrière-garde, je vous jure. Hélas ! permettez-moi de le dire en passant : cette corruption du peuple, que Péguy dénonçait en 1913 avec moins de colère que d'angoisse, une espèce de gémissement sourd et profond comme d'un soldat frappé à mort, ne fait plus à présent de doute pour personne. Il y a eu un homme du peuple, il y a eu un ouvrier du faubourg, il y a eu ces paysans dont parle Péguy, mais ils sont aujourd'hui à refaire ; ^{p.265} ou plutôt on ne les refera pas. Il serait ridicule de vouloir les refaire, l'histoire ne refait jamais rien. Le petit bourgeois de quinze ans, plus ou moins dégénéré, qui se débrouille au lycée, connaît tous les trucs et fête en famille son premier million, ressemble comme un frère par l'ingéniosité, l'astuce, l'optimisme abject, à son camarade ouvrier qui tripote lui aussi, bien qu'avec des mains plus dures.

Messieurs, depuis mon retour d'Amérique, le marché noir m'apparaît sous cette forme de mains. Des mains, toujours des mains, des mains partout — ce siècle à mains, comme dit Rembrandt — toutes les mains... Mains dures et mains molles, mains noires et mains blanches, petites mains de velours rose, aux griffes laquées, ou fortes mains de cuir, mains trapues, mains courtaudes, mains longues, mains blêmes, mains d'écoliers tachées d'encre, mains velues, mains lisses, nous les voyons partout courir sur leurs cinq doigts agiles, sortant d'une poche pour rentrer dans l'autre, vives comme l'éclair, tapies dans un coin d'ombre, ou rampant doucement sous la table, grim pant le long

L'esprit européen

des murailles, collées au plafond à la manière des mouches afin de tomber au bon moment sur la nappe et de s'enfuir avec leur proie, les mains qui filent le long du trottoir et sur lesquelles on risque toujours de poser le pied par mégarde, les mains dont le souvenir vous hante la journée faite, au point qu'on craint d'en voir tomber de la poche de son pantalon avec la menue monnaie, chaque soir en se couchant, et se réfugier sous le lit ; le marché noir, oui, c'est pour moi ce grouillement de mains. Cette image ne me laisse pas de repos ; la France étouffe sous l'épaisseur de ces mains plus avides que les sauterelles ou les fourmis, ces mains humaines détachées de l'homme — peut-être pour toujours — vivant de leur vie propre, de leur vie de mains, de mains non baptisées, de mains humaines devenues comme étrangères à l'homme, à l'homme pensant des manuels de philosophie. Les mains d'une future civilisation, d'une civilisation termitière, édifiée par des mains termites. Une cathédrale de mains élevée à la gloire du pouce, de l'index, du médium, de l'annulaire et de l'auriculaire, les cinq dieux.

Ce cauchemar de mains, Messieurs, trouble encore peu de cœurs et même peu de digestions. Les gens pensent qu'une civilisation ^{p.266} de mains aurait l'avantage de réaliser à coup sûr cette espèce de justice qui est à la véritable justice ce que le minéral est à l'être vivant, organisé, le cristal à l'homme. Je veux dire la justice égalitaire, l'égalité. Quoi de plus semblable à une main qu'une autre main, pourvu qu'elles fassent toutes les deux le même travail. Une main n'a jamais que cinq doigts. Les mains exécutent et ne discutent pas. C'est vrai qu'elles exécutent ; elles exécutent même très bien. Le bourreau n'est qu'une main sans tête. Une main fait sa besogne sans rougir ni pleurer. Une main n'a

L'esprit européen

pas de pitié ; on ne raisonne pas avec les mains. La vraie civilisation totalitaire, le vrai monde concentrationnaire est une civilisation des mains.

Messieurs, il vous semble peut-être que toutes ces mains vous ont entraînés très loin du marché noir. Vous vous trompez. Comme je le disais tout à l'heure, c'est vrai que le marché noir paraît en lutte contre la loi. Mais cette opposition n'est qu'apparente, car il n'y a plus guère de loi. Le marché noir n'est même pas en lutte contre l'Etat. Il est en concurrence avec l'Etat, avec du moins ce qu'on nomme l'Etat. Ce sont deux grands ennemis, ou, pour mieux dire, ce sont deux espèces de mains aussi semblables entre elles que la main droite et la main gauche en plein travail sur une civilisation décomposée. Ainsi qu'une triple et grouillante épaisseur de crabes sur un cadavre.

Mais pourquoi ai-je prononcé ce mot de civilisation beaucoup trop abstrait à mes yeux ? La civilisation humaine, nous l'avons dit, c'est l'homme tout entier : cerveau, cœur, âme et corps. Voilà devant nous l'homme livré à ses propres mains. Ses mains, ses mains tout à coup multipliées presque à l'infini par les techniques et les machines. L'homme, attaqué par ses mains, dépouillé par elles, mis nu comme un ver en attendant mieux, en attendant d'être dépecé peu à peu, morceau par morceau, fibre à fibre, désintégré. Car la bombe atomique, ne vous y trompez pas, c'est encore une main, mais si déliée, si subtile, qu'elle égraine les atomes comme on ôte les petits pois d'une cosse. Ici, la technique, la science des mains est prise en flagrant délit, ainsi que la patte agile d'un voleur dans la poche d'un manteau. Car il ne s'agit plus maintenant ^{p.267} de dominer la matière, il s'agit de l'anéantir ; comme le vin, le lait, la viande, le pain, tous les objets nécessaires

L'esprit européen

à la vie s'évanouissent d'intermédiaire en intermédiaire, c'est-à-dire de mains en mains, la matière elle-même s'envole en fumée. La dernière cabriole du diable crève la toile du cirque, par la grâce du nouveau sacrement, du sacrement de Bikini, mais d'une autre manière qu'il avait jadis rêvé, l'homme réellement devient esprit. Au nom du pouce, de l'index, du médium, de l'annulaire, de l'auriculaire, cinq personnes en un seul dieu, ainsi soit-il.

Ah ! oui, je sais bien ce que vous pensez. Vous vous dites sans doute que ce sont des histoires cocasses. Mais précisément, le malheur d'un homme, des hommes, a perdu toute dignité religieuse, tout caractère sacré. Avant d'essayer de rendre l'homme heureux, de l'orienter vers le bonheur, il serait bien nécessaire de s'arranger pour qu'il puisse être malheureux sans être en même temps grotesque. Si le malheur de l'homme n'est pas surnaturel, n'a pas dans le surnaturel son principe, l'excès même de ce malheur risque de le rendre comique. Si l'histoire de ce monde prenait fin cette nuit — après ma conférence, bien entendu — par quelque incident de laboratoire, eh bien, l'histoire du monde finirait un peu comme une mauvaise pièce, une pièce bâclée, pis encore, une pièce si mauvaise que le public envahit la scène, brise les lustres, et fiche le feu au théâtre. Encore une telle comparaison exprime mal l'absurdité profonde, substantielle des événements qui nous accablent, de leur dimension et de leur poids. Ce qui fait dire à plus d'un petit cancre, non sans une naïve fierté, qu'ils sont à l'échelle de la planète, en effet, comme le serait n'importe quel cataclysme universel. Ils seront même peut-être demain à l'échelle de notre système solaire tout entier, si la désintégration en chaîne fait par hasard de la terre et de la lune un nouveau soleil capable de modifier les conditions de vie sur les

L'esprit européen

planètes voisines. Ces événements sont formidables. Mais leur importance réelle, leur importance au regard de l'esprit n'est nullement en rapport avec leur masse. Une telle disproportion exciterait même le rire selon des lois bien connues, si l'énormité de la caricature ne glaçait le rire sur les lèvres.

p.268 Rien ne saurait faire, par exemple, que l'expérience de Bikini n'ait rempli à merveille les conditions d'une farce. Qu'elle eût tourné assez mal pour anéantir notre espèce tout entière, en même temps que les chèvres et les cochons de l'escadre américaine, ne lui aurait rien retiré de sa force comique. Voyez-vous, cette histoire est une histoire de gribouille. Toutes nos histoires sont des histoires de gribouille. N'écrivait-on pas, l'autre jour, dans une des plus sérieuses revues d'Europe, que le gouvernement des Etats-Unis faisait exploser çà et là quelques bombes au plutonium, dans l'unique but de mettre au point d'ingénieux procédés de détection, capables de le renseigner à l'avenir sur les travaux de désintégration poursuivis le plus secrètement possible dans tous les laboratoires possibles ?

Le mot de civilisation évoquait jadis celui de sécurité. On imagine assez bien l'espèce de sécurité d'une civilisation forcée d'entretenir contre elle-même, à frais immenses et au prix de ce qui lui reste de liberté, ce prodigieux réseau d'espionnage afin d'être au moins prévenue cinq minutes à l'avance de son anéantissement total.

Messieurs, l'humanité est visiblement obsédée par des images de mort. L'humanité a peur d'elle-même, peur de son ombre, peur de ses mains sur la table, peur du tiroir entr'ouvert où brille doucement le canon bien huilé du browning. Quand l'humanité restreint peu à peu volontairement et comme inexorablement sa

L'esprit européen

part héréditaire de liberté, en assurant qu'elle fait ce sacrifice à son bonheur futur, ne la croyez pas un instant. Elle sacrifie sa liberté à la peur qu'elle a d'elle-même. Elle ressemble à un obsédé du suicide qui, laissé seul le soir, se fait lier dans son lit pour ne pas être tenté d'aller tourner le robinet du gaz. Mais, en même temps qu'elle se torture ainsi elle-même, apprenant à mieux se haïr, comme l'auteur responsable de ses maux, son génie de l'invention multiplie les instruments et les techniques de destruction. Cet aspect démentiel de l'histoire hante évidemment tout le monde, puisque le principe est, hélas, en chacun de nous. L'espèce de panique provoquée et entretenue par l'absurde ressemblerait plutôt à la stupeur de l'animal fasciné, à cette forme torpide d'angoisse, à cette anémie ^{p.269} pernicieuse de l'âme. L'ancienne idéologie du progrès, du bon progrès, bon comme le bon Dieu, n'apporterait qu'un poison de plus. Tel un boutiquier pressé par ses échéances, à la veille de la faillite, et qui ne peut plus attendre que le miracle d'un gros lot, la masse humaine reçoit passivement de ses fournisseurs d'optimisme une espérance aussi démesurée, aussi absurde que son malheur. Il ne s'agit plus de lui parler d'évolution progressive — progressive ou régressive, qu'importe ! elle se laisse persuader que si tout va mal, tout n'en ira que mieux dans cent ans ou mille ans. D'ici là, aucune déception ne saurait gêner le travail des imposteurs, puisque, loin de prédire la fin prochaine de ses maux, ils lui annoncent au contraire cette « lutte à mort » d'où sortira tôt ou tard, d'une montagne de cadavres barbotant dans leur écume, l'humanité marxiste régénérée, fraîche comme l'œil. L'homme moyen se fiche absolument de l'humanité régénérée, mais il ne demande au fond qu'un prétexte à renier des libertés dont il ne veut plus courir le

L'esprit européen

risque. Je dis que les imposteurs totalitaires ne se proposent rien d'autre que favoriser ce renoncement, cette démission de l'humanité moyenne. Je dis que les extravagances calculées d'une propagande qui ne cherche pas à convaincre mais à hébéter, entretiennent dans la masse ce scepticisme résigné, cet état nauséeux de l'esprit rempli de slogans jusqu'au bord.

Non, les imposteurs totalitaires ne tiennent nullement à être crus, à donner aux masses, fût-ce par pur intérêt, le bienfait d'une croyance quelconque, mais à les dégoûter de toute croyance, et finalement de leur incrédulité même. Car les imposteurs ne s'y trompent pas, ils connaissent l'homme. Ils savent parfaitement que le refus de toute croyance ne saurait abolir le besoin de croire, qu'il finit au contraire par en altérer profondément la nature, qu'il lui substitue peu à peu une espèce d'angoisse analogue à ces fringales morbides particulières aux hystériques et qui se satisfont le moment venu des aliments les plus bizarres et les plus répugnants. L'imposteur totalitaire veut des masses serviles. Encore le mot servile ne convient-il ici qu'à demi, nous sommes trop tentés de lui donner le sens de lâche. Les masses totalitaires ne sont pas lâches, elles ne doivent pas l'être, puisque les imposteurs, tôt ou ^{p.270} tard, y recruteront des soldats. Elles ne sont lâches qu'en esprit. Une fille publique peut très bien résister à qui en veut, par exemple, à son argent, ou la blesse dans l'idée qu'elle se fait encore de sa dignité, mais elle ne résiste pas au mâle, elle est dressée à le recevoir, à lui donner ce qu'il demande. L'homme de la masse totalitaire est ainsi dressé à ne rien refuser au militant, c'est-à-dire à quiconque fait partie de la petite élite, objet de l'unique sollicitude des imposteurs. Vis-à-vis du militant, l'homme de la masse totalitaire joue le rôle de la femelle vis-à-vis

L'esprit européen

du mâle. Lorsque les imposteurs parlent de libérer la masse, ils mentent. Ce n'est pas assez d'écrire qu'ils l'asservissent, ils la prostituent. Ils la prostituent à leurs fanatiques, et à ces fanatiques eux-mêmes, ils se sont bien gardés de donner une croyance, mais quelques idées simples, élémentaires, aussi violentes que des images sexuelles. Nous savons depuis longtemps par les statistiques qu'en Allemagne comme en Russie, la proportion des membres du parti à la masse est d'environ cinq pour cent. Cinq mâles pour cent femelles, voilà le dernier mot des régimes totalitaires.

Mesdames, Messieurs, l'Europe a perdu confiance en elle-même, et sans cette confiance, il n'y a pas d'esprit européen. L'esprit européen, c'était cette foi que l'Europe avait en elle-même, en ses destinées, en sa mission universelle. Elle l'a perdue, elle l'a deux fois perdue, puisqu'elle ne l'a remplacée par rien. Elle l'a perdue faute d'avoir le courage de la renier, de la renoncer. Quand je parle de cette foi, je sais ce dont je parle. Si l'Europe n'a plus foi en elle, il y a encore dans le monde des millions d'hommes qui ont encore cette foi, qui pensent à l'Europe — de temps en temps du moins — comme à leur dernière chance. Non ! Non ! Ne me faites pas dire qu'il existe un « parti de l'Europe », puisque l'Europe n'a plus ni programme, ni doctrine. Il y a encore une espèce de religion de l'Europe, en attendant qu'il n'y ait plus qu'une superstition, puis plus rien... Il y a des millions d'hommes qui souffrent de l'abaissement, de l'humiliation de l'Europe, qui se sentent humiliés en elle, dont l'humiliation s'exprime très souvent d'ailleurs en paroles amères, en blasphèmes. Ils blasphèment l'Europe parce qu'ils n'ont pas cessé d'y croire. Messieurs, je connais ces hommes. ^{p.271} Vous les voyez s'éloigner de nous, c'est

L'esprit européen

vrai. Mais ils s'en éloignent à pas lents. Ils s'éloignent les yeux baissés, l'oreille attentive, prêts à se retourner au premier appel.

Messieurs, je ne parle pas sans réflexion ; je sais très bien que le moment n'est pas venu de dire aux hommes de bonne volonté certaines vérités libératrices, mais je veux précisément les dire à l'heure où elles sont le moins opportunes, alors que vient de se terminer ce procès de Nuremberg auquel le souvenir de Munich me retient de trouver quelque majesté. Qui s'est mis jadis à genoux devant le tyran vainqueur ne saurait sans ridicule devenir son juge. Qu'importe ! Si grands que soient les crimes de l'Allemagne, je ne crois pas qu'il soit digne de l'Europe, de son passé, des services rendus par elle à la civilisation, d'en rejeter sur ce peuple, sans aucune discrimination, la responsabilité tout entière. Je ne parle pas ainsi en vue de favoriser l'avènement de la bonne Allemagne, cette bonne Allemagne dont on prétend réveiller les bons instincts grâce à la représentation du film de Charlot. Je ne crois pas à la bonne Allemagne au sens que les imbéciles donnent à ce mot. Je sais que l'Allemagne se vengera. L'Allemagne est allée trop loin dans le mal pour revenir en arrière par le même chemin. Elle ira maintenant jusqu'au bout de la nuit, et nul ne peut dire si cette nuit aura une fin, si Dieu va laisser à cette nuit le temps de finir, si la nuit de l'Allemagne ne sera pas aussi notre dernière nuit, la dernière nuit de l'humanité. Qu'importe encore ! Je n'en dirai pas moins que le principe du mal qui a rongé l'Allemagne jusqu'à l'os au point de ne pas lui laisser de visage, n'était peut-être pas en elle. Pour incliner à croire qu'elle le tient de la Prusse, il suffit de connaître la sauvage et cruelle histoire des Borusses. Les Borusses étaient slaves, et non allemands.

Au mot de slaves, les gens malins chuchoteront peut-être entre

L'esprit européen

eux qu'ils me voient venir. C'est moi qui les vois venir. Pour moi, je n'ai pas bougé, je suis toujours à la place que j'ai choisie, non pas la plus sûre sans doute, mais celle d'où il m'est plus facile de bien voir, où j'ai le moins de chance d'être dupe. Nul ne peut me convaincre d'avoir cru jadis à la bonne ^{p.272} Allemagne de Jaurès — l'Allemagne des social-démocrates — non plus qu'à la bonne Allemagne du Centre catholique — celle de M. Marc Sangnier. J'ai toujours pensé — dès avant 1914 — que l'Allemagne présentait les symptômes d'une forme particulièrement grave, d'une forme suraiguë de la perversion universelle, qu'elle avait même déjà largement dépassé la période d'incubation — pour la raison sans doute qu'elle offrait moins de résistance au mal. L'Allemagne est une chrétienté manquée, je veux dire plus manquée que les autres, une chrétienté anormale. Je n'ai jamais été dupe de la bonne Allemagne, des bonnes Allemagnes, mais je n'ai pas plus envie d'être dupe du monde moderne, lorsqu'il feint la surprise et le scandale en face d'un peuple dont il a bien plutôt favorisé que réfréné la perversion, aussi longtemps du moins qu'il a cru pouvoir en tirer profit. Rien ne m'empêchera de dire que l'Allemagne n'est pas le péché de l'Europe, mais celui du monde moderne tout entier, le péché d'un monde si profondément corrompu que les peuples s'y corrompent l'un après l'autre, et que le dernier service rendu par le peuple allemand à la vieille civilisation qu'il avait jadis honorée, c'est de montrer à chaque nation, comme en un monstrueux miroir, l'image de ce qu'elle est peut-être sans le savoir, de ce qu'elle sera peut-être demain.

L'Europe chrétienne s'est déchristianisée, elle s'est déchristianisée comme un homme se dévitaminise. Il ne s'agit pas de savoir ce qu'étaient ou n'étaient pas ces vitamines, mais si elles

L'esprit européen

étaient ou non devenues, fût-ce à la longue et par accoutumance, indispensables. L'Europe s'est déchristianisée peu à peu et comme à son insu. Ce phénomène n'échappait pas aux observateurs. Mais ils se rassuraient en se disant que la patiente ne présentait que des troubles peu différents de ceux observés jadis. Devenus déjà profondément étrangers à l'esprit du christianisme, entêtés à n'y voir qu'une morale, ils consultaient les statistiques criminelles et notaient avec soulagement que le nombre des délits n'augmentait pas d'une manière très sensible. A supposer que la religion fût encore utile à la répression des mauvais instincts, le péril ne semblait pas très pressant, et d'ailleurs il ne paraissait guère devoir prendre la société au dépourvu. Dans l'hypothèse la moins favorable, on serait toujours à temps de venir à bout d'une crise p.273 passagère de moralité par le renforcement de la gendarmerie. Malheureusement, les premières manifestations du mal ne furent pas celles qu'on attendait. Au contraire de ce que pensaient les théoriciens, la déchristianisation n'a pas fait surgir d'abord au premier plan de l'histoire les bêtes violentes et cyniques brusquement libérées de leurs tabous comme un chien dangereux de sa chaîne. L'animal totalitaire, l'animal de proie, tour à tour bourreau ou soldat, constructeur ou démolisseur, faiseur d'ordre ou de chaos, toujours prêt à croire ce qu'on lui dit, à exécuter ce qu'on lui commande, est une espèce lente à venir. L'animal totalitaire n'est nullement un primitif, c'est au contraire le produit d'une civilisation ayant comme dépassé le point extrême de son développement normal ; il devrait faire penser beaucoup moins à un anthropoïde qu'à un aristocrate dégénéré. Bien qu'il fasse, une fois né, profession de mépriser l'intelligence, il lui faut, pour naître, un certain climat d'anarchie et comme de désintégration

L'esprit européen

intellectuelle. Les policiers étaient à leurs postes pour refréner tout mouvement révolutionnaire venu des bas-fonds. L'Etat prodiguait les milliards dans le but de combler le plus rapidement possible, par l'instruction obligatoire, le vide laissé dans les cerveaux tout à coup libérés des antiques croyances superstitieuses. Mais la révolution n'était pas dans les bas-fonds, ou du moins la révolution des bas-fonds n'était nullement menaçante. La révolution était dans ces milieux où l'homme du dix-neuvième siècle ne croyait voir que des amis de l'ordre, des bienfaiteurs dont la mission était précisément de le protéger contre toute espèce de désordre, et d'abord contre la guerre. Comment se serait-il méfié des savants, même philosophes ? Chaque savant de plus était une nouvelle chance de paix, chaque naissance de savant rapprochait de la paix universelle la douloureuse humanité. Ce n'était pourtant pas des bas-fonds qu'allait sortir l'homme à la mitrailleuse, la bête de proie, mais des systèmes de philosophie.

Oh ! je sais ! je sais ! vous pouvez me dire que l'homme à la mitrailleuse nazie et l'homme à la mitrailleuse communiste ne se font pas tout à fait la même idée du problématique paradis terrestre de l'avenir, l'avenir a bon dos... Marxiste ou nazie, la mitrailleuse ^{p.274} tire sur un signe du maître de l'homme à la mitrailleuse, et sur un signe de ce maître, l'homme à la mitrailleuse tire sur n'importe qui. En attendant le paradis — d'ailleurs promis par Hitler comme par Staline — c'est la mitrailleuse que je regarde et qui me regarde elle aussi de son petit œil rond. Dans l'homme à la mitrailleuse dont je viens de parler, ce n'est pas la mitrailleuse qui est l'accessoire, mais l'homme. L'homme dont je parle est au service de la mitrailleuse et non la mitrailleuse au service de l'homme, ce n'est pas « l'homme à la mitrailleuse », c'est « la

L'esprit européen

mitraillette à l'homme ». Dès lors, que m'importe le bavardage des professeurs ? Si le cheval est la plus belle conquête de l'homme, l'homme est la plus belle conquête de la mitraillette. Nazi ou marxiste, l'homme à la mitraillette, l'animal totalitaire, l'instrument de précision du Parti unique, et dont la conscience est aussi facile à manœuvrer que le mécanisme soigneusement graissé de son arme, ne ressemble nullement au haillonneux insurgé du faubourg. Ce n'est pas la faim ou la soif qui le pousse. Ce n'est pas au nom de la justice qu'il tue. Pour que de tels êtres apparussent dans le monde, il n'eût pas suffi d'un monde injuste, il fallait qu'y fût profondément dégradée la notion du juste et de l'injuste, et une telle dégradation était l'affaire des intellectuels.

Messieurs, le mot de révolution a jadis eu, pour l'homme d'Europe, un sens bien différent de celui d'aujourd'hui. La révolution, pour l'homme d'Europe, c'était comme une explosion de l'idée de justice, une revanche des faibles contre les puissants, une poussée d'anarchie comparable à une poussée de sève dans un vieux tronc desséché. Pour répéter sous une autre forme ce que j'ai déjà dit tant de fois au cours de cette conférence, ce que je viens de dire encore il y a un instant, la révolution qui se pare à présent de ce nom trompeur n'est pas du tout une explosion, mais une liquidation.

Aucun être raisonnable ne saurait, sans mauvaise foi, confondre les ruptures de la banquise sous l'énorme pression des forces antagonistes avec la désagrégation générale normalement causée par le simple dégel... La civilisation européenne est en train de se liquéfier, non par un excès de maux et d'injustices, car les formes du mal et ^{p.275} de l'injustice qu'elle présente, lorsqu'on les examine de près, sont précisément les effets de cette liquéfaction. Le

L'esprit européen

premier signe de corruption dans une société encore vivante, c'est que la fin y justifie les moyens. Mais la preuve que la nôtre n'est plus vivante, c'est que les moyens sont devenus la fin. Ils n'ont ainsi besoin d'aucune justification. Dès lors que l'homme n'est plus tenu, d'un consentement général, que pour une chose entre les choses, non moins irresponsable des hauts et des bas de ce qu'on appelait jadis sa vie morale qu'une monnaie des variations du cours des changes, le climat de la civilisation devient excessivement favorable à la naissance et à la multiplication de l'animal totalitaire.

Que voulez-vous ? l'homme est l'homme. Il est bien *l'homo faber* ; dès le berceau, il ne peut laisser ses mains tranquilles, ses mains puissantes et délicates au pouce opposable, ses merveilleuses mains... l'homme est grandement satisfait de ses mains, mais il n'est nullement satisfait de son âme, voilà ce qu'il faut comprendre. Il n'a jamais de difficultés avec ses mains, ses mains font toujours ce qu'il veut, la contradiction est dans son esprit. L'homme est *faber* par les mains ; il rêve d'en avoir quatre, huit, seize, autant de mains qu'il en pourrait compter, il les multiplie d'ailleurs par des machines, nous savons cela, nous l'avons déjà dit, c'est entendu. Le mal est dans l'âme. L'homme n'a que deux mains et elles travaillent très aisément ensemble. Elles peuvent même, une fois la tâche assignée, travailler sans lui. Les mains sont dociles, au lieu que l'esprit ne l'est pas. Et non seulement l'esprit de l'homme est indocile, il lui est encore souvent comme un juge, comme un ennemi. Oh ! certes, on ne saurait nier qu'il existe une part de l'esprit accordée aux mains, faite pour elles — à moins que les mains ne soient faites pour elle — un esprit des mains et les difficultés ne viennent pas de cet esprit-là. Mais il y a

L'esprit européen

cette autre part toujours insatisfaite, plus ou moins franchement opposée aux mains et qui est vraiment comme un autre homme dans l'homme. Lorsque le contradicteur mystérieux l'emporte, les mains ralentissent peu à peu le travail, puis s'arrêtent tout à fait, l'esprit des mains doit renoncer à les remettre en marche ; *l'homo faber* se sent ridicule. Il arrive même que les mains se croisent et s'élèvent en l'air, dans ^{p.276} le mouvement de la prière ou de la crainte, en face d'un être invisible. Alors, *l'homo faber* se sent, lui aussi, gagné par l'angoisse. Il refuse de céder à son rival, il ne sait d'ailleurs pas très bien ce qu'il veut de lui et pourtant il faut qu'il le subisse. Incapable de se délivrer, il se venge. Il se venge de son angoisse sur les travaux de ses mains, il détruit ce qu'il a fait de ses mains merveilleuses, il devient aussi puissant pour détruire qu'il s'était montré ingénieux à construire. On ne comprend rien à l'homme si on l'imagine naturellement fier de ce qui le distingue ou paraît le distinguer des animaux. L'homme moyen n'est nullement orgueilleux de son âme, il ne demande qu'à la nier ; il la nie avec un soulagement immense, comme on s'éveille d'un terrible mauvais rêve. Il croit découvrir qu'elle n'existe pas avec une espèce d'incompréhensible fierté. L'inquiétude métaphysique chez l'homme moyen est presque tout entière dans cette négation sournoise, cette fierté, ces mille ruses qui ne tendent toutes qu'à déposer quelque part, n'importe où, cette âme, ce fardeau, cette conscience harassante du bien et du mal... Pourvu que cette âme n'existe pas ! Si elle existe, par malheur, pourvu qu'elle ne soit pas immortelle ! Bien loin d'être la consolante illusion des simples, des ignorants, la croyance à la liberté, à la responsabilité de l'homme est tout au long des millénaires la tradition des élites, elle est l'esprit de la civilisation, la civilisation même, transmise par les

L'esprit européen

génies. Tout au long des âges, des milliards et des milliards d'imbéciles, des imbéciles sans nombre, en d'innombrables idiomes, ont répété d'un air entendu : « Quand on est mort, tout est mort. » S'ils ne le disaient pas, c'est qu'ils n'osaient pas le dire, c'est qu'ils avaient honte de le dire ; ils préféraient se fier à de plus instruits qu'eux, aux sages. Mais dès que s'affaiblit le prestige des sages, l'autorité des puissants, dès que fléchit la civilisation, les hommes de la masse recommencent à chercher un terrain vague, un coin de rue où perdre leurs âmes immortelles, avec l'espoir que personne ne la leur rapportera. Et tout à coup, Messieurs, le geste tenu jusqu'alors pour ignoble a été aussi celui des sages. Ceux qu'on avait toujours regardés comme les gardiens de la plus haute tradition de l'espèce en refusaient maintenant la charge. Oh ! sans doute, ils avaient à peine esquissé le geste de renoncement, mais ^{p.277} c'était le geste que les masses attendaient depuis toujours, depuis l'exil du Paradis. Les augures n'avaient parlé qu'à mi-voix, mais l'humanité moyenne, déjà frappée au cœur par le pressentiment des catastrophes prochaines, avide de s'en déclarer responsable, de les subir au lieu de leur faire face, prêtait l'oreille aux moindres murmures. Elle eût été capable de lire de loin sur les lèvres la sentence qu'elle attendait, qui allait la décharger de sa conscience. L'homme n'est pas libre, quel bonheur ! Le savant n'est pas plus libre que l'ignare, le sage que le fou, quel soulagement ! L'égalité gagne d'un seul coup, d'un coup décisif, tout ce que perd la liberté, la liberté est vaincue, non pas seulement vaincue, mais anéantie dans son principe même, désintégrée. Il n'y a plus d'injustice, non par la victoire reconnue impossible de la justice sur l'injustice, mais parce qu'il n'y a plus de justice, comme on rapprocherait les distances au point de les

L'esprit européen

réduire à rien, en supprimant radicalement l'espace ! L'homme n'est pas responsable de l'histoire, nous pouvons nous laver les mains dans l'histoire, ainsi que dans la cuvette de Ponce Pilate. « Que le sang du Juste retombe sur nous ! » s'écriaient les Juifs, voilà deux mille ans. Mais il n'y a ni juste ni injuste, comme d'ailleurs ni haut ni bas, et le sang ne retombe jamais !

Mesdames, Messieurs, une telle doctrine peut bien passer pour révolutionnaire. Elle n'est pas révolutionnaire. Ou elle est révolutionnaire dans ce sens qu'elle révolutionne la révolution en la supprimant. Elle supprime la révolution en supprimant l'histoire. Et, supprimant l'histoire, elle supprime l'Europe du même coup. Il n'y a plus de place pour l'Europe dans un monde sans liberté. On me dit que l'homme n'est pas libre. Mais qui me le prouve ? Et si l'on me demande qui me prouve le contraire, je répondrai à mon tour : Puisque tout ceci doit se résoudre, en fin de compte, par un pari, hé bien ! je parie pour l'homme. L'Europe a toujours parié pour l'homme. Et la preuve qu'elle a mis toutes ses chances sur ce pari, c'est qu'elle s'effondre en même temps que la liberté.

Messieurs, on répète volontiers que ce monde moderne dénoncé par Péguy est, en réalité, le monde des mécaniques et qu'en le dénonçant à mon tour, je cède au même mouvement de haine ^{p.278} aveugle qui fit jadis se ruer les ouvriers de Lyon sur la première machine à tisser. Oh ! pardon ! Haine aveugle est vite dit ! Mais si, comme on le craint, comme il est permis de le craindre avec Einstein ou Jolliot-Curie, une expérience de désintégration, plus concluante que les autres, fait sauter la planète, l'instinct des ouvriers de Lyon les aura-t-il tellement trompés ? Il est vain d'objecter qu'aucune force au monde n'eût été capable d'empêcher le développement des sciences physiques

L'esprit européen

et les inventions qui en furent la conséquence, comme si les machines s'étaient multipliées d'elles-mêmes, dans un climat devenu brusquement favorable, comme des bêtes. L'esprit de l'homme n'a plus su contrôler les ouvrages de ses mains, voilà plutôt ce qu'il faut dire. Ce n'est pas la science ou les savants qui ont accéléré jusqu'à l'absurde l'évolution mécanique, mais la convoitise déchaînée à travers le monde par ces formes nouvelles et inattendues de la spéculation. Ce n'est pas la science qui a fondé le monde moderne, mais la science au service de la spéculation et le monde moderne n'est pas le monde moderne — ce qui suffirait à le justifier — mais seulement le monde actuel, je veux dire un monde moderne parmi beaucoup d'autres qui auraient pu être si la science n'avait pas rompu avec la conscience et servi indifféremment n'importe quels maîtres.

Certes, il est vrai qu'aucune force n'est capable d'arrêter ou même de ralentir le mouvement de l'esprit humain. Mais l'esprit humain ne se meut pas forcément dans le même sens et vers le même but. L'esprit humain se meut à la fois dans plusieurs sens et, s'il ralentit dans l'un pour se précipiter dans l'autre, l'équilibre de la civilisation est rompu. Les hommes commencent à mourir. Si la science n'avait fait ces énormes bonds en avant, sous le fouet de toutes les convoitises qui ne brûlaient que de s'en servir, la découverte de la fusion atomique du plutonium se serait certainement produite beaucoup plus tard, n'aurait pas surpris l'humanité en pleine crise de nihilisme moral qui la rend capable de n'importe quelle folie — et d'abord de se détruire elle-même. Si les Egyptiens ou les Grecs avaient été guidés dans leurs travaux par une conception de l'homme et de la vie semblable, ou seulement comparable, à la nôtre, nous n'aurions sans doute jamais connu

L'esprit européen

les dialogues ^{p.279} de Platon, et la catastrophe planétaire qui nous menace se serait peut-être produite depuis longtemps.

Vous me direz qu'on ne saurait comparer la civilisation des machines à la civilisation des propylées, ou que cette comparaison n'est qu'un pur jeu d'esprit. Hélas ! elles ne se comparent pas seulement, elles s'affrontent. Nous savons que les machines et les propylées ne se trouvent pas dans deux mondes séparés ; elles existent côte à côte. Existant côte à côte, nous n'avons pas le droit de raisonner comme si les propylées étaient aussi dangereuses pour les machines que les machines pour les propylées, comme si les machines et les propylées pouvaient se tenir en respect, indéfiniment, face à face, comme deux adversaires d'égale force, également armés... Les propylées sont absolument sans défense contre les machines. Et les machines, qui peuvent tout contre elles, ne peuvent pas grand'chose pour elles. Ainsi que le remarquait l'autre jour M. Jules Romains, s'il est vrai qu'un minuscule engin est capable d'anéantir une ville en sept dixièmes de seconde, nous savons bien que nous ne rattraperons jamais l'avance prise par la bombe atomique ; nous savons bien que nous ne sommes pas près de découvrir l'engin qui remettra debout, en sept dixièmes de seconde, la ville anéantie.

Messieurs, cette remarque est très simple. Elle n'en est que plus saisissante. La mécanisation du monde, on pourrait dire sa totalisation, c'est la même chose, répond à un vœu de l'homme moderne, un vœu secret, inavouable, un vœu de démission, de renoncement. Les machines se sont multipliées dans le monde à proportion que l'homme se renonçait lui-même, et il s'est comme renoncé en elles. L'histoire dira, tôt ou tard, s'il reste encore un être pensant pour écrire l'histoire, que la machinerie a moins

L'esprit européen

transformé la planète que le maître de la planète. L'homme a fait la machine et la machine s'est faite homme, par une espèce d'inversion démoniaque du mystère de l'Incarnation.

Mesdames, Messieurs, vous avez déjà entendu dire que je suis un démolisseur et non un constructeur. Je me refuse d'appeler constructeur, en dépit d'une vague assonance, les fabricants de constitutions. Lorsque j'aurai trouvé un constructeur, je ^{p.280} m'engage à venir vous le dire à cette place, mais il se sera probablement déjà désigné lui-même. Pour moi, je ne suis qu'un témoin, je rends témoignage de ce que je vois. Je vois se construire un monde où ce n'est pas assez de dire, hélas ! que l'homme n'y pourra vivre ; il y pourra vivre, mais à la condition d'être de moins en moins homme. Et d'ailleurs, ce monde ne se construit pas ; on voudrait me faire croire qu'il se construit. Il ne se construit pas, il donne l'illusion de se construire parce qu'on y tronque, mutile, retranche tout ce qui appartenait jadis à l'homme libre, tout ce qu'on avait fait à son usage et qui pourrait rappeler demain, au robot totalitaire, la dignité qu'il a perdue, qu'il ne retrouvera jamais plus. Ce qui importe, c'est de rendre tout de suite l'expérience irréversible, en détruisant l'homme chrétien. C'est de rendre le monde de demain aussi inhabitable pour l'homme chrétien que celui de l'époque glaciaire pour les mammoths.

Messieurs, la civilisation européenne s'écroule et on ne la remplace par rien, voilà la vérité. A la place de ces immenses épargnes accumulées de civilisation, d'humanité, de spiritualité, de sainteté, on offre de déposer un chèque sans provision, signé d'un nom inconnu, puisqu'il est celui d'une créature encore à venir. Nous refusons de rendre l'Europe. Et d'ailleurs, on ne nous

L'esprit européen

demande pas de la rendre, on nous demande de la liquider. Nous refusons de liquider l'Europe. Le temps de liquider l'Europe n'est pas venu, s'il doit jamais venir. Il est vrai que le déclin de l'Europe ne date pas d'hier, nous le savons. Nous savons aussi que le déclin de l'Europe a marqué le déclin de la civilisation universelle. L'Europe a décliné dans le moment où elle a douté d'elle-même, de sa vocation et de son droit. On ne saurait nier que ce moment ait été aussi celui de l'avènement du capitalisme totalitaire. Je dis, une fois de plus, du capitalisme totalitaire, car le libéralisme n'a été pour celui-ci qu'une étape, un moyen de poser partout des problèmes que le dirigisme seul peut résoudre. Le capitalisme et le totalitarisme ne sont que les deux aspects de la primauté de l'économique. L'Etat totalitaire ne s'oppose pas à l'argent, il se substitue à lui. En confisquant à son profit toute la puissance de l'argent, il met la main du même coup sur toutes les organisations de la ^{p.281} corruption, non pour les supprimer, mais pour s'en servir. Le grand malheur, ou plutôt l'extrême misère de cette société dont on nous annonce qu'elle va mourir, comme si elle avait réellement, au sens exact du mot, jamais vécu, ce n'est pas que l'argent y ait été maître, c'est qu'il y ait été un maître légitime, non pas seulement puissant, mais honoré. L'argent y avait peu à peu gagné tout ce qu'y perdait l'honneur. L'argent, de ses millions de ventouses, a lentement pompé, jour après jour, tout ce qu'il y avait d'honneur dans le monde, et la pieuvre géante est maintenant gonflée au point que le moindre mouvement risque de la faire éclater. En face du monstre, presque réduit à l'impuissance, l'Etat totalitaire distend sa gueule énorme afin d'engloutir, d'un seul coup, d'une seule bouchée, l'honneur et l'argent. Nous savons qu'il ne rendra ni l'un ni l'autre.

L'esprit européen

Messieurs, nous refusons de liquider l'Europe. L'Europe subit l'assaut de forces immenses, mais ces forces en méritent à peine le nom. Elles doivent plutôt faire penser à des zones de dépression creusées à travers le monde par l'écroulement de vastes pans de civilisation, d'une civilisation que l'Europe lui a donnée. L'Europe est moins ébranlée par des forces antagonistes qu'aspirée par le vide. La civilisation européenne fléchit à mesure qu'augmente démesurément partout le nombre des hommes avilis, dégénérés, dévalués, pour lesquels la civilisation n'est pas un devoir vis-à-vis du passé, une charge envers l'avenir, mais seulement une source de jouissances et de profit. La civilisation européenne n'est pas responsable de ces hommes. Ils en ont renié, ils en haïssent la tradition et l'esprit. Leur multiplication est le signe d'une crise universelle, d'une crise de l'humanité tout entière, et cette crise a précisément coïncidé avec l'affaissement de ce que l'on pourrait appeler les assises intellectuelles et spirituelles de l'Europe. Oh ! sans doute, le vaste édifice politique européen, ce monument illustre, devait subir le premier, plus dangereusement qu'aucun autre, les conséquences d'une pareille dénivellation, parce qu'il était une œuvre d'art aux proportions heureuses, mais non pas construit pour résister à des cataclysmes dont la civilisation avait perdu le souvenir. Je dis cataclysmes et non catastrophes. Il est clair ^{p.282} que dans un monde organisé, la civilisation était la première condition de la puissance. Aujourd'hui, un peuple ne met pas moins de temps à se civiliser, mais la technique lui permet de brûler les étapes de la puissance. Nous savons tous ce qu'était la Russie il y a un peu plus de cent ans. Nous savons ce que la technique associée au régime de la dictature en a fait. Nous avons bien le droit de

L'esprit européen

penser que cette explosion de la technique s'effectuant — pour ainsi parler — dans le vide, c'est-à-dire dans un milieu presque totalement privé de liberté, a été un phénomène entièrement nouveau, capable d'ébranler n'importe quelle civilisation. Car, enfin, on oublie trop souvent, on oublie trop, que la première expérience totalitaire date de 1917, et qu'elle a déséquilibré moralement et matériellement l'Europe. Dans la mesure où la Russie elle-même ne s'est jamais reconnue solidaire du destin de l'Europe, nous avons le droit de dire que le phénomène totalitaire, du moins par son origine, n'est pas à proprement parler un phénomène européen.

Messieurs, la civilisation européenne n'est pas une civilisation de masse. Je sais quel sens mystique, et comme religieux, on donne aujourd'hui à ce mot. Que m'importe ! La civilisation existe précisément pour qu'il n'y ait pas de masses, mais des hommes assez conscients pour ne jamais constituer des masses, même s'ils sont entre eux rassemblés. Je ne dis pas qu'elle y réussit, je dis qu'elle y doit tendre. Le monde moderne ne s'est jamais proposé de créer une civilisation de masse, il ne peut faire autre chose que ce monstre, et il se vante de faire par choix ce qu'il fait par nécessité, ou pour mieux dire, par impuissance. Le monde moderne honore les masses, il n'est pas loin de les adorer. En les adorant, il s'adore et se divinise lui-même, parce qu'il se reconnaît en elles. Oui, dans les masses travailleuses, par exemple, ce n'est pas la misère ou le travail qu'il glorifie, mais la masse, le total, le total sacré, dont la civilisation totalitaire porte le nom trois fois saint. Le monde moderne a laissé se former un type d'hommes chez lesquels le plus grossier instinct social s'est développé pathologiquement du sens social, du génie social,

L'esprit européen

d'hommes qui s'agglutinent par une espèce de nécessité physique, soit pour se tuer entre eux, soit pour jouir ensemble, qui sont ainsi forcés de mettre en commun ce qui leur ^{p.283} reste de haine ou d'amour. Les masses sont de plus en plus faites, non pas d'hommes unis par la conscience de leurs droits et la volonté de les défendre, mais d'hommes de masse faits pour subsister en masse dans une civilisation de masse où le moindre petit groupe dissident d'hommes libres serait considéré comme une grave rupture d'équilibre, une menace de catastrophe, une espèce de lézarde, de fissure capable d'entraîner brusquement la chute de tout l'édifice. La dictature des masses n'est nullement la libération des masses. On imagine très bien, au contraire, une dictature des masses asservies, et cette dictature sera d'autant plus lourde que les masses seront plus « masses », c'est-à-dire seront plus asservies. Ce n'est peut-être pas le lieu ni le moment de dire ces choses, mais je les dis. Je me hâte de les dire parce que le temps nous est mesuré pour les dire, et une fois dites, on ne les étouffera plus parce qu'elles sont des vérités de bon sens, elles continueront de parler lorsque nos bouches seront pleines de terre, et ceux qui nous suivront les verront encore lorsque nos orbites seront depuis longtemps vides. Non ! je ne suis pas dupe de cette sollicitude des nouvelles élites démissionnaires pour les masses... Tous ces gens-là proclament aujourd'hui l'avènement des masses, mais c'est pour ne pas avouer qu'ils renoncent à des devoirs trop lourds. Ils proclament l'avènement des masses faute de se sentir la force et le courage d'en faire autre chose que des masses. Ils proclament l'avènement des masses dans le même esprit qu'ils se déchargeront bientôt de l'Empire, sous prétexte de réparer ainsi les fautes ou les crimes du « colonialisme ». Mais,

L'esprit européen

en réalité, parce qu'ils ne savent plus que faire de l'Empire, que l'Empire est trop grand pour eux. Messieurs, la véritable générosité se mesure à ce qu'on donne, et non pas à ce qu'on se laisse prendre. Lorsqu'on prétend capituler au nom de la justice, c'est presque toujours la justice qui capitule.

Je prononce une fois de plus le mot de capitulation avec un pressentiment funèbre. Nous ne sommes vraisemblablement pas au bout des capitulations. Mais il dépend peut-être de nous, il dépend peut-être d'un petit nombre d'hommes, d'en finir avec cette abjecte équivoque par laquelle le mot de capitulation a pris ces dernières années tous les sens, à l'exception du seul qui ^{p.284} lui convienne : celui de lâcheté. Nous ne retiendrons jamais les lâches de capituler, ce qui équivaldrait d'ailleurs à les changer miraculeusement de nature. Mais nous pourrions peut-être réussir à les empêcher de capituler sans honte ou même, selon le mot à jamais célèbre du gouvernement de Vichy, dans l'honneur et la dignité ! Nous réussissions peut-être à déshonorer la capitulation et avec elle une civilisation dégénérée, avilie, exsangue, qui prend toutes ses capitulations pour des victoires.

Messieurs, vous le savez, je ne suis pas un homme qui se ménage, et je ne vous ai pas beaucoup ménagés ce soir ; je n'ai que trop abusé de votre patience. Je n'espère pas que vous sortirez de cette salle en me bénissant pour vous avoir rassasiés d'optimisme et disposés à une soirée paisible et une nuit sans rêves. Méfiez-vous d'ailleurs ! Les nuits sans rêves ne sont pas toujours le présage d'un heureux réveil. La plupart des condamnés à mort dorment à poings fermés leur dernière nuit... Je ne vous prends pas pour des condamnés à mort, je vous crois en péril de mort. Mais, voyez-vous, ne meurt que qui veut

L'esprit européen

mourir, car il n'est réellement qu'une mort qui mérite vraiment le nom de mort, une vraie mort, une mort morte, c'est de mourir vaincu. Et n'est jamais vaincu que celui qui désespère. Oh ! je sais bien qu'on ne me prend pas généralement pour un professeur d'espairs ! C'est vrai que je n'enseigne pas l'espoir. L'espoir ne s'enseigne pas comme la grammaire ! L'espoir, comme la foi, est une grâce de Dieu. Il suffit que nous soyons prêts à la recevoir. Et pour être prêts à espérer en ce qui ne trompe pas, il faut d'abord désespérer de ce qui trompe. Je vous invite à désespérer de vos illusions, je mets ainsi le désespoir au service de l'espoir. Vous demandez des remèdes. A quoi bon chercher ensemble des remèdes à vos maux, si vous ne savez de quoi vous mourrez ?

On peut penser ce qu'on veut du monde moderne, mais je crois que le moment est venu de savoir si le monde moderne est fait pour les hommes, ou les hommes pour le monde moderne, c'est-à-dire si nous avons le droit de laisser le monde moderne tenter de se sauver aux dépens des hommes. Nous comprenons très bien que le monde moderne, ou l'espèce de civilisation mécanique et ^{p.285} concentrationnaire que nous appelons de ce nom, est en train, non pas de se sauver, sans doute, je m'excuse d'avoir employé ce mot, mais de subsister encore aux dépens de l'homme, aux dépens de millions et de millions d'hommes massacrés, torturés, emprisonnés, affamés. Aux dépens de millions d'hommes, soit, mais encore aux dépens du pain, du vin, des fleuves, des forêts, des villes illustres croulant l'une après l'autre sous les bombes. Ce qui m'épouvante — Dieu veuille que je puisse vous faire partager mon épouvante — ce n'est pas que le monde moderne détruise tout, c'est qu'il ne s'enrichisse

L'esprit européen

nullement de ce qu'il détruit. En détruisant, il se consomme. Cette civilisation est une civilisation de consommation, qui durera aussi longtemps qu'il y aura quelque chose à consommer. Oh ! je sais qu'il vous en coûte de la tenir pour telle alors que son unique loi paraît être, précisément, la production, et même la production à outrance, la production sans mesure. Mais cette production monstrueuse, ce gigantisme de la production, est précisément le signe du désordre auquel, tôt ou tard, elle ne peut manquer de succomber. En détruisant, elle se consomme. En produisant, elle se détruit. La civilisation mécanique et concentrationnaire produit des marchandises et dévore les hommes. On ne saurait fixer de limites à la production des marchandises. La civilisation mécanique ne s'arrêtera de produire des marchandises que dans le moment qu'elle aura dévoré les hommes. Elle les aura dévorés dans les guerres, en masses énormes et par monceaux, mais elle les aura aussi dévorés un par un, elle les aura vidés un par un de leur moelle, de leur âme, de la substance spirituelle qui les faisait hommes. Et ce serait aussi folie, je le vois maintenant, de la croire capable de rendre un jour heureux, dans un monde fait pour eux, ces hommes déshumanisés. Elle les détruira en périssant elle-même, ils périront avec elle, si de tels hommes peuvent encore prétendre au droit et à l'honneur de mourir.

Mesdames, Messieurs, je sais qu'en parlant ainsi, j'offense en vous ce que je m'efforce pourtant de convaincre : votre bon sens. Vous vous dites qu'une civilisation, quelle qu'elle soit, ne peut devenir ainsi ennemie des hommes. Vous jugez que la nôtre doit être venue à son heure et que personne n'arrêtera le cours de ^{p.286} l'histoire. Hélas ! Cette image du fleuve de l'histoire, qui n'est cependant qu'une image, rien qu'une image, commande vos

L'esprit européen

réflexes mentaux. Vous voyez, je dis vous voyez, vous voyez vraiment ce grand fleuve qui emporte l'humanité, d'un mouvement majestueux, irrésistible... Mais moi, je vois que ce sont les hommes qui font l'histoire. Ils ne la font pas tout entière. Ils n'en règlent pas seuls la direction ni le cours. Mais sans le constant effort des hommes, une civilisation épuise bientôt ses ressources et son élan. Il ne s'agit pas maintenant d'arrêter le cours du fleuve, ou même de le remonter. Il s'agit, tout au contraire, de lui ouvrir une issue, d'ouvrir une issue à l'histoire. Le monde moderne ne se meut pas trop vite. Il se meut de moins en moins. Ce sont ses mécaniques volantes qui se vissent dans l'espace avec la rapidité de la foudre. Lui tend à l'immobilité, car c'est être immobile que de tourner en rond. Le monde moderne produit indéfiniment des mécaniques comme un disque détérioré de phonographe répète indéfiniment le même mot et le répétera jusqu'à ce que vous retiriez le disque de l'appareil et le jetiez par la fenêtre. Toute civilisation produit des mécaniques et peut en produire plus ou moins. Mais le monde moderne ne se contente pas de produire des mécaniques, il devient mécanique lui-même. Et si l'on n'y prend garde, cette machinerie va se compliquer sans cesse au point que toute l'activité naturelle de l'homme ne suffira plus à l'entretenir. La civilisation des machines n'a été, dans son principe, qu'un moyen d'enrichissement ou de jouissance et le moyen va devenir, s'il ne l'est déjà devenu, la fin. Mon Dieu, comprenez bien, je vous en prie, ce ne sont pas là des images et des métaphores, mais des vérités très simples et d'expérience commune. Pour l'avare, l'or — qui n'est aussi qu'un moyen — ne devient-il pas une fin ? L'avare n'est-il pas capable de se sacrifier à son or au point de mourir plutôt que d'en abandonner la moindre

L'esprit européen

part ? Une telle extravagance nous est familière. Mais si nous n'en avons jamais eu d'exemple, la jugerions-nous possible ? C'est qu'il y a dans l'homme bien autre chose que ne le pensent les imposteurs qui le croient seulement inspiré par l'amour de soi. Il y a dans l'homme une haine secrète, incompréhensible, non seulement de ses semblables, mais de lui-même. On peut bien donner ^{p.287} à ce sentiment mystérieux l'origine ou l'explication qu'on voudra, mais il faut lui en donner une. Pour nous, chrétiens, nous croyons que cette haine reflète une autre haine, mille fois plus profonde et plus lucide — celle de l'Esprit indicible qui fut le plus rayonnant des astres de l'abîme, et ne nous pardonnera jamais sa chute immense. Hors de l'hypothèse du péché originel, c'est-à-dire d'une contradiction intime de notre nature, la notion de l'homme devient claire, mais elle n'est plus celle de l'homme. L'homme a passé au travers de la définition de l'homme, ainsi qu'une poignée de sable entre les doigts.

Messieurs, dans le dernier petit livre de Wells, *L'esprit au bout du rouleau*, malédiction plutôt que testament, l'écrivain célèbre, qui se crut jadis naïvement le prophète du futur paradis des machines du nouvel âge d'or, écrit ces paroles désespérées :

« L'espèce humaine est à fin de course. L'esprit n'est plus capable de s'adapter assez vite à des conditions qui changent plus rapidement que jamais. Nous sommes en retard de cent ans sur nos inventions. Cet écart ne fera que croître. Le maître de la création n'est plus en harmonie avec son milieu. Aussi le monde humain n'est pas seulement en faillite, il est liquidé, il ne laissera rien derrière lui. Tenter de décrire une fois encore *la forme des choses à venir* serait vain, il n'y a plus de choses à venir. »

« Nous sommes en retard de cent ans sur nos inventions, cet

L'esprit européen

écart ne fera que croître. » Messieurs, telle est la puissance et la malfaisance de ces images à la fois ingénieuses et sommaires que les imbéciles accueillent avec tant de faveur, parce qu'elles leur tiennent lieu d'idées générales. Que signifie, à la réflexion, cette avance de la civilisation sur les hommes ? La civilisation n'est pas une chose après laquelle on court. La civilisation est l'œuvre de l'homme et l'homme est capable d'imaginer un grand nombre de civilisations très diverses. Il s'agit de trouver celle qui lui conviendra le mieux, c'est-à-dire qui lui permettra le mieux de se réaliser en ce monde. Pour choisir sûrement, il faudrait qu'il se connût d'abord bien lui-même. Or, les hommes ne s'entendent nullement entre eux sur leur propre définition de l'homme. Ils sont donc parfaitement capables de se laisser entraîner à des expériences malheureuses, et ^{p.288} partant d'une définition fautive ou incomplète de l'homme. Mais les imbéciles répugnent à se poser de tels problèmes, ils préfèrent s'en remettre au temps. La civilisation du jour est nécessairement inférieure à celle de la veille, et celle du lendemain lui sera nettement supérieure pour la même raison. Si les hommes ne s'y trouvent pas à leur aise et s'y dévorent entre eux, comme des rats dans une ratière, c'est que la civilisation n'est pas celle d'aujourd'hui mais de demain ou d'après-demain ! L'homme est en retard sur le calendrier, voilà tout. Hé bien ! nous en avons assez de ces bêtises ! Elles sont faites pour plaire à des peuples non évolués, ou mal évolués, que la technique a fait brusquement sortir de la barbarie, ou de plus bas encore que la barbarie, de cette espèce de servitude, de ce profond avilissement de la servitude, de cette servitude sans fond où le plus asservi cherche encore un plus esclave que lui pour se l'asservir à son tour, comme ces moujiks que nous dépeint Gorki

L'esprit européen

dans ses immortels souvenirs d'enfance, et qui se jugeaient assez heureux s'ils pouvaient réussir à rosser chaque jour leur femme sans la tuer, afin de pouvoir recommencer le lendemain. Je dis qu'une civilisation qui engendre des guerres inexpiables ne subsiste que grâce à la dictature politique cynique ou masquée, au dirigisme économique et à cette universelle entreprise d'abêtissement dont le développement gigantesque, sous le nom de propagande, réussira tôt ou tard à traiter l'opinion aussi facilement, et par des techniques aussi sûres, que n'importe quelle autre matière première, je dis que cette civilisation n'est pas en avance, mais en retard sur l'homme.

Messieurs, l'humanité est-elle menacée de mort, oui ou non ? Ce qu'on veut nous faire prendre pour la crise du régime capitaliste n'est-il pas une crise de la civilisation tout entière ? Non pas que nous ayons jamais pensé à identifier capitalisme et civilisation. Nous pensons, bien au contraire, que le régime capitaliste glisse de lui-même, par la pente chaque jour plus rapide du dirigisme économique, au régime totalitaire, mais il n'y tombera qu'en se dépouillant de ce qui lui restait encore d'humain. Nous croyons volontiers que la civilisation capitaliste est une civilisation manquée ou — pour rappeler le mot heureux de Chesterton — une civilisation chrétienne devenue folle, et nous comprenons mieux chaque jour ^{p.289} que cette folie est la folie furieuse, le *delirium tremens*. Ce que le totalitarisme nous propose n'est pas de guérir cette humanité enragée, mais de l'enchaîner, de l'enchaîner tout enragée, à sa besogne totalitaire, à ses plans quinquennaux, de l'enchaîner à son travail, par le milieu du corps, après lui avoir crevé les yeux, comme jadis un esclave au pressoir d'huile, un galérien au banc de la galère.

L'esprit européen

Non, messieurs, il ne s'agit pas de détruire les machines, il s'agit de comprendre que la civilisation des machines favorise à l'extrême le lent et sûr écrasement des hommes libres par les masses, c'est-à-dire par l'Etat irresponsable, l'Etat irresponsable fait pour trancher tout ce qui dépasse, et broyer tout ce qui résiste. L'Etat-dieu, le dieu d'un univers sans Dieu, qui sera bientôt un univers sans hommes, rendant ainsi éclatante la mystérieuse solidarité de Dieu et de l'homme, qui est le plus auguste mystère des chrétiens. Il ne s'agit pas de former les hommes libres aux dépens des masses, car les masses ont beau mettre leur confiance dans leur volume et leur poids, elles ne survivront pas aux hommes libres. Dans une humanité sans hommes libres, les masses ne tarderaient pas à périr comme tombent les feuilles d'un arbre privé de sève. Il ne s'agit pas non plus de détruire les machines, il s'agirait bien plutôt de sauver aussi les machines, car la civilisation des machines aboutit finalement à la destruction des machines. La bombe atomique n'est-elle pas précisément une machine à détruire les machines ? Elle est une machine à détruire les machines. Elle est aussi, elle est essentiellement une machine à détruire les masses, à les écraser dans le pressoir. Ainsi nous est-il permis de discerner la vraie nature et les mobiles secrets de cette sollicitude que le monde moderne affecte en toute occasion pour les masses, c'est une sollicitude carnassière.

Messieurs, le monde ne sera sauvé que par les hommes libres. Au cours du rapide voyage en Allemagne que j'ai fait il y a deux mois, cette vérité si simple n'a cessé de veiller dans mon cœur ainsi qu'une petite flamme secouée dans la nuit par le vent. Car la nuit, je le répète, est sur l'Allemagne. L'Allemagne est dans

L'esprit européen

une profonde nuit. Cette nuit s'éclairera-t-elle, ou y tomberons-nous à notre tour ? Hélas ! à mesure que je m'éloignais de ces villes effondrées, l'ombre ^{p.290} spectrale pesant là-bas sur elles me suivait dans ma course, surgissait de tous les points de l'horizon, allait bientôt me recouvrir.

Messieurs, j'ai vu le spectre de l'Europe, voilà ce que j'ai vu, j'ai vu le spectre de l'ancienne chrétienté. L'Allemagne était une espèce de chrétienté, la Prusse en a fait une nation armée, Hitler a fait de cette nation armée une masse, une masse irrésistible, un bloc d'airain, si compact que pour le briser, l'Europe s'est peut-être brisée elle-même. Si la masse pouvait sauver, l'Allemagne ne serait pas aujourd'hui que décombres. Et maintenant, nous comprenons très bien que l'Allemagne eût pu être sauvée par une poignée d'hommes libres dont l'exemple et le martyre eussent empêché de se souder la masse allemande, lorsqu'il en était temps encore. Le monde ne sera sauvé que par les hommes libres. En parlant ainsi, je reste fidèle à la tradition de l'Europe. Je rends témoignage à la tradition de mon pays qui ne fut pas seulement, au cours des siècles, la raison lucide, mais le cœur enflammé de l'Europe. Je suis d'accord avec les hommes du XIII^e siècle comme avec ceux du XVIII^e siècle, avec saint Bonaventure comme avec Pascal, avec Pascal comme avec Jean-Jacques Rousseau. Le monde ne sera sauvé que par les hommes libres. Il faut faire un monde pour les hommes libres.

@

L'esprit européen

KARL JASPERS ¹

@

p.291 Mesdames et Messieurs,

Avant la première guerre mondiale, la communauté des nations européennes, l'unité de l'Europe passait pour aller de soi. Le temps où l'on se rendait sans passeport d'Allemagne à Rome, où l'on trouvait extraordinaire d'avoir besoin d'un passeport pour aller à Saint-Pétersbourg, nous paraît paradisiaque. Mais sans doute y avait-il dans ces circonstances quelque chose de fondamentalement faux. Personne n'en était radicalement conscient. Pourtant des penseurs isolés ont dit quelle était la situation réelle. Dans le domaine économique et social, Marx avait discerné ce qui ne pouvait pas être maintenu. Pour ce qui concerne la substance de l'être humain, Kierkegaard et Nietzsche ont été les prophètes de l'époque ; sans succès, ils tentèrent d'arracher l'homme au sommeil des illusions par lesquelles il se trompait lui-même. « Le christianisme n'est plus qu'apparence », disait Kierkegaard. « Dieu est mort, le nihilisme monte », disait Nietzsche. L'unité européenne était un faible phénomène culturel, réalisé seulement dans la classe supérieure. Ce qui passait alors pour être l'Europe n'a, manifestement, pas tenu. Si nous voulons vivre sur un fond européen, il nous faut atteindre et rendre active une origine plus profonde. La déception infligée par deux guerres mondiales nous oblige à sonder du doigt ^{p.292} toutes les structures européennes pour voir si par hasard elles ne seraient pas devenues creuses.

¹ Conférence du 13 septembre 1946. Traduction de Mlle J. Hersch.

L'esprit européen

Nous ne nous fions plus à l'humanisme. Mais nous l'aimons et voudrions tout faire pour le conserver. Nous ne nous fions plus à la civilisation moderne, à la science et à la technique. Mais nous comprenons leur importance historique et universelle ; nous ne voulons nullement les sacrifier, mais bien continuer de toutes nos forces à les développer, et à leur donner tout leur sens. Nous ne nous fions plus à la société des nations germano-romaines, et à leur équilibre politique. Mais nous voudrions sauver l'idée d'une union des nations européennes, indépendantes et libres. Nous ne nous fions plus sans réserve aux Eglises chrétiennes. Mais nous tenons à elles, car elles constituent les plus précieuses réserves d'une irremplaçable tradition. Humanisme, civilisation, équilibre politique, Eglises, toutes ces grandes choses paraissent n'être plus qu'un décor de premier plan. On ne peut pas compter sur elles. Elles nous sont indispensables, mais elles ne suffisent pas.

La culture humaniste comme puissance de vie se trouve aujourd'hui sans force. Il n'y a plus d'hommes comme Thomas More ou Pic de la Mirandole. — L'idée du progrès de la civilisation s'est révélée comme n'étant qu'un effet de l'orgueil humain ; aujourd'hui, pour notre conscience aussi, le progrès se limite à la science rationnelle et à la technique, qui servent également le bien et le mal. — La pensée de l'équilibre des puissances dissimulait la contradiction destructrice qui résidait dans l'exigence d'une souveraineté absolue pour tout Etat, et qui devait sans cesse briser la communauté des Etats. — La puissance spirituelle des Eglises, jadis capable de soutenir la vie dans son ensemble, se trouve aujourd'hui refoulée dans certains domaines spéciaux, dans le dimanche de la vie. Il lui manque le souffle qui confère à la vie spirituelle une valeur absolue.

L'esprit européen

Nous devons retourner plus profond en arrière, vers nos origines historiques, là où toutes ces puissances, devenues si faibles aujourd'hui, puisaient jadis leur force. Il faut nous dégager de nos habitudes et des réactions sentimentales conventionnelles, pour atteindre ce qui est la source et le but de la vie, lorsque nous vivons pour de bon.

p.293 Répondant à la question qu'on nous pose à Genève, je vais essayer de dire :

1. Ce qu'est l'Europe.
2. Quelle est la situation de l'Europe dans le monde transformé.
3. A quoi nous pouvons tendre en nous inspirant d'une prise de conscience européenne.

1. Qu'est-ce que l'Europe ?

Serait-ce la petite presqu'île que le continent eurasiatique pousse vers l'océan Atlantique ? Ou serait-ce un principe spirituel né sur ce sol, le principe de l'Occident ? Dans ce dernier sens, l'Europe a compris dans l'antiquité la communauté culturelle gréco-romaine qui vivait autour de la Méditerranée. Au moyen âge, elle s'étendait aussi loin que la chrétienté : la chrétienté est alors l'Europe. Mais à l'époque moderne, l'Europe désigna, au sens géographique, la terre s'étendant jusqu'à l'Oural, au sens spirituel l'unité qui s'appropriera le globe par la colonisation au moment où l'homme blanc faisait valoir partout son privilège.

A l'intérieur de l'Europe il y a toujours eu conflit et guerre. Mais on avait pourtant conscience de constituer une unité spirituelle face aux Barbares, aux incroyants, aux païens, aux non civilisés. L'Europe n'a jamais été isolée. Elle tint tête aux Perses, à l'Islam,

L'esprit européen

aux Mongols, aux Normands, aux Hongrois, aux Turcs, sans cesse poussée au bord de l'abîme.

Mais l'Europe était grande, le globe terrestre n'était pas encore devenu une réalité constamment présente. Aujourd'hui, les centres de gravité de l'humanité occidentale s'éloignent d'Europe, vers les plaines d'Amérique et d'Asie. Ils restent encore, cependant, à l'intérieur du monde chrétien — l'Europe en tant qu'Occident s'étend aussi loin que la religion biblique, elle comprend l'Amérique et la Russie. Le petit continent européen n'est plus que le sol sur lequel, pendant des millénaires, cette culture s'était développée, avant de s'étendre et de façonner en les peuplant le nord de l'Asie et l'Amérique.

^{p.294} Mais aujourd'hui s'ajoute à cela, sur le plan de l'esprit, quelque chose de tout différent. Depuis que la Chine et l'Inde ont cessé d'être pour l'Occidental des domaines étrangers présentant tout au plus un intérêt comme la Polynésie, l'Australie et l'Afrique, depuis qu'on a appris à connaître et à aimer chez elles des révélations originales de l'âme humaine, manifestées en des créations uniques de l'esprit, la conscience de soi de l'Européen se transforme. C'en est fait de l'orgueil européen, de la confiance absolue qu'on avait en soi-même au temps où l'histoire de l'Occident passait pour l'histoire du monde, où les produits des cultures étrangères, qu'on allait enfermer dans des musées ethnographiques, paraissaient destinés à satisfaire des besoins de pillage et de curiosité, au temps où Hegel même pouvait dire : « Depuis que les navires font le tour du monde, ce monde est devenu pour les Européens un cercle fermé. Ce qu'ils ne dominent pas encore n'en vaut pas la peine, ou est destiné à leur être encore soumis. » Aujourd'hui l'Europe prend conscience de ce qui lui est

L'esprit européen

propre par contraste, et elle perd par là son caractère absolu. Sa suprématie technique et militaire devient un simple épisode de l'histoire. Vue dans la perspective des millénaires, toute grandeur humaine nous apparaît, de Chine en Occident, de valeur égale.

Le parallélisme des trois grandes évolutions spirituelles indépendantes, en Chine, dans l'Inde et en Occident, est évident. Pour la foi chrétienne, c'est le Christ qui représente l'axe de l'histoire universelle. Tout le cours des événements va vers lui et vient de lui, jusqu'au Jugement Dernier. Mais d'un point de vue empirique — qui n'entre pas nécessairement en conflit avec la foi religieuse — l'axe de l'histoire universelle se situe dans les siècles de 800 à 200 avant J.-C. C'est l'époque qui va d'Homère à Archimède, l'époque des grands prophètes de l'Ancien Testament et de Zarathoustra, l'époque des Upanishades et de Bouddha, l'époque allant des chants de Shiking, par Lao Tsé et Confucius, jusqu'à Tschang-Tseu.

C'est en cette période que furent acquises toutes les pensées fondamentales des cultures suivantes. C'est à elle qu'on revient sans cesse, par des Renaissances, en Chine, dans l'Inde et en Occident. Elle présente partout des caractères communs : dans les ^{p.295} situations-limites de la condition humaine surgissent les questions suprêmes ; l'homme découvre sa finitude, et il crée en même temps les images et les pensées qui lui permettent malgré tout de continuer à vivre ; les religions du salut surgissent ; la rationalisation commence ; et dans les trois domaines de culture, à la fin, on se trouve devant l'effondrement d'une époque ressentie comme critique, marquée par la formation de grands empires despotiques. Prendre conscience du parallélisme dans le développement des cultures au cours de ce millénaire, c'est l'une

L'esprit européen

des expériences les plus saisissantes que nous puissions faire dans le domaine de l'histoire universelle. Plus nous remontons dans l'histoire, et plus nous nous ressemblons. Lorsque ces trois mondes se rencontrèrent, ils purent se comprendre, car malgré toutes leurs différences il s'était agi pour eux des mêmes choses, les questions fondamentales de la condition humaine. A partir de ces origines spirituelles semblables se sont ensuite produites, au cours des millénaires suivants, des évolutions toutes différentes.

Mais c'est seulement au cours des quatre derniers siècles qu'une différence radicale est apparue entre l'Europe d'une part, la Chine et l'Inde de l'autre : la science universelle avec la technique. Elle a donné à l'Europe la suprématie, cette hégémonie mondiale passagère dont la portée réelle, à la longue, devait être de faire de la technique et de la science, avec toutes leurs conséquences, des forces déterminant le destin du monde.

Les questions qu'on peut ici poser à l'histoire universelle sont les questions fondamentales qui inspirent la grande œuvre de Max Weber : Quel est l'élément commun aux trois grandes cultures ? Quel est l'élément propre à l'Occident ? Pourquoi a-t-il connu cette évolution particulière ? Pourquoi avons-nous en Occident le capitalisme ? D'où vient la rationalisation et son contenu ? D'où vient la science universelle ? D'où la conception morale qui fait de la possibilité de calculer et de prévoir le principe vital de tout travail, en opposition avec le comportement traditionaliste ? Ces questions ne reçoivent pas de réponse définitive. Mais elles imposent une recherche dont le résultat serait d'élucider les faits et de faire prendre conscience de la grandeur et du mystère de l'histoire ^{p.296} humaine. La recherche se retourne vers le passé jusqu'à l'époque-axe — s'il nous est permis d'appeler ainsi

L'esprit européen

l'époque qui s'étend autour du VI^e siècle avant J.-C. Peut-on trouver déjà dans les caractères particuliers de la Bible et de l'antiquité occidentale les éléments qui engendrèrent, ou du moins qui rendirent possible, ce qui ne s'est révélé qu'au cours des derniers siècles sous la forme de la science moderne et de la technique ? Les mondes spirituels de la Chine et de l'Inde nous sont devenus indispensables, et pas seulement à cause du contraste qu'ils forment avec le nôtre. Dans ce lointain se révèle à nous une profondeur métaphysique infinie. Quiconque en a ressenti le moindre souffle ne peut plus jamais l'oublier, ni la remplacer par quelque chose que nous posséderions en Occident. Mais chaque fois qu'après nous être occupés d'œuvres asiatiques, nous revenons à la Bible et à nos textes classiques, nous éprouvons le sentiment de nous retrouver chez nous, non seulement parce que les souvenirs concernant notre propre origine ont un caractère unique, non seulement à cause d'une richesse incomparable, mais parce que nous y retrouvons la liberté de l'esprit dans le progrès constant de son expérience et dans la richesse de sa dialectique. Lorsque nous nous attardons trop en Asie, nous finissons par nous lasser : les répétitions sont trop nombreuses, il nous manque le déploiement plus large qu'implique toute réalisation dans le monde, il nous manque les incessants renversements de l'esprit en mouvement — à moins que nous ne cessions d'être des Occidentaux. Mais en même temps nous pressentons là-bas un grandiose et définitif dépassement, une vérité au-delà de laquelle on ne peut aller, et la source d'une paix plus profonde que celle qu'aucun Occidental a jamais pu trouver.

Laissons maintenant les comparaisons de côté. Ne cherchons plus que l'Europe.

L'esprit européen

Si nous voulons citer des noms, l'Europe, c'est la Bible et l'antiquité. L'Europe, c'est Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, c'est Phidias, c'est Platon et Aristote et Plotin, c'est Virgile et Horace, c'est Dante et Shakespeare, c'est Goethe, Cervantès, Racine et Molière, c'est Léonard, Raphaël, Michel-Ange, Rembrandt, Velasquez, c'est Bach, Mozart, Beethoven, c'est Augustin, Anselme, ^{p.297} Thomas, Nicolas de Cusa, Spinoza, Pascal, Rousseau, Kant, Hegel, c'est Cicéron, Erasme, Voltaire. L'Europe est dans ses cathédrales, ses palais et ses ruines, elle est Jérusalem, Athènes, Rome, Paris, Oxford, Genève, Weimar. L'Europe, c'est la démocratie d'Athènes, de la Rome républicaine, des Suisses et des Hollandais, des Anglo-Saxons. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tout ce qui est cher à notre cœur, une richesse inépuisable d'esprit, de moralité, de foi. De tels noms parlent à quiconque a vécu de ce qu'ils désignent, de cette réalité historique unique. En cherchant ce qu'ils signifient, nous serions ramenés aux sources, aux villes et aux paysages, aux œuvres, aux monuments et aux livres, aux documents révélateurs des grands hommes. C'est là la meilleure et au fond la seule voie permettant de savoir ce qu'est l'Europe. C'est là que notre amour s'enflamme et nous engage.

Une autre méthode cherche, en s'inspirant de telles expériences, à définir des termes abstraits. Nous voudrions connaître les éléments constitutifs de cette richesse et les cerner par la pensée ; nous voudrions savoir ce que nous sommes et ce que nous pouvons être. Mais toute tentative de ce genre reste un jeu.

Nous choisirons trois mots pour construire le schéma de ce qui appartient en propre à l'Europe : liberté, histoire, science.

L'esprit européen

Liberté.

La liberté maintient l'Européen dans l'inquiétude et l'agitation. Car il veut la liberté, et en même temps il sait qu'il ne l'a pas. S'il la croit fermement en sa possession, elle est déjà perdue. La liberté est le lot de l'homme en général. Mais l'Européen en a pris conscience.

Qu'est-ce que la liberté ?

La liberté, c'est la victoire remportée sur l'arbitraire. Car la liberté coïncide avec la nécessité du vrai. Quand je suis libre, je ne veux pas ceci ou cela parce que je le veux, mais parce que je me suis persuadé que c'est juste. Ce qu'exige la liberté, ce n'est donc pas qu'on agisse arbitrairement, ou par obéissance aveugle, ou sous quelque contrainte extérieure, mais d'après ce dont on s'est p.298 assuré soi-même, d'après une certitude. De là vient l'exigence d'éprouver les choses par soi-même, de tendre à des réalisations immédiates, d'alimenter son vouloir à la source de soi-même en s'attachant fermement à la source de toutes choses. Mais je me trompe facilement. Une simple opinion n'est pas encore certitude. L'arbitraire s'impose à nouveau lorsque je veux imposer mon opinion en prétendant que toute opinion est valable, du moment que quelqu'un la défend. La conquête de la certitude, par contre, la liberté, exige que les opinions vulgaires soient dépassées.

Cette victoire s'accomplit par les attaches qu'en tant qu'individus nous nous imposons dans nos rapports avec les autres. La liberté ne se réalise que dans la communauté de tous. Je ne peux être libre que dans la mesure où tous le sont.

L'opinion vulgaire disparaît pour faire place à une certitude

L'esprit européen

fondée dans le combat plein d'amour qui nous oppose à notre prochain. Elle se transforme en conscience de la vérité objective dans les conditions communes de la vie sociale et politique. Il nous semble que ce sont là deux réalités européennes : la profondeur de la communication humaine entre personnes conscientes de leur être propre, et le travail conscient en vue de réaliser la liberté dans la vie publique par les institutions qui forment la volonté commune. Mais la vérité absolue, et par suite la liberté, ne sont jamais atteintes ; la vérité est en route. Nous ne vivons pas dans l'éternité d'un accord parfait des âmes, mais bien dans le temps, c'est-à-dire dans l'obligation de changer sans fin.

C'est pourquoi le contenu de la liberté se révèle par deux phénomènes européens fondamentaux. Ce sont :

La vie tendue entre deux pôles opposés.

La vie aux limites extrêmes.

D'abord : *la vie tendue entre deux pôles* : Pour toute prise de position, l'Europe a elle-même développé la position inverse. Elle ne possède peut-être en propre que cette capacité d'être toute chose. C'est ce qui la rend apte non seulement à concevoir en opposition avec elle-même ce qui vient du dehors, mais encore à p.299 se l'assimiler et à en faire un élément de sa propre essence. L'Europe connaît la majesté des vastes structures ordonnées, et l'inquiétude des révolutions. Elle est conservatrice, et elle accomplit les ruptures les plus radicales. Elle connaît la paix du recueillement religieux, et le saut dans la négation nihiliste. Elle favorise l'idée d'autorité, dans sa portée chrétienne et universelle, comme aussi celle de libre recherche. Elle édifie les grands

L'esprit européen

systemes de la philosophie, et elle les laisse abattre par des prophètes proclamant la vérité. Elle vit avec la conscience de la totalité politique, et en même temps, de ce qu'il y a de plus intime dans le domaine personnel et privé.

Cette réalité foncièrement dialectique de l'Europe s'enracine dans ses traditions les plus reculées : la Bible, ce fondement de la vie européenne, cache déjà en elle, d'une façon unique, la tension entre les pôles. Elle est le livre sacré qui, au cours des millénaires, permet à toutes les possibilités contradictoires de s'épanouir avec sa bénédiction. Puis on trouve à la base de l'Europe la grande antithèse de l'antiquité et du christianisme ; tous deux se combattent et s'unissent jusqu'aujourd'hui. Elles sont européennes aussi, les oppositions fécondes de l'Eglise et de l'Etat, des nations et de l'Empire, des nations romanes et germaniques, du catholicisme et du protestantisme, de la théologie et de la philosophie, — aujourd'hui de la Russie et de l'Amérique. L'Europe lie ce qu'en même temps elle oppose à l'extrême : monde et transcendance, science et foi, technique matérielle et religion.

L'Europe devient infidèle à sa liberté lorsqu'elle perd ces antagonismes et s'apaise, soit en s'installant dans un ordre oublieux de ses limites, soit en se portant à des extrémités qui excluent tout ordre à force de partialité, soit en se fixant sur l'un des pôles qui passe alors pour être le tout. Par contre, on retrouve l'Europe lorsqu'elle est ouverte, libre dans la tension des contraires, lorsqu'elle garde ses possibilités et qu'à travers le changement de situations, puisant à sa source, elle déploie sans cesse à nouveau, imprévisiblement, son génie créateur.

L'esprit européen

Deuxièmement : *la vie aux limites extrêmes* : Si la liberté coïncide avec la nécessité du vrai, cela signifie que notre liberté reste ^{p.300} toujours fragmentaire parce que nous ne sommes jamais sûrs du vrai dans sa totalité et de façon définitive. Notre liberté reste relative à autre chose, elle n'est pas *causa sui*. Si elle l'était, l'homme serait Dieu. Ici l'Européen se tient à sa limite extrême. Subjectivement, comme individu, il a l'expérience de l'origine de son être : je ne suis pas libre par moi-même ; quand je me sais vraiment libre, je sais du même coup, justement, que je suis donné à moi-même comme un cadeau venu de la transcendance. Je peux me manquer à moi-même. C'est là la limite énigmatique qui correspond à l'expérience possible d'être pour soi-même un don. L'existence que nous pouvons être n'est réelle qu'unie à la transcendance qui nous fait être. Lorsque l'existence s'assure d'elle-même, elle s'assure du même coup de la transcendance.

Mais objectivement, on peut dire de la liberté ce qui suit : la liberté a besoin de la liberté de tous les autres ; c'est pourquoi la liberté politique ne saurait se réaliser sous la forme d'une stabilité sûre des institutions. La liberté a besoin de l'achèvement du vrai ; mais la vérité est multiple et, sous toutes ses formes, en mouvement, la connaissance scientifique échoue sur d'insurmontables antinomies et reste limitée au fini, aux apparences. Tout achèvement dans le monde engendre aussitôt une insatisfaction. Ce qui se manifeste dans le temps est voué à l'échec.

Mais l'échec lui-même, pris dans une de ces tensions entre pôles opposés propres à l'Europe, y est devenu symbole : la conscience tragique, telle qu'elle exista en Grèce, connaît la signification de l'échec même et le désir de l'échec authentique ; et

L'esprit européen

la croix chrétienne, qui permet de vaincre la conscience tragique ou de l'éviter dès le début, donne sa signification à la vie dans une réconciliation transcendante.

La liberté de l'Européen tend aux limites extrêmes, elle cherche la profondeur des déchirures. L'Européen va à travers le désespoir vers une confiance ressuscitée, à travers le nihilisme vers une conscience de soi fondée ; il vit dans l'angoisse qui est l'aiguillon de sa bonne foi.

Dans la liberté s'enracinent deux autres phénomènes européens : la conscience de l'histoire et la volonté de science.

p.301

Histoire.

La liberté fait naître le besoin de l'histoire. Car l'Européen veut la liberté concrète, c'est-à-dire la liberté des hommes vivant en harmonie entre eux et avec le monde qui les inspire.

Ce n'est qu'en Occident que même dans la conscience individuelle la liberté se trouve liée à la liberté des conditions extérieures. Liberté sociale, liberté religieuse, liberté de la personnalité se conditionnent l'une l'autre. Mais comme la liberté n'est jamais pour tous, et comme par là elle n'est, au sens occidental, pour personne, l'histoire est indispensable pour la conquête de la liberté. Ainsi le besoin de liberté produit l'histoire.

Notre histoire n'est pas faite de simple changement, de la chute et du rétablissement d'une idée éternelle ; elle ne raconte pas comment se réalise une situation d'ensemble conçue comme définitive, mais une succession significative de faits dérivant les uns des autres, succession qui devient consciente d'elle-même en tant que lutte pour la liberté. L'histoire, dans ce sens, existe en tout cas

L'esprit européen

en Europe, même si la masse des événements s'y présente, comme partout dans le monde, sous l'aspect d'un effort pour faire passer de force le malheur d'une forme dans une autre. La douleur devient le berceau de l'homme qui veut l'histoire. Seul l'homme qui s'expose intérieurement au malheur peut connaître par expérience ce qui est, et acquérir l'impulsion nécessaire pour le changer. S'il ne se ferme pas devant le réel, s'il ne se laisse pas aveuglément détruire, s'il ne se contente pas d'attendre « que ce soit passé » pour vivre ensuite comme si rien ne s'était produit, alors les conditions sont remplies pour que puisse naître sa liberté concrète.

A ce propos, les Juifs peuvent servir d'exemple pour la réalité européenne. Le malheur sans exemple des juifs dans l'antiquité et son influence sur eux ont été formulés par Hegel comme suit : « La misère ici ne consiste pas à s'engourdir dans une fatalité aveugle, mais à aspirer à autre chose avec une énergie infinie. Le stoïcisme enseignait seulement : le négatif n'est rien et il n'y a pas de douleur ; mais la sensibilité juive se maintient bien plutôt dans la réalité et y cherche la réconciliation. » Les Juifs savent par ^{p.302} expérience que l'homme se trouve perdu, et ils ont rendu consciente sa condition. Ils se sont mis en route pour la rétablir, non pas dans un au-delà, mais dans le monde. C'est dans cette pensée biblique que prend racine l'une des forces fondamentales de l'histoire de l'Occident.

C'est en Occident seulement que l'exigence de la liberté a mené l'histoire en tant que recherche de la liberté politique.

L'homme ne pouvant être libre que si les autres hommes le sont, doit rejeter la liberté qui s'isole en évitant la communication. Partout, et aussi en Europe, il y a eu des individus qui ont rompu leurs liens avec l'ensemble et sont devenus des ermites, des

L'esprit européen

philosophes ou des saints ; ils n'étaient plus atteints par les réalités du monde et savaient conquérir une haute souveraineté personnelle, digne d'admiration. Mais la liberté concrète ne croît que dans la vie commune, lorsque l'homme évolue avec le monde qui l'entoure. Ce qui fait la grandeur de notre histoire occidentale, ce sont les mouvements de liberté réalisés entre des hommes qui parlaient les uns avec les autres : à Athènes, dans la Rome républicaine, dans l'ancienne Islande, dans les villes du moyen âge tardif, dans la constitution de la Suisse et des Pays-Bas, dans l'idée de la Révolution française, malgré sa chute rapide et son passage à la dictature, dans l'histoire politique classique des Anglais et des Américains. Lorsque la liberté devient un but abstrait, elle n'est plus qu'un slogan préparant quelque nouvelle violence. Lorsqu'en liberté la maîtrise de soi s'accomplit loyalement chez tous ceux qui ont à agir en commun, alors on avance concrètement vers la réalisation de la liberté sociale.

La suite du processus sera déterminée aussi par la conscience historique. Il ne peut y avoir d'histoire proprement dite sans connaissance de l'histoire. Aussi n'y a-t-il qu'en Europe une science universelle de l'histoire et une philosophie de l'histoire.

Mais comme on le voit d'autre part, le cours des événements est tel que personne, aucun savant et aucun philosophe de l'histoire, ne peut d'avance le connaître ni le vouloir. En effet, derrière la conscience de l'homme, quelque chose de décisif s'accomplit, qu'il détermine pourtant par sa conscience. Aussi notre conception de ^{p.303} l'histoire reste-t-elle ouverte et interrogative. Plus notre savoir historique devient limpide, et plus radicalement disparaissent les conceptions générales et totalisatrices, qui débordent le savoir. L'histoire n'est jamais finie.

L'esprit européen

Pour que la liberté soit, il faut que nous plongeons dans l'histoire, sans pourtant nous soumettre à aucune interprétation totale de l'histoire. Mais les perspectives historiques mondiales, la prise de conscience inlassable de ce qui est réel et de ce qui est possible, l'intensification de la conscience historique, constituent, avec l'histoire elle-même, un trait fondamental de notre esprit européen.

Science.

La liberté exige la science, la science non seulement comme libre emploi des loisirs, non seulement comme technique subordonnée à des buts pratiques, non seulement comme jeu de la pensée logique, mais comme volonté absolue, universelle, de connaître le connaissable. La passion pour la science appartient en propre à l'Europe, autant que les immenses conquêtes des sciences dans la recherche moderne.

La science européenne est tournée sans limite vers tout ce qui est et qui peut être pensé. Il n'y a rien, pour elle, qui ne vaille la peine d'être connu ; elle paraît se disperser dans l'infini. Mais quel que soit son objet, elle le fait entrer dans des rapports. Elle concilie une extension universelle avec la concentration de toute connaissance dans le cosmos des sciences.

Elle ne souffre aucun voile ; elle ne permet pas la tranquillité d'opinions faites une fois pour toutes. Sa critique impitoyable révèle des faits et des possibilités. Mais sa liberté critique se retourne aussi à tout moment contre elle-même. Elle éclaire ses méthodes, reconnaît les modes de son savoir, le sens et les limites de ses connaissances. Une telle science dépasse de loin les amorces qu'il y eut en Chine, aux Indes, et aussi dans la Grèce antique ; la science grecque est seulement une introduction et un

L'esprit européen

moyen pédagogique. D'où vient la science moderne, quelles impulsions ^{p.304} l'ont engendrée ? Elle n'existerait pas sans la religion biblique. Cette thèse a le sens suivant :

Le monde étant créé par Dieu doit être bon dans son essence. C'est pourquoi tout ce qui est méritoire d'être connu, en tant que parcelle de la création. Mais il n'est pas rare qu'une connaissance nouvelle vienne contredire les constructions systématiques qui passaient jusqu'alors pour aller de soi. Même si ces constructions paraissent impliquées dans un ensemble logique — comme ce fut le cas dans la conception du monde et dans la conscience de l'être des Grecs — la science en tant que construction logique fait éclater la logique. La cohérence fermée de la connaissance se trouve sacrifiée en faveur d'une recherche infinie, la paix de la certitude systématique en faveur d'une mise en question qui ne cesse jamais. La logique de la science s'ouvre à l'irrationnel et pénètre en lui tout en s'y soumettant. C'est l'interaction d'hypothèses conçues et d'expériences faites qui permet d'aller de l'avant, dans une lutte continue pour atteindre la réalité. Mais encore plus profondément que ce combat contre l'apparence pour la découverte de l'être, une autre impulsion est agissante ici. Dieu ayant créé le monde paraît responsable de ce qu'il est. La connaissance devient une attaque contre Dieu. Mais, d'autre part, une telle connaissance répond à l'exigence de Dieu qui veut une véracité absolue. Ainsi se développe, à la source de la science, le besoin d'interroger Dieu contre Dieu. Cette impulsion, partie du livre de Job, traverse toute la pensée européenne. C'est cette accusation passionnée et contenue qui, liée à l'amour pour tout ce qui est création de Dieu, a donné naissance à la science européenne — cette science qui, dès lors, se poursuit un certain

L'esprit européen

temps, même après que ces impulsions ont perdu leur force.

Savoir rend libre. Spirituellement, ce qui est décisif, ce n'est pas la liberté extérieure que procure, dans des domaines limités, la maîtrise de la science sur les forces naturelles. Ce qui est décisif, c'est la liberté intérieure. Celle-ci réside déjà dans le fait que lorsque je vois clair, je cesse de dépendre entièrement d'une réalité étrangère. Mais elle ne s'achève que dans un accord d'amour avec la réalité. C'est lui qui constitue le but du savoir. Or en cheminant ^{p.305} vers ce but, non seulement le savoir part du laid, du corruptible, de l'intolérable ; il intensifie aussi la conscience que nous en avons. L'amour n'est pas seul à conduire au savoir ; il y a aussi la haine. Lorsque le savoir se développe, nos passions agissent ; lorsqu'il aboutit, il se trouve que nos passions sont en suspens. Mais si la liberté du savoir pouvait devenir parfaite, l'être serait révélé jusqu'au fond à la connaissance pleine d'amour.

L'Europe, avons-nous dit, est besoin de liberté, histoire proprement dite, source de science universelle. C'est dire qu'elle ne peut par principe connaître aucun achèvement. Car liberté, histoire, science n'atteignent jamais leur but. C'est pourquoi l'Europe n'a pas de fin, et c'est pourquoi ce que nous pouvons être du fond de nous-mêmes reste toujours à manifester : Ces traits essentiels, justement parce qu'ils échappent à notre possession, doivent nous donner sans cesse des chances neuves. La temporalité, en Europe, existe pour de bon.

Le principe spirituel de l'Occident ne peut se réaliser que dans l'actualité du monde où nous vivons. Nous ne pouvons trouver où va maintenant notre chemin que si nous connaissons notre époque, le moment présent et notre situation.

L'esprit européen

2. Quelle est la situation actuelle de l'Europe dans le monde transformé ?

La situation de l'Europe dans le monde s'est transformée de nos jours, extérieurement et intérieurement, avec une rapidité inouïe. Extérieurement d'abord on est obligé de vivre avec le globe devant les yeux. L'Europe est devenue petite. L'importance décisive de l'industrie entraîne la supériorité des grands continents, l'Amérique et l'Asie. L'espace, les matières premières, les masses humaines, s'imposent invinciblement comme constituant la puissance réelle. Ce qui fut naguère un domaine colonial devient le maître de l'Europe. Deux grandes entités politiques : les deux dernières créations de l'Occident, l'Amérique et la Russie, deviennent les maîtresses du monde. Si des Etats-Unis de la petite Europe existaient aujourd'hui, ils auraient peut-être encore, en face de ^{p.306} l'Amérique et de la Russie, une puissance de valeur égale. Mais même sans parler du fait qu'on peut douter qu'une telle puissance soit désirable, l'évolution historique enlèverait bientôt cette position à l'Europe, parce que la croissance naturelle des Puissances continentales rend l'Europe de plus en plus petite. Pour le moment, l'évolution politique du monde est encore déterminée par des Occidentaux, c'est-à-dire par l'Amérique et la Russie. Le Japon une fois détruit, le monde d'Extrême-Orient se trouve dénué de toute puissance technique. Mais cela changera une fois ; il semble déjà que la Chine pourrait devenir un pivot décisif dans l'évolution de la politique mondiale.

Quelle attitude prennent donc l'Amérique et la Russie envers notre Europe qui se rapetisse ? Toutes deux sont peuplées d'Européens. Les Russes se sont déversés à l'Est et ont peuplé tout le Nord de l'Asie. Des Européens de toutes les nations émigrèrent en Amérique et peuplèrent le nouveau continent. Dostoïevski a

L'esprit européen

bien vu cette analogie ; il avait environ soixante-dix ans lorsqu'il écrivait : « Le fait de nous tourner vers l'Asie peut avoir pour nous le même résultat qu'a eu pour l'Europe la découverte de l'Amérique... le courant qui nous entraîne vers l'Asie élèvera de nouveau notre esprit et raffermira nos forces. »

Mais il y a une différence : la Russie a conservé l'unité de son territoire à la fois européen et asiatique ainsi que celle de sa population ; par contre l'Amérique, bien que sa population descendît des peuples européens, se sépara politiquement de l'Europe. La Russie est proche de nous dans l'espace, et lointaine par l'esprit ; mais pour notre âme son caractère étranger lui-même accroît sa force d'attraction. L'Amérique est lointaine dans l'espace, et si proche par l'esprit que nous nous reconnaissons presque en elle, comme si elle nous offrait à nouveau nos propres possibilités. La Russie est sans aucun doute infiniment plus que ce qu'évoquent couramment les termes de « bolchevisme » et de « dictature » et l'Amérique, infiniment plus que le capitalisme et le conformisme des masses.

Toutes deux voient l'Europe du dehors. Toutes deux la considèrent avec admiration et mépris, avec amour et haine.

^{p.307} L'Europe, dans sa petitesse qui s'accroît, prend une situation intermédiaire entre les grandes puissances. Elle ne peut pas s'affirmer politiquement contre elles ; elle risque plutôt de devenir l'un des espaces où elles se heurteraient dans leurs conflits, à moins qu'elle ne parvienne à fédérer ses forces et qu'elle ne sache se contenter de maintenir sa neutralité, au cas où se produiraient des luttes mondiales, politiques ou militaires. L'Europe se trouvera peut-être bientôt entre les grandes puissances dans la situation qui fut celle de la Palestine, dans

L'esprit européen

l'antiquité, entre la Mésopotamie et l'Égypte, ou celle de l'Allemagne entre l'Orient et l'Occident. Le destin qu'impose une telle situation intermédiaire, c'est une lutte inutile par manque de force, c'est ensuite l'impuissance, la souffrance et l'humiliation. Ce destin mène à la ruine, ou bien il oblige à vivre en puisant à une tout autre source qu'à celle de la puissance.

Parallèlement à la transformation extérieure du monde se produit une transformation intérieure. L'horizon à l'intérieur duquel nous prenons conscience de nous-mêmes ne s'est pas seulement élargi ; il a pris encore une signification différente. En effet, la conquête du monde par le christianisme a été paralysée, et en même temps s'est effondré le caractère absolu, naguère incontestable, de la certitude chrétienne. La Chine et l'Inde se présentent à nous comme des mondes spirituels autonomes. Le problème qu'elles ont à résoudre est le même que le nôtre : trouver, en s'inspirant de leurs traditions, quel doit être, dans le monde de la technique, leur nouveau visage spirituel. L'Europe n'a plus la même conscience de soi que naguère. Elle n'est plus qu'une structure parmi d'autres.

En même temps, par suite de sa propre évolution intérieure, l'Europe en est venue à prendre conscience du caractère hétérogène de ses éléments spirituels et à mettre par là dangereusement en question sa conscience d'elle-même.

L'effondrement du christianisme, la perte de la foi laissèrent sans résistance devant des assauts sérieux une réalité désormais périmée. Ils se sont poursuivis jusqu'au nihilisme. Il y a un demi-siècle, on ne comprenait pas encore l'inquiétude des prophètes de p.308 ce temps, Kierkegaard et Nietzsche. Eux ne concevaient pas comment les hommes avec lesquels ils vivaient pouvaient se sentir si peu atteints et ne pas remarquer que les Européens du XIX^e

L'esprit européen

siècle couraient à l'abîme à une vitesse croissante. Les autres continuaient à vivre, sûrs d'eux-mêmes, se livrant à un travail rationnellement adapté à son but, satisfaits de pouvoir contempler esthétiquement la culture, mais dénués de fondement existentiel. Ils ne comprenaient pas les grands cris d'alarme qui étaient lancés, rejetaient bien plutôt l'inquiétude comme une forme de désagrégation, et laissaient s'accomplir une évolution qui devait aboutir aux guerres mondiales et aux effroyables manifestations d'une humanité privée du sens de l'humain.

D'autres prenaient plaisir à ce que ces prophéties présentaient de sensationnel ; ils admiraient leur génie verbal et s'abandonnaient aux artifices d'une poésie et d'une littérature qui tiraient de là leur nourriture. Ainsi se créa un état d'esprit permettant de parler n'importe comment, comme dans la confusion des langues à Babylone ; affirmations ou négations n'engageaient plus personne ; le fanatisme et les haussements d'épaulé de l'indifférence s'entremêlaient. Cette transformation des intellectuels perdit toujours davantage d'efficacité et d'importance devant les grands mouvements de masses. Ceux-ci, de leur côté, s'attachaient à des slogans et des dogmes, mais ils échappaient en somme dans leur réalité la plus élémentaire à toute prise de conscience, et se trouvaient par là toujours plus facilement à la merci du coup de main d'un despote.

Pour peu que l'on embrassât du regard toutes ces transformations matérielles, politiques, spirituelles, la formule « crépuscule de l'Occident » jetée en Allemagne en 1918, paraissait convaincante à beaucoup de gens. L'Europe n'est pas aujourd'hui une réalité rayonnante et pleine de force. Dans le monde elle se tient là, brisée dans tous les sens du mot et doutant d'elle-même.

L'esprit européen

Telle est la grande question : est-ce vraiment le crépuscule définitif, ou est-ce la crise où, dans les douleurs de l'enfantement, l'antique essence se crée une forme nouvelle ? Est-ce l'engloutissement dans la nuit sans conscience après le dernier feu d'artifice d'une intellectualité déjà vidée de tout contenu, ou le ressort de ^{p.309} l'esprit européen est-il déjà à l'œuvre pour faire rebondir à nouveau notre vie ?

A l'heure qu'il est, l'enthousiasme qu'éveillerait un commencement de réalisations concrètes nous est refusé. Nous ne pouvons pas pousser des cris de joie en voyant autour de nous le monde prendre son élan.

Nous sommes angoissés. Si nous réussissons à faire quelque chose, ce ne sera qu'à force de résolution, puisée à la source de nous-mêmes ; à force de patience obstinée, de disponibilité pour les réalités nouvelles, de modestie et de mesure sans illusions. Alors nous pourrons saisir *hic et nunc* ce qui est possible, et conquérir ainsi, ainsi seulement, le fondement substantiel de l'avenir.

3. A quoi pouvons-nous tendre en nous inspirant d'une prise de conscience européenne ?

Ce qui arrivera, personne ne peut le savoir. Mais devant les horizons incertains de l'avenir européen, chacun peut se demander où il se tient et ce qu'il veut. Personne ne voit l'ensemble. Nous sommes toujours en lui, non hors de lui ou au-dessus de lui.

Nous avons beau vivre en pensant combien peu l'individu modifie le cours des événements, ou même en jugeant qu'il ne les modifie pas du tout, en réalité, personne ne le sait. Personne n'a besoin de savoir à quelle fin il sert d'instrument à la transcendance. Il est déjà téméraire de le demander. Saisir ce qui

L'esprit européen

est possible dans ce monde qui nous entoure et que notre esprit n'embrasse jamais, telle est notre tâche humaine.

Nous, Européens, nous pouvons trouver un encouragement dans cette pensée-ci : ce que l'Europe a produit doit être surmonté spirituellement par l'Europe elle-même. L'essence de l'Europe est vieille de plusieurs millénaires. Cela lui donne la chance de pouvoir continuer ce mouvement, dans la situation actuelle du monde, en vue d'une nouvelle création.

La fatalité de la situation mondiale actuelle est issue de l'Europe des siècles derniers. Sans elle, les grandes sphères de culture subsisteraient encore tranquillement les unes à côté des autres comme p.310 il y a mille ans. Il n'y aurait pas d'unité du globe, pas d'histoire mondiale, pas de guerres mondiales. Il n'y aurait, pour l'humanité dans son ensemble, ni menace générale, ni possibilités communes. L'esprit qui a produit la science et la technique doit cacher en lui de quoi remettre en ordre ce qu'il a créé.

En effet, tout ce que nous voulons dépend aujourd'hui d'une condition extérieure qui doit être remplie d'abord : notre adaptation à la réalité technique. C'est la technique qui a déterminé les méthodes de travail, l'économie, la structure sociale, la bureaucratie. La coupure qui s'est produite il y a cent ans dans l'histoire mondiale est si profonde qu'on ne peut la comparer à aucun phénomène antérieur. Pour trouver un parallèle, il faut remonter jusqu'à la découverte du fer et des outils. Toute l'histoire antérieure se ferme là. Elle devient souvenir, et l'étude qu'on en fait n'est plus qu'un moyen d'éducation spirituelle. Seuls restent semblables les traits fondamentaux et définitifs de l'homme. Toutes les conditions de la vie sont à tel point changées que l'histoire dans son ensemble prend un caractère nouveau. Chaque peuple doit

L'esprit européen

résoudre les problèmes posés par la technique et ses effets, ou disparaître. Il n'y a pas d'échappatoire. C'est pourquoi nos desseins doivent être en première ligne économiques et politiques. Dans le domaine économique, il faut introduire un ordre planifié qui fasse régner la justice dans tout ce qui sert de base matérielle à notre vie, conditionnée par la technique. C'est là une tâche infinie, un combat mené sans fin pour réaliser le droit. Politiquement, les conditions préalables à tout ce que nous pouvons vouloir d'autre part, c'est de s'assurer que cette transformation se fera de façon pacifique, et de réaliser un ordre entre les Etats. La violence et la terreur, par contre, devenues de nos jours d'horribles réalités qui, même vaincues sous une forme particulière, remplissent encore l'humanité de terreur, finissent par mener au néant. Elles sont, certes, des crimes dont les auteurs doivent être réduits à l'impuissance ; mais il se pourrait qu'elles prennent aussi, n'importe où dans le monde, la portée d'une explosion de désespoir si, tout en respectant toutes les formes juridiques du droit, on refuse par la violence, d'une façon intolérable et désespérante, de rendre justice. Les décisions ^{p.311} que l'on prendra sur ce terrain sans cesse mouvant des circonstances, concernant ce qui doit être fait et ce qui ne doit pas être fait, décideront de l'avenir de l'Europe. Mais tout cela appartient à la politique et se trouve hors de notre sujet.

Nous avons à nous interroger sur ce qui conditionne pour l'homme l'action politique elle-même, sur l'esprit. Les possibilités de l'esprit dépendent toujours, il est vrai, des conditions de la vie, mais l'esprit lui-même est une source indépendante. Il existe par la liberté. C'est pourquoi il vit de l'être autonome de l'individu. C'est par l'individu, par chaque individu, que passe le chemin menant à l'avenir.

L'esprit européen

A ce propos, il faut remarquer ce dont l'Européen a pris pleinement conscience : chaque homme a la possibilité d'être lui-même. Les hommes ne sont jamais seulement du matériel ; c'est pourquoi on ne peut pas les transformer en rouages mécaniques ou en animaux d'élevage. Les masses ne sont pas seulement des masses, mais en elles chacun est une personne, un homme, lui-même. A une telle certitude s'oppose, par contre, une conception basée sur le mépris de l'homme et liée à la conviction destructrice que l'homme ne peut pas être libre.

Essayons maintenant de voir plus clairement à quoi nous pouvons tendre, sur le plan spirituel, en cet âge de la technique, en nous inspirant d'une prise de conscience européenne. D'abord, élargissant l'idée de l'Europe jusqu'à celle de l'humanité, nous apercevons des voies conduisant à un ordre mondial. Ensuite, nous limitant à des tâches européennes locales, nous nous acheminons vers l'humanisme d'un musée européen. Enfin, nous retournant vers nos origines historiques, nous cherchons à rendre possible notre existence en transformant la religion biblique.

Vers un ordre mondial.

Nulle part l'idée de l'humanité n'a eu autant de force qu'en Europe. La Bible pose une origine commune à tous les hommes. Quiconque est un homme doit être reconnu comme tel.

Bien que les Européens se soient rendus coupables des plus ^{p.312} honteux forfaits, ce sont les Européens aussi qui ont réussi avec le moins de préjugés à comprendre ce que sont les autres. L'impulsion primitive pour s'emparer du monde s'est transformée en volonté de comprendre autrui et de communiquer sans réserve avec les hommes de tout l'univers.

L'esprit européen

La libération du monde est en germe dans cette pensée. Comme Européens, nous ne pouvons vouloir qu'un monde dans lequel ni l'Europe, ni aucune autre culture ne domine les autres ; un monde dans lequel les hommes se laissent libres les uns les autres, tout en étant atteints dans leur solidarité par ce qui arrive à autrui.

L'idée que nous visons n'est pas européenne, mais occidentale, car elle inclut l'Amérique et la Russie. Elle tend à devenir l'idée de l'humanité.

A ce propos, les déclarations que nous font les hommes d'État sont toutes les mêmes : une politique de puissance n'a plus aucun sens pour l'Europe, sinon dans un ordre mondial qui donne à tous la paix, et à l'Europe sa tâche et sa chance. Le danger de guerre, qui menace aujourd'hui de détruire l'humanité occidentale, accroît encore notre volonté passionnée de trouver un ordre mondial excluant la guerre non seulement pour maintenant, mais pour très longtemps, sinon pour toujours.

La peine qu'on se donne aujourd'hui pour trouver cet ordre mondial ne diffère-t-elle en rien des efforts faits jadis pour réaliser la paix perpétuelle, au siècle des grandes puissances nationales européennes et de leurs guerres ? L'ordre mondial n'est-il aujourd'hui aussi qu'une formule apaisante que personne ne prend au sérieux ?

Il se peut. Nous devons vivre, il est vrai, en étant prêts au pire, mais nous ne sommes pas obligés de le tenir pour inévitable. La figure de l'avenir continue à dépendre de la liberté de l'homme. Quiconque affirme que quelque chose est inévitable affirme plus qu'il ne sait, et il donne une prime à la passion du nihiliste. Ce dernier ne fait qu'attendre le moment de la catastrophe, qui

L'esprit européen

représente pour lui, soit le suicide indirect qu'il appelle de ses vœux, soit la puissance absolue fondée sur la violence.

Nous n'avons pas ici non plus à nous poser le problème ^{p.313} politique suivant : comment les souverainetés nationales absolues seront-elles subordonnées à un ordre supérieur ? Comment les sombres passions du tigre-singe (selon le nom que les Chinois donnaient à l'homme) seront-elles surmontées pour que la raison humaine devienne réalité ? Nous n'avons pas non plus à nous poser ici le problème économique et social : comment les appétits des groupes aux intérêts opposés seront-ils refrénés pour que puisse s'affirmer le besoin de justice de tous ? Nous n'avons à nous poser que le problème spirituel : quelles possibilités s'ouvrent devant nous, et où trouver le point d'appui nécessaire, parmi les croyances morales de l'individu ? Schématiquement, l'alternative est celle-ci : empire mondial ou ordre mondial.

L'empire mondial, ce serait la paix mondiale imposée par une seule force qui, d'un seul lieu terrestre, soumettrait à sa loi la terre entière. L'ordre mondial, ce serait l'unité exempte de violence, hormis celle qui proviendrait d'une délibération et d'une résolution communes. L'asservissement de tous imposé d'un seul lieu s'oppose à l'ordre de tous, où chacun renonce à sa souveraineté.

Les anciens empires, ceux qui en Orient et en Egypte précédèrent le monde grec, comme ceux de la Chine et de l'Inde et l'Empire romain, furent à leur manière des ordres grandioses, mais ils étaient fondés sur la violence, sur la dictature, ils excluaient la liberté. La liberté politique ne s'est réalisée que dans des territoires restreints, pour un temps à Athènes et à Rome, dans les villes du bas moyen âge, puis de façon durable jusqu'aujourd'hui en Suisse, dans les Pays-Bas, en France, en

L'esprit européen

Angleterre et en Amérique. Si elle a pu grandir chez ces peuples, ce fut grâce à leur propre force, à mesure qu'ils s'éduquaient eux-mêmes ; ils profitaient de circonstances favorables, mais ils étaient prêts aussi à risquer leur vie. Jusqu'à présent, elle n'a existé qu'en Occident, et là encore de façon imparfaite, montrant toujours des lacunes et des inconséquences, et sans cesse menacée. Elle demande l'obéissance à des lois communes qui ne peuvent être changées que par la voie de l'ordre établi ; il faut se soumettre à la majorité et respecter les droits des minorités, tous sont solidaires contre les actes de force individuels. S'il subsiste une souveraineté quelconque en dehors ^{p.314} de celle qui garantit l'ordre de l'humanité dans son ensemble, c'est qu'une menace subsiste encore contre la liberté. En effet, elle doit forcément recourir à la violence contre la violence. Or l'organisation basée sur la violence, les conquêtes et les empires fondés sur la conquête, mènent à la dictature, même lorsqu'au départ il s'agissait d'une libre démocratie. C'est ainsi que la République romaine passa au césarisme, la Révolution française à la dictature de Napoléon I^{er}. Une démocratie conquérante renonce à elle-même. Une vraie démocratie tend à fonder l'union de tous dans l'égalité des droits. Exiger la souveraineté totale, c'est donner libre cours à la volonté de s'affirmer soi-même, hors de toute communication. A l'époque de l'absolutisme où la notion de souveraineté fut forgée, on prit conscience sans aucun scrupule des conséquences impliquées par une telle attitude.

Si l'on veut réaliser l'ordre mondial, il faut que les puissants se montrent capables de renoncement, soit en obéissant à des motifs d'humanité, soit que, considérant l'avenir avec sagesse, ils prévoient l'échec de leur propre puissance s'ils ne s'unissent pas

L'esprit européen

avec tous les autres. L'Europe peut prendre les devants, sur la voie de ce renoncement, de la modestie qui enseigne à se soumettre à la raison dans la discussion en commun des problèmes, discussion où l'on reconnaît inconditionnellement la valeur de l'idée de droit.

Mais les grands événements du monde découlent de ce qui se passe dans le microcosme de l'individu. L'esprit du tout résulte de ce que fait chaque personne. Il se peut qu'à considérer le cours de l'histoire universelle l'individu se frustre lui-même de ses possibilités propres. Il lui semble qu'il ne peut rien changer à rien ; sa vie compte aussi peu pour le tout que sa voix parmi les millions de suffrages. Un tel sentiment d'impuissance livre l'homme à la violence de minorités despotiques. Lorsque l'individu n'a pas conscience que les choses dépendent justement de lui, lorsqu'il n'agit pas comme si les principes de son action devaient être les principes mêmes du monde qui reste à créer, alors c'est la liberté de tous qui est perdue. C'est pourquoi le devoir de chaque individu est de ne s'abandonner ni au dogme du fatalisme sociologique, psychologique ou racial, ni au désordre chaotique de la vie. Si je ^{p.315} deviens un simple spectateur et un docile compagnon du grand nombre, ou si je me laisse entraîner dans le tourbillon vital, dans les deux cas je suis devenu irresponsable. Désormais je ne contribue plus à déterminer le cours des événements par ce que je suis et ce que je fais.

On peut illustrer la dépendance du macrocosme avec le microcosme par ce qui se passe dans la conversation. Les vastes organismes, les partis, les Etats ont entre eux des rapports analogues à ceux des individus entre eux. Sommes-nous capables de nous supporter les uns les autres, et comment y parvenons-nous, qu'il s'agisse des compromis d'ordre matériel, dans les

L'esprit européen

questions posées par la vie quotidienne, ou de la confiance morale ? Tout dépend de là, et l'ordre mondial n'est possible que si notre attitude fondamentale est celle d'une conversation véritable, qui ait tout son sens, c'est-à-dire poursuivie par solidarité et par amour, et qu'on ne consentira à interrompre en aucune circonstance. Ainsi, l'attitude que nous avons à la maison, dans la vie de tous les jours, est véritablement la source de l'ordre mondial. Ce qui arrive dans le tout est rendu possible par la conduite de chaque individu.

L'individu doit exiger beaucoup de lui-même. Il doit savoir se mettre à la place d'autrui, quel qu'il soit, mettre au jour la vérité dans la « communication », ne pas laisser son cœur se durcir, mais rester ouvert, prêt à écouter, prêt à aider activement et à corriger ses propres conceptions. C'est là le problème fondamental qui se pose à l'homme qui cherche à se retrouver lui-même : sauver les possibilités de la communication.

Pour parvenir à un ordre mondial, il faut passer par deux transformations spirituelles. D'abord, *la purification de la politique*.

La politique doit se limiter à des tâches pratiques et laisser se déployer librement, dans les luttes spirituelles, tout ce qui ne trouble pas ses organismes pratiques, c'est-à-dire l'ordonnance légale des réalités matérielles qui conditionnent la vie. C'est une libération pour l'homme de voir les réalités qui conditionnent sa vie à la fois assurées et limitées dans le domaine politique, alors que son esprit ne l'est pas. Si l'on purifie la politique en distinguant sa tâche propre de toutes les autres, on élimine du même coup ^{p.316} sa prétention totalitaire, et par là tout fanatisme. On fait disparaître les partis qui prétendent imposer leurs conceptions du monde et qui se livrent des combats de croyances, au bénéfice des

L'esprit européen

partis qui, malgré toute leur hostilité, restent solidaires les uns des autres. On ne peut pas parler avec les combattants d'une croyance. La politique se trouve limitée au domaine qui est essentiellement le sien lorsqu'on s'inspire soi-même d'une croyance, la seule qui ne mène à aucune guerre de religion : la croyance en la communication d'êtres autonomes et conscients d'eux-mêmes, c'est-à-dire la certitude que lorsque des hommes parlent authentiquement ensemble, cela les conduit à la vérité et par là à l'unanimité. C'est pourquoi celui qu'elle anime cherche, avec une patience infinie, à parler même avec le combattant d'une croyance, bien que cela paraisse impossible ; il croit, en effet, qu'aucun homme n'est exclusivement le combattant d'une croyance, mais qu'il reste toujours aussi un homme parmi les hommes,

Cette modestie limitative élève moralement le métier du politicien. Il sait qu'il travaille pour ce qui conditionne tout le reste de la vie humaine. Mais il sait aussi qu'il ne lui appartient pas de faire surgir directement ce qui est ainsi conditionné. L'essence de la politique, si souvent considérée comme résidant dans la puissance, pour laquelle tous les moyens sont bons, se transforme en une lutte spirituelle menée en commun pour réaliser l'ordre positif, en se maintenant dans l'ordre du droit qui embrasse tous les hommes. Mais cela ne réussira que si l'on reconnaît que ce qui passait naguère pour son essence, le pragmatisme de la force, subsiste toujours ; il s'agit donc de le connaître à fond, sans en faire un absolu.

La pureté et l'ouverture d'esprit sont les vertus qui doivent dominer le politicien capable de limiter la portée de son action, tout en assumant et en déterminant le cours pratique des

L'esprit européen

événements. On pourrait parler d'une « subalternisation » de la politique, dans la mesure où elle se limiterait consciemment à construire les étages inférieurs de toutes les réalités humaines. Mais cette « subalternisation » de l'objet signifie une exaltation du politicien qui doit alors avoir plus de caractère et de raison qu'il n'en eut jamais.

p.317 Une seconde transformation spirituelle est indispensable à l'établissement d'un ordre mondial : il faut *enlever à l'histoire des Etats sa force magique*. Le tableau historique qui subjugué l'esprit par la grandeur des Etats, la violence des événements, fussent-ils des catastrophes, le caractère sensationnel d'exploits inouïs, le mythe des généraux et des hommes d'Etat, la gloire transmise à travers les siècles et les millénaires, ce tableau pâlera. L'éclat de l'histoire tombe désormais sur les élans de la conscience humaine.

Vers l'humanisme d'un musée européen.

Lorsque l'idée de l'Europe s'élargit pour devenir l'idée de l'humanité, elle tend à s'actualiser dans un ordre mondial. Lorsque, par contre, elle se concentre sur elle-même, elle tend à préserver ce qui lui appartient en propre. Il s'agit alors de l'Europe au sens étroit, de cet espace localisé où l'esprit occidental s'est développé pendant des millénaires, de ce petit territoire qui est en voie de prendre un air de musée. L'Européen se repose sur son passé. Mais il ne peut pas lui conserver une réalité actuelle, car celle-ci ne se répète pas.

Musée, vie de musée, cela signifie culture par le passé, le présent consacré à l'étude et à la contemplation de ce qui n'est plus, cela signifie culte et restauration des œuvres.

L'esprit européen

Ici s'exerce le charme de l'esprit considéré à l'état pur, détaché de la vie, lié peut-être à l'horreur de la réalité et à la répugnance qu'inspire le cours des événements. Mais est-il possible de se fermer ainsi au monde ? L'Amérique et la Russie ne nous montrent-elles pas le chemin réel vers l'avenir, le chemin inévitable et qui par là mérite notre consentement ? Ne nous berçons-nous pas d'illusions romantiques quand nous voulons qu'il en soit autrement, quand nous conservons en Europe un « parc national » de vieilles connaissances, de langues, d'œuvres, de manières ? N'est-ce pas vraiment une sorte de musée que la vie a quitté ? Nous entendons s'exprimer un tel mépris : « L'Europe, un musée ! Elle ne nous laisse pour vivre qu'un métier de gardien de musée ou de cicérone pour étrangers du vaste monde. »

p.318 Etre cela, s'il le fallait, serait encore un bon métier. Ne sous-estimons pas ce qui reste ici, un monde du souvenir qui est précieux pour tous les hommes. Vivre en interprète qui soigne avec amour ce qui ne doit pas se perdre pour la conscience de l'humanité, ce n'est pas si mal.

Une vie consacrée à l'humanisme, il est vrai, ne se suffit pas à elle-même ; elle n'est possible que si les autres ont besoin d'elle. Mais le monde occidental tout entier semble en avoir besoin, à l'est et à l'ouest. Preuve en soient les musées d'Amérique et de Russie. L'Europe est en voie de prendre une place analogue à celle qu'occupait la Grèce dans *l'orbis terrarum* de l'antiquité. Elle contient les sanctuaires de l'Occident, comme il y a d'autres sanctuaires pour le monde asiatique en Chine et aux Indes. Dans notre croissante impuissance, dans nos ruines, nous conservons encore ces joyaux, l'origine de l'Occident.

Cette réalité de musée fait vivre une âme historique. Comme

L'esprit européen

une âme venue du temps de nos ancêtres nous parle dans le mobilier de notre maison, la tradition spirituelle nous parle. Le monde ambiant nous emplit alors d'amour.

Mais c'est là une vie de piété ; il lui manque d'avoir une source à elle, et sa propre grandeur. Pouvons-nous vouloir davantage ? La colère que suscite l'épithète de « musée » appliquée à l'Europe ne contient-elle pas le besoin de recourir à des possibilités plus profondes ? La vie de musée ne peut jamais suffire.

Notre conscience européenne s'inspire, certes, de ce qui fut. Mais ce qui la détermine de façon décisive, c'est notre existence présente. C'est pourquoi nous aspirons à la région de nous-mêmes où nous ne nous contentons plus de contemplation historique ou artistique, de souvenir aimant, de souhaits et de nostalgies, mais où nous sommes réels parce que nous y devenons identiques à nous-mêmes. C'est là que nous saisissons ce qui aujourd'hui encore porte notre vie.

Il ne nous est pas permis d'agir sous les masques du passé, comme des fantômes de ce qui n'est plus. La vérité même du passé nous échappe si nous ne la transformons pas en présence actuelle. C'est alors seulement que la profondeur de la tradition se lie à l'avenir.

^{p.319} Tout en restant fermement attachés à l'origine de l'Occident, il nous faut abandonner tout préjugé pour accomplir le grand changement qui s'impose à nous. Osons y jeter un regard !

Vers la transformation de la religion biblique.

L'humanisme européen se caractérise depuis toujours par ce qui s'oppose à lui : le sentiment d'insécurité éprouvé dans un monde

L'esprit européen

qui ne se suffit pas à lui-même, la crainte de manquer l'essentiel de la vie temporelle pour avoir trop pensé au bonheur du monde. L'impulsion anti-humaniste n'est pas destructrice seulement ; elle est elle-même une source féconde dès que l'humanisme, devenu le monde de la culture, perd existentiellement sa vérité dans la jouissance de sa richesse spirituelle.

La riposte la plus forte vient du christianisme. Il est vrai que celui-ci, sous la forme d'un humanisme chrétien, ne cesse d'inventer des formes susceptibles de convenir au monde. Mais le christianisme contient cependant un élément de rupture dressé contre tout ce qui pourrait permettre à l'homme d'aménager le monde de façon à y trouver un abri spirituellement rassurant.

Or, aujourd'hui, l'Europe ne se trouve pas seulement dans une phase historique caractérisée par les exigences antihumanistes jaillies des situations extrêmes des catastrophes actuelles. Le christianisme aussi et la religion biblique sont reniés, consciemment par beaucoup, par d'autres en fait. Toute la polarité de l'humanisme et du christianisme risque de sombrer.

On se demandera ce que l'Europe pourrait bien être sans Bible, si elle sortait directement d'une origine pré-biblique et pré-grecque. La même réponse s'impose toujours : ce que nous sommes, nous le sommes par la religion biblique et par les éléments qui, issus de cette religion, ont été sécularisés par la suite, depuis les fondements de la notion d'humanité jusqu'aux ressorts de la science moderne et aux impulsions de nos grandes philosophies. A la lettre : sans la Bible, nous glissons dans le néant. Nous ne pouvons pas renoncer à notre origine historique. La voie du nihilisme résulte elle-même d'une évolution chrétienne, elle est encore conditionnée par le ^{p.320} christianisme ; elle a été le

L'esprit européen

grand thème de Nietzsche. Mais le nihilisme ne peut être qu'une transition momentanée. Car il n'est rien par lui-même, il n'existe que contre autre chose.

L'Europe paraît se trouver à l'instant critique où quelque chose se prépare. Tout ce qui était solide naguère s'est écroulé. Ainsi l'Européen devient libre de s'engager dans des voies que nous devinons sans les connaître. C'est la grande liberté devant ce qui est encore vide qui nous fait peur.

Nous vivons comme si nous étions en train de frapper à des portes qui sont encore fermées. Peut-être que s'est accompli jusqu'ici, au plus intime de l'être, quelque chose qui ne peut pas encore servir à fonder un monde nouveau, et ne se donne qu'à l'individu. Mais peut-être ce quelque chose deviendra-t-il le fondement d'un monde lorsqu'il sera sorti de l'isolement individuel.

Personne ne peut imaginer ce qui sera. Si l'on en traçait le projet, cela reviendrait à le créer. On ne peut dire que des choses vagues : sous la forme qu'elles ont eue pour nous jusqu'ici, la Bible et l'antiquité ne suffisent plus. Toutes deux doivent être transformées pour que nous les assimilions à nouveau. La métamorphose de la religion biblique est le problème vital de l'âge à venir.

D'où peut venir cette transformation ? Seulement de la foi originelle d'où la Bible déjà est sortie, de l'origine qui n'est d'aucun temps, mais qui est de toujours, de la vérité éternelle : l'homme et Dieu, l'existence et la transcendance. Toute autre chose paraît superficielle, comparée à ce fondement de la religion biblique pour les juifs et les chrétiens, et aussi pour l'Islam :

La religion biblique, en fait, n'a cessé de changer d'apparence,

L'esprit européen

de vêtement. Quel en est donc l'élément permanent ? On ne peut donner que des réponses abstraites : Dieu unique, la transcendance du Dieu créateur. La rencontre de l'homme avec Dieu. Les commandements de Dieu : le choix entre le bien et le mal reste valable pour l'homme. La conscience de l'historicité. Le sens et la dignité de la souffrance. L'esprit disposé à reconnaître qu'il y a des énigmes insolubles.

La Bible est dominée par des polarités qui vont jusqu'aux ^{p.321} antinomies inconciliables : religion rituelle et religion prophétique rejetant les rites ; religion légale et religion d'amour ; religion du peuple élu et religion de l'humanité ; religion du Christ et religion de Jésus qui dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon, nul n'est bon que le seul Dieu. » La vraie foi ne se laisse fixer à aucun des deux pôles. Chaque nouvelle époque exige de la Bible qu'elle change de vêtement, afin que soit sauvée la vérité de la substance même de la foi.

Une passion passe à travers la Bible entière, une passion unique en ceci qu'elle vise Dieu. C'est le trésor accumulé par un millénaire d'expériences faites aux limites de la réalité humaine.

Les Eglises et la philosophie ont à assimiler la religion biblique d'une façon nouvelle. Ce qu'elle deviendra ne pourra apparaître qu'à la limite extrême des possibilités humaines. Le sens même de cette foi veut qu'il en soit ainsi. C'est pourquoi la transformation nécessaire ne réussira que si nous sommes capables de rendre efficaces dans nos âmes, sans réserve, ces possibilités extrêmes. Aujourd'hui, nous avons un grand souci : à travers le monde s'étend un terrible oubli. Les souffrances monstrueuses ont été supportées. Les survivants jouissent de la vie. Ils effacent ce qui fut, à moins qu'ils n'en sentent encore la

L'esprit européen

torture dans leurs nerfs. L'âme n'a pas assumé la réalité monstrueuse. Les morts ne sont plus. La ronde de la vie veut se reformer et la danse continue.

Mais nous désertons si nous ne faisons que supporter les souffrances dans l'apathie ou l'angoisse. L'angoisse une fois passée, une fausse assurance s'installe dans cette vie qu'un hasard a sauvée. Elle voile ce qu'il serait désagréable de savoir. L'homme qui ne s'expose pas intérieurement à la souffrance ne donnera rien.

Nous n'avons pas le droit d'oublier les morts, les millions de tués, et comment ils ont dû souffrir ou chercher la mort. Nous devons considérer toute douleur, même celle qui ne nous a pas atteints nous-mêmes, comme quelque chose qui devait nous atteindre et dont nous avons été seulement sauvés sans l'avoir mérité.

L'indifférence est d'autant plus fausse lorsqu'il s'agit du terrible malheur qui peut-être nous menace tous et dont on parle sans toutefois qu'il devienne réalité pour les âmes. Kierkegaard ^{p.322} aurait-il eu raison de dire : « Toutes les horreurs des guerres ne suffiront pas : ce n'est que lorsque les peines éternelles de l'enfer seront redevenues des réalités que l'homme sera secoué assez pour prendre les choses au sérieux » ?

J'ose le croire : non, les peines infernales ne sont pas le seul moyen, et l'homme peut, humainement et sincèrement, retrouver son sérieux.

A côté des religions organisées en Eglises, la philosophie, liée et polairement opposée à elles, sera comme dans l'antiquité une forme que certains hommes prennent au sérieux au point de

L'esprit européen

fonder en elle leur exigence d'absolu, tranquillement et sans bruit. Aujourd'hui, dans plusieurs pays d'Europe, on voit se constituer, sous le nom de philosophie de l'existence, une pensée tendant à une attitude pratique analogue dans la vie. Bien qu'elle apparaisse différente au point d'exclure parfois toute affinité, elle vient peut-être d'impulsions apparentées.

Cette pensée s'affirme depuis le Schelling de la période tardive ; elle a été propagée de façon décisive par Kierkegaard, stimulée par les recherches des pragmatistes, et elle a fait ses preuves dans les périodes d'angoisse. On la reconnaît, il est vrai, dans les recherches philosophiques d'autrefois qui ont toujours été, elles aussi, philosophie de l'existence. Aujourd'hui, cependant, elle prend conscience d'avoir reçu du destin une mission spéciale : en effet, l'homme se trouve désormais placé devant une alternative dont la radicalité a anéanti toutes les structures ordonnées du passé.

L'Européen qui prend la philosophie au sérieux a le choix, aujourd'hui, entre des possibilités philosophiques opposées. Veut-il s'engager dans la voie restreinte d'une vérité fixée à laquelle on ne peut finalement qu'obéir, — ou se mettre en route vers la vérité ouverte et sans limites ? C'est-à-dire, veut-il se soumettre à une forme dogmatique de savoir total, — ou veut-il maintenir en suspens toutes les possibilités de la pensée et de la connaissance comme instruments de son existence ? Veut-il durcir son indépendance jusqu'à la rigidité, comme c'est le cas dans la philosophie stoïcienne, pour avoir un refuge contre la déception infligée par le monde ? Sera-t-il satisfait dans la paix de l'apathie et dans la ^{p.323} solitude d'une attitude soit dogmatique, soit rationnellement sceptique, — ou bien veut-il conquérir son

L'esprit européen

indépendance intérieure en courant les risques d'une disponibilité entière ? Ce dernier choix est celui de la philosophie de l'existence, qui est aussi celle de la communication. Ici, l'individu ne peut devenir lui-même qu'à condition que les autres deviennent eux-mêmes. Ici, il n'y a pas de paix solitaire, mais une insatisfaction sans fin, et l'homme s'expose intérieurement à la souffrance.

Nous n'avons pas devant nous une *image* valable de l'homme, comme c'est le cas dans l'idéal trompeur du stoïcien, mais le *chemin* de l'homme. Nous avons confiance en une direction, à condition de nous en tenir à trois exigences : 1° communication sans réserve d'homme à homme, à partir de la profondeur où se livre le combat existentiel de ceux qui s'aiment et d'où jaillit la vérité, jusqu'à la tolérance réciproque loyale dans les compromis exigés par la vie ; 2° devenir maîtres de nos pensées, refuser de nous soumettre à n'importe quelle forme de savoir définitif, de nous lier à aucun point de vue ni à aucun *-isme* ; 3° reconnaître pour guide suprême l'amour, tout en restant capables de haine lorsque les conditions la rendent inévitable, et la laisser s'éteindre à nouveau le plus tôt possible.

Dira-t-on que la philosophie de l'existence est un rêve gratuit ? Si elle est un rêve, j'ose répondre qu'elle est peut-être l'un des rêves qui ont de tout temps donné naissance aux valeurs humaines pour lesquelles il vaut la peine de vivre.

Mais si les perspectives illimitées nous donnent le vertige — et l'épreuve suprême paraît être encore devant nous — alors nous pouvons dire : Si tout s'engloutit, Dieu reste. Il suffit que la transcendance soit.

Même l'Europe n'est pas pour nous réalité suprême. Nous

L'esprit européen

deviendrons des Européens à condition de devenir vraiment des hommes, c'est-à-dire des hommes puisant leur être dans la profondeur de l'origine et de la fin, qui toutes deux sont en Dieu.

@

CINQUIÈME ENTRETEN ¹

présidé par M. Ernest Ansermet

@

LE PRÉSIDENT : p.325 Mesdames et Messieurs, je déclare ouvert notre cinquième entretien. Cet entretien étant le dernier, vu le départ de beaucoup des participants à nos Rencontres, il sera nécessaire aux orateurs d'être aussi brefs que possible et il nous sera impossible, contre notre gré, de donner la parole à tous ceux qui se sont annoncés. Vous comprendrez qu'un choix ait dû être fait, et que nous ayons d'abord désigné comme orateurs ceux qui se rapportaient aux questions les plus urgentes et les plus nécessaires.

Je commencerai par donner la parole à Mlle Jeanne Hersch qui voudra bien donner à ceux qui n'entendent pas l'allemand un bref résumé de la conférence de M. Jaspers.

Mlle HERSCH ²

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, l'exposé magistral de M. Jaspers était trop grave, trop nouveau et trop suggestif pour que nous ayons à regretter le temps consacré ce matin à cette excellente reprise et à ce résumé que Mlle Hersch a bien voulu nous en donner. Je me permettrai de profiter de cette occasion pour exprimer à Mlle Hersch, non seulement notre reconnaissance et notre admiration... Vos applaudissements ont dit ce que je voulais dire. J'espère seulement qu'elle nous continuera ses services, car nous aurons ce matin deux autres orateurs allemands à entendre.

Je me permets de donner maintenant la parole à M. le professeur Lukacs à qui M. Merleau-Ponty a adressé une question au dernier entretien, question à laquelle il va répondre.

¹ A l'Athénée, 14 septembre 1946.

² Voir la traduction intégrale de la [conférence de M. Jaspers](#).

L'esprit européen

M. LUKACS¹ : Je vais essayer de répondre à toutes les questions qui m'ont été posées. On a dit beaucoup de choses qui ne répondent pas au but de ces entretiens, par exemple dans la conférence de Bernanos. Il s'agit ici de faire une nouvelle Europe, et Bernanos a p.326 parlé comme on n'a pu parler aux pires moments de Munich. Il s'agit maintenant de saisir le caractère décisif de la situation européenne. Nous parlons ici de conception du monde, mais non pas dans un but gratuit. Il faut que cette conception du monde ait de l'efficacité pour le salut du monde.

MM. Goldman et Merleau-Ponty ont souligné que la situation actuelle n'est plus celle de 1941. En 1941, l'alliance avait deux aspects. D'une part, elle s'affirmait contre le fascisme, et, d'autre part, elle représentait un antagonisme ; elle était le résultat d'un antagonisme entre les impérialismes de l'Allemagne, du Japon et de l'Italie, d'une part, et l'impérialisme occidental d'autre part. Maintenant, il s'agit d'empêcher seulement le retour du fascisme. Mais d'autre part, l'impérialisme, qui se propose de nouveaux buts, embrouille la situation et utilise des restes de fascisme. Il faut rétablir l'alliance de 1941 et empêcher toute complicité avec le fascisme. C'est là le problème d'aujourd'hui. Il est hors de doute que le socialisme est la force la plus capable d'extirper le fascisme, mais il s'agit d'être des réalistes. Comme l'Europe socialiste est impossible à réaliser en ce moment, ce serait une idée funeste. Par conséquent, si l'on dit qu'il faut maintenir l'alliance de 1941, cela veut dire qu'on veut la maintenir entre socialistes et non-socialistes ; peu importent les différences qui subsistent au sein de l'alliance, pourvu qu'on résiste au danger qui est le plus grand : le fascisme.

Ces messieurs ont demandé quel était le sens du mot *démocratie*. La démocratie formelle revient en somme le plus souvent à l'impérialisme des deux cents familles, pour employer l'expression française. Il s'agit de rendre cela impossible. Je ne veux pas parler de politique, mais il faudrait naturellement que chaque pays examine par quelles voies il peut éliminer cet impérialisme des deux cents familles. Comme la démocratie formelle tourne facilement au fascisme, les conséquences risquent d'être catastrophiques. Il y a un danger dans la confiance que beaucoup continuent à avoir dans le formalisme

¹ M. Lukacs s'exprime en allemand. Nous donnons [ici](#) un résumé de son intervention, fait peu après par Mlle Hersch.

L'esprit européen

démocratique, contre l'U.R.S.S. ; et cet esprit est une nouvelle catastrophe.

L'état d'esprit d'impuissance, d'autre part, exprimé par plusieurs, est très dangereux. Tel qu'il a été formulé par M. Jaspers, il risque non seulement de faire constater l'impuissance des intellectuels, mais encore, par contagion, de rendre impuissantes les masses. Je ne ferai pas la critique de la philosophie de l'existence, mais je vais envisager une attitude qui découle de la situation. M. Jaspers a parlé de l'ordre du monde, et de la domination du monde, et il préconise, à juste titre, l'ordre du monde. C'est juste, je suis d'accord, mais il ne faut pas parler comme si cela existait déjà, car cela n'existe pas du tout. Nous ne devons pas nous faire d'illusions. M. Jaspers n'est pas seul à avoir cette attitude ; elle est générale parmi les intellectuels d'Europe, depuis un siècle environ. C'est l'intériorité protégée par la force, et il suffit de relire *La Mort à Venise* pour voir la critique que Thomas Mann en a faite. Toute cette attitude de démission et d'impuissance provient en réalité simplement de ce que l'homme est entièrement brisé, depuis que le *citoyen* a disparu. Gottfried Keller, qui a le sens du citoyen, décrit sous toutes p.327 sortes de formes l'échec des hommes complètement « privés », et par là impuissants.

M. Guéhenno a dit que la France a été obligée de se politiser par suite de la Résistance ; mais aujourd'hui la Résistance doit être plus politique que jamais, car de pires trahisons se préparent. Il a dit aussi que la Résistance s'est constituée par une alliance entre opinions diverses contre l'ennemi commun. Je me trouve dans une situation paradoxale ; chaque mot que je prononce vient du marxisme qui tend à créer le socialisme, mais j'estime qu'aujourd'hui le but immédiat n'est pas d'établir le socialisme ; c'est de produire une réaction de défense contre le fascisme.

M. Merleau-Ponty a parlé de destruction possible des deux adversaires ; c'est cela qui donne à mes paroles tout leur poids. Le danger est tellement grand, la maison brûle, il faut avant tout apporter de l'eau.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je ne pense pas qu'il soit possible de continuer à traduire en français les discours allemands. Si la demande en est faite avec insistance, nous pourrions tout à l'heure essayer d'en donner un court résumé français. Je voudrais maintenant donner la parole à M. Max-Pol Fouchet.

L'esprit européen

M. FOUCHET : Mesdames et Messieurs, M. Georges Bernanos a commencé sa conférence, avant-hier, par ces mots : « L'Europe a mauvaise mine », « L'Europe se décompose », précisément. Et c'est là une phrase que, sous des formes différentes, dans des formulations diverses, nous avons beaucoup entendue lors des conférences, lors des entretiens.

L'Europe, paraît-il, porte une profonde souillure, l'Europe a démérité de l'Europe, l'Europe se décompose. Eh bien, à entendre ces mots, je n'ai pas laissé d'éprouver un malaise, une tristesse, et plus encore, souvent de la révolte. J'éprouvais de la tristesse et de la révolte en pensant que ces mots, nous les entendions deux ans après un événement au cours duquel l'Europe a montré qu'elle n'était pas si souillée, et, en tout cas, que si elle l'était, elle avait racheté singulièrement sa souillure. Il m'a semblé que ces vues sur l'Europe étaient des vues partielles, partiales, prévenues et oublieuses, très souvent d'un proche passé. Il me semble qu'il y a là très souvent, non pas seulement un manque de foi dans l'Europe, mais très souvent un oubli de ce que l'Europe a fait pour racheter l'Europe pendant quatre ans.

Je crois, pour ma part, que l'Europe est une réalité vivante, dans la mesure même où elle porte en elle les contraires, le pire et le meilleur. Je crois qu'elle est une réalité pathétique, dans son mouvement même pour passer de l'un à l'autre et pour racheter sans cesse l'un et l'autre. L'Europe est sans cesse en état de contradiction.

Lorsqu'on nous disait, par exemple, lors d'une conférence, que ce qui distingue l'homme européen, c'est justement sa volonté de se distinguer, je crois que là encore on ne voyait qu'un aspect de l'homme européen, qu'un aspect de l'esprit européen. Si l'esprit européen, en effet, a une forte volonté de distinction, de spécification, il y a aussi ^{p.328} dans l'esprit de l'Européen, tout au fond de son histoire, une volonté de non-spécificité et de ne pas se distinguer.

L'Europe est tantôt prête à de grandes expériences collectives, tantôt prête, au contraire, à des individualismes divers. Il me semble, par exemple, en tant que Français, que je voie l'homme européen singulièrement représenté par un Pascal, pour prendre un exemple. Pascal est très précisément le type de l'Européen qui, arrivé à un moment donné à une certaine paix, qui est, si l'on veut, la paix que donne un certain homocentrisme, un certain scientisme, vient soudain s'inquiéter. Non pas Pascal l'inquiet, mais Pascal l'inquisiteur, car

L'esprit européen

lorsqu'on lit les *Pensées*, faites à la lumière de ce que je viens de vous dire, on s'aperçoit que les *Pensées* sont, en fin de compte, une sorte de dialogue dans lequel le Pascal des *Pensées*, le Pascal chrétien, vient sans cesse inquiéter le Pascal précédent, le Pascal scientifique dans un sens, si le mot n'est pas trop fort ici, le Pascal de la Renaissance. Eh bien ! cette espèce de dialogue que l'homme européen entretient avec lui-même, je le trouve singulièrement représenté dans Pascal, et je crois que Pascal est le type même de l'Européen.

Il y a, en Europe, une crise permanente de l'individu. Il semble que sans cesse l'individualisme européen s'exacerbe, se pousse au plus loin et qu'arrivé alors à ce point, il ne puisse plus se tenir à ce degré d'exaspération, il lui soit impossible de soutenir ses contradictions. Alors il semble qu'il s'y soustraie par le sacrifice de son autonomie. L'angoisse, la peur, un certain sentiment de la solitude, un certain sentiment de l'inutilité ou de la non-justification de la vie, toutes ces formes d'un individualisme exacerbé, poussent l'individu européen à recourir à des solutions radicales, à l'ablation même de l'individualisme. Tout au long de son histoire, on pourrait trouver mille exemples de ce que j'avance. C'est ainsi, par exemple, que je verrais volontiers une preuve de cela dans le passage des christistes qui ont précédé la venue historique du Christ et la transformation progressive de ce christisme en catholicisme. Le prodigieux foisonnement, par exemple, des doctrines venues de Phrygie, de Thrace, d'ailleurs, l'extraordinaire enthousiasme que provoquaient tant en Grèce qu'à Rome tous ces cultes à mystères qui précèdent la venue historique du Christ, tout cela devait se résoudre, en Europe, en christianisme. Cela se passe sur une longue échelle, mais je suis persuadé qu'on pourrait prendre d'autres exemples qui montreraient la même évolution, des exemples purement historiques et limités à des périodes plus courtes.

Je crois, par exemple, que l'histoire de l'Allemagne, telle que nous avons pu la vivre ou la voir de 1914 à 1934, après Weimar, jusqu'à l'avènement d'Hitler, est assez significative de ce drame de l'individualisme européen. Immédiatement après la défaite, l'Allemagne a poussé l'individualisme jusqu'à un point extrême, un point excessif. Berlin était en quelque sorte une Sodome, toutes les expériences intellectuelles s'y poursuivaient. C'était le moment de ces formes d'art et de littérature très représentatives de l'Allemagne d'après-guerre. Progressivement, cet individualisme exacerbé, vous savez très bien comment ^{p.329} il s'est sauvé. Il s'est sauvé par la démission même de l'individualisme, par le don total à l'hitlérisme.

L'esprit européen

Le phénomène du fascisme allemand est un phénomène psychologique, où l'on voit parfaitement, sur le vif, une volonté de resserrer la foi, et peut-être, s'il fallait un symbole de cette volonté, je prendrais, puisque tout à l'heure j'ai pris Pascal à témoin, je prendrais comme exemple Walter Rathenau.

Rathenau était pour l'Allemagne l'homme de la contradiction qui portait en lui à la fois un désir d'internationalisme très vif et un désir de nationalisme aussi vif. Lorsque les Allemands ont tué Rathenau, ils ne l'ont pas tué seulement parce qu'il était juif ou social-démocrate, ils l'ont tué surtout parce qu'il les représentait. Ils l'ont tué parce qu'ils ont vu en lui une image d'eux-mêmes dans leur contradiction, et, pour ma part, je considère le meurtre de Rathenau comme une sorte de drame passionnel.

L'Europe est une contradiction permanente. Donc, disais-je, l'Europe est tout le temps entre un désir de spécificité et un désir d'unité. Pendant quatre ans, d'ailleurs, nous avons vécu cela sous une autre forme. D'une part, une exaltation des nationalismes : nous luttons tous pour retrouver nos patries ; et, d'autre part, nous ne luttons pas seulement pour cela — il nous semblait bien que cela ne suffisait pas —, mais nous luttons parce que nous savions que ces patries retrouvées collaboreraient à un monde meilleur. Nous déplaçons la simple cause personnelle pour atteindre à une cause plus générale.

Il faut, je crois, admettre l'Européen tel qu'il est. La grandeur de l'Europe pour moi — et l'Europe est grande, et je commets peut-être ce péché d'orgueil européen — la grandeur de l'Europe, c'est ce conflit, c'est de tenir en elle et l'assassin et le justicier, et ce qu'elle peut apporter de plus sûr au monde, c'est, je crois, justement un individu non réconcilié dans ses antinomies... Vous me direz en effet que c'est faire preuve d'orgueil, comme on l'a dit. Soit. Mais pourtant, pendant quatre ans, nous avons bien vu que si, d'une part, les avions de certains Européens écrasaient les femmes et les enfants d'autres Européens, il y avait dans des caves des femmes, des enfants et des hommes qui résistaient. Nous savons que si le fanatisme caporalisé a déferlé sur l'Europe, l'issue de cette bagarre a été la victoire de la liberté.

On dit toujours, on a dit qu'il y avait un désaccord profond entre la morale de l'Europe et ses actes. C'est vrai. Mais aussi pourquoi n'insiste-t-on pas, lors de ces discussions, sur le rachat de l'Europe, sur cette purification permanente de l'Europe par elle-même ? Et puis, en fin de compte, au nom de quelle

L'esprit européen

civilisation l'Europe pourrait-elle recevoir des leçons ? De l'Orient, de l'Extrême-Orient, de l'Islam ? Eh bien, il ne me semble pas que ces civilisations aient été toujours en accord avec leurs principes.

J'entendais l'autre jour, lors de la pièce de Paul Claudel, *L'Annonce faite à Marie*, cette phrase qui m'a singulièrement frappé : « Le mal vivant vient rechercher en nous le bien qui était mort. » Cette phrase de Paul Claudel, il me semble qu'elle s'adapte parfaitement à l'Europe.

p.330 Est-ce à dire, Mesdames et Messieurs, qu'il faille uniquement se poser en témoins et accepter ? Je ne le crois pas, pour ma part. Je ne le crois pas, et ce n'est pas contradictoire. Premièrement parce que nous sommes trop près de l'horreur pour en accepter le retour et pour en supporter l'éventualité. Deuxièmement, parce qu'il serait contraire à l'esprit de l'Europe de ne pas agir contre ce qui doit être supprimé. Nous avons le devoir, en tant qu'Européens, justement de transformer la connaissance en action morale. Nous sommes venus ici moins pour définir et étudier l'esprit européen, avouons-le, que pour essayer d'agir. Nous avons en nous cette nostalgie de tout clerc qui veut agir sur l'événement. Nous avons dès lors des tâches à remplir. Notre action ne doit pas se terminer. Et cette action, je la vois, pour ma part, comme une surveillance suivie de dénonciation, comme une attention sévère, une attention tendue à tout ce qui peut martyriser l'Europe. Il faut surveiller et dénoncer tout d'abord les crises de l'individualisme, voir en quoi l'intervention des intellectuels peut être efficace, à certains moments où l'individu est à ce point exacerbé qu'il est prêt à démissionner de sa fonction d'individu. Il faut que nous dénoncions tout régime qui est fondé sur le mépris de l'individu.

On nous apprend, en sociologie, qu'il y a trois pouvoirs : le pouvoir traditionnel, le pouvoir rationnel et le pouvoir charismatique, pour employer un mot de Max Weber.

Le pouvoir traditionnel n'est plus en cause, c'est le pouvoir fondé sur une tradition historique, écartons-le. Il ne me reste plus que le pouvoir rationnel qui est exercé selon les lois, par des individus investis, et qui est fondé sur la légitimité.

Le troisième est le pouvoir du chef, élu par les acclamations de la foule. Je demande que, rentrés chez nous, nous nous opposions à tout pouvoir charismatique. Nous savons d'expérience, maintenant, que donner à un parti unique une autorité sans réserve ne garantit absolument pas l'administration de

L'esprit européen

la collectivité dans le sens de la justice, et nous savons que le développement matériel ainsi conçu se met parfois au service de purs et simples esprits de conquête. Nous devons veiller au maintien du droit, au contrôle des gouvernements par les citoyens, à l'impossible retour des racismes, pour que soient toujours conservées les libertés intellectuelles totales.

Voilà, direz-vous, qui est parler singulièrement en politicien, pour un homme de lettres. Sans doute, mais je crois qu'il ne faut pas craindre la politique, et je crois qu'on l'a beaucoup crainte lors de ces Rencontres.

Je terminerai en disant ceci : Pour ma part, je ne pense pas que le rôle de l'Européen soit encore d'être une sorte de phare destiné à veiller sur le Rhin, les Alpes, les Pyrénées ou ailleurs. Je crois que, pour l'Européen, le devoir est de veiller maintenant à la démocratie.

LE PRÉSIDENT : Je crois que mon devoir est de donner la préférence dans le choix des orateurs à ceux qui ont été les orateurs officiels et les conférenciers des Rencontres. Pour cette raison, M. Benda demandant la parole pour deux minutes, je la lui accorde.

M. BENDA : p.331 M. Fouchet a dit quelque chose à quoi nous souscrivons tous en principe, et qui peut se résumer ainsi : Il faut que nous exigions d'avoir des gouvernements qui soient au-dessus des partis, étant donné qu'un gouvernement de parti créera toujours des guerres civiles. Eh bien, je crois que c'est vrai. Il est certain qu'il est des pays, comme par exemple la Suisse, l'Amérique, la Grande-Bretagne, dans lesquels on a encore l'avantage que les discussions portent sur des nuances, mais personne n'y discute, n'y conteste le régime de la démocratie.

Nous autres Français, nous n'avons pas ce bonheur. Nous savons tous qu'il est une portion très importante de la France qui n'accepte pas la Révolution française. Alors nous sommes forcés d'avoir des gouvernements qui, s'ils sont démocratiques, surveillent constamment ces mouvements, dont, vous m'accorderez, je ne trouve pas l'équivalent dans les démocraties que je viens de nommer, et ces mouvements sont : le 16 mai, le 6 février, etc. Ce rêve auquel nous souscrivons tous d'un gouvernement qui serait exempt de partage à l'idée de la démocratie, pour nous autres Français, c'est un luxe que nous ne pouvons

L'esprit européen

pas nous offrir. Je reconnais qu'il y a là une constante de la France qui est un de ses grands malheurs, mais auquel nous devons toujours penser si nous ne voulons pas, dans notre pays, en tant que républicains, être complètement anéantis.

LE PRÉSIDENT : Avant l'intervalle que nous ferons, je donne encore la parole à M. Guéhenno.

M. GUÉHENNO : Mesdames, Messieurs, on se sent un peu coupable (quand on a déjà tant parlé) à demander de parler encore. Mais enfin je crois nécessaire, quant à moi, de tirer pour moi-même les conclusions des débats auxquels j'ai assisté.

Mes premiers mots, je crois, ont été pour dire que j'avais eu grand scrupule à accepter l'invitation du Comité genevois. Je voudrais que mes derniers soient pour le remercier. J'ai conscience d'avoir beaucoup appris. Je ne dis pas que je m'en irai rassuré. Car c'est un fait que, si chacun de nous — chacun de nous n'est pas tellement vrai, je suis trop généreux, mais disons chacun de nous par politesse — si chacun de nous s'est efforcé vraiment d'être aussi objectif que possible, ses passions malgré tout l'ont quelquefois entraîné, et il est arrivé qu'il s'agit moins de l'esprit européen que de telles vues personnelles qu'on avait du monde.

Condamnant au nom de l'Esprit européen tout totalitarisme, j'ai cru sentir quelquefois qu'on en portait un en soi. Je crois cela assez dommage pour l'établissement de l'Europe et pour la sauvegarde de l'esprit européen. Mon ami Georges Bernanos, en particulier — il n'est pas ici, alors je vais dire plus gentiment ce que j'aurais dit moins gentiment s'il avait été ici — eh bien, je dirai que mon ami Georges Bernanos a été prisonnier de son talent. Son talent même devait provoquer les masses, et il lui a donné l'occasion de les rencontrer. Les rencontrant, ^{p.332} que devait-il faire ? Tout est masse, Mesdames et Messieurs, au regard de la vérité. Qu'une masse soit bourgeoise ou prolétarienne, elle est masse. Tout est masse devant la raison. Tout est masse, et, par suite, je ne crois pas qu'il soit du devoir d'aucun de nous d'aller à la rencontre des passions de ces masses, quelles qu'elles soient. Je crois que notre devoir est plutôt de les contrarier. Et c'est assurément seulement en les contrariant que nous vivons dans l'esprit européen.

L'esprit européen

Je vous demande pardon. J'ai cru cela très nécessaire à dire. J'ai cru devoir le dire parce que je pouvais être personnellement assez d'accord avec les explosions viriles et généreuses de Georges Bernanos, assez d'accord aussi quelquefois même avec ses pensées. Tout de même, certaine passion qui chargeait ses paroles ne me paraissait assurément pas le moyen d'entretenir, s'il a besoin d'être entretenu, l'esprit européen.

Il ne peut pas être question, Mesdames et Messieurs, il est tout de même convenable que nous sentions qu'il ne peut pas être question d'une Europe sans la Russie.

Il faut que nous le disions. Concevoir une Europe sans la Russie, c'est vouloir simplement ce dont nous avons tous peur, ce qui fait notre angoisse de tous les jours, la guerre. Je ne suis pas suspect, je suis assez mal d'accord, et je le dirai tout à l'heure, avec le totalitarisme russe. Mais il est là. L'unité de culture de la Russie et de l'Europe est certaine. On a évoqué Tolstoï, on a évoqué Dostoïevski, et d'autres auraient pu être évoqués, et n'est-il pas vrai que certains d'entre nous ne sont allés jusqu'au fond d'eux-mêmes que grâce à certains écrivains russes ? Je pense à Dostoïevski en particulier. L'esprit souterrain, cet esprit souterrain qu'explore Dostoïevski, il n'est pas particulièrement russe. Nous portons nous aussi en nous cet esprit souterrain, et il était bien nécessaire qu'un Russe nous y conduisît, nous apprît à y descendre. Il est donc tout à fait sûr que les Russes sont nôtres. Il est donc tout à fait sûr que la Russie est européenne.

La question entre elle et nous est purement politique. Eh bien, je dirai que la fonction de la politique est de vaincre les difficultés. La fonction d'une politique de paix est de vaincre ces difficultés, ça ne peut pas être de les nier, et ne peut pas être de penser les résoudre par je ne sais quelle violence.

Après cela, envisageons cette question politique rapidement. Je m'excuse de parler politique, mais enfin, quelle pensée n'aboutit pas à la politique ? Et ne sentons-nous pas tous, depuis quarante ans, que la politique, hélas, est notre destin ? Nous savons très bien que nous pouvons en mourir tous. Mourir d'un coup assez prochainement. Pour ma part, ces débats n'ont eu qu'un effet en moi, c'est de me donner plus vif le sentiment de la menace. Eh bien, si nous sentons plus vive cette menace, sachons y parer. Regardons donc la question d'un point de vue politique. Ah ! grands dieux ! je déclarerai, oui, que

L'esprit européen

je ne suis pas d'accord avec cette politique totalitaire russe. M. Lukacs sait très bien ce qui nous oppose. M. Lukacs sait très bien qu'il y a une politique de la fin et une politique des moyens. La grande opposition est là. La grande opposition entre le bolchevisme russe ^{p.333} et l'esprit démocratique occidental, — et je n'accepte pas, quant à moi, qu'on parle de démocratie formelle, parce que la démocratie russe est au moins aussi formelle que les démocraties occidentales, c'est là une chose de toute évidence — l'opposition est donc entre une politique de la fin et une politique des moyens, et nous ne nous résoudrons pas, Occidentaux — cela est contraire à toute l'histoire de l'Europe — nous ne nous résoudrons pas à proclamer que la fin justifie les moyens. Ce serait détruire l'homme. Non, il ne peut pas être question de justifier les moyens par la fin. Les hommes prennent, hélas, les mauvaises habitudes aussi vite que les bonnes, et peut-être plus vite. On s'avilit assez rapidement. Il ne faut jamais risquer cet avilissement, il ne faut jamais l'accepter, même provisoirement. Il faut rester constamment, tâcher de rester constamment pour soi-même, et de maintenir les autres, dans une certaine noblesse et dans une certaine dignité qui est tout l'homme. L'abandonner un moment lui fait courir les plus grands risques.

Et, sans doute, je sais tout ce que l'on peut dire. L'Occident n'est pas sans hypocrisies. Les démocraties occidentales sont comme la démocratie russe, rusées, violentes, etc., et ne s'en vantent pas. Mais précisément elles ne s'en vantent pas, elles n'en font pas un principe. C'est une chose d'une extrême importance. La vertu est sauvée par cette hypocrisie. C'est déjà ça ; il faut sauver cette vertu. Après cela, si je dénonce une certaine tactique, une certaine technique, certains moyens, on ne me fera jamais dire qu'il y a, au delà de l'Allemagne, un pays qui n'est pas avec nous fraternel. Je n'accepte pas de ne penser qu'au chef de cette démocratie formelle, je veux penser à son peuple. Je veux penser à ces innombrables, à ces cent cinquante millions de Russes. Je suis sûr qu'ils ne sont pas tellement différents de nous, quoi que vous vouliez dire. L'homme privé l'emporte toujours. Nous donnons quelque chose de notre vie à l'Etat. Je dirais que très vraisemblablement, dans les pays où l'Etat est si fort, l'homme privé se réserve encore plus de recul, très vraisemblablement encore plus de refuges que dans les pays où l'Etat lui laisse quelque liberté. Pour ma part, envisageant cette idée d'un réajustement de l'esprit européen avec les nécessités modernes de l'économie, je dirais que le rôle de l'esprit

L'esprit européen

européen me paraît être de définir, un peu plus précisément qu'il ne l'a jamais fait, les relations de la justice sociale et de la liberté.

Nous ne voulons ni de l'américanisme ni du soviétisme. L'américanisme et le soviétisme sont des enfants ingrats et monstrueux de l'esprit européen, mais ce sont des enfants assez mal nés. Ni l'un ni l'autre ne sont des humanismes.

La liberté américaine, la liberté de l'américanisme n'est pas la liberté puisqu'elle exclut la justice.

La justice russe, la justice sociale soviétique n'est pas la justice puisque cette justice exclut la liberté.

Et il paraît que le rôle de l'esprit européen, le rôle des écrivains et des artistes européens est de chercher la conciliation de la justice et de la liberté. Il me paraît que nous ne sommes originaux que par là, et que notre grand rôle peut être là. — Je vous demande pardon de ^{p.334} faire une minute allusion à la politique de mon pays : Qu'est-ce que la politique de mon pays ? Il est aux prises avec ce débat. Je l'ai vérifié dans le monde l'hiver dernier, le débat politique français est de la plus extrême importance. Pas pour les Français seulement, mais pour toutes les nations du monde. Car si effectivement nous réussissions cette conciliation de la justice sociale et de la liberté, qui est tout l'objet de nos efforts, je crois que nous aurions fait sans doute quelque chose qui nous sauverait nous-mêmes, mais quelque chose qui, assurément, serait de quelque manière exemplaire. La liberté, telle que nous n'avons pas cessé de la définir, — et alors M. Lukacs a bien raison — la liberté telle que nous n'avons pas cessé de la définir depuis cinquante années est une hypocrisie. Nous n'avons pas le droit de nous accommoder des hypocrisies d'une certaine liberté. Personnellement, j'ai eu la chance de vivre une vie qui m'a permis de savoir très bien ce qu'est la liberté pour un autre homme qu'un homme de culture. On m'a empoisonné un peu depuis et j'ai l'impression de définir quelquefois la liberté uniquement comme un intellectuel et un homme cultivé. Mais j'ai heureusement le souvenir de ce qu'est la liberté pour un homme qui n'a pas encore eu accès à la culture. La liberté, Mesdames et Messieurs, c'est la joie au travail. C'est, pour un homme qui travaille, la joie au travail, la joie à se rendre à son travail, c'est tout. Un homme passe tout le temps qu'il ne passe pas à dormir et à manger, à travailler, quand c'est un homme ordinaire (c'est-à-dire celui-là qui mérite le plus qu'on le considère). Si tout est réglé de telle manière que son travail

L'esprit européen

effectivement lui soit une tâche, qu'il soit aux travaux forcés, il est comme mort ! Que voulez-vous que lui importe la liberté dont vous lui parlez ? Personnellement, j'ai conscience d'être un homme libre, pourquoi ? Parce que je ne fais jamais que ce qui me plaît. Je n'ai jamais fait que ce qu'il me plaisait de faire. Vous me direz que ça n'arrangerait pas le monde si chacun faisait cela. Sans doute. Mais comprenez-vous qu'il est peut-être un climat social où les hommes prennent conscience d'une sorte de grandeur de participation ? Et qu'est-ce, après tout, qui fait le bonheur de la Russie ? on dit que les hommes y sont heureux ; je veux croire que les hommes y sont heureux. S'ils sont heureux, pourquoi le sont-ils ? Qu'est-ce qui les autorise à dire que, d'une certaine manière, ils ont la liberté ? C'est qu'il y a là sûrement une joie de participation à une très grande chose. Nous autres, Occidentaux, ne sommes pas dans cette joie. Les masses ouvrières, les masses prolétariennes ne sont pas dans cette joie. Elles travaillent, elles font le même travail, elles ne le font pas dans le même esprit. Eh bien, je déclare que si nous ne prenons pas conscience de la nécessité de créer ce climat, si nous ne trouvons pas en nous la justice qui peut la créer, fatalement il y aura la guerre. Non pas entre la Russie et l'Europe, non pas entre le soviétisme et l'américanisme, mais entre la justice sociale et la liberté.

Il faut absolument résoudre cette antinomie, faute de quoi, oui, cette menace qui pèse sur nous s'accomplira. A l'inverse, je dirai que, si nous ne devons pas céder aux hypocrisies de la liberté, nous ne devons pas non plus céder aux mécaniques de l'enthousiasme, de quelque ordre ^{p.335} qu'elles soient, que ce soit la mécanique de M. Bernanos ou que ce soit la mécanique de M. Lukacs, car ce sont des mécaniques de l'enthousiasme. Et les hommes méritent d'être maniés autrement que par les mécaniques de l'enthousiasme !

M. BENDA (*malicieusement*) : Elles fonctionnent un peu ici !

M. GUÉHENNO : Ni les hypocrisies de la liberté, ni les mécaniques de l'enthousiasme. Et alors, je crois bien que nous sommes dans l'ordre de l'esprit européen. Je m'excuse d'avoir trop parlé ; M. Benda m'a très judicieusement arrêté.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je commencerai par donner la parole

L'esprit européen

à M. le Dr Mayer. Après le second orateur allemand, le Dr Michaëlis, je donnerai la parole à Mlle Hersch pour qu'elle vous donne un résumé de ces communications ainsi que de celle de M. Lukacs. Après quoi, nous avons ici la demande d'intervention d'un Russe soviétique, qui sera le seul que nous ayons entendu, et d'un Espagnol. Comme ils n'ont pas encore été entendus, ni dans nos conférences ni dans nos entretiens, j'estime devoir leur donner la parole immédiatement après ceux que j'ai annoncés, à la suite de quoi viendront les derniers orateurs inscrits.

M. MAYER¹ : Le but des rencontres organisées ici était probablement de se demander si l'idée de l'Europe était restée vivante, et c'est aussi un effort en vue de l'avenir. Les idées peuvent mourir, l'idée de l'Europe paraît perdue ou brisée ; on peut se demander si Genève a apporté de l'espoir, et si une décision pratique, une conséquence pratique peut être donnée à ces entretiens.

A mes yeux, cela n'est pas décisif, parce qu'il ne s'agit pas de croire qu'une réalisation pratique puisse être la réalisation d'une idée, l'idée d'Europe.

Non, l'idée de l'Europe reste une idée.

Mais, d'autre part, on peut affirmer qu'il n'y a pas de véritable antagonisme entre les deux attitudes qui se sont le plus nettement opposées ici : le marxisme, qui exprime l'espoir de la justice sur terre, et l'appel à l'individu, qui exprime un espoir de liberté sur terre. Le conflit commence lorsque le marxisme, au lieu de se prendre pour une politique, comme il l'était d'ailleurs dans l'esprit de ses auteurs, Marx et Engels, veut absolument devenir une philosophie ; c'est seulement à ce moment-là qu'il entre en conflit avec l'attitude opposée. S'il restait à sa place, qui est politique, tous les entretiens que nous avons eus ouvriraient une perspective commune possible pour tous, et dans laquelle nous pourrions nous engager pour empêcher les guerres. Or, il p.336 est possible de les empêcher dans la mesure où les peuples ont la puissance d'affirmer leur volonté.

¹ M. Mayer s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention, fait peu après par Mlle Hersch.

L'esprit européen

M. MICHAËLIS¹ : Quand on parle d'esprit européen et occidental, une question se pose :

Quel est donc l'esprit qui règne en Europe et en Occident ? Car il n'y a pas qu'un seul esprit. Il y a l'esprit de vérité et l'esprit de mensonge. Le Méphisto de Goethe se dit « Esprit de négation ». Et Jésus-Christ a dit de l'esprit de vérité ce mot saisissant que « le monde ne peut le recevoir ; car il ne le voit ni ne le connaît ». Tandis qu'un philosophe plus récent a prétendu que l'esprit comme tel est « l'ennemi » de l'âme.

L'appel de Nietzsche « aux hommes les plus clairvoyants et les plus profonds de son siècle », qu'il invite à « anticiper l'avenir des Européens », a quelque chose de fascinant. Mais il ne faut pas oublier que cet appel s'adresse au surhomme, qu'il conduit à la « volonté de puissance », à *l'Antéchrist* (Francesco Flora nous a d'ailleurs déjà mis en garde contre Nietzsche).

Pour moi, plutôt que de m'attaquer au problème complexe de Nietzsche, j'aimerais tenter d'éclairer la situation par un exemple tiré de Dostoïevski, celui de Werssiloff, le père du « Jeune homme ». Ce personnage offre un exemple frappant de la discorde intérieure, allant jusqu'au *dédoublement*, cette préoccupation constante de Dostoïevski. S'étant rendu en Europe pour fuir sa mélancolie, Werssiloff s'assoupit un jour ; il voit en rêve un paysage grec (*L'Acis et Galathée* de Claude Lorrain, transporté dans la réalité) ; puis il s'éveille aux rayons du soleil couchant. « Et alors, mon ami, dit-il à son fils, le soleil couchant du premier jour de l'humanité européenne, que j'avais vu en rêve, devint le soleil couchant du dernier jour de l'humanité européenne. » — Et l'image poétique de Dostoïevski : « On aurait dit qu'à travers l'air de l'Europe retentissait un glas... » prend aujourd'hui la valeur d'une vision prophétique et apocalyptique. — Et voici Ivan Karamazoff, annonçant ainsi son départ pour l'Europe : « Je sais bien, Aliochka, que je vais dans un cimetière, mais c'est le plus cher, de tous le plus cher cimetière... »

Il est significatif que ce soient précisément les Européens qui échouent chez Dostoïevski. — Et pas chez lui seul. L'« Européen » Nietzsche, lui aussi, succombe et le poète Strindberg l'appelle une « fêrulle usée qu'on jette au feu ».

Mais voici un autre grand Européen, Henri Pestalozzi qui reste étonnamment

¹ M. Michaëlis s'exprime en allemand. Nous donnons ici un résumé de son intervention.

L'esprit européen

actuel. Dans l'« Appel à l'innocence, au sérieux et à la noblesse de mon temps et de mon pays », il demande au peuple suisse de se montrer digne de son bonheur relatif, au milieu des souffrances de l'Europe, en étant des premiers à reconnaître « la source des maux que nous avons tous subis en commun... Car que nous servirait, au fond, d'avoir triomphé de l'accès de fièvre le plus grave, le plus violent et le plus inouï qui ait jamais bouleversé la civilisation, s'il fallait nous ^{p.337} avouer que nous avons conservé en nous les causes de ce désordre, et que les mêmes causes produiraient encore, tôt au tard, les mêmes effets ? »

« En nous les causes du désordre », dit le poète anglais Francis Thompson. La Babylone extérieure n'est que la manifestation « de notre cœur babylonien ». Pourtant, selon Pascal, ce cœur « a sa logique » ; bien plus : Dieu lui est sensible. — Dostoïevski développe cette opposition : « Dieu et le diable se combattent et leur champ de bataille, c'est le cœur de l'homme. »

Pestalozzi a cherché en nous les causes du mal ; il nous a avertis que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Il voyait en Napoléon le « fouet du monde » ; depuis, il est apparu des instruments plus terribles encore, et ils ont été anéantis. Mais c'est toujours en nous qu'il faut chercher « la cause du mal » et la combattre. Nous devons même dépasser Pestalozzi : si le désordre subsiste en nous, et que nous sommes sourds aux avertissements de Dieu, les effets ne sont pas les mêmes, mais pires. Ce qui vient de se passer en Europe dépasse l'imagination.

Il y a un lieu où le comble de l'horreur et de l'outrage fut accepté comme un libre sacrifice : Golgotha.

Mais Golgotha, depuis près de deux mille ans, n'est pas seulement le lieu de la foi et de la prière, il est aussi celui du doute et du « scandale », de la révolte. Ainsi Nietzsche appelant Dionysos contre le Crucifié. Les grands soulèvements antichrétiens des dictateurs sont brisés. Mais la reconstruction n'est pas garantie pour autant. La mission urgente de bâtir ne fait que commencer, après le combat nécessaire.

« Les nations, demande Novalis, ont-elles donc tous les attributs de l'homme sauf son cœur, l'organe sacré ? » Ce que nous avons vu du « cœur babylonien » écarte la pensée d'un simple « donné » naturel.

La purification, mieux : la sanctification du cœur, en chaque homme, est la

L'esprit européen

condition de tout travail constructif. Cette condition, difficile, mais non hors d'atteinte, recouvre pour les hommes de bonne volonté l'espoir, la certitude que l'œuvre n'est pas vaine, mais qu'elle est, selon la parole de l'apôtre Paul, notre vocation et notre justification ; et que ce qui fait toute notre responsabilité et toute notre noblesse, c'est de « travailler avec Dieu ».

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, nous allons maintenant passer à quelque chose qui montrera avec évidence l'importance qu'il y aurait, si l'on veut être bon Européen et avoir des entretiens européens, à connaître les langues. Je donne la parole à Mlle Jeanne Hersch qui, à défaut de cette connaissance de la part de nombre d'entre vous, sera obligée de vous faire un résumé de ce qu'ont dit M. Lukacs, puis le Dr Mayer et le Dr Michaëlis.

Mlle HERSCH : Je m'excuse beaucoup, mais je ne puis pas résumer maintenant ce qu'a dit M. Michaëlis ¹.

LE PRÉSIDENT : p.338 Mesdames et Messieurs, comme je vous l'ai dit, nous avons, présent ici, un Russe, M. Sokoline. Il serait fort intéressant d'entendre un Russe parler de son pays et de ses compatriotes ; je donne la parole à M. Sokoline.

M. SOKOLINE : Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs, nous avons entendu de grandes voix d'Occident clamer avec ferveur leur angoisse pour la liberté. Je vois une raison d'optimisme immense dans le fait que la liberté, si atrocement étouffée non seulement ces dernières années, mais pendant de longs siècles de servitude spirituelle, s'affirme non seulement par la bouche de ceux qui en sont en quelque sorte les champions héréditaires, mais encore par ceux dont les pères devaient demeurer muets avec contrition et humilité. Si ces longs siècles de spiritualité, parfois intense, mais brisée en fragments rigoureusement monocordes, ne sont pas venus à bout des esprits libres malgré la terreur environnante, je ne puis croire que les armes savantes et les préjugés atroces de notre temps parviendront jamais à tuer ce qu'il y a de plus immortel dans les aspirations humaines.

¹ Suit le résumé des interventions de MM. Lukacs et Mayer (voir plus haut).

L'esprit européen

Lénine écrivait : « Quand les Soviétiques se trompent, ils disent : deux fois deux font cinq ; quand les antisoviétiques se trompent, ils disent : deux fois deux font une bougie. » Pour qui connaît bien les uns et les autres, cette formule garde toute son actualité.

Ainsi, le clerc soviétique moyen connaît plus ou moins la substance de la culture occidentale et, en général, il s'en réclame avec véhémence. Il évolue dans un milieu d'études forcenées, continuelles, exténuantes de cours, d'examens, de conférences, nécessitant recherches et lectures. Il travaille dans un pays où le culte du peuple pour l'art est extrême. Quelle que soit sa profession, il est astreint à se maintenir à jour et d'autant plus régulièrement que la tentation du marché noir lui est refusée.

Pour lui ne se pose pas la question de savoir si Héraclite, Lucrece, Bacon, Descartes, Spinoza, Hobbes, Gassendi, les encyclopédistes, Feuerbach, Stendhal, Balzac ont été tirés en U.R.S.S. à trois millions ou à huit cent mille exemplaires. Il est submergé de littérature classique et moderne. La question qu'il pose est de savoir si la Pravda ne se moque pas de lui quand elle annonce que la commémoration de Voltaire a passé inaperçue du grand public dans tel ou tel pays d'Occident, alors qu'en U.R.S.S. ce fut un hommage grandiose. Il se demande si l'on se moque de lui quand on lui annonce que le tricentenaire de telle académie fameuse dans le monde n'a pas donné lieu à des manifestations exceptionnelles. Il a peine à croire que l'Europe, son Europe, n'a plus le culte du savoir et de ses prêtres.

Donc, mon clerc soviétique moyen et sceptique m'en voudrait si je lui disais que des personnalités remarquables de l'Ouest concèdent à la Russie un peu de littérature et un peu de musique, mais qu'ils ne savent ou ne croient pas que des millions d'êtres à l'Est ont enfin la possibilité d'approcher d'autres trésors spirituels encore. Les raisons politiques et émotionnelles de cette anomalie sont connues.

D'ailleurs, les erreurs de jugement du Soviétique moyen en matière ^{p.339} d'humanisme foisonnent, mais elles porteront surtout sur la hiérarchie des valeurs, sur le degré de leur vitalité, sur leur emprise réelle. Ajoutez à cela l'élément passionnel, religieux, et vous obtiendrez des déformations d'intensité variée.

Le clerc occidental moyen, lui, ignore plus ou moins la substance de la culture soviétique et souvent même celle de l'Est en général. Ses erreurs de

L'esprit européen

jugement en la matière porteront donc surtout sur les faits élémentaires. Ajoutez à cela l'élément passionnel, religieux, et vous obtiendrez plus que des déformations, des non-sens superbement offerts à la critique ou plutôt à la malédiction. Laissons à la politique pure l'analyse des raisons qui d'ailleurs finiront par être éliminées. Ce ne sera pas la première fois que l'on aura, de part et d'autre, accommodé des idées pour complaire aux Gentils barbares d'en face. Saint Constantin, patron de l'esprit européen, finira par tout arranger une fois encore.

Quelque chose de primordial sépare pourtant ces frères maussades. C'est l'idée qu'ils se font de la liberté, de leur liberté. Le clerc moyen d'Occident déclare qu'il préfère crever de faim sous un pont plutôt que de subir des consignes. A vrai dire, cet exercice n'est pas pour lui d'un usage quotidien et l'état de clochard n'est pas la profession par excellence des humanistes enregistrés, même là où les consignes de la rédaction, de l'éditeur ou de M. le directeur ne sont pas des mythes de la propagande subversive. Et je ne parle pas des clercs qui ont eu l'occasion de se montrer sous les nazis. Ils n'étaient pas de derrière l'Oural. Mais enfin ; l'important est que le clerc en question ait le sentiment de pouvoir mourir libre de toute contrainte. Il est moins sensible à l'assujettissement des peuples lointains que son frère de l'Est qui, lui, l'est trop, à ce que disent les gazettes.

Le clerc soviétique ne songe pas à nier les directives de la rédaction, les conseils de l'éditeur et les prescriptions du citoyen directeur. Il est parfois lui aussi saisi par la soif de mourir sous un pont. Il n'en fait pas une mystique. C'est là la différence.

Ce qui distingue encore le clerc soviétique de son frère d'entre Rhin et Rhône, c'est qu'il s' imagine que le clerc le plus séraphiquement éthéré a besoin, pour respirer, d'un peu de manne et de rosée avant et non après avoir pu affirmer son génie. Cette bizarrerie imprime à toute sa philosophie un tour que d'aucuns qualifient d'asiatique. En se soumettant à l'organisation qui le régit, il a souvent l'occasion d'éprouver le sentiment du moine qui se plie au nom d'une entité qu'il juge plus grande et plus sainte que sa personne. En n'obéissant pas, il s'expose à peu près aux mêmes aléas que son heureux collègue d'entre mer et Danube. Quant à prétendre que les clercs russes sont plus grégaires que les autres, voilà une trop sommaire appréciation de l'histoire de l'intelligentsia

L'esprit européen

russe, ancienne et nouvelle, et plus encore des histoires ni russes, ni anciennes, où la garde se rend, mais ne meurt pas.

D'autre part, nous avons entendu à peu près ceci : « Monsieur le marxiste, vous êtes professeur sous un gouvernement qui tient à tolérer les marxistes au lieu de les étriper, comme faisaient ses prédécesseurs de p.340 bonne compagnie, et vous pourriez pourtant être professeur sous un gouvernement démocratique bourgeois, tandis que vous, monsieur l'idéaliste non-marxiste, vous ne pouvez être professeur que chez les libéraux, car là où les marxistes sont à l'aise, ils ne vous laisseraient pas ouvrir la bouche. » Il est bien entendu que les allusions ne me servent que de prétexte et qu'il n'est pas question de personnalités déterminées dans ce qui va suivre.

1. La liberté d'enseignement pour les marxistes n'est pas un axiome partout en Europe. En bien des lieux, le vrai enseignement du vrai marxisme sort à peine des catacombes. En d'autres, il y est encore maintenu sous peine de mort. C'est un détail, mais un détail de l'esprit européen.

2. Ce qui fait le malheur ou la malchance d'une partie des intellectuels russes, émigrés ou non, n'est pas le fait d'avoir professé l'antimarxisme, mais le fait d'avoir été inféodés au régime policier, féroce, SS avant la lettre, d'une autocratie obscurantiste, ignare de fait et par principe. Un fabricant de gardes-chiourmes politiques a beau jurer par Platon, Fichte, Kant, Schelling, dans une ère où des empires à la Charlemagne se font et se défont, il peut avoir à répondre ou à se taire au moins pour un temps.

3. De même que la Révolution française a été le messie des révolutions bourgeoises en prenant sur elle le sacrifice principal, que les autres pays n'ont pas eu à répéter, de même la Révolution russe a été le messie des mouvements qui tendent à dépasser le stade de la démocratie formelle et qui n'auront plus à reproduire toutes les convulsions de leur aînée. En période d'instauration et de consolidation d'un régime nouveau, la liberté d'enseignement des idéologies renversées est toujours menacée, voire supprimée pour un temps plus ou moins long. Genève, ce modèle des républiques bourgeoises, a mis plus de 250 ans avant d'autoriser le retour des catholiques. Il y a tout lieu de croire que, de nos jours, la quarantaine serait plus courte partout. La quarantaine peut même ne pas être introduite grâce à une symbiose prémonitoire.

L'esprit européen

4. Malgré ce qui précède, bien des représentants de la pensée non-marxiste ont gardé de hautes situations en U.R.S.S. et en ont même acquis de plus hautes qu'avant. Le grand Pavlov disait *ex cathedra* à ses étudiants soviétiques : « Vos marxistes me font rire avec leur matérialisme. Ils sont en réalité des idéalistes comme le monde n'en a jamais connus. » Pour qui sait qu'en U.R.S.S., le terme « idéaliste » n'est pas un compliment, Pavlov disait bien ce qu'il voulait dire.

Autres considérations : On a demandé ici d'expliquer la contradiction entre la thèse du dépérissement de la bourgeoisie et la nécessité de conserver dans la paix les alliances contractées dans la guerre. Pour le logicien, il y a là un dilemme. Pour le dialecticien, aucun. A chaque instant nous assistons à ces collisions de deux bonnes fois opposées. Il s'agit du fait que le régime bourgeois est dominant chez de grands peuples concrets. Leur régime actuel durera encore mille ans ou mille ^{p.341} semaines, mais du point de vue de l'esprit européen, l'alliance de l'U.R.S.S. avec ces pays et ces peuples demeure indispensable pour maintenir la paix et promouvoir l'humanisme.

Deuxième remarque : On s'est demandé ici même si la Révolution russe n'a pas été trahie. Chacun sait qu'une certaine doctrine l'affirme. D'autre part, des milieux qui ont agoni la révolution quand on ne la disait point trahie se raccrochent curieusement aujourd'hui à cette idée de trahison comme à un motif subrogatoire de blâme majeur.

De quoi s'agit-il ? Le ministre de Nicolas II, Stolypine, disait, s'adressant aux révolutionnaires : « Vous voulez de grands bouleversements ; nous voulons une grande Russie. » Là encore, le dilemme ne jouait pas ; pour avoir une grande Russie, il a fallu de grands bouleversements. La période de destruction et de reconstruction simultanées est considérée par d'aucuns, dont je ne suis pas, comme la seule période réellement révolutionnaire et, comme l'édification subséquente d'un Etat puissant, mais conscient de ses limites, n'entraîne pas dans leurs vues, ils l'ont qualifiée de trahison.

Nous n'avons pas à traiter ici des tragédies et complications pathétiques de cette lutte. La nouvelle constitution française est-elle une trahison de la précédente ? Le Christ a-t-il trahi le judaïsme ? Lui-même a affirmé le contraire. Le catholicisme a-t-il trahi le christianisme ? Demandez-le au Saint-Office. Nous ne sommes pas venus pour épier des lapsus ou des ellipses, mais disons que les

L'esprit européen

termes de collaborateurs et de réactionnaires, pour définir une catégorie déterminée d'antiquislings et d'anticannibales, relèvent d'une logique formelle très répandue qui ne tient pas compte du contenu. Le gendarme et le brigand emploient des armes et parfois des méthodes équivalentes. Celui qui est sauvé par le gendarme ne le traitera pourtant pas de brigand, ni de mouchard celui qui lui a prêté main-forte contre le brigand. Ce qui importe le plus, c'est de décider pour soi-même qui est le brigand, quitte à trouver plus tard que le gendarme manquait de distinction. Il importe de décider librement qui est plus favorable à l'espèce humaine, et comme corollaire, à la dignité humaine.

La bonne foi de cette offensive n'est pas en cause et son intention est subjectivement humaniste. Elle consiste à suggérer ceci : l'esprit européen est ce que nous aimons. Ce que nous haïssons, que cela vienne de Rome, d'Athènes ou du Luxembourg, n'est pas européen. Cela est certainement sincère, mais il s'agit là d'un de ces complexes émotionnels qui sont la marque de toutes les guerres de religion. Des hommes évolués, capables de tous les raffinements de la pensée et du sentiment, aux talents divers et remarquables, dès qu'ils évoquent le thème fatidique, s'effondrent de leur élévation pour traiter soit d'une caricature, soit de fantasmagories nées d'un cauchemar. Ils sont rares, les poètes qui ont su concilier leur antisoviétisme avec une vision profonde des réalités. L'un de ces rares, après avoir dépeint des masses effrayantes et dangereuses, hurlant au ciel la misère et la faim, termine son poème par ces mots que je traduis mal : « Aveugles de larmes, ils ne voient pas qu'à leur tête, couronné de roses blanches, s'avance Jésus-Christ. »

p.342 Il y a un esprit européen bon, parce qu'il est favorable à l'espèce et à l'individu, l'humanisme, et il y en a un mauvais, anti-humain, zoologique, exclusiviste, fanatique, étriqué, méchant. Ce ne sont pas les cannibales des mers du Sud ou du Centre africain qui en sont la pépinière la plus nocive : c'est l'Europe. Oui, il y a l'Europe humaniste, aux mille lumières, d'Erasme à Gorki, et l'Europe de l'évêque Cauchon et de Goebbels. Malheureusement, ces deux esprits européens ne sont pas nettement démarqués. C'est de leur enchevêtrement que nous souffrons surtout, car le bien se fait parfois l'espion du mal.

Au bon esprit européen, fait de modération, de mesure, ayant le sens des limites, on oppose parfois le danger des grands espaces sans frontières

L'esprit européen

naturelles et l'esprit de l'espace qui, sans être mauvais en soi, enivre et peut entraîner trop loin, si bien qu'il faut créer un contre-poids pacifique des nations mesurées, pondérées, délimitées et sages. Je rends hommage à ce que cette construction intelligente a de séduisant, mais je me demande quel est le poids de ces Etats dont la grandeur sans doute congénitale serait faite de mesure, de modération, du sens des limites et dont la sagesse exemplaire au service des bonnes causes consacrerait le rôle de contre-poids de tout repos. Je vois un espoir non dans les poids et contre-poids trop lourds ou trop légers pour la sécurité, mais dans une organisation internationale cohérente englobant tous les peuples.

Je conclus :

Que chacun garde son amour ou sa désapprobation, mais que ce soit le plus possible en connaissance de cause et sans abuser des rideaux, fussent-ils de velours ou de brouillard.

Que les notions de liberté, de démocratie, de progrès, d'humilité et de justice soient examinées des points de vue les plus divers avant d'être annexées ou proscrites *in abstracto*.

Que l'humanisme *sui generis* qui exalte et vénère les textes sublimes, mais déteste le prochain jusqu'à soupirer furtivement après de nouveaux massacres soit convié à une cure de recueillement sur les fosses et les ruines qu'il a déjà partiellement sur la conscience.

Et enfin, qu'on veuille bien méditer ceci, qui n'est pas typiquement germano-latin, mais qui devra s'incruster dans l'humanisme pour que l'humanisme puisse vivre : le mépris des masses est le commencement de la folie, de celle-là même qui conduit au carnage. Le mépris de la personne humaine en est le corollaire.

Au demeurant, l'esprit humaniste, européen, mondial, d'Est, d'Ouest, est et doit demeurer le champion du savoir, de la patience et de la bienveillance dans la lutte contre l'ignorance et la cruauté.

C'est cela l'esprit européen que nous voulons tous pour notre Europe à tous et pour le monde qui est à tous aussi.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je vous avais annoncé qu'il y aurait une communication espagnole. A mon grand regret, cette communication est

L'esprit européen

retirée, parce qu'il y avait une seconde communication espagnole à laquelle nous n'avions pas cru devoir ^{p.343} accorder audience, attendu qu'elle était insultante pour certain pays de notre continent. En raison de ce refus, l'autre orateur espagnol s'est retiré à son tour.

Je donnerai donc la parole à M. Campagnolo.

M. CAMPAGNOLO : Les limites dans lesquelles je dois contenir mon exposé m'obligeront bien souvent à donner de simples indications, même là où mes affirmations ne pourraient acquérir toute leur signification et leur force que si elles étaient rigoureusement démontrées. Pour cette raison, j'éprouve quelques hésitations à prendre la parole et j'y renoncerais tout à fait si je ne craignais manquer à mon devoir en ne vous soumettant pas une idée qui me semble pouvoir servir à l'éclaircissement de notre problème.

Je voudrais faire remarquer que, malgré leur grande variété, les thèses et les opinions qui ont été exposées au cours de ces conférences et de ces entretiens ont un principe commun, se placent sur un fondement commun. Elles divergent dans le jugement qu'elles portent sur la nature, la valeur, les caractères et l'état d'efficiace de l'esprit européen ; mais elles supposent toutes, comme une vérité allant de soi, l'idée que la responsabilité de la crise actuelle incombe à l'esprit européen comme tel ou, ce qui revient au même, aux individus qui en sont les porteurs et dont la conduite s'en est écartée. En d'autres termes, ces opinions et ces thèses considèrent la crise actuelle de l'Europe comme une crise de nature morale, ayant ses racines dans une déchéance morale de l'Europe. Elles placent pour ainsi dire le drame au sein même de l'esprit européen. Peut-être la raison de cette attitude consiste-t-elle dans le fait qu'elle est l'expression d'une expérience appartenant au monde culturel. C'est la réponse au problème de l'esprit européen, dans la mesure où il intéresse les intellectuels, qui sont enclins à le réduire ou à l'identifier avec le problème de la liberté morale.

Or je ne suis pas d'accord sur ce caractère exclusivement moral donné à notre question. Je ne crois pas, en effet, qu'à la base du présent désordre de l'Europe, il y ait une altération de l'esprit européen lui-même, une infirmation de la force morale des Européens. L'esprit européen ne se porte à mon avis pas plus mal qu'autrefois. Sa nature n'a changé en rien ; ses caractères n'ont pas

L'esprit européen

été modifiés : en effet, il n'est qu'un critère qui, tel qu'une loi, ne change pas en raison des violations qu'elle subit. Je ne crois pas non plus que ce soient les hommes qui ont changé. Dans leur moyenne, ils sont comme toujours bons ou mauvais selon les circonstances, et ils ne sont pas plus prompts qu'autrefois à la servitude et à l'embrigadement. Ce qui, à mon avis, a changé, ce qui s'est altéré, ce qui a été gravement atteint, c'est le rapport, c'est la proportion entre les hommes et les institutions qui régissent leur société, entre les hommes et les conditions extérieures de leur vie. En d'autres termes, je pense que les hommes ne sont pas à présent pires qu'ils étaient, mais que les occasions de faire le mal sont beaucoup plus nombreuses. Le problème de l'esprit européen dans sa forme concrète, qui est celle que nous devons considérer ici, n'est pas tant celui de l'esprit européen ^{p.344} envisagé en lui-même que celui du risque mortel que nous sentons peser sur lui. C'est donc plutôt le problème des conditions concrètes dans lesquelles l'esprit européen se manifeste, c'est-à-dire un problème avant tout politique, et seulement en second lieu un problème moral. (Ce qui ne signifie pas, soit dit entre parenthèses, que nous devons faire ici de la politique. Notre recherche demeurera rigoureusement scientifique ou philosophique et seul l'usage que l'on pourra en faire sera politique.)

Le système politique et social existant en Europe ne correspond plus aux nécessités vitales des Européens. A la suite du gigantesque développement de la technique, des immenses transformations de la production et de l'accroissement démographique qui en découle, nos besoins ont changé radicalement et toute notre vie a été bouleversée. Tant que les possibilités de la production étaient restreintes, si bien qu'on pouvait la régler d'après les besoins, et qu'il y avait beaucoup d'espace pour se mouvoir et courir ses chances, les institutions juridiques qui garantissaient la liberté presque illimitée de l'initiative privée et de la concurrence non seulement servaient par là l'effort individuel, mais pouvaient aussi favoriser en même temps le progrès en général. D'autre part, il n'était pas encore possible d'accumuler des richesses trop grandes, donnant à leur possesseur une puissance politique parfois redoutable. En somme, il existait entre les avantages et les désavantages du système un équilibre qui ne compromettait pas l'ordre général. Les grandes conquêtes de la science et de la technique, le développement du machinisme, la formation d'immenses capitaux industriels et financiers et la création d'organisations économiques extrêmement puissantes ont rompu cet équilibre et la concurrence

L'esprit européen

prétendue libre a joué, comme la loi de la jungle, presque entièrement en faveur du plus fort et est devenue la tyrannie du marché. C'est en effet le marché le véritable dictateur de la vie moderne, possédant le monopole de toutes les valeurs, y compris celles de la culture, qu'il ne cote que dans la mesure où il estime qu'elle peut lui être utile. Ainsi que tous les autres, l'homme de culture est soumis aux tentations de tous les excès de la richesse, de la puissance, de la misère et de la peur que connaît notre temps et qui le poussent à la trahison dont il a été accusé. C'est le marché la seule machine vraiment responsable des maux caractéristiques de notre époque ; c'est le marché et non pas le machinisme qui a renversé le rôle des hommes et des choses, faisant, de ce qui est par sa nature un moyen, un but. Mais, contre le marché, l'individu ne peut rien avec ses seules forces : seul un ordre juridique et social nouveau peut le protéger d'une façon efficace.

L'homme de culture ne se rend peut-être pas toujours suffisamment compte de la pression qui est exercée sur sa liberté, car il lui arrive quelque chose d'analogue à ce qui arrive aux Américains libres et démocratiques, éduqués dans l'esprit de propagande. Il ne faut cependant pas croire qu'il y ait plus de liberté pour l'esprit où s'exerce la corruption plutôt que la violence et il ne faut pas non plus penser que là où les chaires paraissent plus libres, il y ait plus de liberté quant aux nécessités matérielles. Mais que l'on m'entende bien : je ne pense pas du tout qu'il faille limiter la liberté intellectuelle pour augmenter la liberté ^{p.345} matérielle. Au contraire, je crois qu'il faut augmenter la liberté matérielle, c'est-à-dire qu'il faut donner aux hommes plus de sécurité, afin qu'ils jouissent d'une plus grande liberté intellectuelle et morale.

Cette profonde transformation de la technique et de l'économie a eu naturellement aussi des conséquences décisives sur le plan international. Les peuples ont eu besoin de chercher de plus vastes espaces à leur activité et ils les ont cherchés — car ils ne pouvaient faire autrement — par l'intermédiaire de l'Etat, l'organisation étatique commençant ou finissant toujours par s'emparer des initiatives qui portent sur le plan international. La nature même de l'Etat, souveraine et absolue, l'exige. Or, l'Etat ne peut s'agrandir qu'en imposant sa loi, sa souveraineté, aux autres, d'où la rivalité radicale entre Etats : radicale, c'est-à-dire foncière et inévitable. Tant qu'il y avait de l'espace disponible, tant qu'il existait des possibilités de manœuvre, cette rivalité n'était pas trop dangereuse et pouvait même s'avérer utile au progrès des nations, en les

L'esprit européen

obligeant à donner le meilleur d'elles-mêmes. Mais du moment où les peuples se sont sentis de plus en plus enserrés dans leurs frontières, et que leurs efforts pour en sortir se sont heurtés constamment à la résistance des autres, les dangers de conflit ont augmenté jusqu'à devenir intolérables.

Telle est donc aujourd'hui la situation des nations européennes sur le plan international. Des peuples trop nombreux pour les exigences de la vie moderne vivent en Europe côte à côte et font pression contre les parois des Etats, les armatures étatiques, provoquant des chocs toujours plus graves. Mais comme il n'y a plus moyen de modifier utilement les positions respectives, ces chocs, les guerres, sont de plus en plus stériles et en même temps elles sont de plus en plus violentes et exaspérées, en sorte que tous les êtres qui forment un peuple, hommes, enfants, femmes, vieillards, sont entraînés dans la mêlée. Je n'ai pas besoin de décrire ici les conséquences matérielles et morales de cette situation : le nationalisme, l'impérialisme, le totalitarisme, et tout ce qui a été dénoncé ici comme responsable de la déchéance de l'esprit européen et de tous les malheurs de l'Europe, en découlent. Car toutes ces déviations de ce que nous considérons, d'après l'esprit européen, comme l'Etat idéal, ne sont pas du tout l'œuvre de la volonté de quelques hommes particulièrement ambitieux, cruels ou perfides, ni le résultat de l'application de la propagande de quelques doctrinaires forcenés, ou la conséquence de la diffusion de l'erreur en général ; elles sont le résultat fatal des nécessités d'une lutte internationale que les Etats doivent soutenir et pour laquelle ils sont forcés d'imposer à leur peuple un effort qu'ils ne sauraient obtenir de la volonté spontanée de celui-ci. Car d'un côté les raisons de la lutte dépassent sa compréhension et de l'autre il n'est pas satisfait de l'ordre social à l'intérieur duquel il vit.

Quels peuvent être les remèdes ? La réforme de l'enseignement de l'histoire, l'affirmation de la primauté du scientifique sur l'artistique, l'imposition d'une langue unique, la propagande contre le nationalisme, l'impérialisme et le conformisme ne sont certes pas à même de créer ces nouvelles conditions de vie nécessaires pour protéger l'esprit européen contre les tentations auxquelles il est soumis. Il ne suffit pas non plus de ^{p.346} recommander à l'Europe la concentration spirituelle, de prêcher la solidarité entre les peuples, de s'efforcer de soulager les souffrances des individus et d'accomplir cette œuvre d'éducation ou de rééducation qui a fait l'objet principal des suggestions présentées dans ces débats. Tous ces efforts sont impuissants à surmonter la crise ; ils sont

L'esprit européen

absolument inadéquats, disproportionnés à leur but, car ils s'attaquent aux conséquences et ils laissent subsister les causes ; ils diminuent un peu la fièvre, mais ils ne combattent pas l'infection. Ils sont des remèdes d'ordre moral, tandis que les maux sont originairement d'ordre politique. Nous devons finalement nous rendre compte que tous ces péchés contre l'esprit ne sont pas la cause de la maladie dont souffre l'Europe, mais simplement ses manifestations, c'est-à-dire les effets d'un état de choses dans lequel les hommes sont soumis à des tentations trop fortes pour qu'on puisse espérer que la moyenne des hommes y résiste. Il est évident que les remèdes doivent porter directement sur les causes de ces maux, c'est-à-dire sur les institutions existantes. Il s'agit de créer un système plus conforme aux nécessités de la vie moderne et cela aussi bien dans l'ordre intérieur que dans l'ordre international, mais tout d'abord dans ce dernier, car on ne peut espérer réaliser les réformes requises pour rendre l'homme libre des forces maléfiques, aussi longtemps que l'Europe demeure sous la menace de guerres qui sont désormais devenues endémiques.

Cependant, considérée sous l'aspect international, la situation ne se présente pas partout de la même manière. L'Europe offre un tableau particulier. Si l'esprit européen n'est pas enserré dans le cadre de l'Europe telle qu'elle est définie par la géographie (cette collaboratrice essentielle de l'histoire), les frontières géographiques demeurent toujours valables pour l'Europe politique. L'Europe a besoin, dans sa structure politique, d'une réforme qui, en ce moment, n'est ni nécessaire, ni possible pour le reste du monde. Il existe un problème européen qui ne doit pas être confondu avec le problème mondial. La réforme de structure dont l'Europe a besoin ne saurait être que la fédération des nations européennes, l'instauration d'une véritable république fédérale européenne. Celle-ci ne saurait être l'œuvre des Etats ; son fondement n'est pas un traité de paix conclu par les Etats, mais une constitution émanant des peuples. Seule la fédération est en mesure d'éliminer définitivement la guerre de l'Europe. Les Etats ne peuvent faire que des paix qui laissent nécessairement subsister le risque de la guerre. C'est pourquoi les Etats sont aujourd'hui impuissants à résoudre le problème européen, qui est celui d'une paix stable, absolue, car l'Europe ne peut plus envisager le risque d'une nouvelle guerre sans craindre sa catastrophe finale. Voilà la réponse à la question posée très pertinemment par le jeune Parisien de la Résistance, qui a su dire le mot juste

L'esprit européen

de ces Rencontres, en amenant le professeur Raymond à déclarer que nous ne sommes pas ici pour faire de l'académisme. En effet, ce qui nous a réunis ici, ce n'est pas principalement une curiosité scientifique ou philosophique autour de l'esprit européen, mais le sentiment du danger mortel qui le menace.

p.347 Mais quelle est donc notre tâche à nous, hommes de culture ? Elle ne saurait être que d'accélérer le processus de la prise de conscience des nécessités actuelles de l'Europe. Les hommes de culture ont le devoir d'être à l'avant-garde de cette prise de conscience, qui doit permettre aux Européens de mieux connaître leurs propres maux et de trouver les remèdes appropriés. Le processus de formation de la société politique européenne, qui est désormais en acte, entrera de la sorte dans sa phase politique décisive. C'est là la tâche spécifique des hommes de culture : en l'accomplissant, ils prendront leur part de responsabilités dans l'effort que l'Europe est en train de faire plus ou moins consciemment.

Les moyens concrets auxquels ils devront recourir pour agir efficacement dans ce but sont évidemment tous ceux qui peuvent les conduire à un approfondissement des problèmes sociaux et qui leur donneront la possibilité de faire participer les peuples de plus en plus largement aux résultats de leurs recherches. Des initiatives telles que celle qui nous a réunis à présent sont parmi ces moyens. Les suggestions que M. Aron a bien voulu nous faire ici sont aussi d'une grande valeur. D'autres se présenteront facilement à notre esprit lorsque nous nous appliquerons d'une façon délibérée à les chercher. Mais il faut créer aussi quelque chose qui puisse, par son caractère presque, dirais-je, plus solide et permanent, constituer un témoignage, toujours présent aux Européens, de l'existence d'une Europe qui a besoin d'être défendue contre elle-même. Pour cela, il faut tâcher de créer des organisations libres, je veux dire non officielles, ayant un caractère européen, non pas seulement en raison de leur but, mais aussi par leur composition. Ces organisations pourront constituer presque une anticipation de la société politique européenne de demain. Une de ces organisations pourrait être celle que je me suis permis de proposer ces jours derniers, en profitant de l'heureuse occasion de ces Rencontres, où des hommes de culture des différents pays d'Europe se trouvent réunis.

Il s'agit d'une Société européenne de culture (son nom ne doit pas nous faire penser à une académie de culture européenne), qui pourrait être, en même

L'esprit européen

temps que le symbole de la société européenne, un embryon sur le plan de la culture de la réalisation politique de cette société. Peut-être cette société européenne de culture pourrait-elle jouer un rôle analogue à celui de la première société helvétique, qui a tant fait pour le développement de l'esprit suisse et de laquelle je me suis en effet inspiré dans l'idée qu'elle pourrait en faire autant pour le développement de l'esprit européen. Elle pourrait devenir, en même temps que le gardien qualifié de cet esprit, le témoignage vivant, quotidien, de l'existence d'une société européenne pour un intérêt européen primordial.

Le temps qui m'est accordé ne me permet pas de justifier davantage mes affirmations. Je sais qu'elles peuvent susciter beaucoup de doutes. Je voudrais cependant vous prier de ne pas penser sans autre que les objections que vous pourriez soulever m'ont échappé. J'aurais été heureux d'avoir pu les affronter ici même avec vous. J'aurais, en effet, souhaité que ces entretiens eussent permis des discussions à la manière socratique, la meilleure pour la recherche en commun de la vérité ; p.348 mais, évidemment, cela n'était pas facile, ou même possible. J'imagine que vous demanderez, entre autres, quelles sont les bornes de la fédération européenne : si je pense y englober la Russie et l'Angleterre, avec ou sans leurs dépendances extra-continetales. Vous demanderez probablement aussi quels peuvent être les rapports avec l'Amérique ; comment j'ose soutenir que le processus de formation de la fédération européenne est en acte, tandis que les Etats ne parviennent même pas à faire une paix médiocre, que des conférences à n'en plus finir révèlent un désaccord de plus en plus profond, et que des signes désormais nombreux montrent un nouveau déchaînement de nationalisme et d'impérialisme, en sorte qu'il semble que l'on puisse dire que la barbarie vaincue a vaincu son vainqueur.

Je me bornerai à remarquer que l'impuissance des Etats en face du problème de l'Europe, la persistance du nationalisme et toutes les autres difficultés que les Etats rencontrent dans leur tentative de se mettre d'accord, loin d'être des facteurs négatifs dans le processus de formation de la société nouvelle, jouent en réalité en sa faveur. Si les Etats pouvaient donner à l'Europe une paix tolérable, une réforme aussi radicale de la structure européenne que celle de la constitution d'une fédération des nations de l'Europe ne serait pas nécessaire.

L'esprit européen

D'autre part, il ne faut pas oublier que, ainsi que je l'ai dit, la fédération n'est pas le résultat d'un accord interétatique, l'œuvre de la technique du droit ou des traités internationaux ; ce sont les nations, ce sont les peuples qui, bien souvent sans s'en rendre compte, poussés par leurs besoins essentiels, créent entre eux ces liens qui constituent le fondement d'une société politique. La formation d'une société politique, telle que celle d'un organisme vivant, est l'effet des forces agissant de l'intérieur, et non pas une construction de l'extérieur. C'est la raison pour laquelle il n'est pas toujours possible de prévoir quelle sera la forme définitive de cet organisme nouveau : mais c'est aussi la raison pour laquelle il n'est pas non plus nécessaire, contrairement à ce qui est le cas pour les accords interétatiques, de la définir par avance.

L'histoire de la Suisse peut, sur ce point, nous instruire mieux que toute théorie. Elle nous permet de penser que, malgré toutes les apparences, en raison même de la désintégration des vieilles structures, l'Europe est en train de se former en tant qu'unité politique. Nos espoirs, nos craintes, nos prévisions sont certainement des forces de cette transformation ; elles ne sont cependant pas les seules, ni les plus importantes.

L'histoire déborde de tous côtés la volonté et la conscience des hommes, même s'ils en sont les acteurs principaux ou du moins les plus intéressés.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je crois que M. Jean Wahl a encore quelques mots à nous dire : je lui donne la parole.

M. WAHL : Il me semble que plusieurs d'entre nous ont tiré une conclusion de ces entretiens, c'est que l'étape de l'Europe n'a pas été brûlée, comme l'a dit Guéhenno, parce qu'elle ne pouvait pas exister. ^{p.349} Parce que l'Europe — il me semble que beaucoup l'ont dit avant moi — ne peut se faire que si le monde se fait.

Ce serait en tout cas une grande maladresse de penser à une défense de l'Europe d'Occident contre une Europe d'Orient. Je pense aussi qu'il n'y a pas lieu d'opposer autant que plusieurs orateurs l'ont fait américanisme et soviétisme à un esprit européen étroitement défini. Il n'y a pas lieu de dire qu'américanisme et soviétisme sont des déformations de l'esprit européen, que ce sont des enfants ingrats, car, il est probable qu'ici on parle d'abstraction, on

L'esprit européen

parle d'un certain américanisme, d'un certain soviétisme, et on dit qu'ils ne sont pas des humanismes.

Mais en fait, pour autant que j'ai pu le voir, en Amérique, il y a un humanisme. En somme, les Américains sont bien des Européens qui vivent en Amérique. Et que serait notre culture actuelle, dans le domaine littéraire tout au moins, s'il n'avait pas existé deux individus dont l'un s'appelle Whitman et dont l'autre s'appelle Poe ?

En somme, je ne crois pas qu'il faille dire que la pensée du monde c'est l'Europe, à moins que nous voulions entendre l'Europe dans un sens extrêmement large. Et je voudrais ajouter à ce qui a été dit, que l'Europe ne paraît pas tellement diminuée. L'Amérique se tourne vers l'Europe, je dois dire particulièrement vers Paris, mais aussi vers d'autres centres. L'Europe ne paraît pas, d'Amérique, être quelque chose de mort. Ainsi la grandeur de l'Europe, au sens plus vaste où la définit Jaspers, me paraît s'affirmer. On a déjà dit tout à l'heure, je crois que c'est Max-Pol Fouchet qui l'a dit, qu'il n'y a pas lieu de croire que l'esprit européen ait été souillé. Il n'y a pas lieu de croire que Hitler soit en nous. Il n'y a pas lieu de croire qu'il y ait un succès remporté par l'esprit du vaincu, ni même que l'Europe, dans son ensemble, ait commis une faute. L'Europe est une abstraction. Libre à nous de réaliser cette abstraction et de l'accabler de fautes. Mieux vaut ne pas faire d'abstraction. Quant à savoir si la faute de l'Allemagne s'explique, comme l'a dit Bernanos, par la présence de la Prusse, je crois cela très douteux. Je ne crois pas que la Prusse soit plus coupable que l'Allemagne en général.

Je ne crois pas qu'il y ait lieu non plus de dire que le totalitarisme aujourd'hui a changé d'étiquette. Je crois que l'on a très bien dit tout à l'heure qu'il n'y a pas lieu d'assimiler de prime abord ces deux formes que sont le nazisme et le soviétisme, et qu'il y a beaucoup plus de différence que de ressemblance entre Hitler et Staline. Beaucoup plus, dis-je, de différence, d'opposition que de ressemblance.

Il serait intéressant de discuter, mais évidemment le temps ne m'en est pas donné, l'opposition entre la démocratie formelle et la démocratie matérielle, de voir en quel sens l'idée est juste, et en quel sens elle peut être discutée. Je voudrais demander avec Jean Guéhenno s'il ne vaudrait pas mieux opposer justice, pour démocratie matérielle, et liberté, pour ce qu'on appelle démocratie formelle.

L'esprit européen

En tout cas l'intérêt de la pensée de M. Lukacs, c'est son idée que la démocratie formelle peut s'allier avec la démocratie matérielle et réciproquement. Cela soulève beaucoup de questions. Puisque, d'autre p.350 part, il nous dit que la démocratie formelle engendre très souvent des fascismes, il y a là un paradoxe. Il avoue cependant que cette alliance est possible, et je veux espérer aussi qu'elle est possible.

J'en viens maintenant à une partie plus philosophique, que je tâcherai de rendre aussi brève que possible, de mon exposé.

M. Lukacs a dit que les intuitionnistes sont des aristocrates, et que les rationalistes sont des humains. Une première différence à faire, c'est qu'il faut savoir quel est le vrai, l'irrationalisme ou le rationalisme ; et si l'irrationalisme, en fait, nous exposait à devenir des aristocrates, eh bien, la vérité nous conduirait peut-être à être des aristocrates. Mais la question est de savoir si c'est vrai, si forcément rationalisme et démocratie sont liés, et si aristocratie et intuition sont liées.

Or, je ne le crois pas. Je vais prendre un exemple dangereux. Bergson a pensé que sa philosophie s'achevait dans la démocratie. Naturellement, on nous dira : Bergson a eu comme disciple Georges Sorel. Il s'agit de savoir qui a raison sur ce point, du maître ou du disciple. Tout au cours du XVIII^e siècle, on a vu beaucoup de démocrates qui fondaient leur démocratie sur l'imagination, sur l'intuition. Il n'est pas vrai de dire, il me semble, que la raison hégélienne soit plus donnée en chaque homme, car la raison hégélienne est quelque chose d'extrêmement compliqué.

Et là, j'arrive à vous poser la question : Indépendamment de toute conséquence politique, est-il vrai, comme M. Merleau-Ponty l'a dit, qu'on ne peut pas être irrationaliste ? Il s'agit d'examiner cette question. M. Lukacs a dit qu'il y a la philosophie avant Hegel et la philosophie après Hegel. Qu'est-ce donc que la raison chez Hegel ? Il y a un tour de force chez Hegel. Il y a un tour de force, un truc, mettons plutôt alors un coup d'Etat par lequel des choses que l'on appelait irrationnelles avant ont été appelées rationnelles. Je crois que Hegel se relie profondément au romantisme allemand, même s'il est, comme Lukacs nous le dira avec beaucoup de raison, une réaction contre ce romantisme.

Donc, coup d'Etat hégélien qui dit que l'union des contradictions, c'est la

L'esprit européen

raison elle-même. Coup d'Etat marxiste que nous a montré M. Lukacs : Hegel ayant tout réduit à la raison, Marx vient et dit : La raison n'est pas indépendante. Alors, qu'est-ce qu'il y a derrière la raison ?

Je trouve que, dialectiquement, il y a, derrière la raison, quelque chose qui a été appelé par Lénine, dans une des citations qu'il nous a données, la réalité. Cela a été appelé, par M. Lukacs, la vie, et je ne vois pas tellement la différence entre le rationalisme et l'irrationalisme.

On nous dira : Mais la réalité, la vie, sont profondément raisonnables. Oui, mais en ce sens très paradoxal du mot raison qui lui a été donné par Hegel. Il faudrait remonter jusqu'à Héraclite pour en dégager le sens, et la question qui serait au fond de nos discussions toutes modernes, ce serait : Héraclite est-il un rationaliste ou un irrationaliste ? question qu'il est d'autant plus difficile de résoudre ou d'autant plus facile de résoudre, qu'il vaudrait mieux ne pas la poser, parce que rationalisme et irrationalisme, ce sont des mots, et qu'il faut étudier ^{p.351} la doctrine de Hegel et la doctrine d'Héraclite sans se demander si elles sont rationnelles ou irrationnelles.

Et je voudrais me demander si Marx est l'accomplissement de Hegel. C'est un bizarre accomplissement qui détruit ce que Hegel avait dit, que ce qu'il y a de final, c'est la raison.

On pourrait aussi souligner que Marx fait partie d'un très vaste mouvement qui va contre Hegel. Il est un existentialiste, si l'on veut un mot du jour, à sa façon, contre Hegel. Il montre l'existence des masses contre Hegel ; Kierkegaard montre l'existence de l'individu, ainsi successeur de Hegel, mais contradicteur de Hegel et très profondément.

Ici, je serai amené à dire un mot de la question de la monocausalité. M. Lukacs a répondu fort justement sur ce point au professeur Jaspers, qu'il n'y a pas d'uni-causalité chez Marx, et naturellement pas, à plus forte raison, chez Hegel. Mais il y a au moins des apparences d'uni-causalité. Ce qui rend la théorie de Marx très difficile à discuter, c'est qu'elle prend des aspects très divers suivant les moments et on pourra dire qu'il y a là une certaine ambiguïté. Parfois Marx paraît faire de l'économie un absolu, parfois cet absolu est résorbé dans le but du mouvement total.

Mais alors, nous sommes amenés à une question, peut-être à l'une des

L'esprit européen

ultimes questions : Est-ce qu'il y a une totalité ? Mais nous verrons que cette question disparaît si nous l'examinons de près et que la différence entre Lukacs et Jaspers n'est pas si grande qu'elle paraissait.

Jaspers nous dit : la totalité n'est pas donnée, nous ne la verrons jamais. Lukacs, lui, oppose évidemment le fait que la grève des conducteurs de camions, à New-York, a une influence sur notre vie économique ici même, aujourd'hui. Evidemment, ce n'est pas là la totalité avec un grand T, et Lukacs admet que la totalité, l'ensemble des choses n'est pas connu actuellement. La différence sera donc celle-ci : Est-ce que cette totalité est connaissable, en principe, ou est-ce qu'elle est, en principe, inconnaissable ? Et en tout cas, tous les deux sont d'accord sur le fait qu'actuellement elle n'est pas connue.

Si je prends maintenant les conséquences politiques et les interprétations politiques qu'a données M. Lukacs, il me semble qu'il a très fortement montré combien il est regrettable que la notion de citoyen ne soit pas dans un des premiers plans de notre pensée. M. Jaspers, lui, a répondu très justement que le fait que l'homme moderne est un homme privé, au moins sur certains points, donne certains avantages à la pensée de l'homme moderne. La division de l'homme moderne n'est pas un facteur de diminution, mais, en un certain sens, et paradoxalement, d'enrichissement.

Un penseur comme Descartes pense indépendamment des conditions du moment. Et un penseur comme Kierkegaard également. Pour moi, j'ai été gêné quand j'ai entendu M. Lukacs dire de la philosophie de M. Jaspers qu'elle est simplement le reflet de la pensée d'un universitaire, peut-être d'origine protestante, de la seconde partie du XIX^e siècle et du XX^e siècle. On peut dire cela pour toute pensée, mais on perd peut-être ici ce qu'il y a de plus valable dans cette pensée. On p.352 pourrait dire que nous sommes devant une nouvelle querelle des investitures. Il n'y a plus d'Église, à vrai dire. Et alors, il s'agit de savoir qui est celui qui investit, si c'est l'individu, l'individu religieux, ou l'individu pensant, ou si c'est l'empire, l'Etat. Je sais bien que M. Lukacs dira que l'Etat, finalement, se résorbe dans le fonctionnement heureux, ou se résorbera. Mais cela n'est qu'une idée, comme le Dr Mayer nous le disait tout à l'heure. Nous pouvons aller vers ce but ; ce but ne nous est pas donné.

En somme, à propos de cette question du citoyen, je suis en présence d'une antithèse nécessaire, je crois, à l'esprit occidental, présente dans Platon, quand

L'esprit européen

il nous montrait le philosophe comme se séparant des affaires publiques, et que, dans la République, il nous montrait le philosophe comme se mêlant aux affaires publiques, et même constituant l'Etat. Il y a un danger dans les deux conceptions dont on nous a parlé en termes que, très souvent, je n'ai pas approuvés. Il y a le danger que l'américanisme et le soviétisme communiquent par ce qu'il y a en eux de moins haut, c'est-à-dire par un certain culte de la machine et de la technique. Mais il faut bien voir en même temps que l'un comme l'autre entendent servir, faire servir la machine à autre chose.

Ainsi, quant aux questions philosophiques, je me trouve assez embarrassé. Il me semble qu'elles se résolvent par une certaine modération dans la réponse. Pour Lukacs comme pour Jaspers, la totalité ne nous est pas connue. Pour l'un comme pour l'autre, l'avenir n'est pas complètement déterminé, et pour l'un comme pour l'autre, je crois finalement qu'il y a quelque chose en dehors du citoyen. Je crois que M. Lukacs accordera que nous ne pourrions pas nous réduire tout entiers au citoyen, à ce qu'il y a en nous de social et de public.

Ainsi le bon Européen, il me semble, tel que je désirerais le voir se dégager de plus en plus, serait celui qui prendrait les questions en elles-mêmes, indépendamment de leurs conséquences, mais qui, en même temps, verrait les différents aspects des solutions possibles, qui, comme l'a dit M. de Rougemont, vivrait dans les antithèses et qui serait aussi animé par cet esprit de Résistance dont Lukacs a parlé.

Il me semble qu'il y a eu assez souvent, dans ces conférences, un peu trop de pessimisme. Je dirais volontiers que, pour aujourd'hui, tous ceux qui sont des pessimistes se mettent, par là même, hors de l'élite future.

Je rappelle aussi une parole d'un prêtre à qui on demandait comment on a pu distinguer les vrais prophètes des faux prophètes. Il disait : « Les vrais prophètes, ce sont ceux qui prophétisent le bonheur en temps de malheur et le malheur en temps de bonheur. »

Je crois que nous sommes en temps de malheur, et j'aimerais donc entendre de vrais prophètes, c'est-à-dire ceux qui prophétisent le bonheur.

LE PRÉSIDENT : Mesdames et Messieurs, je crois que nous pouvons véritablement considérer les paroles si objectives, si générales, si généreuses aussi de M. Jean Wahl comme une digne clôture de ces entretiens et de tous nos débats.

L'esprit européen

p.353 Je m'excuse infiniment auprès des orateurs auxquels je n'ai pas pu donner la parole. Je ne puis que leur donner cette toute petite consolation, que je sacrifierai moi aussi la péroraison que j'aurais voulu donner à notre dernier entretien. Il me suffira donc de dire que notre Comité a renoncé d'essayer de donner à ces entretiens une conclusion pratique sous la forme d'un manifeste ou d'une déclaration quelconque. Il nous semble que, de leur ensemble tel qu'il restera dans nos mémoires, tel qu'il restera aussi consigné dans des publications, se dégagera une vérité plus substantielle et plus vivante que celle qui pourrait résulter d'une sorte de résidu abstrait que nous nous serions efforcés d'en extraire.

En revanche, contre notre attente, je puis le dire, nous avons senti, dès le début de ces entretiens, qu'ils avaient trouvé en vous des échos qui répondaient exactement à l'idée que nous en avons eue. Avant même que nous y pensions, on nous disait, non pas : « Avez-vous encore des Rencontres l'année prochaine ? » mais : « Que ferez-vous aux Rencontres de l'année prochaine ? »

C'est peut-être là la meilleure preuve qu'elles répondaient à un besoin et que, d'autre part, elles sont d'un caractère heureux.

Nous pouvons donc vous dire que nous avons résolu de rester en contact avec ceux qui sont déjà venus, de rechercher avec eux ce qui pourrait être le sujet passionnant et utile des prochains entretiens.

Je ne veux pas terminer, toutefois, sans remercier les Autorités grâce auxquelles ces Rencontres ont pu être organisées, souhaitant qu'elles voient, dans le succès même des Rencontres, un motif de leur donner une continuation ; sans remercier aussi et surtout les conférenciers qui ont bien voulu répondre à l'appel du Comité, ainsi que toutes les personnes qui ont répondu à nos invitations et celles qui ont répondu à notre appel public.

Je déclare notre dernier entretien, et avec lui nos premières Rencontres, clos.

@

INDEX

Participants aux entretiens

@

AMROUCHE, Jean, 123, 127.
ANSERMET, Ernest, 71.
ARON, Robert, 63, 241, 259.
BALDACCI, 259.
BENDA, Julien, **9**, 61, 66, 77, 122, 134, 141, 331.
BERNANOS, Georges, **263**.
BONDY, François, 261.
CAMPAGNOLO, Umberto, 343.
DOVAZ, René, 245.
DRUON, Maurice, 208.
FLORA, Francesco, **37**, 135.
FOUCHET, Max-Pol, 327.
GILLOUIN, René, 355.
GOLÉA, Antoine, 210.
GOLDMAN, 256.
GUÉHENNO, Jean, 62, **105**, 126, 130, 202, 203, 331, 335.
HERSCH, Jeanne, 325, 337.
JASPERS, Karl, 68, 198, 205, 250, 258, **291**.
LESCURE, Jean, 119.
LUKACS, Georg, **165**, 200, 249, 251, 325.
MAYER, Dr, 335.
MERLEAU-PONTY, Maurice, 74, 133, 252.
MICHAËLIS, 336.
MÜLLER, Fernand, 235.
OLTRAMARE, André, 205.
RAYMOND, Marcel, 131, 133.
REININCK, 195.
ROUGEMONT, Denis de, 59, **143**, 201, 213.
ROUSSEAUX, André, 127, 201.

L'esprit européen

SALIS, Jean-R. de, **81**, 245.
SCHENK, von, 207.
SCHIDLOF, Renée, 202.
SOKOLINE, 338.
SPENDER, Stephen, 140, 207, **215**.
STAROBINSKI, Jean, 237.
VIGORELLI, 138.
WAHL, Jean, 69, 135, 348.

*

Conférences : [Benda](#) - [Flora](#) - [Salis](#) - [Guéhenno](#) - [Rougemont](#) - [Lukacs](#) - [Spender](#) - [Bernanos](#) - [Jaspers](#)

Entretiens : [Premier](#) - [Deuxième](#) - [Troisième](#) - [Quatrième](#) - [Cinquième](#)

@